René Thévenin et Paul Coze

(1928) [1952]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges

**Avec cinquante photographies
et de nombreux dessins en noir et en couleur.**

Nouvelle édition abrégée

Un document produit en version numérique par Jean-Michel Leclercq, bénévole,
Fonctionnaire retraité de l'Organisation mondiale de la santé (OMS)
Courriel: clerigoj@yahoo.fr

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Michel Leclercq, bénévole, fonctionnaire retraité de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), à partir de :

Courriel : clerigoj@yahoo.fr

René Thévenin et Paul Coze

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

Avec cinquante photographies et de nombreux dessins en noir et en couleurs. Paris : Payot Éditeur, 1952, 300 pp. Collection : Bibliothèque géographique. Nouvelle édition abrégée. Ouvrage couronné par l'Académie française. Première édition, 1928, Payot.

Couverture = chef *Oglala-Sioux*.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 10 juin 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

René Thévenin et Paul Coze
Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

Avec cinquante photographies et de nombreux dessins en noir et en couleurs.
Paris : Payot Éditeur, 1952, 300 pp. Collection : Bibliothèque géographique.
Nouvelle édition abrégée. Ouvrage couronné par l'Académie française. Première
édition, Payot, 1928. Couverture = chef *Oglala-Sioux*.

Fifth Avenue Hotel, New York.

June 29, 1887.

... « Autant que je peux l'estimer, il y avait, en 1862, environ neuf millions et demi de bisons dans les plaines entre le Missouri ci les Montagnes Rocheuses. Tous ont disparu, tués pour leur viande, leur peau et leurs os...

... « À cette même date, il y avait environ 165.000 Pawnies, Sioux, Cheyennes, Kiowas et Apaches, dont l'alimentation annuelle dépendait de ces bisons. Eux aussi sont partis (they, too, are gone) et ont été remplacés par le double ou le triple d'hommes et de femmes de race blanche, qui ont fait de cette terre un jardin et qui peuvent être recensés, taxés et gouvernés selon les lois de la nature et de la civilisation (and who can be counted, taxed and governed by the laws of nature and civilisation). Ce changement a été salulaire et s'accomplira jusqu'à la fin... »

Extrait d'une lettre du général Sherman au colonel William Cody (Buffalo Bill).

Table des matières

[Table des illustrations](#)

[Table explicative des planches photographiques](#)

[Avant-propos](#)

[Première partie.](#) LES MŒURS

Chapitre I. [Les origines](#)

- A. [Les ancêtres](#)
- B. [Les groupements actuels](#)

Chapitre II. [Le pays, sa flore, sa faune](#)

Chapitre III. [Vie matérielle](#)

- A. [L'habitation](#)
- B. [Le costume](#)
- C. [Les armes](#)
- D. [Les véhicules et le matériel de transport](#)
- E. [Le calumet](#)

Chapitre IV. [Organisations sociales](#)

- A. [Les tribus](#)
- B. [Les chefs et les guerriers](#)
- C. [Les Peaux-rouges à la chasse](#)
- D. [Sur le sentier de la guerre](#)
- E. [La femme indienne](#)
- F. [Les shamans](#)

Chapitre V. [Vie psychique](#)

- A. [Croyances et religion](#)
- B. [Éducation physique et morale](#)
- C. [Le langage par signes](#)
- D. [Cérémonies religieuses](#)
- E. [L'art indien](#)

Deuxième partie. **L'HISTOIRE**

Chapitre I. Les Pionniers

Premiers contacts
Intervention des Français
Les Anglais et Poncahontas
Les Algonquins

Chapitre II. Les Colons

Alliances
Un chef
Les grands rivaux
Les Natchez

Chapitre III. Les Soldats

L'effort anglais
Montcalm
Washington

Chapitre IV. Les Guerriers

Les indésirables
Le recul
La marche vers l'ouest
La résistance
Sitting Bull
Red Cloud
La grande révolte
La guerre en Apacheria
Le grand Pow-pow des Corbeaux
Le combat de Little Big Horn

Chapitre V. Les Vaincus

Dull Knife
Nanni-Chadi
La mort de Sitting Bull
Wounded Knee
L'agonie
Aujourd'hui
Demain

Appendice

Classification des tribus par ordre alphabétique

Bibliographie

Table des illustrations

[Les illustrations sont disponibles sur le site web *Les Classiques des sciences sociales*.]

DESSINS EN COULEURS

- A. Les costumes
- B. Les rites
- C. Les peintures du visage
- D. L'art peau-rouge
- D. L'art peau-rouge

DESSINS EN NOIR

CARTES

- [Carte des tribus indiennes](#)
- [Carte de la réserve Sioux](#)
- [Carte de la bataille de Big-Horn](#)

TÊTES DE CHAPITRE

PREMIÈRE PARTIE

- I. [Types ethniques](#) : Mongol, femme Aleoute, enfant Navaho, Groenlandais, chef Sioux, femme Chickasaw
- II. [Chasseur indien](#)
- III. [Indien peignant une peau](#)
- IV. [Chefs au Conseil](#)
- V. [Danse des Bisons, Mandan](#)

DEUXIÈME PARTIE

- I. [Armes diverses](#)
- II. [Colons se défendant](#)
- III. [Caravane ou Bull-Train](#)
- IV. [Le fort Laramie, au premier plan un « Scout » indien](#)
- V. [Sitting Bull à Standing Rock](#)

MOTIFS DÉCORATIFS

1. [Ours stylisé](#)
2. [Chasseur de Bison des Plaines](#)
3. [Oiseau-Tonnerre Zuni](#)
4. [Masque de danse pueblo](#)
5. [Baleine peinte sur un tambour](#) (Thlinkit.)
6. [Costume de la danse du cerf](#) (dessin indien)
7. [Mât-totem du N.-O.](#)
8. [Motif floral de poterie Pueblo](#)
9. [Motif de bison](#)

Table explicative des planches photographiques

[Les planches sont disponibles sur le site web [Les Classiques des sciences sociales](#).]

- Couverture. chef *Oglala-Sioux*.
- Planche I. Chef *Oglala-Sioux*
- Planche II. Peau peinte, Indiens chassant les bisons
- Planche III. *À gauche* : le chef Plume Noire, *À droite* : le chef Canard avec leurs familles. - Costumes de cérémonie Pieds-Noirs
- Planche IV. Sorcier Pied-Noir et femme de sorcier (tribu du Sang). le sorcier porte le costume 'classique ; la coiffure de la femme est faite avec une tête de bison
- Planche V. *Types de tribus, à gauche en haut* Pampa (Lance), guerrier Mandan ; *à droite* : Wa-hu-wa-pa (Epi-de-maïs), femme Ogalala-Sioux avec le vêtement orné de dents de biche ; *à gauche en bas* : Nom-wa-a'-pa (Deux Batailles), guerrier Brûlé-Sioux ; *à droite* : Wa-co-mo, guerrier Sack et Fox
- Planche VI. *Types de tribus, en haut* : chef Comanche avec ses deux femmes (Plaines du Sud) ; *à gauche en bas* : enfant Apache. (Désert du Sud), *à droite* : habitant des Pueblos (N Mexique)
- Planche VII. Mats-Totems Kitwanga (N. O.)
- Planche VIII. *Indiens du Pacifique, à gauche en haut* Puma, totem kitwanga. - Colombie britannique, *à droite* : Danseur en costume funéraire. - Bella-Coola ; *en bas à gauche* : détail d'un mat-totem de Kitwanga (C. B.), figure humaine, *à droite* : autre figure humaine
- Planche IX. *En haut* : Travoï (procédé de transport) Sioux-Oglala ; *en bas* : Indien des Plaines lisant un signe (voir planche 7, page 302)
- Planche X. *En haut* : Pueblos ou village de brique (N. Mexique), *en bas* Tipis Pieds-Noirs en peaux de bison peintes

- Planche XI. Troupeau de Bisons. Canada
- Planche XII. *Animaux américains, en haut* : cerfs Wapitis. – 2^e rang, Orignal et Ours brun. – 3^e rang : Castor abattant un arbre. – Lynx, *en bas* : Mouflons des Rocheuses
- Planche XIII. *En haut* : danse de guerre des Pieds-Noirs (Montana) ; *au milieu* : danse du Mais, Indiens Moqui ; *en bas* : danse des cerfs, Indiens Moqui (N. Mexique)
- Planche XIV. *A gauche* : le chef Red-Cloud ; *à droite* : Sitting-bull
- Planche XV. Grande Parure Corbeau (appartient au Maréchal Foch)
- Planche XVI. Veste de cérémonie Corbeau (appartient à René Lhopital). Elle est faite de quatre peaux de daim, ornées de broderies de perles, de queues d'hermines et de « mèches de scalps ». Le rabat est brodé en piquants de porc-épic, c'est l'insigne de très grands Honneurs (ou Exploits).
- Planche XVII. *En haut* : éclaireurs Pieds-Noirs, en tenue de guerre. *En bas* : un chef montre au « Brave » la poussière qui s'élève dans la prairie annonçant l'arrivée d'une caravane ou d'un détachement ennemi. Remarquer les tailles des boucliers, les peintures magiques qui les ornent seront certainement plus efficaces que leurs surfaces (Alberta).
- Planche XVIII. Procédé d'attaque des Indiens des Plaines - file indienne se refermant en un cercle ; - les flèches incendiaires ont été lancées depuis longtemps.
- Planche XIX. (1) (2) (3) Parure d'exploits portant les plumes symboliques, et s'attachant à la tresse du scalp - bandes de cuir ornées de piquants de porc-épic (de duvet) (3) et allongées par une queue de crins rouges - (4) scalp. - Sioux - (5) panier Arikara. - (6) Collier d'Exploits, os de daim - Sioux - (7) collier similaire en coquillage (*wampums*) Sioux - (8) plaque ornement de collier en argent. Kiowa. - (9) Sac cérémoniel pour la danse sioux Est-Dakota (*collection du M.A.L de N.Y. Heye Fondation et coll. Joë Hamman*).
- Planche XX. (1) Bouclier en peau de bison peinte en accord avec les instructions reçues en rêve par le *Pivert-Rouge*, guerrier Corbeau - (2) autre type de bouclier, en peau de bison peint au signe de la Tortue - Plaines - (3) petit sac des Plaines avec une étoile - (4) veste

de buckskin brodé en perles (récit autobiographique) - (5) gilet Sioux entièrement brodé de perles, remarquer les tipis à l'abri des drapeaux américains - (6) Mitasse de buckskin brodé en perles, Sioux (*coll. Heye Fondation N. Y. et coll. Joë Hamman*).

Planche XXI. LES ARMES (voir page 240).
(*Musée ethn. du Trocadéro.*)

- (1) **Fouet** en cuir – OMAHAS - manche en bois orné de clous de cuivre.
- (2) **Casse-tête** - Indiens des PLAINES - pièce de métal montée sur manche de bois orné de clous de cuivre et de crins de cheval.
- (3) **Casse-tête** - Indiens des PLAINES ce type était couramment employé avant les premiers contacts avec les Blancs, entièrement en bois dur.
- (4) **Tomahawk-Calumet** - PLAINES - en métal, manche de bois, fabriqué en Europe et donné en échange aux Indiens.
- (5) **Casse-tête** - COLORADO - pierre renfermée dans une peau et fixée à un manche souple, orné de broderies de perles et de crin rouge.
- (6) **Casse-tête** - PLAINES - en pierre ovoïde, manche en bois recouvert de peau.
- (7) **Casse-tête** - ZUNI - en pierre manche en bois.
- (8) **Calumet** - SIOUX - foyer en *catlinite*, tuyau de bois plat, orné de porc-épic et de plumes de canard de Virginie.
- (9) **Calumet** - à manche rond.
- (10) **Arc en bois** - SIOUX-DAKOTA - type Missouri.
- (11) **Carquois et arc** - CHEYENNE - carquois en peau orné de dessins pictographiques.
- (12) **Carquois** - UMATILLA - en peau brodé en piquants de porc-épic et orné de touffes de plumes.
- (13) **Flèches** - Sioux - pointes de fer, types récents ; à *gauche* flèches de chasse ; à *droite* : flèches de guerre.
- (14) **Gaine de couteau à scalper** - Sioux - brodée en perles.
- (15) **Pilon** - CHEYENNE - maillet à pulvériser la viande, pierre recouverte de peau.
- (16) **Bâton à ricochet** – ZUNI ET MOQUI - utilisé pour la chasse au lapin.

Planche XXII. MOCASSINS (voir page 241).
(*Collect. du Trocadéro et de J. Hamman*).

- (1) MANDAN, orné de piquants de porc-épic et de crins rouges.
- (2) SASKATCHAWAN, à motifs brodés en perles.
- (3) ALASKA, en peau de daim brodée en perles.
- (4) CANADA, orné de piquants de porc-épic.

- (5) » » et de perles.
- (6) » »
- (7) OGLALA-SIOUX, orné de broderies de perles, à semelle.
- (10) » » »
- (11) » » »
- (12) PAI-YUTES, en forme de botte et à semelle, sans broderie ; les mocassins des Plaines ont une semelle de cuir épais, les mocassins du Nord sont faits d'une pièce de peau repliée et cousue sur le dessus du pied. Ceux des pays froids, ou utilisés en hiver, montent plus haut.

Planche XXIII. ART DES PLAINES ET DU CANADA (voir page 257)
(Collect. Trocadéro et Joë Hamman)

- (1) **Ceinture** - HURON - en *wampums*, représentant quatre Indiens tenant leurs arcs - gris et blanc.
- (2) **Ceinture** - HURON - en *wampums*, avec dédicace à la *Vierge de Lorette* - gris, noir et blanc.
- (3) **Ceinture** - HURON - en *wampums*, motifs de la swastika - noir et blanc.
- (4) **Bande cérémonielle** - HURON - en *wampums* avec étoiles cruciformes.
- (5) **Sac** - CANADA - en corde brodé de piquants de porc-épic.
- (6) **Sac** - CANADA - en peau peinte - noir et rouge - XVIII^e siècle.
- (7) **Grande Poche** - CANADA - en peau peinte, à motif de *l'Oiseau-Tonnerre*, et ornée de crins rouges montés dans des cônes métalliques.
- (8) **Sac** - CANADA - idem.
- (9)(10) (11) **Etuis à couteau** - DAKOTAS-SIOUX - brodés en perles.
- (12) **Etui à fusil** - ARAPAHE - en peau de daim brodé de perles.
- (13) **Poche** - CRIS - en cuir à motif de cheval - perles noires sur fond jaune.
- (14) **Motif de mitasses** - DAKOTAS-SIOUX - en broderies de perles rose, bleu et blanc.
- (15) **Poche** - DAKOTAS-SIOUX - en peau brodée de perles - décor bleu rouge et jaune.
- (16) **Sac cérémoniel** - Sioux - brodé en piquants de porc-épic et en perles - longues franges en peau de daim.
- (17) **Sac cérémoniel** - OGLALA-SIOUX - brodé en perles - fond blanc, motifs principalement rouges et bleus.

Planche XXIV. ART DES INDIENS PUEBLOS (**voir page 258**)(Musée *d'eth. du Trocadéro*).

- (1) **Statuette** - MOQUI - *Wolpi* - en bois léger peinte en diverses couleurs.
- (2) » » » » »
- (3) » » » » »
- (4) » » » » »
- (6) **Hochet de danse** – MOQUI - Swastika à rayon rouge sur disque vert.
- (7) **Hochet de danse** - MOQUI - peint en vert.
- (8) **Bâton en forme de crotale** - MOQUI - en bois léger peint en vert et utilisé dans différentes danses.
- (9) **Planche cérémonielle** - MOQUI - en bois léger, peinte aux couleurs symboliques et portant des brins de maïs - *utilisée dans la danse du maïs*.
- (10) **Personnage** - COCHITI - en terre cuite et peinte.
- (11) **Vase globuleux** - COCHITI - à forme d'oiseau.
- (12) **Plat** - NOUVEAU-MEXIQUE - Terre cuite et peinte.
- (13) **Vase globuleux** - MOQUI - à deux têtes de pigeons en relief.
- (14) **Vase globuleux** - MOQUI - à tête d'animal.
- (15) **Marmite à anse** - TESUQUE - terre cuite.
- (16) **Plat** - MOQUI - terre cuite et peinte.
- (17) **Vase globuleux** - NOUVEAU-MEXIQUE - terre cuite lustrée - peinte en noir.
- (18) **Pot à anse** - MOQUI - Terre cuite et peinte.
- (19) **Vase globuleux** - N.-MEXIQUE- terre cuite lustrée, peinte en noir.
- (20) » » » » »
- (21) » » » » »
- (22) **Plat** – ZUNI - en terre cuite et peinte.

[9]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

Tous les peuples malheureux n'ont pas eu leur Histoire.

Pour mériter une place dans la chronique de l'univers, pour obtenir qu'elle garde le souvenir des événements qui ont pesé sur la vie d'une nation ou sur les destinées d'un homme et les transmette à la postérité, il ne suffit pas que cette nation ou cet homme aient été héroïques ou opprimés, pitoyables ou terribles. Il faut qu'une part de chance s'en mêle, les fasse distinguer de cent autres qui ont subi les mêmes malheurs ou accompli les mêmes exploits. Et il faut aussi, s'ils ne sont pas capables de chanter eux-mêmes leur triomphe ou de pleurer leur souffrance, que leurs ennemis aient intérêt à le faire, pour exalter, par contraste, les leurs : nous connaissons les défaites du peuple gaulois parce qu'elles ont servi à édifier la grandeur romaine. Mais peu de civilisés ont songé à raconter, par exemple, l'histoire des sauvages d'Amérique, parce que cette histoire n'est à peu près tout entière qu'à la honte de la civilisation,

Cependant, ces sauvages, ces « Peaux-Rouges », nous avons tous entendu parler d'eux.

Depuis des générations, ils ont été les héros préférés de notre jeunesse et beaucoup d'entre nous, s'ils sont sincères, avoueront que les noms de *Sitting Bull* ou même d'*Œil de Faucon* sont plus familiers à leurs souvenirs d'enfance que celui de César ! ... Mais, c'est dans les romans d'aventures, dans les œuvres d'imagination, dans les récits où l'invention a une part beaucoup plus grande que la ré-

alité, que nous avons recueilli les échos de cette renommée pittoresque. En France tout au moins, l'histoire documentaire, « l'histoire vraie » des Indiens des Plaines n'a jamais été écrite.

[10] À l'heure où les derniers descendants de ces étonnants guerriers sont sur le point de disparaître, à l'heure où le roman et le cinéma, - en déformant à l'envi cette histoire, - la remettent d'actualité, il nous a paru intéressant de l'entreprendre, sincère, impartiale, sur la foi de souvenirs précis et de documents exacts, telle enfin qu'elle mérite d'être connue.

Bien des nations ont leur place dans les Annales de l'Humanité qui, par leur originalité, leurs vertus, leur courage, et aussi leurs malheurs, y ont moins droit que celle-ci !

[11]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

1re partie

LES MOEURS

[Retour à la table des matières](#)

[13]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

1^{re} partie : les mœurs

Chapitre I

Les origines

[Retour à la table des matières](#)

Entendons-nous tout d'abord : de qui allons-nous parler ici ?

Ce nom *d'Indiens Peaux-Rouges*, que nous allons employer au cours de cet ouvrage est un des plus vagues qui soient. Si vague même que, si on veut l'analyser avec précision, il perd tout sens et ne s'applique plus à personne !...Comment pourrait-il s'agir d'« Indiens », puisque l'Inde est justement aux antipodes du pays dont nous allons parler ? Quant à l'appellation de « peaux-rouges », elle ne signifie rien..

Expliquons-nous.

Christophe Colomb, on le sait, lorsqu'il aborda en Amérique, crut avoir atteint les Indes par une nouvelle route maritime et nomma en conséquence « Indiens » les premiers habitants qu'il rencontra. Ses successeurs ne connurent longtemps que sous le nom « d'Indes occidentales » les nouvelles Terres. L'usage s'en établit et demeura.

Une erreur semblable a déterminé l'autre épithète. Ce qu'il est convenu d'appeler la race *rouge* ne se distingue pas par une coloration spéciale de l'épiderme, dont la teinte, [14] selon les tribus, peut varier du jaune clair des Malais ou même du blanc des Européens au brun-chocolat des Africains ou des Cingalais, sans jamais passer par le vermillon ou l'écarlate ! Le nom vient des peintures dont s'enduisaient ces sauvages. Le P. Morice situe même le lieu où il a pris naissance : c'est à Terre-Neuve, chez les Béothuks qui se teignaient avec le jus d'une racine.

Quoi qu'il en soit, ce nom, consacré par l'usage, désigne aujourd'hui un groupe de peuplades déterminé. Mais qu'il reste imprécis encore ! Car il y a plus de différence entre telle et telle tribu peau-rouge, qu'entre un Arabe et un Norvégien, un Anglais et un Turc ! Si même nous ne l'utilisons, comme le lecteur s'y attend, que pour l'appliquer à ces nations des Plaines qui résistèrent si héroïquement à l'invasion blanche, nous classons encore sous une même étiquette des êtres tels que les Apaches ou les Sioux, plus éloignés les uns des autres qu'un Finlandais d'un Sicilien !

Mais il suffit de s'entendre pour adopter une convention. Conservons donc le nom que nous avons choisi. Il a l'avantage d'être compris et connu de tous.

D'où viennent les peuplades dont nous nous occupons ? La réponse n'est point aisée, puisque lorsqu'il s'agit même de déterminer l'origine de notre race blanche, les avis diffèrent.

Pendant une partie du siècle dernier, les savants furent cependant, à ce sujet, à peu près d'accord. On considérait les vastes plateaux de l'Asie centrale comme le berceau de l'humanité tout entière, d'où elle avait émigré ensuite dans différentes directions.

La formation des races américaines s'expliquait alors facilement.

Il est en effet incontestable qu'à une époque, le détroit de Behring qui sépare aujourd'hui l'Asie de l'Amérique était remplacé par un territoire qui reliait les deux continents. On pouvait alors déterminer la marche des races [15] dites rouges. Parti des steppes mongoles, un courant humain déferlait en Sibérie, gagnait l'Alaska, envahissait peu à peu l'Amérique du Nord.

De nombreuses preuves soutiennent cette hypothèse. On ne saurait mettre en doute que des liens d'étroite parenté unissent les tribus de la Sibérie orientale et

celles du nord-ouest de l'Amérique. Bien plus, on retrouve les caractères spécifiques de ces dernières, - face camarde, yeux bridés, cheveux plats d'un noir bleu, - chez des populations bien plus méridionales, telles, par exemple, que les Apaches de la frontière mexicaine. Il semble donc qu'on est en droit de conclure à l'existence d'un large mouvement humain se dirigeant, vers l'époque quaternaire, de l'Est du vieux monde à l'Ouest du nouveau.

Mais de nouvelles observations sont venues, depuis, contester ces premières. Nous verrons en effet bientôt, en parlant des chevaux, qui ont été un des éléments les plus importants de la vie indienne à l'époque des grandes luttes contre les envahisseurs, que ces animaux, qui semblaient inconnus des Peaux-Rouges au temps de la conquête espagnole, paraissent avoir la souche de leur espèce en Amérique même. Ils auraient alors passé de l'Ouest à l'Est, vers la fin du tertiaire, dans le sens contraire à celui qu'on attribuait à l'émigration humaine. Et il est possible d'admettre, les mêmes causes produisant les mêmes effets, que les hommes aient suivi le même chemin.

D'autres auteurs ont été plus loin dans le domaine des suppositions. C'est des confins de l'Europe que ceux-ci font venir les Américains, qui auraient alors emprunté pour chemin un immense continent aujourd'hui disparu : *l'Atlantide*.

Que cette contrée ait existé, cela est hors de doute. Mais il paraît certain qu'elle avait déjà disparu, bien avant l'apparition de l'homme sur la terre, et que la prétendue race des « Atlantes » n'est qu'un mythe. Enfin, il n'est pas jusqu'à l'Océanie où l'on n'ait cherché, et trouvé, des racines de l'arbre humain aux multiples branches. À ce point de vue, le peuplement d'une partie de l'Amérique [16] par les Malayo-Polynésien est démontré par des preuves anthropologiques, ethnologiques et surtout linguistiques absolument indéniables.

En présence de tant de faits, quel parti prendre ? C'est à un des savants qui ont soutenu avec le plus d'évidence la dernière théorie que nous venons d'exposer que nous emprunterons la conclusion : « ... Si je considère, dit-il, comme certaine l'intervention en Amérique d'un élément australien et d'un élément mélanésien, je ne prétends nullement qu'ils y ont joué un rôle prépondérant et je reste convaincu, avec la grande majorité des américanistes, que la masse principale de la population américaine vient d'Asie et que ce sont ces émigrants qui ont imposé à l'ensemble les traits caractéristiques de la race rouge. Mais, ceci dit, je crois que ce

serait une erreur grave que de considérer comme négligeable la part qui revient dans l'ethnogénie américaine aux Océaniens ¹.

Mais, si nos Peaux-Rouges descendent des « Jaunes » d'Asie, l'identité est loin d'être parfaite. Et, de plus, les diverses tribus présentent entre elles de profondes différences, qui ne font qu'augmenter la difficulté de recherches de l'origine commune.

Prenons, par exemple, les Sioux. Avec leur grande taille, leur nez en « bec d'aigle », leurs cheveux d'un brun foncé, ils se distinguent non seulement de groupes voisins, comme les Cheyennes, chez qui les affinités mongoliques sont beaucoup plus nettement accusées, mais encore trouve-t-on parmi eux, des éléments qui semblent ne justifier aucun rapprochement de parenté. C'est ainsi que, chez les *Mandans*, qui sont pourtant des Sioux, Catlin a pu remarquer un grand nombre d'individus aux yeux gris, aux cheveux châtain clair ou même tirant sur le blond, qui étaient probablement des métis à qui certains auteurs ont même attribué une origine celte, mais dont [17] le type était déjà si nettement établi qu'on pouvait presque le considérer comme celui d'une race spéciale.

Là n'est d'ailleurs pas le seul mystère qui plane sur les peuples rouges. Du premier jour où nous sommes entrés en contact avec eux, nous nous sommes trouvés en présence d'une famille humaine qui, au cours de siècles dont nul ne peut connaître le nombre, s'était déjà considérablement modifiée.

Il faut donc nous résigner à laisser dans l'incertain non seulement sa souche originelle, mais encore une bonne part de sa généalogie.

¹ D^r Paul Rivet, *Les Malayo-Polynésiens en Amérique* (Journal de la Société des Américanistes de Paris, t. XVIII). Cf. : du même auteur : *Les origines de l'homme américain* (L'Anthropologie, t. XXXV), *Les Australiens en Amérique* (Bulletin de la Société de linguistique de Paris, t. XXVI), etc...

A. - Les ancêtres

[Retour à la table des matières](#)

Le territoire occupé par les Peaux-Rouges avant l'arrivée des Européens était un immense jardin, d'une richesse fabuleuse, où le nombre des habitants était insignifiant par rapport à l'étendue, ce qui leur permettait de ne peupler que les régions les plus fertiles, en laissant désertes ces « Mauvaises Terres », où les Blancs, plus tard, les devaient refouler.

Dès le début, cependant, les sauvages n'en furent pas les seuls hôtes. Des civilisations s'y développèrent, peut-être à des époques où notre vieux monde était encore plongé dans la barbarie. Nous ne parlons pas ici des Incas, des Aztèques, etc... que les Espagnols rencontrèrent et anéantirent féroceement après s'être éblouis de leurs splendeurs. Ces puissants peuples, établis beaucoup plus au Sud, sont hors du cadre que nous nous sommes tracé. Mais il en fut d'autres, dans la région des États-Unis actuels, qui, pour n'avoir pas atteint un si haut degré de culture, ne nous en ont pas moins laissé les traces d'une organisation avancée, dont il nous faut dire quelques mots.

Les Mounds. - Entre les lacs et le golfe du Mexique, le Mississipi et l'Atlantique, s'élèvent aujourd'hui encore, et en grand nombre, de bizarres constructions.

Ce sont des tertres, des tumulus, au volume très variable, pouvant aller du petit amas de terre qui se distingue à peine [18] du sol jusqu'au monument haut de trente mètres et plus, et couvrant des dizaines d'hectares de superficie.

Le plan de ces « mounds », selon le nom que les Anglais leur donnent, est également différent suivant le cas. Tantôt, ils sont édifiés sur une base circulaire ou elliptique et s'élèvent en demi-sphère au-dessus du terrain, tantôt ils s'érigent en pyramide. Ailleurs, ils forment des enclos, des murailles, parfois étendues comme celles d'une citadelle ou, au contraire, réduites à de petits anneaux de quatre mètres de diamètre. Enfin, les plus curieux de tous sont ceux qui ont modelé sur le sol une sorte d'effigie, représentant, parfois avec une grande exactitude, divers animaux : serpents, tortues, oiseaux, bisons, élans, renards, etc...

Ces étranges constructions ne sont pas faites seulement de terre amoncelée. En beaucoup d'endroits, des murs de pierres ou d'argile cuite les soutiennent. D'autres portent des traces d'armatures en branchages ou en roseaux.

Beaucoup de ces ouvrages sont des monuments funéraires. Outre les squelettes qu'ils abritent, ils contiennent alors une foule d'objets témoignant de l'existence, à cette époque, d'une industrie déjà avancée. Ce sont des poteries de terre cuite, faites d'argile mélangée de coquilles ou de sable ; des pipes de même matière ou de pierre tendre ; des ornements composés avec des coquillages, ou repoussés dans le cuivre ou même l'or.

On sait que l'emploi du fer fut inconnu de toute l'Amérique avant l'arrivée de Colomb. Aussi les armes sont-elles de cuivre ou de pierre. Parfois cependant le fer météorique est employé accidentellement.

De quelle époque datent ces tumulus ? Certains auteurs ont voulu les attribuer aux Toltèques, alors qu'ils habitaient les vallées du Nord, avant d'aller s'établir dans les régions où se développa leur civilisation, et lorsque celle-ci n'était qu'à son aurore. Mais d'autres savants n'hésitent pas à considérer les mounds comme l'œuvre des Indiens eux-mêmes, à une époque où ils auraient atteint un degré de culture qui n'aurait fait que dégénérer depuis.

Ils fondent cette opinion sur des traditions recueillies [19] chez les Indiens Delaware et selon lesquelles ceux-ci auraient compté parmi leurs ancêtres des tribus très civilisées, les *Tallegwis*, qui seraient la souche des Peaux-Rouges modernes, et auraient été les constructeurs des mounds. Cette théorie est admise par beaucoup d'Américains et le bureau d'Ethnologie de Washington la tient pour officielle.

Un argument de quelque poids en faveur de cette opinion est que les Blancs, à leur arrivée en Amérique, ont vu les Indiens eux-mêmes construire des mounds. En 1540, lors de la malheureuse expédition de Hernando de Soto dans le golfe du Mexique, un témoin signale le fait en ces termes :

« Les Indiens aiment à placer leurs villages sur des lieux élevés. Mais, comme le terrain de la Floride se prête peu à cette disposition, ils exhausent eux-mêmes le sol. Après avoir déterminé l'emplacement, ils apportent une grande masse de terre dont ils font une sorte de terrasse haute de deux ou trois « piques » et dont le sommet est suffisamment large pour porter

douze, quinze ou vingt maisons, qui abriteront le cacique et ses sujets. Au pied de ce tertre, ils tracent une place carrée, autour de laquelle les notables de la tribu édifient leurs maisons. »

D'après d'autres détails contenus dans la description de l'historien, on a pu identifier les peuplades dont il parlait : ce sont les Indiens *Creeks*, qui peuplèrent la Floride et la Louisiane jusqu'au milieu du siècle dernier.

En 1670, des voyageurs français signalent les mêmes faits chez les mêmes nations. Et un auteur anglais, Bartram, tout en soutenant que les Peaux-Rouges n'ont gardé aucun souvenir de l'origine et de l'usage de ces monuments, nous décrit cependant un mound funéraire élevé par les Yamassis et des tertres utilisés pour les conseils ou les jeux par les Cherokees et les Chactas.

La Science moderne, avec son sens parfait de la méthode et de l'analyse, a pu porter plus loin ses affirmations. Voici ce que dit à ce sujet le regretté N. Beuchat, dans son excellent *Manuel d'archéologie américaine*.

« L'ensemble des faits réunis a permis d'attribuer à des [20] tribus ou à des nations définies la construction de certaines catégories de mounds.

« Le groupe de monuments le plus remarquable, celui qui s'étend sur les États d'Ohio, d'Illinois, le sud-est de l'Indiana et une portion de la Géorgie, paraît être le plus ancien de tous et les monuments qui le composent seraient, d'après M. Cyrus Thomas, l'œuvre des Cherokees. Les mounds renfermant des sépultures en cistes auraient été construits par la tribu algonkine des Shawnees ou Shawanos. La région située aux alentours des Grande Lacs, et dans laquelle on rencontre la poterie lissée noire et les pipes de terre cuite aux formes si variées, est couverte de témoins de la civilisation iroquoise, tandis que dans d'innombrables mounds de la vallée centrale du Mississippi, nous devrions voir l'œuvre de la civilisation algonkine des Illinois. Dans les États du Sud-Est, les monuments à terrasses doivent, selon toutes vraisemblances, être attribués aux tribus Muskokies (Creeks, Chactas, Chikisas, Alibamus)... Les amas coquilliers de la Floride auraient été formés par les Timukwas. Parmi les mounds de la Louisiane, les uns peuvent avoir été construits par les Chactas et les Chikisas, tandis que d'autres sont l'œuvre de quelques tribus sioux... Enfin, les mounds effigies du Wisconsin semblent être, comme les mosaïques de rochers des Dakotas, l'œuvre des Sioux (Mandans, Winnebagos) repoussés plus tard dans l'Ouest par le déplacement des tribus algonkines des Cheyennes et des Chippewes. »

Voici donc des faits qui viennent à l'appui d'une théorie attribuant aux Peaux-Rouges en pleine barbarie qu'a combattus le XIX^e siècle, une origine plus civilisée. Ce n'est pas la seule preuve. Mais avant de discuter cette opinion, il nous reste à parler d'un autre genre de constructions dont l'origine est aussi mystérieuse et qu'on trouve également aujourd'hui en grand nombre sur le territoire des États-Unis.

Les cliff-dwellings et les pueblos. Dans le Sud-Ouest, où les mounds sont absents, existent des ruines d'un genre tout différent.

[21] Les unes sont de simples cavernes naturelles, adoptées pour l'habitation. D'autres, utilisant ces anfractuosités, sont agrandies par des murailles élevées à l'extérieur du rocher. Enfin, dans les vallées ou sur les plateaux rocheux, existent des demeures entièrement construites, d'une architecture et d'un type tout particuliers.

On a nommé certaines de ces constructions : *cliff-dwellings* (habitations de falaises), les autres *pueblos* (villages, en espagnol)'.

Voici, résumée d'après W. H. Holmes, la description d'une de ces ruines, située sur les bords du rio San Juan, dans le haut Colorado :

Les excavations, creusées de main d'homme dans le tuf volcanique de la falaise s'étendent à pic sur la paroi, à une hauteur de 10 à 12 mètres. Le sol est de roc dur, formant plate-forme hors de l'habitation et permettant ainsi de passer d'une des cavernes à l'autre.

Celles-ci étaient aménagées de la façon que voici : l'ouverture était pratiquée dans le flanc de la falaise, puis on creusait une chambre ovale, d'une largeur moyenne de 3 m. 50, sur une hauteur qui ne dépassait guère la taille d'un homme. Le long des murs, des niches servaient d'armoires. D'étroites fenêtres étaient pratiquées.

Les murs, qui paraissent avoir été peints, conservent des traces de mortier. Beaucoup, noircis par la fumée, prouvent qu'on allumait des feux dans ces pièces. Cependant, aucun emplacement spécial n'existe pour le foyer.

Quelques-unes de ces chambres sont disposées en étages, les unes au-dessus des autres. Enfin, sur le plateau supérieur, on reconnaît les débris de tours, qui devaient servir de postes de guet.

Mais on trouve ailleurs des types de constructions plus soignées. Le *pueblo Pintado*, dans le territoire des Indiens Navajos, est une vaste maçonnerie faite de blocs de grès superposés et formait une sorte de grande « caserne » de 70 mètres de long sur 3 étages. 54 cellules exigües composaient le rez-de-chaussée, communiquant toutes entre elles par d'étroites portes. Les étages, en retrait les uns sur [22] les autres, ménageaient ainsi une terrasse devant chaque demeure. Des échelles les reliaient. À côté étaient construits des réservoirs. Enfin, une muraille en demi-cercle, se reliant à l'extrémité du bâtiment et à une aile perpendiculaire, délimitait à son seuil une vaste cour.

Dans ces habitations, dont il faudrait citer beaucoup d'autres exemples, on a trouvé les vestiges d'une assez importante industrie.

La première idée qui s'est présentée à l'esprit des savants en présence de ces curieuses architectures, est qu'elles furent établies en de tels emplacements par mesure de sécurité. Certains auteurs les ont attribuées aux anciens Navajos, qui se seraient mis par ce moyen à l'abri des incursions des Apaches, venus du Nord. Mais cette dernière opinion paraît peu soutenable car, si les pueblos sont bien des ouvrages de défense, ils sont bien antérieurs à l'intervention des terribles pillards, qui n'apparurent guère en ces régions qu'à l'époque de l'arrivée des Espagnols.

Quoi qu'il en soit, ce qui nous importe surtout, c'est que les anciens « cliff-dwellers », quels qu'ils fussent, étaient d'une civilisation bien supérieure à celle des tribus sauvages qui les entouraient. Ils connaissaient l'art de la construction en pierre et de la fortification. Ils pratiquaient l'arrosage et étaient d'habiles cultivateurs. Leur industrie était développée...

Aucune de ces connaissances ne se retrouve chez les farouches chasseurs des Plaines.

Mais comment surprendre le secret du passé de ceux-ci ? Nul monument, nul le œuvre durable ne l'atteste. Les traditions verbales, les seules que se soient transmises entre elles les tribus, sont imprécises ou fabuleuses. Et nous ne connaissons, en résumé, rien de l'histoire des Peaux-Rouges, avant l'arrivée des premiers conquérants européens.

C'est donc à une date relativement très récente que nous pouvons commencer à les observer.

Et, à cette époque déjà, ils semblent en régression. Les grands groupes ethniques qu'ils formaient à l'origine et que [23] l'anthropologie a pu reconstituer, se sont depuis longtemps désagrégés, éparpillés en fragments de tribus sans liens communs, souvent même opposés les uns aux autres par des luttes incessantes. Il semble bien certain, par exemple, que les puissants Aztèques, d'une culture si élevée qu'elle fait encore aujourd'hui notre admiration, descendent d'une même souche que les sauvages Comanches. Mais à quelle très lointaine époque la séparation se produisit-elle ? Rien ne nous permet de le déterminer

Ainsi, c'est au moment où les Blancs prennent contact avec eux que commence Seulement avec quelque précision l'Histoire des Peaux-Rouges, encore que les premiers envahisseurs, préoccupée de bien d'autres soucis et peu enclins aux études scientifiques, aient totalement oublié de nous documenter à cet égard !

Il semble bien prouvé en effet que l'Amérique ait été connue des navigateurs bien avant Christophe Colomb.

Dès le X^e siècle, les pirates Vikings, partis des côtes de Norvège, abordèrent le nouveau Monde dans les parages du Labrador et vers l'embouchure du Saint-Laurent. Mais, outre que les indigènes qu'ils trouvèrent là appartenaient au groupe des Innuits, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, les *Sagas*, qui relatent les exploits plus ou moins légendaires des rudes Coureurs de mer n'ont rien de commun avec un ouvrage d'ethnographie ! Et même Colomb et ses successeurs, plus anxieux de trouver de l'or ou des épices que d'enrichir la Science, ne nous fournissent, çà et là, que des annotations sans valeur.

Il faut attendre l'arrivée des colons anglais, sous le règne d'Élisabeth, pour obtenir des résultats plus sérieux. Dans le même temps, des marins français, en lutte avec les Espagnols, font alliance avec des tribus indiennes que nous voyons alors agir en compagnie des nôtres. Nous apprenons ainsi à connaître le pays qu'ils occupent, leur façon de combattre, leur attitude vis-à-vis des étrangers. Et nous quittons enfin le domaine des hypothèses et des déductions pour entrer dans celui des faits.

Mais avant d'exposer ceux-ci en toute impartialité, il est [24] une constatation qu'il faut bien faire, car elle annonce et résume toute cette histoire : dès que

l'Amérique fut connue comme un nouveau monde, par les successeurs de Colomb, ce ne furent pas seulement les richesses du sol ni les produits de la nature qu'on y alla chercher. C'est contre le paisible habitant lui-même qu'on partit en guerre... Et dans quel but !... Dès la *première* expédition, en 1512, Juan Ponce de León, compagnon de Colomb, recherchant en Floride une problématique fontaine de Jouvence, massacrait sans provocation des Indiens qui ne lui révélaient sans doute pas assez vite, à son gré, l'emplacement de la source miraculeuse... Et quelques années après, Lucas Vasquez de Aillon, abordant aux Lucayes, rapportait, comme seul et unique résultat de son voyage, cent trente esclaves rouges qui moururent aussitôt, de fatigue et de misère, dans les mines où on les forçait de travailler.

L'œuvre de civilisation commençait !

B. - Les groupements actuels

[Retour à la table des matières](#)

Des commentateurs, qui n'étaient pas précisément des ethnologues, ont essayé de classer les Peaux-Rouges d'après leurs coutumes et leur genre de vie. C'est ainsi qu'ils ont constitué trois principaux groupes, assez arbitrairement déterminés et qui sont :

- 1° Les *Indiens des lacs* et des fleuves, vivant surtout des produits de la pêche ;
- 2° Les *Indiens des forêts*, chasseurs et généralement sédentaires ;
- 3° Les *Indiens des plaines*, également chasseurs mais avant tout nomades, se déplaçant dans la vaste « Prairie » du centre des États-Unis, à la suite du gibier.

Pour conventionnelle que soit cette classification, nous en retiendrons cependant que les *Indiens des plaines* seront ceux dont nous aurons surtout à nous occuper, leurs tragiques démêlés avec les Blancs, leur caractère indomptable, leur inaptitude à se soumettre à notre civilisation et la façon sanglante dont on la leur

imposa malgré tout, [25] faisant le principal sujet de cette Histoire. Mais ce n'est pas à eux qu'eurent affaire les premiers envahisseurs. Et, d'autre part, les diverses familles dont se compose ce groupe ne sont pas assez homogènes pour que nous nous contentions de les réunir sous la même appellation.

Les anthropologistes ont vu les choses d'un autre point de vue. Et, à leur suite, nous essaierons de retrouver les différentes peuplades qui habitaient l'Amérique du Nord lorsqu'y abordèrent les premiers colons.

À l'Est, depuis le nord du Saint-Laurent jusqu'aux monts Alleghany, dominaient les ALGONQUINS, déjà subdivisés en de nombreuses tribus - les fameux *Mohicans*, héros des premiers romans d'aventures, en faisaient partie. Ils occupaient la région actuelle de Boston, au-dessus des *Delawares*, établis entre la chaîne de montagnes et l'Océan.

Autour des lacs, ils formaient les familles des *Foxes*, des *Chippeways*, des *Ottawas*, pour ne citer que les principales. On les retrouvait plus au Sud, chez les *Kickapoos*, les *Shawnies*, les *Powhatans*. Ils se rattachaient, à l'Est, aux « Indiens des plaines » par les *Cheyennes* que nous retrouverons au XIX^e siècle parmi les principaux héros de la grande rébellion.

Entre les Algonquins Delawares et les Ottawas, s'opposait un autre peuple, souvent en lutte avec eux : les IROQUOIS. Ceux-ci étaient tantôt des *Mohawks*, des *Oneidas*, des *Cayugas*, etc... Les plus célèbres furent les *Hurons*, qui prirent une part active, à côté des Français, à la lutte que nous soutînmes contre nos rivaux anglais dans la colonisation de l'Amérique.

Les MUSKOKIES occupaient la Louisiane et la Floride. C'étaient, ou ce sont encore les *Cherokees*, les *Chickasaws*, les *Choctaws*, les *Creeks* et ces infortunés *Seminols* dont nous aurons à conter plus loin la triste destinée.

La nation Muskokie s'étendait jusqu'à la rive gauche du Mississipi. On remarquait sur son territoire deux enclaves étrangères : à l'Ouest, le petit groupe isolé des *Natchez*, que Chateaubriand a rendus célèbres par plus de poésie et [26] d'éloquence que d'exactitude, et, au Nord, une sous-branche iroquoise : les *Tuscaroras*.

Mais voici maintenant les vrais « Indiens des plaines »

Les Sioux en sont l'élément le plus important et le plus remarquable.

Vrais types du Peau-Rouge classique tel que la légende nous l'a fait connaître, ils assumeront à eux seuls le principal effort de la résistance et c'est de leurs rangs que se dresseront les chefs les plus renommés, ceux qui tiendront un moment en échec la domination américaine et contre lesquels il faudra s'acharner furieusement à maintes reprises pour les soumettre. Ils sont subdivisés en de nombreuses tribus que nous rencontrerons tour à tour. Et, essentiellement guerriers, ils se seront fait depuis longtemps la main dans le métier des armes en combattant leurs voisins, *Pieds-Noirs*, *Corbeaux*, *Pawnies*, etc., avant que ceux-ci vinssent se joindre à eux contre l'ennemi commun.

Au sud du pays des Sioux et jusqu'au golfe du Mexique, s'étendent les non moins célèbres COMANCHES, voisins des *Pawnies*, des *Arapahos*, des *Kioways*, etc...

C'est un groupe nettement défini, au caractère bien marqué. Leur taille est moyenne. La couleur de leur peau tire sur le café au lait. Leurs cheveux sont noirs, leur visage d'une grande régularité, avec un nez droit ou aquilin.

Ils comptent parmi les meilleurs cavaliers du monde. Et nous verrons, par leurs méthodes de chasse et de combat, que leur connaissance approfondie du cheval et de ses mœurs justifie l'opinion de ceux qui estiment que cet animal existait en Amérique avant la conquête espagnole. Il est extraordinaire, en effet, et sans autre exemple, que la science hippique puisse être poussée aussi loin par un peuple, au bout de si peu de générations.

Mais achevons d'abord notre examen d'ensemble des nations rouges.

Voici d'autres « héros d'aventures » dont nul n'ignore le nom : les APACHES. Ils se substituent, vers le Sud-Ouest, [27] aux Comanches, le long de la frontière mexicaine qui, lorsqu'elle sera constituée, aura bien du mal à se fermer à leurs incursions. Ce sont des hommes bruns et farouches, aux cheveux plats, d'un noir bleu. Nouveaux venus dans la région, probablement issus des Indiens de l'extrême Nord-Ouest, ils n'apparaissent sur le territoire des Pueblos qu'au moment de l'arrivée des Espagnols. Avant cette époque, ont-ils contribué à repousser les nations civilisées, telles que celle des Mayas, vers le Sud ? Ont-ils des liens de parenté avec les *Navahos*, qui occupent le même pays et ont avec eux des points de ressemblance tels qu'on les a confondus parfois ensemble ? Qui les a chassés eux-

mêmes, à la suite de quel long exode, vers ces sauvages et rudes solitudes ? Autant de questions auxquelles la Science n'a répondu qu'imparfaitement encore.

Toujours est-il que les Blancs vont les trouver là solidement établis et auront à compter avec eux !

Enfin, vers le Pacifique, les UTES, les Zunis, les Hopis, etc., sont les derniers grands peuples que nous aurons, à mentionner dans ce premier coup d'œil général.

[28]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

1^{re} partie : les mœurs

Chapitre II

Le pays - sa flore et sa faune

[Retour à la table des matières](#)

Nous l'avons, dit, le territoire occupé par les différentes tribus peaux-rouges avant leurs démêlés avec les Blancs, était en général riche et abondant en ressources de toutes sortes. Il est demeuré aujourd'hui ce qu'il était alors, mais l'industrie agricole, en lui apportant des éléments nouveaux, l'a plus ou moins modifié. C'est par le témoignage des premiers envahisseurs que nous pouvons le connaître tel que la nature l'avait formé.

« Le luxe de la végétation, dit Roux de La Rochelle en relatant l'expédition d'Amidas et de Barlow en 1584, le luxe de la végétation frappait tous les yeux : les coteaux étaient couronnés de cèdres, de cyprès, de pins, de sassafras. La vigne sauvage embrassait la tige des arbres, se prolongeait à travers leurs rameaux, et y suspendait ses grappes de raisin. La plaine

produisait du maïs, des melons, des concombres, une grande variété de racines bulbeuses et de fruits. »

Notons ici que ce maïs et ces « racines bulbeuses » (ce n'était autre que les pommes de terre, inconnues alors en Europe) étaient des productions de la plus grande valeur [29] pour l'alimentation des indigènes. Le premier permet, sans soins sous ces climats, d'abondantes récoltes et procure une nourriture saine et facile à préparer. Aussi l'usage en était-il généralement répandu, même chez les Indiens chasseurs. Il leur suffisait d'écraser le grain. et d'en faire cuire dans l'eau la farine. On donnait à cette bouillie plus ou moins de consistance, selon qu'on la consommait fraîche ou qu'on la fît sécher pour en façonner, des sortes de galettes. C'était alors là, sous cette dernière forme, cette *sagamité* dont les Indiens emportaient dans tous leurs déplacements des provisions et qui remplaçait les produits de la chasse ou de la pêche quand par hasard ils venaient à manquer.

Le maïs fut adopté d'emblée par les Espagnols dès qu'ils le connurent et constatèrent qu'il venait également bien dans leur pays. Mais l'Europe fut beaucoup plus lente à admettre la pomme de terre.

On ne sait d'ailleurs pourquoi. Ce végétal, dont la culture réussit dans presque toutes les conditions et dont les usages sont si variés, les qualités alimentaires si précieuses, aurait dû être accueilli comme un bienfait de la nature dès sa révélation. On n'ignore pas qu'il en fut tout autrement et qu'il fallut deux longs siècles avant que Parmentier l'introduisît en France ! Il est vrai qu'ailleurs il était acclimaté depuis plus longtemps. On attribue à Raleigh, le favori d'Élisabeth, les premiers essais de culture de cette plante, en Irlande, pour y combattre les périodiques famines. De là, elle fut transplantée dans le comté de Lancastre puis se répandit en Hollande, en Flandre, en Italie.

C'est à Raleigh également qu'on doit le succès en Europe d'une plante américaine beaucoup moins bienfaisante, mais dont les vertus passaient alors pour miraculeuses : le tabac.

Les Espagnols, qui l'avaient recueillie pour la première fois à Tabasco (d'où son nom), la connaissaient déjà. Mais, rapportée par François Hernandez, elle n'avait été cultivée dans les jardins royaux que comme fleur rare, aux propriétés [30] médicinales plus ou moins dangereuses. Et les Anglais furent parmi ceux qui

contribuèrent le plus à rendre populaire l'usage de ces propriétés, par la publicité qu'ils leur firent et les discussions passionnées qui en résultèrent

Ils avaient remarqué que les Indiens employaient le tabac dans toutes sortes de circonstances. Ils en brûlaient les feuilles dans leurs cérémonies religieuses, comme une sorte d'encens. Mais surtout, leurs prêtres en usaient, avec excès, pour se plonger en une ivresse extatique au cours de laquelle ils faisaient des prédictions et s'attribuaient le pouvoir de guérir les maladies. Et les indigènes en faisaient un constant usage et prônaient son pouvoir d'exalter l'esprit, d'animer les forces, d'atténuer la douleur... Aussi verrons-nous, en étudiant les mœurs de ces tribus, l'importance qu'ils attribuèrent au calumet, devenu chez elles un des objets les plus précieux et en même temps un symbole, gage d'amitié quand on en faisait l'échange, emblème de paix quand on le tendait à l'étranger.

Mais le sol américain possédait d'autres richesses, et plus effectives ! Et si sa flore était luxuriante, la conséquence naturelle en était l'abondance des animaux.

La faune nord-américaine est, on le sait, nettement caractérisée et, si les genres et les familles correspondent à ceux de la faune de l'ancien monde, les espèces y sont particulières, comme si l'on y avait fait, de chacune des nôtres, un contre-type spécialisé.

À nos cerfs, correspond le magnifique wapiti, relégué aujourd'hui dans les solitudes des Montagnes Rocheuses, mais dont l'habitat s'étendait alors jusqu'aux fraîches vallées de la Louisiane et de la Virginie. L'élan y est représenté par l'original, le renne par le caribou. Ces trois grands cervidés étaient, pour les Indiens, de précieux gibiers.

Ils trouvaient encore dans les plaines une sorte d'antilope, intermédiaire entre les chamois et les gazelles, et ces succulentes poules de prairies, avec lesquelles nos faisans ou nos grouses peuvent à peine rivaliser. Le castor [31] abondait sur tous les cours d'eau, sur tous les lacs, et, à peine inquiété, édifiait partout ses curieux villages, tandis que les rivières qu'il endiguait recélaient d'innombrables poissons. Le dindon était l'hôte des forêts.

Quant à la faune carnivore, elle n'était pas tout entière une rivale des sauvages chasseurs dans la poursuite des proies communes. Si l'ocelot, le puma, le jaguar jouaient là le même rôle que les panthères, les tigres ou les lions de notre hémisphère, l'ours noir procurait une excellente venaison et le terrible « grizzly » lui-

même était aussi bien traqué comme gibier que combattu comme ennemi. La loutre, le rat musqué, qui dévastaient les rivières, les petits carnassiers de la forêt, payaient tribut de leur fourrure. Et le grand aigle à tête blanche, pêcheur de saumons et chasseur de chiens de prairie, fournissait ses plumes superbes pour le plus somptueux ornement que le goût de la parure ait jamais composé

Mais deux hôtes de la prairie méritent un paragraphe spécial pour le rôle qu'ils ont joué dans la vie indigène : le cheval et le bison.

Le cheval sauvage. - Le plus grand mystère règne aujourd'hui encore sur la façon dont s'est propagée la race de ce noble animal, sur le continent américain.

La tradition partout admise est que le cheval était inconnu des Indiens, avant l'arrivée des Espagnols

On fait valoir en faveur de cette assertion que ni Pizarre, ni Cortez, ne rencontrèrent un seul cavalier chez les Incas ou les Aztèques et qu'au contraire, ceux-ci s'effrayèrent fort de ces êtres inconnus qu'ils croyaient faire corps avec leurs maîtres et dont les hennissements les remplissaient d'effroi.

Ceci est un fait certain. Il est également prouvé que, des compagnons de Cortez, obligés à une promptre retraite, ayant abandonné une cinquantaine de leurs coursiers, ceux-ci firent souche, et, un demi-siècle plus tard, formaient un immense troupeau dans la pampa mexicaine. C'est ce troupeau, dit-on, qu'auraient utilisé les Sioux et les Comanches et qui leur aurait permis de devenir les merveilleux cavaliers que l'on sait.

[32]

A. - LES COSTUMES

En haut : INDIENS DES PLAINES.

De gauche à droite : Chef de guerre sioux, portant la grande parure et le *coup-stick* (bâton à Exploits) - le bouclier rond est en peau de bison (partie recouvrant la bosse). Le guerrier porte un vêtement en peau de daim (*buckskin*) et un plastron de *Wampuns* (Exploits) (deuxième moitié du XIX^e siècle).

Eclaireur ou guerrier sioux, peint en guerre. Il est vêtu d'une peau de bison, armé d'un arc qu'il porte dans un carquois en peau frangée ; sa coiffure est faite de crins rouges, et les deux plumes d'aigle relatent ses Exploits ; le cheval est peint pour la guerre (époque des Buffalos).

Femme de chef sioux, en costume de cérémonie, tenant, posé sur le sol, le berceau de son enfant au signe de l'*Etoile du matin*. Sa robe en buckskin est frangée ; elle a le haut de sa robe entièrement brodé de perles (quelquefois orné de dents de biches) ; ses cheveux sont tressés, elle porte les *Wampuns* de son rang (fin du XIX^e siècle).

Homme-médecine, drapé dans sa couverture. Il porte déjà une chemise de cotonnade rouge (le rouge, symbole de sa *puissance*, de la *santé*). Sa coiffure est un encombrement de mille petites choses, dont des cornes de bison (symbole du *Pouvoir divin*), des dents de bêtes, des queues nombreuses d'hermines, des coquillages, pierres précieuses, dollars. Son gilet est brodé en perles et révèle aussi le contact des Européens. Les jambières sont encore de l'ancien type, faites de peaux moulées sur la jambe et dont les parties inutiles pendent sur le côté. Il tient un éventail de plumes pour chasser les Esprits néfastes et le *sac-médecine*.

En bas à gauche : INDIENS DES DÉSERTS (SUD-OUEST).

De gauche à droite - Indien Navaho ; il fait le signe de sa tribu (*travail des couvertures rayées*). Ses cheveux sont relevés et tenus par un bandeau. - Membre d'une tribu de bergers, il porte une chemise de velours, et une de ces couvertures renommées que confectionne son peuple. Il a de nombreux bijoux en argent finement travaillés et souvent ornés d'une topaze (fin du XIX^e siècle à nos jours).

Derrière lui, un Indien des Pueblos, déjà fort européenisé, mais qui a donné un caractère indien à son large chapeau - couverture navajo.

Indien Apache, en tenue de guerre soigneusement peint (des éclairs pour *aller vite*) ; il est armé d'un arc et d'un bouclier ; un bandeau d'étoffe lui ceint le front. Ses cheveux sont courts et épars (deuxième moitié XIX^e siècle).

En bas et à droite : INDIENS DU NORD-OUEST.

Chilkat, devant son mât totémique et son embarcation décorée. Il porte la coiffure du degré de l'Initiation de sa société secrète avec la peinture cérémonielle. Son manteau de tissu beige, noir et bleu pâle ; est décoré de motifs à formes d'œil, signifiant qu'il sera doué d'entendement - *Costume de cérémonie religieuse* (XIX^e siècle).

[33] Mais, c'est cette adaptation si rapide qui a surpris justement d'autres observateurs et leur a fait faire des recherches dans un sens tout opposé.

Ils font valoir alors que certaines peuplades africaines, aussi aptes que les Peaux-Rouges à tous les exercices du corps, chez lesquelles on avait récemment introduit le cheval, n'avaient jamais appris, et n'ont pas appris encore, à s'en servir convenablement, Or, on sait que l'hérédité joue un grand rôle dans l'art de l'équitation. Les Cosaques, les Arabes, etc..., n'accomplissent leurs exploits équestres que parce qu'ils les ont, comme on dit, « dans le sang », les exécutent, de père en fils, depuis des siècles. Comment se pourrait-il en ce cas que des hommes, dont les ascendants immédiats ignoraient jusqu'à l'existence du cheval, fussent devenus, littéralement du jour au lendemain, les meilleurs écuyers du monde ?

On a répondu à cela que les mêmes Peaux-Rouges, dont les parents ne connaissaient pas, et pour cause, les armes à feu, étaient devenus rapidement des tireurs hors ligne, tandis que l'on sait la maladresse de la plupart des Africains à se servir d'un fusil. L'argument a sa valeur. Mais voici une réplique qui a beaucoup plus de poids.

Elle s'appuie sur la paléontologie et demande ici une brève digression dont la place n'est, pas usurpée.

L'histoire des origines du cheval est une des mieux écrites qui soit dans le livre de la Nature, et il serait à souhaiter qu'il en fût ainsi pour tous les animaux, l'homme y compris.

En effet, si nous, reculons au fond des âges, nous voyons, par les fossiles qu'on découvre dans les anciens terrains, qu'avant que les chevaux aient apparu sur la terre, celle-ci était déjà peuplée par des animaux qui leur ressemblaient fort mais qui s'en distinguaient par certains détails.

Sans énumérer toute cette généalogie, ce qui nous entraînerait trop loin, nous constatons que, les ancêtres du cheval et le cheval lui-même semblent, selon toute probabilité, avoir vécu d'abord en Amérique, avant d'exister ailleurs.

[34] Comment ces animaux se sont-ils répandus ensuite sur l'ancien continent ?

Nous avons vu que l'Amérique, à une certaine période, tenait à l'Asie par la région de Behring et probablement par beaucoup d'autres points. Et l'émigration

des chevaux par cette route paraît fort bien prouvée par les fossiles qu'on retrouve en Sibérie puis en Europe.

Mais l'espèce alors vivante était représentée par des animaux aux formes massives, à la grosse tête, à la crinière épaisse et droite, en « brosse » ne retombant pas sur le cou.

C'est cette race si caractéristique qu'on retrouve en grand nombre dans le sud de la France où nos ancêtres de l'époque magdalénienne en faisaient leur principal gibier. Aujourd'hui, une variété domestique, localisée en Norvège et en Islande, rappelle d'assez près ce type primitif. Et, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on la considéra comme le seul témoin demeuré vivant de l'espèce éteinte.

Mais, en 1891, le voyageur Prjewalsky, explorant les steppes de la Mongolie, rencontra des chevaux, cette fois véritablement sauvages et absolument semblables à ceux de l'époque quaternaire, dont se nourrissaient nos aïeux.

Or, si les chevaux sont originaires d'Amérique, c'est ce même type qu'on doit logiquement retrouver parmi les chevaux des Indiens.

Les choses sont toutes différentes cependant. Le brillant « coursier des prairies », que les romanciers d'aventures se sont complus à décrire, est en réalité un animal assez laid, descendant incontestable des chevaux espagnols, c'est-à-dire d'origine arabe, importés par les conquistadores, et portant les signes d'une longue hérédité domestique et d'une dégénérescence marquée, tels que la robe pie et les yeux vairons, pour ne citer que les caractères les plus apparents.

Que conclure de cela ? Le cheval, originaire d'Amérique, y a longtemps vécu, puis a fini par en disparaître, pour des causes ignorées et à une époque dont tout ce qu'on peut dire est qu'elle est antérieure à la civilisation aztèque, [35] puisque nulle part, sur les monuments ou ailleurs, l'animal n'est représenté.

Mais les tribus sauvages qui ont envahi ces contrées venaient du Nord. Peut-être, dans ces régions, le cheval existait-il encore à ce moment, ou n'avait disparu qu'à une date récente et les Peaux-Rouges en avaient gardé le souvenir. La rapidité avec laquelle ils devinrent presque exclusivement cavaliers, comme pouvaient l'être les Huns, est un argument solide en faveur de cette supposition.

Quoi qu'il en soit, la plus noble conquête de l'homme devint aussitôt, pour nos Indiens, un élément d'une importance vitale. Aussi, dans les temps modernes,

quand les Anglo-Américains introduisirent à leur tour dans le pays leur excellente cavalerie, les sauvages eurent-ils vite fait d'en apprécier la valeur. Et, renonçant à chasser leurs mustangs dans la plaine, ils se trouvèrent bien plus simplement et bien mieux servis en allant les chercher dans les ranches des colons !

Ce fut là une des graves causes de conflit entre les deux races. Mais il n'est que juste de dire que les Blancs avaient alors sur la conscience un méfait beaucoup plus grave et aux conséquences beaucoup plus désastreuses : la destruction du principal et presque unique gibier du chasseur Rouge : le bison.

Le bison. - Ce grand ruminant, le *buffalo* des Hispano-Américains, n'a de commun avec le buffle véritable que d'appartenir, comme lui, au groupe des bovidés, mais se distingue à première vue par ses formes massives, sa grande taille, sa tête ronde et barbue aux courtes cornes, ses hautes épaules que recouvre une épaisse crinière rousse.

Jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, ces animaux étaient si répandus dans toute l'Amérique du Nord que leurs immenses troupeaux, analogues en cela à ceux de certaines espèces d'antilopes existant encore aujourd'hui en Afrique du Sud, pouvaient défiler, sans interruption, [36] pendant *plusieurs jours de suite*, ce qui les obligeait à se déplacer continuellement, car il n'était pas de pâturages assez grands pour servir longtemps à l'alimentation de, plusieurs millions de bêtes.

Cette migration constante du bison entraînait celle des Indiens dont toute l'existence était basée sur l'utilisation complète de tous les produits fournis par le précieux animal.

Ils tiraient tout de lui en effet.

Nous verrons bientôt comment ils en préparaient la peau pour en fabriquer leurs tentes, leurs coffres, leurs vêtements, leurs chaussures, la coque de leurs pirogues, sans parler de toutes les courroies, lanières, étuis, fourreaux, etc., dont ils pouvaient avoir besoin.

Cette même peau, revêtue de sa toison, était employée pour les lits, les couvertures, les manteaux.

Les os donnaient des pelles (avec l'omoplate), la plupart des outils, des aiguilles, des pointes de flèches et de harpons, des ornements ou des parures de cérémonie,

Les tendons et les intestins fournissaient des cordes d'arc, des liens divers, des lacets. Les cornes, qui figuraient dans nombre d'attributs guerriers, servaient aussi comme récipients. On tirait de la graisse et de la bouse séchée une matière combustible ; des sabots, une gélatine employée comme colle ou comme vernis ; de la cervelle, un produit susceptible de tanner le cuir.

En un mot, rien n'était perdu du corps du précieux animal.

On comprend donc l'intérêt avec lequel étaient suivies les migrations des bisons par les Indiens et avec quelle ardeur ils leur faisaient la chasse. Chasse originale et pittoresque s'il en fût, que nous aurons bientôt à décrire, ainsi que celle du cheval sauvage, quand nous étudierons les mœurs de nos guerriers.

Mais, si cette poursuite était acharnée, elle ne dégénérerait jamais en massacre. D'abord, parce que les flèches ou les lances qu'utilisaient les Peaux-Rouges ne pouvaient accomplir qu'une besogne limitée. Puis, parce que les chasseurs, [37] bien qu'assez insoucians de leur nature, n'avaient aucun intérêt à dilapider un si précieux capital.

Il en fut tout autrement quand les étrangers arrivèrent, avec leurs armes perfectionnées.

Tout changea de ce jour.

Et, de la chasse sans merci, naquit, comme il était fatal, la guerre sans pardon !

[38]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

1^{re} partie : les mœurs

Chapitre III

Vie matérielle

[Retour à la table des matières](#)

Revenons maintenant à l'« Indien des Plaines » dans son acception la plus vaste. Et, de divers motifs tirés du fonds commun des principales tribus, tâchons de composer un tableau d'ensemble qui en sera le portrait.

A. - L'habitation

Il est possible qu'en des temps éloignés cet Indien fut sédentaire et agriculteur. Les « pueblos », dont nous avons parlé, avec leurs solides murailles et leurs travaux d'irrigation en pourraient être la preuve, s'ils sont l'œuvre des mêmes hommes. Toujours est-il que, dès nos premiers contacts avec lui, nous le trouvons, en

ces régions, nomade et chasseur. Ce n'est donc que sous cet aspect qui est devenu essentiellement le sien que nous aurons à l'examiner.

La conséquence immédiate de la nécessité de se déplacer rapidement et fréquemment est que l'on doit emporter avec soi sa demeure et tous ses biens ; que ceux-ci, donc, doivent [39] être réduits au strict nécessaire et que celle-là doit être mobile et légère autant qu'il se peut.

Dans les pays de grandes forêts, la question est encore simplifiée : on construira, à chaque étape, un abri de branchages qu'on abandonnera sur place au départ. Mais dans la Prairie, il n'en peut être ainsi. Les orages sont fréquents, les nuits froides. La nature ne fournit pas partout l'abri dont on a besoin. Il faut emporter celui-ci avec soi.

La maison de l'Indien est la tente, ou *tipi*². Chaque famille du clan occupe la sienne. La réunion des tipis d'un même groupement forme un village provisoire.

La manière d'édifier cet abri varie selon les tribus. Il arrive même qu'un groupe emploie des méthodes différentes selon les circonstances. C'est ainsi que les Apaches construisent assez fréquemment des wigwams au toit de branchages et qu'on trouve, chez les Iroquois, de véritables maisons faites de troncs d'arbres. Chez les Mandans, le toit de la hutte se présente sous la forme d'une coupole hémisphérique, tandis que les tribus du Sud-Ouest, telles que celles des Zunis, Hopis, etc., perpétuent l'art des *cliff-dwellers* en édifiant des villages à terrasses sur le flanc des montagnes... On pourrait citer ainsi un grand nombre de formes variées d'habitations. Mais la plus commune et la plus caractéristique est la tente de peau, telle qu'on la trouve dès l'origine chez les Indiens chasseurs.

C'est surtout le bison qui fournit la matière première de cette sorte d'édifice.

La bête abattue et dépouillée, on étendait sa peau dont on arrachait le poil par raclage. Puis le cuir était aminci et assoupli. Certaines tribus l'exposaient à la fumée qui l'empêchait de se racornir et le rendait imperméable à la pluie.

² Le nom est emprunté aux Sioux et est formé des racines : TI (*habiter*) et PI (*employé pour*).

Le mot *wigwam*, désignant en général la hutte indienne, a été introduit dans les plaines par les Trappeurs qui le tenaient des tribus du N.-E., ainsi que beaucoup d'autres, tels que : *sachem*, *tomahawk*, *squaw*, *papoose*, etc.

[40] La charpente de la tente était composée d'un certain nombre de longues perches (le plus souvent treize, chiffre symbolique) faites de jeunes troncs d'arbres, quelquefois peints en rouge.

Pour monter en place le tipi, on procède de la sorte :

Trois, quelquefois quatre de ces perches, écartées autant que possible à leur base, sont réunies à leur sommet et dressées.. Sur cette pyramide, on dispose circulairement les autres, Deux d'entre elles resteront mobiles et serviront à écarter, les pans de cuir triangulaires qui fermeront le haut de la tente en cas d'intempérie ou tiendront lieu d'écran opposé au vent pour laisser échapper la fumée.

Sur cette charpente et à l'aide de ces deux perches mobiles on étend la tente elle-même. Celle-ci est faite de peaux cousues les unes aux autres par des lacis de tendons séchés, enfilés à l'aide d'aiguilles de bois ou d'os dans des trous préparés à l'avance. Souvent, depuis le contact avec les Blancs, la toile de tente est une cotonnade. On assemble les deux côtés par neuf aiguilles de bois, puis on donne la tension voulue et on fixe le tipi au sol par des piquets ou des pierres, surtout du côté du vent.

À la partie inférieure du cône ainsi constitué, une ouverture est réservée, qui sert de porte. Elle se ferme par un triangle, un ovale ou un carré de peau, décoré d'une ornementation généralement plus riche que celle du reste de la tente. Le plus souvent, le totem du guerrier qui l'habite y est figuré, ou bien une série d'images représentant les faits les plus marquants de sa vie.

C'est en effet dans cette humble maison que sera édifié le foyer du Peau-Rouge. C'est là qu'il naît, grandit, loge avec ses enfants et ses femmes, se repose, accueille ses hôtes, fait de ces interminables parties de jeux de hasard, où de petits bâtons longs servent de points, répare ou fabrique ses armes, conte ses exploits, fume longuement le calumet. C'est là qu'il meurt, lorsque la mort ne l'a point rencontré sur le sentier de la guerre. Et c'est à son seuil qu'il accroche ses trophées de chasse et les scalps de ses ennemis.

[41] *Décoration du tipi*. - L'art des Peaux-Rouges n'est pas si primitif qu'on l'admet généralement. Il est probable même qu'il est tout le contraire, c'est-à-dire un art déjà en décadence, puisque stylisé à outrance, conventionnel, « magique »

même, ne faisant plus que répéter, sans y introduire une originalité nouvelle, des formes et des combinaisons de lignes imaginées dans un lointain passé et reproduites par des générations successives sans grandes modifications.

Les couleurs sont toujours choisies parmi les plus brillantes, et toujours symboliques. Tantôt, sur un fond uniforme, se détachent des plaques de tons vifs. Tantôt, çà et là, des silhouettes d'animaux sont tracées : buffalos, chevaux, antilopes, ours, etc... Ou bien ce sont encore des figures humaines, ou des images astronomiques, soleil, lune, tonnerre, etc..., ce dernier souvent symbolisé par un oiseau qui joue un grand rôle dans la religion des Indiens. Remarquons également la fréquente reproduction du serpent à sonnettes. En ce cas, deux de ces reptiles sont figurés, leurs têtes encadrant la porte, tandis que les queues vont se développer à l'intérieur.

Mobilier. - De même que la maison doit être facilement transportable, les objets qu'elle contient sont, pour la même raison, réduits au strict nécessaire et combinés de façon à pouvoir être déplacés sans embarras.

Les couchettes sont faites de peaux de bisons ou d'ours étendues sur des sommiers de joncs tressés, relevés en dossier à chaque extrémité, de façon que, si deux personnes occupent le même lit, elles ne se couchent pas dans le même sens, mais à l'opposé l'une de l'autre, ce qui donne plus de place à chaque corps.

Ces lits sont disposés parallèlement à la paroi, dont ils font ainsi le tour, comme une banquette circulaire, quand la famille est nombreuse. Chez les Pawnies, cependant, et chez quelques autres tribus, ils sont placés autour du centre comme les rayons d'une roue autour du moyeu, les pieds tournés vers le foyer, toujours placé au milieu du tipi et constitué d'un cercle de pierres que surmonte un trépied de bois.

[42] Notons en passant que le tipi est une des rares tentes qui ont une place naturelle et commode, prévue pour le feu.

Le trépied soutient, au moment où on prépare le repas, la portion de viande qu'on fera rôtir ou bien un ustensile de poterie qui sert de marmite. Primitivement, ce récipient, était souvent en bois ou en écorce. Ne pouvant alors le placer sur le

feu, on y réchauffait le liquide à l'aide de pierres qu'on y plongeait après les avoir exposées à la flamme.

Entre les lits, pour économiser la place, sont placés les sacs de peaux, contenant le matériel et les provisions, et principalement le coffre à viande dénommé phonétiquement *parflèche* par les trappeurs canadiens (flesh : viande, en anglais) et qui mérite une description.

Ce meuble était fabriqué par des femmes à qui d'ailleurs, hormis la chasse et la guerre, incombaient tous les travaux de la tribu, comme nous le verrons au chapitre qui leur est consacré.

Elles choisissaient alors, après la saison de chasse, les peaux les plus épaisses, et commençaient à les amollir en les plongeant dans l'eau mêlée de cendres.

Le poil s'enlevait ainsi aisément. La peau était ensuite étendue, coupée à la mesure voulue, puis repliée sur une forme sur laquelle on la laissait se racornir. De cette façon, non seulement elle conservait la forme donnée, mais devenait - aussi dure que du fer. Le coffre, dont la forme pouvait varier, était de la sorte obtenu.

Dès qu'il était en état de servir, on plaçait au fond une couche de viande coupée en tranchés d'une épaisseur de quelques centimètres. On la couvrait d'une hauteur égale de graisse fondue. Par-dessus, on ajoutait une seconde couche, puis une de graisse et ainsi de suite, jusqu'à ce que le coffre fût plein. On repliait enfin sur le tout la portion de peau servant de couvercle, que l'on attachait étroitement en bouchant à la graisse les moindres ouvertures. Dans cette sorte de boîte de conserves primitive, la chair préalablement boucanée à la fumée et au soleil pouvait se [43] garder fort longtemps sans se détériorer et fournissait une réserve précieuse d'aliments lorsque les vivres frais faisaient défaut.

On trouvait encore dans le tipi, au-dessus du lit du dormeur, ses armes et ses vêtements accrochés. La place d'honneur était en face de la porte d'entrée. Le chef de famille l'occupait. Elle était désignée en son absence par le calumet qui y demeurait suspendu.

Telle était, dans son ensemble, la demeure du Peau-Rouge.

On comprend avec quelle aisance une semblable habitation pouvait être démontée, repliée et transportée. Dans ce dernier cas, elle était placée, roulée autour

de ses pieux, sur le travois, sorte de brancard traîné par un cheval. Avant l'emploi de cet animal, et conjointement à lui dans la suite, c'était un attelage de chiens qui tirait le fardeau. A leur défaut enfin, il était hâlé à bras.

B. - Le costume

[Retour à la table des matières](#)

Les premiers hommes aperçus sur le continent étaient nus, à la réserve d'une sorte de pagne de peaux ou de plumes.

Mais les Indiens ainsi décrits étaient ceux de la région du Sud, notamment de la Floride, où la température permet l'absence de vêtements. Les nations du Nord, si endurci que fût le corps aux intempéries, durent, de tout temps, être obligées de se couvrir et même de se couvrir chaudement.

D'autre part, le goût de la parure est inné chez tous les humains, soit à l'imitation des, animaux dont les mâles se distinguent en général par de brillants plumages ou des attributs particuliers (cornes, crinières, barbes, etc.), soit pour se rendre plus redoutables ou se faire remarquer entre leurs pareils, soit au contraire pour adopter un signe de ralliement commun à une famille ou à une tribu.

De là, avant même l'usage du vêtement, celui du tatouage ou de la peinture, ce dernier mode d'ornement étant à [44] peu près le seul pratiqué par les Indiens, dont nous nous occupons.

Le tatouage, en effet, qui consiste à piquer la peau pour y introduire une teinte indélébile ou à l'inciser pour y former des bourrelets, si fréquent en Afrique, est moins en faveur chez les Américains du Nord. Et nous ne retrouverons guère sur leur corps que les cicatrices laissées par les terribles supplices d'épreuves, dont nous aurons plus loin à parler. Mais ce n'est pas là du tatouage véritable.

Au contraire, l'enduit de couleurs sur la peau était d'un usage généralement répandu.

Les plus employées étaient un rouge vermillon tiré d'un sulfure de mercure qu'on recueillait en certains terrains et la rouge brun, ayant pour base l'oxyde de fer ou, primitivement, le sang séché.

Les argiles ocreuses fournissaient le jaune. On tirait le bleu d'un carbonate de cuivre naturel, le vert, d'une décoction de diverses plantes riches en chlorophylle. Le noir était obtenu par la calcination du bois ou des os. La craie donnait le blanc.

Toutes ces substances, mêlées à la graisse pour en faire une pâte facile à étendre et suffisamment tenace, étaient choisies selon les circonstances et diversement disposées, comme nous le reverrons avec plus de détails aux chapitres de la guerre, de la religion, etc...

Qu'il nous suffise d'indiquer ici que chaque couleur était symbolique. Le rouge évoquait les sentiments violents, la flamme dévastatrice du cobalt, aussi bien que le feu de l'amour. C'est dans cette dernière acception que, chez plusieurs tribus du Nord, la fiancée se couvrait entièrement le visage de vermillon.

Le bleu était la couleur de la paix, du bonheur. Le blanc était la couleur de la jeunesse, de la pureté. Il était parfois aussi signe de deuil, de même que le noir était souvent signe de malheur. Mais toutes ces nuances, et principalement le vert et le jaune, pouvaient être interprétées de diverses manières, selon la façon dont elles étaient disposées [45] ou la forme des signes qu'elles servaient à tracer.

Souvent, tout le corps était peint. Dans d'autres circonstances, le visage seul portait une sorte de masque, séparant parfois la face en deux ou quatre parts. Ou bien des hiéroglyphes, plus ou moins compliqués, étaient dessinés, représentant toutes sortes d'idées, ou de symboles. Et l'usage de ces signes était général, dans la plupart des circonstances de la vie, chez les femmes aussi bien que chez les guerriers.

Nous retrouverons l'occasion d'expliquer le sens de ces peintures. Présentement, occupons-nous du vêtement proprement dit.

Sous sa forme la plus complète, tel qu'on le trouvait, par exemple chez les chefs sioux, c'était un costume d'une grande richesse, dont la valeur intrinsèque atteignait et dépassait celle de nos plus somptueux habits seigneuriaux de jadis.

Pour l'examiner dans son ensemble, voyons un guerrier s'en revêtir, alors que, par exemple au sortir du bain, il s'est mis entièrement nu.

Il commence par mettre sa ceinture, simple lanière de cuir. Elle servira à soutenir une longue bande de peau souple, passant entre les jambes, et retombant

librement devant et derrière. La partie antérieure de cet étroit pagne est généralement surchargée d'ornementations.

Ensuite, l'homme chausse ses *mocassins*, sorte de pantoufles de peau au plutôt de chaussettes très basses, ne dépassant pas la cheville et dont la semelle n'est pas renforcée. La confection en fut simple : un rectangle de peau étendu à terre, le pied posé au milieu, les bords ramenés par dessus. Quelques coutures ont maintenu en place cette enveloppe que des broderies et une bordure fourrée, constituée par le retroussement de la toison conservée à l'intérieur, ont complété. Pour la guerre ou diverses cérémonies, le mocassin, de peau plus fine, s'orne en outre de queues ou de peaux entières de bêtes (hermine, [46] renard, etc.), qui traînent derrière les talons. Cet usage, qui peut sembler provenir d'un goût de la parure superflu et même parfois gênant, est dicté au contraire par la plus stricte prudence. Car ces dépouilles traînantes, balayant le sol derrière le guerrier, sont autant d'époussetoirs qui effacent ses empreintes.

Pour le combat ou la chasse, si l'on excepte les coiffures et les peintures, le guerrier n'aura souvent pas d'autre costume. Mais les rigueurs du climat ainsi que l'usage du cheval lui feront adopter par ailleurs une mode beaucoup moins simplifiée.

Il enfile alors ses jambières ou *mitasses*, sortes de jambes de pantalon s'arrêtant à mi-cuisse et s'attachant par des lanières à la ceinture.

Elles sont de peau de daim, d'antilope ou de mouflon, finement amincie et assouplie malgré l'imperfection des outils employés. Ce sont deux carrés de peaux repliés, autour de la jambe et cousus sur le côté extérieur.

À cette place, des bandes latérales, allant du genou à la cheville, les ornent. Ce sont des broderies de soies de porc-épic, appliquées sur peau mince et teintées de diverses couleurs. Après l'arrivée des Blancs et les échanges commerciaux qui en résultèrent, elles furent assez généralement remplacées par des ornements faits avec des perles de verre, disposées en dessins souvent très harmonieux. De même, les mitasses de peau cédèrent la place à des mitasses de drap, puis souvent à de vulgaires culottes !

L'ornementation des jambières est complétée par de longues lanières de peau, de fourrures ou même des tresses de cheveux scalpés, traînant jusqu'à terre et ayant en général une signification symbolique.

Enfin, pour achever sa toilette, notre Indien couvre son torse d'une sorte de chemise ou de blouse, la veste de guerre, au col diversement échancré, aux manches amples, sur lesquelles sont également appliquées deux bandes brodées, de 8 à 10 centimètres, de largeur. Deux bandes [47] semblables, posées sur l'épaule, descendent sur la poitrine, Elles sont bordées de franges de peau de biche ou de peaux entières d'hermine qui terminent parfois aussi le bord inférieur de la blouse.

En un tel équipement, le guerrier n'est pas encore prêt à se montrer en public. Nous parlerons tout à l'heure de sa coiffure, généralement très compliquée. Mais il lui reste d'autres parures à revêtir.

Ce sont d'abord les colliers, anneaux, bracelets, etc..., dont il se couvre les bras et la poitrine. Ils sont faits de métaux incisés, de coquillages, d'écailles de certains poissons, le tarpon entre autres, et surtout de dents d'animaux, parmi lesquelles les puissantes canines de l'ours grizzly ont le plus de valeur.

C'est aussi le manteau somptueux, ample, descendant jusqu'à mi-jambe, avec des manches courtes, ouvertes au bas. Les broderies et les couleurs y sont composées avec un soin particulier.

Mais, même si l'Indien doit demeurer à demi-nu, et si des circonstances particulières ne l'y obligent pas, il ne se présentera jamais, devant son hôte par exemple, sans être enveloppé de sa couverture. Celle-ci joue un peu le rôle du *litham* des Touareg. C'est-à-dire qu'il n'est pas convenable de se montrer sans elle, de même que nous ne jugerions pas convenable de paraître en manches de chemise dans une assemblée. On pourra la retirer ensuite, quand « l'effet » sera obtenu. Ainsi, par une mode contraire nous pouvons, après avoir salué, garder notre chapeau sur la tête : l'essentiel est de l'avoir d'abord ôté. L'essentiel, pour le Peau-Rouge, est de s'être d'abord montré « couvert ».

Cette couverture, d'ailleurs, joue un rôle symbolique en maintes circonstances, où diffère la façon de s'en envelopper ou d'en agiter les plis.

Il faut rattacher au chapitre du vêtement une très curieuse pièce de parure, le collier ou *wampum*, dont le [48] rôle n'est qu'accessoirement décoratif et qui, sous certains rapports, pourrait être comparé au chapelet des chrétiens. Il est composé en effet d'une série d'ornements enfilés les uns à la suite des autres et à chacun desquels est attaché le souvenir d'un fait. Un certain nombre d'hommes de la tribu connaissent ces faits et sont capables de les réciter en ordre, d'après les éléments

du wampum et sont tenus d'ailleurs de raconter ces histoires publiquement, à certains jours désignés. Le wampum est en somme l'ébauche d'un aide-mémoire. Il constitue, avec les peaux de bisons peintes, à peu près les seules Annales de la tribu.

Primitivement tout au moins, les femmes s'habillaient à peu près comme les hommes.

Leurs jambières, cependant, étaient moins ornées et moins amples. Par contre, les braderies étaient souvent remplacées par des dents de biches, juxtaposées les unes à côté des autres, par rangs de cinq ou six.

Ce mode de décoration était très coûteux. On n'employait en effet que les canines de la bête, soit deux par tête, et il y en avait parfois, sur un seul costume, jusqu'à cinq ou six cents. Aujourd'hui où ces parures sont encore employées par les rares survivantes des tribus demeurées fidèles aux anciens usages, une garniture complète vaut trois ou quatre cents dollars.

Si c'étaient là, des vêtements riches, qui demandaient de grands soins de confection, toutes les tribus ne se donnaient point autant de mal pour fabriquer leurs costumes. C'est ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, que les Zunis, aujourd'hui encore, apprêtent leurs jambières d'une façon beaucoup plus simple. Ils écorchent les pattes d'un grand animal, bison ou, actuellement, cheval, en retournant la peau. Puis, dans, la gaine ainsi constituée, l'homme enfonce sa jambe comme dans une botte, qu'il laisse sécher sur lui.

Inutile d'ajouter que ce procédé très primitif est l'origine et la cause, chez ce peuple, de nombreuses maladies de peau !

[49] *La coiffure*. - La façon de porter les cheveux diffère beaucoup selon les tribus.

Tandis que les noirs cheveux des Apaches pendent négligemment sur leur front jusqu'au niveau des yeux, nous voyons certains Creeks se raser la tête, peinte alors en rouge et sur le sommet de laquelle ne subsiste qu'une longue mèche, la touffe du scalp, conservée comme un orgueilleux défi à l'adversaire. Les Crows gardent une crête médiane à laquelle ils attachent une parure de crins ou de piquants de porc-épic et dont l'aspect rappelle singulièrement la crinière des casques

grecs de l'antiquité ; cependant que la plupart des Sioux tressent leur chevelure en nattes (deux ou trois), entremêlées de fils de métal, et retombant de chaque côté des joues.

Chez les femmes, la mode est moins diverse. Les cheveux sont séparés par une raie médiane et réunis de chaque côté en deux longues tresses. Cet usage est à peu près général chez les tribus des Plaines. Chez les peuplades du Sud-Ouest, Apaches, Zunis, Utes, etc., la coiffure se rapproche de celle des hommes ou, plutôt, n'existe pas plus qu'elle. Les cheveux ne sont alors taillés grossièrement sur le front que lorsqu'ils deviennent gênants pour la vue. Chez les Moquis, par contre, les jeunes filles ont une coiffure d'une véritable architecture sur la tête.

Le port de la coiffure est d'ailleurs variable même chez les individus d'un même groupe. Visitant les Crows, dont nous venons de parler, Catlin remarqua parmi eux beaucoup d'hommes dont les cheveux étaient si longs qu'ils traînaient par terre. Les femmes, au contraire, avaient les cheveux courts. Chez les Mandans, qui sont des Sioux, la chevelure pend librement dans le dos, plus bas que la taille. On pourrait multiplier ces exemples à l'infini.

Mais le plus bel ornement de l'Indien est la « PARURE » dont il se coiffe en certaines circonstances.

Le plus connu et le plus caractéristique de ces accessoires de toilette est la grande couronne de plumes d'aigle [50] qui donne à la tête qui la porte une allure et une noblesse qu'aucun casque de chevalerie n'a jamais dépassées.

Chacune des plumes qui la composent est empruntée aux grandes plumes caudales, noires et blanches, du pygargue leucocéphale, puissant rapace, classé par les naturalistes entre les aigles et les vautours et particulier à l'Amérique du Nord.

De tout temps, ces plumes eurent une grande valeur : jadis, parce que l'oiseau était difficile à atteindre avec les armes primitives dont on disposait ; aujourd'hui, parce qu'il devient de plus en plus rare. Aussi, fallait-il parfois de longues années pour se procurer la matière d'une couronne complète.

Mais cette rareté n'était pas la cause pour laquelle tous les guerriers ne la portaient pas. La réalité était qu'il fallait avoir le droit de s'en parer et que ce droit n'était acquis qu'à la suite d'exploits dont chaque plume, justement, commémorait

l'accomplissement. Ce droit était sacré, et jamais, au moins dans la période des « Buffalos », ne vit-on un Indien porter les marques d'un exploit non mérité .

Aux temps modernes, les Indiens des Plaines avaient emprunté aux trappeurs le mot « coup » pour désigner ces exploits. Encore y avait-il une hiérarchie dans ces coups, et, pour mériter la plume d'aigle, prolongée à son extrémité d'une touffe de crins de cheval teints en rouge, fallait-il accomplir un *tonké-coup*, ou, si l'on préfère, un grand exploit. Inutile de dire que la mort d'un ennemi comptait pour tel. Mais encore fallait-il avoir été seul à le tuer.

Sur la plume étaient collés de petits ornements en peau de daim peinte, qui avaient aussi une signification symbolique.

Mais cette Parure n'était pas la seule en usage chez les Indiens.

D'une part, la plume d'aigle pouvait être remplacée par [51] celles d'un oiseau moins rare, tel que le vautour ou le dindon. Puis on empruntait à d'autres animaux différents emblèmes : cornes de buffalos, peaux de fauves, etc. Les Apaches se ceignaient la tête d'un bandeau qui maintenait les cheveux. Enfin, à l'occasion des danses, des cérémonies religieuses ou des opérations de « médecine » accomplies par les sorciers, le costume et la coiffure devenaient de véritables déguisements qui affectaient les formes les plus diverses.

Les acteurs se transformaient alors, en castors, en loups, en bisons, etc., en se couvrant parfois des toisons complètes de ces animaux, la tête comprise. Ou bien ils faisaient usage de masques qui, chez les Hopis, par exemple, étaient parfois d'une construction très compliquée. Il n'était pas jusqu'aux plantes qui ne servissent à des accessoires. de toilette, en différentes occasions.

Est-il utile d'ajouter que la fréquentation des Blancs amena de radicales transformations dans le costume des Indiens ? C'est alors qu'on put voir ces guerriers splendides s'affubler avec fierté de nos plus grotesques défroques ; allant jusqu'à se coiffer de vieux chapeaux hauts de forme ! Quant aux femmes, curieuses là-bas comme ici de se conformer aux caprices de la mode, elles furent les premières à abandonner les antiques coutumes pour adopter les usages nouveaux. Des jupes de drap remplacèrent la tunique de cuir, des corsages aux couleurs voyantes supplantèrent le manteau orné de dents de biche... Jusque dans les clans les plus rebelles à la civilisation, l'intrusion se fit sentir. Et un des plus fameux chefs des Apaches, dut son nom de guerre, *Mangas coloradas*, les « Manches rouges », à la

superbe chemise de flanelle écarlate qu'il porta glorieusement, sous un gilet de laine noire, dans les combats contre les Espagnols !

[52]

C. - Les armes

[Retour à la table des matières](#)

Exclusivement chasseurs et guerriers, les Indiens des Plaines apportèrent de tout temps un soin particulier à la confection de leurs armes et surent s'en servir avec une étonnante habileté. Ils en possédaient un choix varié. Et longtemps même après qu'ils eussent connu et adopté l'usage des fusils et des revolvers, leurs engins primitifs demeurèrent redoutables entre leurs mains.

L'arc était fait du bois d'un arbrisseau dur. On choisissait une branche d'une certaine courbure, dont les extrémités étaient amincies et légèrement retroussées au feu, à contresens.

Pour rendre l'objet plus élastique, on commençait à le couvrir d'une couche de gélatine, extraite des sabots fondus du buffalo et qui formait une sorte de colle.

À l'aide de celle-ci, on appliquait sur toute la longueur du bois une peau de serpent, généralement le crotale, dont les écailles sèches de la queue, formant « sonnettes », étaient accrochées aux deux extrémités. L'arme entière mesurait environ un mètre de longueur.

Certains arcs du Sud-Ouest, obtenus par échanges avec les peuplades riveraines du Pacifique, étaient faits avec les os des côtes de grands cétacés. Ils étaient d'ailleurs peu maniables et, comme on le conçoit, fort durs à bander.

Les *flèches*, souvent longues de 60 centimètres, étaient du même bois dur que l'arc.

À l'origine, leurs pointes, - qu'on retrouve en grand nombre dans certaines sépultures, - étaient taillées, par éclats, dans un fragment de quartz ou de silex. Certaines étaient en os. Plus tard, quand le cuivre fut employé, on les tira de ce métal. Enfin, on les fit en fer, que les Indiens se procurèrent au début en découpant les cercles de barils apportés par les Blancs.

De ces pointes, les unes étaient pourvues de barbes, à [53] un ou deux rangs, dirigées vers l'arrière. On les employait dans la guerre. La pointe était alors fixée de façon à se détacher facilement du bois lorsque l'ennemi essayait de l'arracher, de manière qu'elle demeurât seule dans la blessure, rendue ainsi plus redoutable.

Pour la chasse au contraire la pointe était solidement attachée, sans barbes, et, autant que possible, incassable. Cela permettait de la retirer sans difficulté de la plaie et de s'en resservir à l'occasion.

L'autre extrémité de la tige de flèche portait trois plumes, de hibou, d'aigle ou de corbeau, - qui en assuraient la volée. Ces plumes, ainsi que la pointe, étaient maintenues par des tendons très minces, amollis dans l'eau et enroulés autour du bois, formant ainsi une ligature parfaite.

Le carquois était en peau de bison. Un triangle de même matière, orné de broderies (de verroteries plus tard), pouvait fermer l'ouverture. Un second étui y était accolé où on plaçait l'arc. Une bandoulière de cuir maintenait l'ensemble sur le dos, l'ouverture du carquois étant au niveau de l'épaule droite.

Si primitive que soit cette arme, elle était positivement terrible entre les mains d'un chasseur exercé. Bien lancée, à plus de vingt mètres de distance, une flèche, atteignant un bison au défaut de l'épaule, non seulement le perçait jusqu'au cœur, mais encore avait la force de ressortir de l'autre côté pour s'implanter dans le sol !

Aussi, au cours des batailles qu'ils livrèrent aux Peaux-Rouges, les soldats américains craignaient-ils plus l'arc que le fusil. C'est que la flèche avait sur la balle cette supériorité redoutable d'être visible ! Et rien n'était effrayant comme de voir arriver sur soi, inévitable malgré tout, cette chose vibrante et sifflante qui semblait grossir formidablement à mesure qu'elle approchait et qui signifiait la mort avant même que d'avoir frappé !

La lance était également fort en usage. Chez les Comanches, notamment, elle atteignait des dimensions considérables, surtout quand le fer et les armes européennes furent connus. La pointe de la lame alors fut souvent [54] remplacée par une lame d'épée ou, à son défaut, par une pièce forgée d'une longueur équivalente, entrant pour le tiers dans la mesure totale de l'arme, qui dépassait trois mètres. La hampe était décorée de peintures et de plumes d'aigle. À son point d'attache avec le fer, des touffes de scalps étaient souvent accrochées.

Mais, de tout l'arsenal guerrier des Indiens, c'est leur fameux *tomahawk* qui a le plus retenu l'attention et qui est en effet caractéristique de ces tribus.

C'est en somme une hache, affectant diverses formes selon les régions, mais dont la plus classique est un fer triangulaire, allongé, à tranchant presque droit, à talon carré.

Souvent (fabriqué en ce cas par les Blancs), ce dernier était creusé, et communiquait alors avec le manche, creux également, de telle sorte que l'arme pouvait servir de calumet.

C'est que le tomahawk avait, comme celui-ci, une valeur symbolique. Il représentait la guerre comme le calumet représentait la paix, et nous verrons, dans les conseils, les guerriers tenir dans chaque main l'un et l'autre, prêts à brandir le signal du combat si la décision en était prise, ou à tendre à l'hôte le gage d'amitié, si l'on décidait de faire alliance avec lui. Quand l'apaisement était définitif, la hache était solennellement enterrée... Il était rare d'ailleurs qu'elle demeurât longtemps en cet état !

Parfois, la lame, au lieu d'avoir la forme d'un fer de hache, était constituée par une sorte de dague, large et courte, fixée à une *massue de bois*, décorée de têtes de clous en cuivre. On trouve aussi, chez les Omahas, par exemple, des tomahawks qui sont à la fois hache et poignard, c'est-à-dire dont la poignée se prolonge à sa base par une lame de couteau. Ce sont là d'ailleurs plutôt des armes de cérémonie que de combat et on ne trouve guère ces modifications que dans les temps modernes. L'arme primitive était une hache de silex et plus tard de cuivre, dont les proportions variaient peu.

Le *casse-tête* fut également employé dès l'origine, puis subit des transformations diverses au cours des âges.

Pendant longtemps et jusqu'aujourd'hui encore, il s'est composé d'un manche de bois, orné de peintures et d'incrustations et d'une pierre fixée à son extrémité par une ligature de tendons.

Parfois cette pierre est remplacée par l'es d'un grand mammifère (mâchoire, fémur, etc.). Ou bien la pierre, parfaitement arrondie, est enclose dans un sac, en peau de cerf solidement attaché au manche. On trouve aussi des *massues* entiè-

rement en bois dur, à extrémité élargie et arrondie ou représentant, plus ou moins schématiquement, une tête d'animal. Le tout peint de vives couleurs.

Comme on peut s'y attendre, le couteau joue un grand rôle dans la vie de l'Indien, qui en a constamment besoin, pour de multiples usages.

Fait d'abord de silex taillé par éclats ou de pierre dure polie, il fut longtemps ensuite fabriqué en cuivre, métal que l'on trouvait en abondance en maints endroits, notamment dans la région des lacs et que les Peaux-Rouges apprirent assez tôt à façonner.

Mais dès que les Blancs leur eurent fait connaître le fer, ils l'adoptèrent presque exclusivement et le cherchèrent partout où ils pouvaient le trouver, sur les objets les plus divers.

La lame du couteau était large et courte, ayant quelque analogie avec un fer de lance. L'Indien le portait toujours avec lui, dans un fourreau fait d'une pièce de cuir repliée sur elle-même et richement ornée de peintures, de broderies, de fourrures ou de scalps. Ce fourreau, attaché à la ceinture, s'appliquait sur les reins, du côté droit, à la place exactement où se fait aujourd'hui une poche à revolver ; et l'arme se trouvait ainsi immédiatement à portée de la main.

Pour la défense, le Peau-Rouge n'avait guère que le bouclier. Encore, beaucoup de tribus s'en passaient et les autres l'abandonnaient volontiers au moment de l'action. Par contre, chez certaines peuplades, on lui attribuait une [56] importance qui donnait lieu, chez les Comanches entre autres, à une curieuse cérémonie.

Vers sa seizième année, le jeune guerrier était tenu de se procurer son bouclier lui-même, car la protection de l'arme eût été inefficace s'il l'avait acquise par échange ou par achat.

À cette intention, il se mettait d'abord en chasse et devait commencer par tuer de sa propre main, à l'aide d'une flèche, un vieux mâle de bison.

Ce résultat obtenu, les femmes dépeçaient la bête et découpaient la partie la plus épaisse du cuir, celle qui recouvre la bosse dorsale.

Il s'agissait ensuite d'apprêter le cuir pour le durcir. Et c'est à ce propos que la cérémonie avait lieu.

Tous les guerriers de la tribu s'assemblaient alors et formaient cercle autour d'une ligne tracée sur le sol.

Au centre, se plaçait le néophyte, devant un trou creusé en terre, sur lequel était tendue la peau de bison, solidement fixée par des chevilles ou des pointes de flèches.

Dans l'excavation un feu était allumé, qui faisait fondre et liquéfiait la gélatine, extraite des sabots de l'animal et répandue sur le bouclier, afin de le durcir.

À ce moment, les assistants, en grand costume de guerre et couverts de peintures, se liant les uns aux autres par leurs boucliers, formaient une vaste chaîne et se mettaient à danser. Enfin, chacun à son tour, en passant près du brasier, brandissait son tomahawk ou sa massue et adjurait l'Esprit du Feu de donner assez de force et de dureté au bouclier du jeune homme pour le défendre et le protéger contre les armes ennemies.

L'opération terminée, il n'y avait plus qu'à laisser sécher le cuir. Puis on l'ornementait généralement de peintures reproduisant le totem de la tribu. Au pourtour était fixée une bande de peau large de cinq ou six centimètres et teinte en rouge.

Plus tard enfin, selon les exploits qu'il accomplissait, le guerrier ajoutait à l'arme, pour les commémorer, autant de plumes d'aigles ou de scalps.

[57] Pour compléter l'énumération de cet arsenal guerrier, il nous reste à mentionner encore un engin dont le rôle est plus spécialisé mais qui servait cependant à l'occasion dans le combat : c'est le lasso.

Nous ne le trouvons guère que chez les Indiens des Plaines qui l'emploient surtout, comme nous le verrons, à la capture du cheval.

Quelquefois, il était fait du crin de ces animaux. Mais il en fallait un grand nombre, une vingtaine au moins, pour procurer la matière nécessaire à sa fabrication, et il n'était en usage que dans les régions où les mustangs étaient en abondance. Ailleurs, chez les Utes par exemple, on faisait d'excellents lasso avec de minces lanières en peau de daim tressées. Mais les meilleurs étaient ceux qu'on fabriquait avec le cuir du bison.

La peau, dégarnie de ses poils, était alors coupée en bandes longues et minces que l'on nattait, bien serrées, de façon à former une sorte de cordage parfaitement

rond et lisse, muni à l'une de ses extrémités d'un nœud coulant, fait d'une épissure ligaturée à l'aide de tendons séchés. Quant aux « bolas », sorte de fronde en double ou tripler fourche aboutissant à des pierres rondes qui servaient à enrouler la lanière autour de l'objet à atteindre, leur usage, commun au Mexique et dans l'Amérique méridionale, était inconnu des Indiens du Nord.

D. - Les véhicules et le matériel de transport

[Retour à la table des matières](#)

Bien qu'appelés à se déplacer fréquemment en emportant avec eux tous leurs biens, les Indiens d'Amérique n'ont jamais possédé aucune sorte de voiture, pour la raison simple qu'ils n'ont jamais imaginé la roue.

Ce mode de support, qui nous paraît cependant si logique, a été en effet de tout temps inconnu, dans tout le Nouveau Monde. Même les grandes civilisations, celles des Incas, des Aztèques, etc. l'ont toujours ignoré. Et le transport des objets lourds ne s'est jamais fait qu'à dos d'homme ou d'animal, ou, à la rigueur, en les faisant glisser [58] sur des troncs d'arbre ou en les tirant sur des brancards. De là l'origine du *travois* dont nous avons déjà parlé et qu'on peut considérer comme la première ébauche du traîneau.

De bonne heure, par contre, on songea à se diriger sur l'eau et l'invention de la pirogue est lointainement préhistorique. Il est vraisemblable qu'elle aida au mouvement d'émigration d'Asie en Amérique lorsque la mer sépara les deux continents. Elle fut alors constituée d'un arbre creux, dont l'usage se perpétua jusqu'à nos jours chez les tribus riveraines des fleuves et des lacs.

Mais, très tôt également, celles-ci songèrent à alléger l'embarcation en la construisant de toutes pièces. C'est ainsi que naquirent ces frêles barques d'écorce ou de peau, *kayaks* chez les Esquimaux, *canoes* chez les Peaux-Rouges, et qu'on a à peine modifiées depuis leur origine, tant leur perfection a été atteinte du premier coup.

Bien mieux, l'art de la navigation se perd, chez ces peuples, dans la nuit de la légende.

Les premiers explorateurs, en effet, n'ont pas été médiocrement surpris de recueillir de la bouche des Indiens une tradition qui rappelle, mot pour mot, notre récit biblique du déluge : même cataclysme engloutissant l'univers sous les eaux ; même aventure d'un juste échappant au désastre, en se réfugiant sur un grand canot ; même apparition de la colombe apportant un rameau fleuri pour annoncer le retrait de l'inondation.

Nous aurons à rappeler cette étonnante coïncidence, qui élargit si immensément le mystère de l'origine de nos Indiens, quand nous parlerons de leurs fêtes religieuses ; ne retenons pour le moment que cette mention d'une arche primitive qui prouve l'ancienneté de l'usage des embarcations.

Celles que nous trouvons aux temps modernes sont, comme nous l'avons dit, des barques de peau, de bois ou d'écorce.

[59] Catlin dépeint en ces termes celles des Nayas de la Colombie anglaise :

« J'avais entendu parler de la beauté de ces canots et de l'habileté de leurs conducteurs. Mais je ne m'en étais pas formé une juste idée. Les paresseuses pirogues dans lesquelles nous avons navigué sur l'Amazone et le Xingu ne ressemblaient en rien à ces minces et légères gondoles, aux brillantes couleurs, qui glissaient alors autour de nous, sur les vagues de l'océan. Taillées dans les troncs des gigantesques conifères de cette contrée, elles sont élégantes et bariolées de toutes couleurs, comme les épaules nues de ceux qui les conduisent. Ces Indiens bondissaient de toutes parts sur les vagues, s'enlevant sur leurs crêtes ou disparaissant dans leurs creux, atteignant par moments le niveau du pont de notre navire ou redescendant plus bas que sa carène. Le décor de leurs avirons reproduisait celui de leurs embarcations. Et sur leurs vêtements, quand ils en avaient, on retrouvait les mêmes dessins : des sortes d'hiéroglyphes. »

Chez les tribus des lacs, le canoe consiste en une armature de bois aussi légère que possible sur laquelle sont posées des plaques d'écorce de bouleau ou la peau tendue d'un animal, cousue avec des racines de tamarak. On bouche les joints avec de la gomme de prunier sauvage. L'embarcation est large et basse, relevée en gracieuse courbe à ses deux extrémités. On la conduit à *genoux* dans le fond, les reins appuyés sur une barre horizontale qui maintient aussi l'écartement des bords. Le fond est plat et, par suite, la faiblesse de son tirant d'eau lui permet de passer partout. Aussi, les Indiens se risquent-ils avec ces frêles barques sur les torrents

les plus tumultueux et franchissent même, à l'occasion, des barrages de rochers, un léger coup de pagaie suffisant à redresser l'esquif pour le mettre dans la bonne voie.

Lorsqu'enfin l'obstacle interdit toute possibilité de navigation, il est facile de ramener le canoe à la rive où son faible poids permet de le porter à bras, ou même sur la tête si l'on est seul, pour aller le remettre à l'eau plus loin.

[60]

E. - Le calumet

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu que le tabac a été importé d'Amérique et que c'est l'exemple des Peaux-Rouges qui nous a appris à le fumer.

Mais cette plante ne croît que dans les régions relativement méridionales. Aussi, ayant d'être introduite chez les tribus du Nord, y était-elle remplacée par d'autres végétaux, en général des Solanées de la même famille, qui produisaient des effets analogues. D'autre part, les peuplades de la Virginie ou de la Louisiane mêlaient à leur tabac des herbes aromatiques qui en diminuaient l'âcreté, due à sa grossière préparation.

La plante était en effet simplement séchée puis fumée telle quelle. La forte proportion de nicotine et de sucs plus ou moins vénéneux qu'elle contenait de la sorte procurait une légère ivresse qui, l'alcool étant inconnu, était recherchée des fumeurs. Ils y trouvaient un engourdissement de leurs souffrances en même temps qu'une excitation cérébrale qui semblait leur donner des sens nouveaux. De là, la considération superstitieuse qui s'attachait aux vertus du tabac, son caractère sacré et l'emploi pompeux qu'on en faisait, à toute occasion ³.

³ Chez les peuplades voisines du Mexique, le tabac était remplacé par la mastication du *peyotl*, variété de cactus dont l'usage procure des hallucinations.

La pipe ou calumet ⁴ était, en conséquence, l'objet de la même vénération, et sa fabrication était particulièrement soignée.

Son ancienneté se perd dans la nuit des origines. Dans les vieilles sépultures, dans les *mounds* notamment, on retrouve des pipes de toutes matières et de toutes formes. Et, aux temps historiques, il n'est pas de tribu qui n'en possède.

Bien que d'aspect et de mode de fabrication très variables, [61] le calumet est toujours divisé en deux parties distinctes : le tuyau et le fourneau.

Celui-ci est souvent fait d'argile, rouge ou noire, la première étant une terre spéciale, qu'il était assez difficile de se procurer et qui, de ce fait, était considérée comme sacrée. La forme la plus classique est une sorte de T renversé, c'est-à-dire la branche verticale devenant horizontale et réciproquement, l'extrémité de la pipe se trouvant ainsi à deux branches. L'une est creusée pour recevoir le tabac, et communique à angle droit avec la branche centrale également creuse, à laquelle s'adapte le tuyau. Quant à la partie opposée au fourneau elle est pleine et se termine généralement en pointe. C'est en somme une sorte de poignée destinée à être tenue dans la main du fumeur. Quant au tuyau, toujours long et droit, il est en bois creusé ou en roseau.

Tel est du moins l'aspect fréquent de la pipe d'argile rouge. Mais il en est beaucoup d'autres.

Parfois c'est une coupe conique, rattachée à une pièce massive où le tuyau s'adapte. Ailleurs, c'est un simple cylindre, sans contrepartie à la base. On trouve communément cette forme chez les Sioux. Enfin, sans passer en revue toutes les combinaisons possibles, rappelons que souvent, le calumet est fait avec la hache de guerre, dont le talon sert alors de fourneau.

Le tuyau est en général très orné. Ce sont des entailles, rehaussées de couleurs vives. Plus tard, on y ajoute des ornements faits avec des têtes de clous, des perles de verre, des fils de cuivre. Des peaux de belette, des plumes, des scalp même y pendent.

⁴ Le nom a été donné par les trappeurs français. Il dérive de *chaume*, *chalu-meau*, latin *calamum*, tube de roseau.

Le calumet de « médecine » porte deux séries de plumes d'aigle étalées qui, par une singulière coïncidence, rappellent de très près le caducée. On y pend aussi des bandes de peau, ornées de hiéroglyphes ou de dessins totémiques.

Nous avons dit et nous verrons que la pipe est utilisée chez nos tribus dans une foule de circonstances. Pas de cérémonie où elle ne paraisse. Pas de conseil où elle ne [62] soit fumée solennellement. C'est alors le principal chef qui en tire la première bouffée, après que le tabac a été allumé par un de ceux dont le degré d'initiation permet cette faveur. Il en rejette la fumée vers le soleil, puis vers la terre et prononce en même temps une incantation. Parfois, l'offrande symbolique est faite aux quatre points cardinaux.

Enfin, le calumet est encore fumé lors de la réception d'un hôte. La pipe, unique pour tout le groupe réuni, passe de main en main et chacun en tire une bouffée.

Quant au tabac, il est conservé dans de petits sacs de peau, garnis de franges, que le guerrier porte toujours avec lui.

[63]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

1^{re} partie : les mœurs

Chapitre IV

Organisation sociale

A. - Tribus

[Retour à la table des matières](#)

La tribu est l'ensemble des personnes unies par le lien du sang, obéissant à une somme de lois communes, généralement d'origine ésotérique, occupant un même territoire et parlant le même dialecte.

Toutes ne sont pas constituées sur les mêmes principes. Mais il en est au moins un commun à toutes : c'est que chacune est fondée sur les liens de famille et non pas d'après la zone habitée. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de *patrie* indienne, selon le sens que nous donnons à ce mot. La patrie de l'Indien est où sont les siens.

Cependant, dans la pratique, la tribu forme une unité politique et territoriale dont les frontières sont nettement délimitées. Il existe même des centres de grou-

pement où les chefs et les notables se rassemblent à des époques convenues pour former une sorte de cour de justice.

Quand il fallait prendre une grave décision, - déclarer la guerre par exemple, - l'opinion de la tribu ne se basait pas sur ses forces ou sur ses chances, mais dépendait [64] de l'*orenda*, sorte de pouvoir magique qu'on attribuait aussi bien à certains groupements ou membres de la tribu qu'à des objets, tels que les armes par exemple.

Plusieurs tribus pouvaient se trouver réunies en confédérations (telle que celle des Iroquois). Elles se divisaient elles-mêmes en groupes secondaires, les clans, dont l'organisation peut se comparer à celle de la *gens* antique. Ceux-ci ne vivaient d'ailleurs pas toujours en bonne harmonie les uns avec les autres et nous les verrons souvent, chez les Sioux par exemple, combattre entre eux. A plus forte raison, les intérêts particuliers de chaque tribu permettaient rarement à la Confédération d'être durable. Les cinq tribus iroquoises qui réussirent à maintenir à peu près leur cohésion pendant des siècles sont une rare exception.

En résumé, l'organisation par *tribu* semble prévaloir comme organisation sociale. Cette organisation comprenait au principal une direction civile, dont les chefs de clan composaient le Conseil (législatif, judiciaire et exécutif) et une direction militaire qui n'avait aucune part aux affaires en temps de paix. Dans le cas de grande nécessité, on assemblait, sous la « présidence », en quelque sorte, du chef de tribu ou même de confédération, non seulement les chefs de clan, mais aussi les mères de famille et les principaux guerriers.

Ces coutumes variaient d'ailleurs selon les tribus. Chez les Kioways, les chefs de guerre prenaient aussi part au conseil et les femmes en étaient exclues. Chez les Cheyennes, il n'y avait pas de chef de tribu proprement dit, mais un conseil de 40 chefs actifs auxquels on adjoignait quatre anciens (sachems), que l'on peut qualifier d'*honoraires*. Chez quelques tribus civilisées enfin, comme les Senecas de l'État de New-York, dans les derniers siècles, existaient des coutumes écrites sur le modèle de celles des Européens.

[65]

B. - Les chefs et les guerriers

[Retour à la table des matières](#)

Le chef avait plutôt le rôle d'une sorte de ministre élu par le peuple et chargé de prendre ses intérêts selon la volonté qu'il exprimait. C'est aussi un gardien de la tradition chargé de la défendre pour le bien commun.

Ces chefs conservaient leur autorité aussi longtemps que l'âge le leur permettait. Quand ils sentaient leurs forces décliner, ils la transmettaient à leur fils aîné (ou même à leur fille, le cas s'est plusieurs fois présenté), car le pouvoir était héréditaire. Mais encore fallait-il que le successeur fût agréé par les notables de la tribu, c'est-à-dire par ceux qui, au cours de leur carrière, avaient accompli le plus d'exploits.

À valeur égale, c'était le prétendant légitime qui était choisi. Mais si quelque autre guerrier l'emportait nettement sur lui par sa bravoure, son intelligence ou le mérite de ses actes passés, il était nommé à sa place. Et rien, sauf une faute grave, ne pouvait modifier ensuite cette décision.

Il arrivait même parfois que le chef tué fût remplacé par le vainqueur de la tribu ennemie. Si cependant la tribu ne l'acceptait pas, il devait alors de nouveau combattre et courait en ce cas les plus grands risques d'être tué à son tour !

Les Indiens, sauf exception que nous avons signalée, n'avaient pas de lois écrites. Ces lois n'en existaient pas moins, sous forme de traditions, toujours respectées. L'autorité du chef n'était d'ailleurs pas absolue. Saut dans l'urgence de la bataille, les hommes de la tribu délibéraient autour du feu du Conseil et les jeunes hommes eux-mêmes avaient le droit d'exprimer leur avis. Si cependant celui-ci était combattu par un ancien, chargé d'exploits, c'est toujours à ce dernier qu'on donnait raison, en considérant que sa plus grande expérience lui devait valoir une plus grande sagesse.

Cette supériorité une fois admise, elle était scrupuleusement [66] respectée. C'est que la discipline était une des grandes vertus de ces sauvages qu'on a tant de

fois et si faussement accusés d'être insoumis et indomptables. Il est vrai qu'ils l'étaient à l'égard des Américains. Mais c'est qu'ils ne les considéraient nullement comme leurs chefs !

C. - Les Peaux-rouges à la chasse

[Retour à la table des matières](#)

Nous verrons que presque tous les travaux de la tribu sont exécutés par les femmes. Tout labeur, pour les hommes, est dégradant. Ils ne reprennent leur activité que dans les besognes nobles, la poursuite des animaux sauvages et celle de l'ennemi. Ne soyons pas trop sévères pour cette façon d'envisager l'existence. Elle ne diffère en rien des conceptions de nos anciens chevaliers.

Avant l'arrivée des Blancs, le gibier est innombrable dans la forêt et la prairie. Et malgré l'imperfection des armes, il n'est pas malaisé de s'en emparer. L'Indien, aussi rusé que la plus rusée des bêtes sauvages, aussi audacieux que les plus féroces, use d'instincts analogues aux leurs pour les combattre ou les traquer. Il suit une piste comme un loup, garde l'affût, pendant des heures d'immobilité complète, aussi patiemment qu'un jaguar, plonge comme une loutre entre deux eaux à la poursuite du poisson. Il a observé comment les renards s'y prennent pour endormir la vigilance des dindons ou des poules de prairie et imite leurs allures, emprunte leurs détours ou utilise leurs stratagèmes pour atteindre les mêmes buts. Il sait comment l'ours noir pille le miel des ruches et fait comme l'ours noir. Il a remarqué comment le gigantesque élan accourt à la voix de son rival pour le combattre, et il attire l'élan en imitant sa voix.

Parfois, la contrefaçon va plus loin encore. L'Indien se revêt alors de la peau de la bête et s'avance vers elle, courbé, en reproduisant ses mouvements. Arrivé à portée [67] il se redresse, décoche sa flèche. L'animal n'a pas le temps de fuir.

Quand il le faut, le chasseur n'hésite pas à s'exposer au danger. La chaude fourrure de l'ours gris, ses dents et ses griffes qui sont le plus bel ornement d'une parure, valent les risques d'un combat en apparence inégal. Alors l'Indien va droit au monstre, le provoque, attend qu'il se dresse et ouvre ses bras gigantesques pour l'étreinte mortelle ; et il lui plonge alors son poignard dans le cœur.

Mais, entre tous les hôtes de la prairie, deux surtout sont la préoccupation constante du chasseur rouge et son gibier de choix, l'un pour l'usage qu'il en fait, en un état de semi-domesticité, l'autre parce qu'il suffirait à lui tout seul à satisfaire à tous ses besoins. Ce sont le cheval et le bison.

Pour donner l'idée la plus nette de la façon dont se capturaient ces animaux, c'est au récit de témoins directs que nous en emprunterons la description, et, pour ce qui est du cheval, c'est Catlin, ce sagace observateur de la vie indienne, que nous écouterons.

La scène se passe chez les Cheyennes, au sud du Missouri.

Un troupeau de chevaux a été signalé. Un guerrier décide d'y faire son choix d'une monture. Et le voici qui se met en route à cette intention.

Monté lui-même sur un poney, il arrive au galop vers la harde. Bien entendu, il y jette aussitôt la panique. Mais l'homme a eu le temps de faire son choix, d'un rapide et infallible regard.

Il saute à bas de sa bête et s'avance à pied. Comme toujours pour la chasse, il est nu, afin de garder toute la liberté de ses mouvements. Il porte son lasso sur le bras gauche, un fouet de la main droite. De plus, pend à son épaule le sac de cuir qu'un Indien ne quitte jamais. Il garde dedans des grains de café torréfié qu'il va sucer pendant sa longue course. Il est prêt en effet à courir à une allure régulière qu'il soutiendra s'il le faut *pendant des jours entiers*.

[68] Les chevaux ne se sont effrayés que modérément de cet ennemi dont la rapidité n'a rien de comparable à la leur et ne s'éloignent maintenant qu'au petit galop, s'arrêtant pour repartir, retenus autant par la curiosité que chassés par la peur.

L'homme, lui, va toujours, du même rythme égal. Et, cette méthode encore, il l'a empruntée aux fauves de la forêt. N'est-ce pas ainsi qu'agit l'ours, trotant de son trot lourd, mais que rien ne ralentit ni accélère, à la suite d'une proie qui fuit par bonds rapides, mais qui, après des lieues, et d'interminables heures encore, et des heures toujours, se laisse rejoindre, épuisée ?

Au bout d'un temps plus ou moins long, le cheval que s'est désigné l'Indien, se sentant plus spécialement traqué, se détache du troupeau, s'affole, galope à toute

vitesse pendant un mille, puis s'arrête, se croyant à l'abri, se retourne et regarde le poursuivant.

Celui-ci vient, vient toujours, de son pas régulier. Le cheval de nouveau s'échappe, regagne sa distance, s'arrête encore, regarde encore...

Le chasseur vient.

Il n'est pas si éloigné qu'on pourrait le croire, car, tandis que la bête détalait au hasard, il a tiré parti de ce que lui a appris l'expérience : c'est que la plupart des grands mammifères, antilopes, cerfs, chevaux, etc., ont tendance à ne point courir en ligne droite, mais à appuyer toujours dans la même direction, le plus souvent vers leur gauche...

Les loups, d'ailleurs, savent aussi cela. Et c'est pourquoi lorsqu'ils chassent en meute le daim, il y a toujours des relais embusqués en un point d'une ligne courbe que la proie devra fatalement parcourir.

L'Indien, donc, a calculé approximativement où s'arrêtera son gibier. Et, sans s'occuper de le suivre, il a coupé dans cette direction. A chaque reprise, il gagne ainsi de plus en plus de terrain sur le cheval.

Après un certain nombre d'heures, celui-ci commence à ressentir de la fatigue. L'homme s'en aperçoit, parce que [69] les arrêts sont plus fréquents. Alors il accélère légèrement son allure et se rapproche, se rapproche...

Maintenant, la bête est haletante et ne s'éloigne que par bonds de cent en cent mètres, tandis que les pauses sont de plus en plus longues. L'Indien ne modifie pas sa tactique. Il va toujours, sans essayer de gagner plus de quelques mètres à chaque étape... Alors, l'action se précipite. Les élans du cheval, bientôt interrompus, s'arrêtent pour des haltes essoufflées. L'homme vient toujours. Quelques sauts encore. Le suprême arrêt... Il vient. Le voici à vingt pas !

Il ralentit à son tour son allure, s'avance avec des gestes prudents... Insensiblement, son lasso se déroule. Il le balance, le fait tourner, le jette...

L'animal est captif !

Alors, l'Indien s'approche pas à pas du cheval éperdu qui se cabre, rue, renâcle et se débat. Mais l'impassible sérénité de l'homme répond seule à ses élans désor-

donnés. Et voici maintenant la main souveraine qui se tend vers les naseaux béants, les yeux élargis de terreur, et lentement, doucement, caresse...

Quand paraît l'aube du lendemain, le guerrier revient au camp, chevauchant sa nouvelle capture. Derrière, docile et résigné, suit l'ancien cheval.

Ici, il faut ouvrir une parenthèse.

Ce pouvoir de l'homme sur l'animal, cette sorte de fluide qui semble émaner de lui pour annihiler la révolte de la bête farouche, ce n'est pas le seul cas où maint observateur en ait constaté l'existence et il a toujours provoqué l'étonnement de ceux qui l'ont contrôlé.

Pour certains auteurs, et non des moins sérieux, il s'agirait là de magie pure. Il n'est pas contestable, disent-ils, que les sciences occultes aient acquis un grand développement chez les Rouges et qu'en toutes circonstances, ils y avaient recours. Leurs sorciers possédaient des secrets qu'ils ne révélaient qu'à de rares initiés et qui leur permettaient d'accomplir des actes qui nous étonnent. Pour ce qui est des animaux sauvages, il est prouvé qu'ils [70] avaient sur eux une influence dont les témoins les plus sceptiques étaient obligés de convenir et dont la science matérialiste n'a jamais pu donner l'explication.

Sans prendre parti dans une discussion si épineuse, où les opinions des adversaires n'ont jamais pu trouver un terrain d'accord, nous ne nous permettrons que d'enregistrer les faits sans chercher à les interpréter et nous devons, en toute impartialité, reconnaître que beaucoup de Peaux-Rouges étaient de parfaits médiums, capables de se mettre eux-mêmes ou de se faire mettre en état d'hypnose et, dans cette situation, d'accomplir les actes les plus déroutants pour notre raison.

À quoi devaient-ils ce tempérament particulier ? Il est probable que leurs terribles épreuves d'initiation et l'exaspération nerveuse qui en était la conséquence y étaient pour quelque chose. Nous en trouverons les preuves dans les extraordinaires cérémonies de la *Ghost Dance*. Toujours est-il que cette hypersensibilité n'est point niable et qu'il faut bien l'admettre, même si l'on ne veut pas la définir.

Or, les animaux sont eux-mêmes des réactifs très sensibles à ces émanations de l'impondérable, - appelons-les télépathiques, faute de mieux, - qui se dégagent de tout être, et chacun de nous a pu constater les sentiments de sympathie ou de haine, de confiance ou de crainte, qu'éprouve, par exemple, un chien ou un chat

pour un étranger, animal ou homme, dont rien dans l'attitude n'exprime la bienveillance ou l'hostilité. Bien plus, les animaux ont des sens qui sont à peine développés chez nous, ou nous manquent totalement. Celui de l'orientation est du nombre. La prévision de certains cataclysmes également. Toutes les bêtes, on le sait, annoncent l'arrivée d'un tremblement de terre, tandis que souvent rien ne nous l'a fait pressentir.

Mais ces instincts des animaux, les primitifs les possèdent. Un sauvage a exactement le flair, la sensibilité tactile d'un fauve. Il a aussi l'instinct d'orientation.

Pourquoi n'aurait-il pas également cette sorte de « double vue » de la subconscience dont nous avons désappris de nous servir en la remplaçant par notre raison ? Ou bien, [71] en ayant observé les phénomènes et étudié les manifestations chez les bêtes, dont il connaît si merveilleusement les mœurs, pourquoi n'aurait-il pas su trouver la manière d'en tirer parti ?

Ainsi s'expliquerait le pouvoir de nos Indiens sur elles et ce « charme » dont ils les hypnotisent, mais dont nous ne connaissons pas le mécanisme tout en constatant les effets. Bien que peut-être impossible à résoudre, la question méritait d'être posée.

Présentons maintenant le tableau pittoresque de la chasse au bison.

La chasse au bison. - À l'approche de l'hiver, les troupes descendaient vers le Sud.

Parfois, ils étaient composés d'un nombre d'animaux pour ainsi dire infini, puisqu'on a pu mesurer que certaines de ces bandes s'étendaient sur 70 kilomètres de largeur et défilaient incessamment pendant cinq jours ! Mais, plus fréquemment, ils se divisaient en petites troupes de quelques milliers d'individus qui suivaient toujours les mêmes routes (sentiers de bisons) à travers la prairie.

Les Indiens savaient la date de leur approche et envoyaient à cette époque des messagers pour surveiller la plaine et avertir du passage.

Quand le guetteur arrivait, apportant la nouvelle, une grande agitation se manifestait au camp. On exécutait les danses rituelles, accompagnées de chants, destinées à rendre la chasse propice. Les guerriers s'ornaient de peintures, préparaient

leurs armes, leurs chevaux. Et, après toutes les cérémonies consacrées, on se mettait en route.

Pour fatiguer le moins possible leurs montures qui allaient avoir un grand effort à fournir, les chasseurs couraient à pied à côté d'elles, jusqu'à ce qu'on fût arrivé, généralement à l'aube, en vue du troupeau, signalé de loin par un nuage de poussière et de sourds mugissements.

Les Indiens se séparaient alors en plusieurs groupes, établissant des relais, à la manière des loups qui, d'ailleurs, suivaient assez souvent les buffalos, attendant toujours l'occasion de se jeter sur quelque bête attardée, blessée [72] ou malade, car ils n'osaient attaquer la bande compacte, qui les eût chargés.

À un signal donné, les chasseurs sautaient à cheval et une partie d'entre eux se dirigeait à toute allure vers le troupeau, en s'efforçant, par ses cris, d'effrayer la femelle qui marchait en tête et de la rabattre, ainsi que toute sa suite, vers les autres cavaliers.

Le plus souvent, la tactique réussissait. Parfois cependant un rabatteur, ayant pris sur ses compagnons trop d'avance, se trouvait isolé en face de la horde. S'il n'avait pas le temps de se dégager et si le guide de tête ne modifiait pas sa route, il courait les plus grands risques d'être écrasé.

Mais l'attaque a réussi et les bêtes effarées ont fui dans la direction qu'on voulait leur faire prendre. Alors, c'est de tous côtés un tourbillon de chevaux et d'hommes qui entoure la masse pressée, bousculée, des énormes bêtes rousses qui hésitent un moment, flairent la terre, la grattent de leur sabot, puis soudain se ruent, dans le passage qu'elles croient libre.

Chaque chasseur a déjà choisi sa proie, dont il se rapproche à larges foulées. Et voici les flèches qui volent.

Elles sont lancées d'une main si infailible qu'elles atteignent presque toujours leur but à la place visée, - le défaut de l'épaule, - et avec une vigueur si grande que certaines traversent l'animal de part en part et vont se ficher de l'autre côté dans le sol. La bête frappée fait encore quelques pas en trébuchant, puis s'écroule. Mais déjà le chasseur est à la poursuite d'une autre victime, certain de retrouver et de reconnaître la première, dont l'arme qui l'a atteinte porte la marque particulière de son possesseur.

Quelquefois, la méthode change. Ou bien le guerrier se sert de sa lance, ou bien même il n'utilise que son large couteau. Dans ce cas, on a cité des Indiens qui sautaient du dos de leur cheval sur celui du bison, et lui plongeaient l'arme entre les épaules, à la place même où les matadors espagnols frappent les taureaux de combat.

[73] La chasse durait relativement peu de temps. On ne voulait pas disperser le gibier tué sur un trop vaste espace. C'est pourquoi les cavaliers tournaient en cercle autour du troupeau en s'efforçant de retarder sa marche ou de le faire revenir sur ses pas. Mais il arrivait un moment où la ligne était forcée et où les survivants de la horde échappaient à l'étreinte qui les enserrait. On les laissait alors s'enfuir et on revenait achever les blessés et compter les pièces abattues. C'était le moment où intervenaient les femmes de la tribu qui avaient suivi de loin les chasseurs et qui commençaient aussitôt le dépouillement.

D. - Sur le sentier de la guerre

[Retour à la table des matières](#)

Nous espérons, quand il aura lu ce livre, que le lecteur se sera fait une juste idée des vertus morales de l'Indien Peau-Rouge et lui aura accordé la sympathie dont il est digne, en raison de son courage héroïque, de la justice de sa cause et des malheurs qui l'ont accablé.

Pourtant, ce ne serait pas servir cette cause que de trahir la vérité pour la défendre et, sous prétexte de ne signaler que les qualités de nos héros, de passer leurs défauts sous silence ou de les nier. Ces pauvres sauvages ne sont que des hommes, rien que des hommes, et s'ils possèdent, en bien des cas, cette noblesse de sentiments qui élève l'humanité au plus haut degré de l'échelle des êtres, ils ont aussi des faiblesses et des vices humains. Il faut bien parler de ceux-ci quand on les rencontre et les décrire tels qu'ils sont.

Or, même avant d'en trouver l'excuse dans sa haine légitime des envahisseurs, l'Indien chasseur des Plaines est un furieux amateur de guerre. Se battre, chercher querelle au voisin, l'attaquer pour le piller, poursuivre sa vengeance jusqu'aux plus cruelles représailles, c'est pour lui non seulement une nécessité imposée par les

[74] circonstances de sa vie nomade, mais aussi un devoir qu'il s'enorgueillit de remplir et même un plaisir dont il ne voit aucune raison de se priver.

À dire vrai, la guerre n'est pas à ses yeux autre chose qu'une chasse d'un genre spécial. S'il est naturel de poursuivre un gibier plus ou moins inoffensif pour assurer sa subsistance, il n'est pas plus blâmable d'attaquer un ennemi qui se défend à armes égales pour s'emparer de ce qu'il possède et de ce dont on a soi-même un urgent besoin. La réciprocité de l'offensive est d'ailleurs une justification. Si l'on n'est pas vainqueur, il faudra consentir à se laisser vaincre. Si l'on ne tue pas l'ennemi, c'est lui qui vous tuera. Et comme il est bien impossible de savoir, en l'occurrence, qui a commencé, on ne perd pas de temps à chercher qui a tort ou raison et on se bat chaque fois que l'occasion s'en présente. C'est-à-dire, à tout propos.

Il y a cependant des nations plus belliqueuses les unes que les autres. Tandis que les Moquis, les Pueblos, quelques tribus encore, ne demanderaient peut-être qu'à vivre tranquilles, les Comanches, les Apaches, les Cheyennes, les Sioux sont d'incorrigibles batailleurs. A tel point que non seulement ils harcèlent sans cesse leurs voisins, mais encore ils se déchirent entre eux sous le moindre prétexte. Les Mandans, dont nous parlions plus haut, et qui étaient des Sioux, ont été en presque totalité exterminés par les Sioux, aidés, il est vrai, des Arapahos et des Cheyennes. Et quand il n'y eut plus de Mandans à détruire, les alliés d'un jour devinrent d'acharnés adversaires. Il fallut l'arrivée des Blancs pour unir de nouveau entre elles toutes les tribus, contre l'ennemi commun.

Les prétextes de ces guerres étaient nombreux. Tantôt c'était une troupe nomade qui passait sur un territoire que d'autres nomades traversaient en même temps. Pas un instant, ces Indiens ne considéraient la région comme leur propriété particulière, puisqu'ils n'avaient pas l'intention d'y séjourner. Mais il suffisait qu'on les y dérangeât pour que cela leur déplût. On levait la hache de guerre et l'action commençait.

[75] Souvent, l'expédition avait pour but le pillage. Quand un camp manquait de chevaux, il savait toujours où en trouver. Peu de temps après, la tribu lésée s'efforçait de reprendre son bien. Par surcroît, si elle était victorieuse, elle récupérait beaucoup plus qu'elle n'avait perdu. Le sentiment de vengeance s'en mêlait. Et le conflit n'avait plus de fin.

Et puis on faisait la guerre pour la guerre, pour le plaisir de se battre. La vie des Apaches n'était qu'un perpétuel combat. Plus que tout autre réfractaires à n'importe quel genre de travail, n'ayant aucune industrie, aucun métier, ils manquaient généralement de tout, parmi des populations d'une culture plus avancée et plus laborieuses. Alors ils tombaient sur elles, comme un cataclysme, tuaient, pillaient, brûlaient, s'en allaient plus loin, emportant leur butin et de sanglants trophées.

Cette façon d'agir explique d'ailleurs, selon toute vraisemblance, la raison de leurs déplacements rapides d'un bout à l'autre du continent, au cours des temps historiques. Il semble bien que, dédaigneux de combattre des sauvages semblables à eux, c'est-à-dire pauvres, ils aient préféré faire des incursions dans les régions où s'élevaient des cités florissantes, quitte à les détruire pour aller les retrouver ailleurs, quand les survivants les avaient rebâties. Cette hypothèse s'accorderait avec le recul des civilisations Tolteques et Mayas fuyant devant ces farouches pillards qu'elles retrouvaient toujours à leurs trousses et l'arrivée enfin des Apaches au Mexique, vers le XVII^e siècle, alors que les Espagnols commençaient à y prospérer et à devenir de ce fait une proie bien tentante !

Quoi qu'il en soit, et puisque nous parlons d'eux, ce sont ces mêmes Espagnols qui ont, les premiers, fait aux « mauvais chiens de l'Apacheria », et aux Indiens en général, cette réputation d'implacable férocité qui est devenue proverbiale et qui a valu le nom d' « apaches » aux plus vils bandits de nos cités.

Est-elle justifiée, cette réputation ? Il faut bien reconnaître que oui, tout en faisant les restrictions nécessaires.

[76] Sans doute, le guerrier apache n'était pas un modèle de douceur. Les parures qu'il se faisait des doigts coupés de l'ennemi vaincu sont la preuve d'une barbarie qui n'est pas contestable. De même, bien qu'on ait considérablement exagéré à ce propos, il est certain qu'il torturait ses prisonniers et quelquefois avec des raffinements qui ne font honneur, hélas, qu'à la fertilité de son imagination, ou plutôt de celle de ses femmes, car c'était à elles, en général, qu'était réservé le soin des supplices. Elles s'en tiraient fort savamment.

Ce serait cependant une erreur complète que de croire que la torture était appliquée uniquement pour l'atroce plaisir de faire souffrir un homme. Ce n'était pas le goût du sang répandu qui faisait agir le bourreau, mais le désir de *vaincre* com-

plètement son ennemi, en lui arrachant, dans un cri de douleur, l'aveu de sa faiblesse. Il faut se rappeler, par les cérémonies de l'initiation, que l'Indien supporte avec un courage surhumain les souffrances et que c'est encore de sa part une façon de triompher que de se refuser à reconnaître qu'un pouvoir plus fort que la résistance de sa chair domine sa volonté. Le supplicié, attaché au poteau, chantait son chant de mort, c'est-à-dire se vantait insolemment d'avoir jusqu'à présent été le plus fort dans les combats et provoquait encore ses bourreaux insultant de son mépris. On ne trouvait pas d'autre moyen de lui prouver sa défaite qu'en essayant de le faire trembler ou gémir. La plupart du temps d'ailleurs, on n'y arrivait pas, Il se laissait déchiqueter vivant sans cesser d'énumérer ses victoires. Et son orgueil ne se résignait au silence que quand il avait la langue arrachée !

C'était là une des atroces lois de la guerre. Les tourmenteurs savaient que le même sort leur était réservé s'ils étaient prisonniers à leur tour. C'était un des risques du terrible jeu. »

Ces lois, d'ailleurs, étaient si bien établies que la contrepartie en était rigoureusement observée. Que le pire ennemi d'une tribu vînt à se réfugier, par la force des circonstances, auprès d'elle, il y devenait sacré, en tant [77] qu'hôte, et nul ne se fût avisé de lui faire le moindre mal, quelle que fût la haine qu'on éprouvât à son égard. Bien mieux, on lui donnait toutes les possibilités de s'enfuir et de se défendre, un cheval, des armes, des vivres, des renseignements sur son chemin. Et tant qu'il restait dans les limites du lieu d'asile, personne n'aurait levé la main sur lui.

De même, ce qui démontre d'une façon éclatante qu'il ne s'agissait pas d'assouvir l'ignoble volupté de la souffrance, c'est que les non-combattants étaient toujours respectés. Un des plus indomptables chefs apaches, Geronimo, sur le tard de sa vie, assagi par force, aimait à raconter ses aventures. Avec une désarmante franchise, il se glorifiait de tous les ennemis qu'il avait tués, pillés, torturés et ne regrettait qu'une chose : de ne pouvoir en massacrer encore. Mais il ne manquait pas d'ajouter : « J'ai eu surtout la chance qu'au hasard des combats je n'aie jamais versé, même involontairement, le sang d'un enfant ou d'une femme ! »

Et cependant, l'eût-il fait, qu'il aurait été encore en droit d'invoquer un semblant d'excuse, car il n'eût appliqué alors que la féroce loi du talion : sa femme, sa

mère et ses enfants avaient été égorgés en effet, en dehors de toute guerre, par les Mexicains.

De toute façon, cette cruauté qu'on a reprochée aux Apaches n'était pas, quoi qu'on ait dit, la coutume générale des tribus. Dans la majorité des cas, les prisonniers de guerre étaient traités avec égards. Et au sujet de certains supplices qu'on peut dire classiques et dont l'application a toujours été considérée comme caractéristique des mœurs des Peaux-Rouges, il y a encore bien des erreurs à redresser.

Le scalp. - Tel est par exemple le cas du fameux scalp.

On sait en quoi consistait cette sanglante, opération : sur tout la pourtour de la région occipitale l'Indien pratiquait, sur la peau du crâne de son ennemi vaincu, une [78] incision circulaire et arrachait, d'un coup, la touffe de cheveux ainsi séparée.

La raison de cette hideuse pratique était, une fois de plus, une superstition religieuse : le guerrier scalpé ne pouvait plus être enlevé par le Grand Esprit dans le Paradis des Grandes Chasses et, de la sorte, son âme, s'il était mort, ne pouvait plus venir inquiéter les vivants.

Or, *la coutume du scalp était totalement ignorée des Indiens des Plaines avant l'arrivée des Blancs.*

Ce genre de supplice était connu de toute antiquité puisque Hérodote en fait mention et constate qu'il était en usage chez les Scythes. En tout cas, à l'époque précolombienne, il n'est pratiqué que par quelques tribus du Nord-Est. Mais les Sioux, les Cheyennes, les Comanches, etc., ne le connaissent pas. C'est un des premiers bienfaits de la civilisation de le leur révéler.

En effet, les collectionneurs européens ne tardent pas dès qu'ils les connaissent, à se disputer ces hideux trophées et les achètent à n'importe quel prix. Le cours de cet étrange marché s'établit de la sorte et, le mercantilisme ne laissant jamais échapper une occasion de profit, les intermédiaires se mettent à rafler le produit partout où ils peuvent le découvrir.

La nouvelle s'en répand. Et, les premiers producteurs n'arrivant pas à fournir la commande, les peuplades voisines sont à leur tour intéressées à l'affaire et instruites du parti qu'elles en peuvent tirer.

La matière première n'est pas difficile à obtenir. « Ça vient tout seul ! » avoue, au voyageur français L. Simonin, un trappeur qui travaille pour son propre compte. Et voilà les Indiens qui se mettent à chasser les chevelures avec la même bonne volonté qu'ils chassent la pelleterie pour la Compagnie de la baie d'Hudson, et sans y voir plus de mal.

C'est ainsi que le trafic gagne la prairie. Au XVII^e siècle, tous les Peaux-Rouges savent scalper, et ne s'en font plus faute. Et, la valeur marchande du trophée y aidant, ils viennent à considérer sa possession comme le témoignage d'une de leurs plus glorieuses actions d'éclat... La [79] mystique s'en mêle ; désormais, le scalp est devenu un symbole de vaillance et d'adresse, au même titre que la plume d'aigle ou la griffe d'ours.

Mais, au point de vue de la morale, qui est le plus criminel, de l'amateur éclairé qui a lancé cette sanglante mode ou du sauvage qui l'a suivie ?

Une autre erreur est de croire, comme on le fait, qu'un homme scalpé est *a priori* un homme mort. La blessure en elle-même n'est pas très grave et n'intéresse qu'une partie du cuir chevelu large à peine comme la paume de la main. Aussi, jusqu'à la fin du siècle dernier, était-il fréquent de rencontrer, parmi les pionniers de la prairie et les habitants des petites villes de l'Ouest, beaucoup de scalpés bien vivants qui en étaient quittes pour exhiber, quand ils se découvraient, une sorte de tonsure ecclésiastique un peu trop large ou qui la cachaient sous un mouchoir noué à la mode espagnole, quand ils avaient honte de la défaite qu'elle symbolisait.

Mais tous ces faits, s'ils dégagent un peu la responsabilité des Indiens, n'en restent pas moins à leur charge en tant que preuve de leurs instincts combattifs. Et cet art de la guerre, qu'ils prisent tant, est porté par eux au plus haut degré de développement qu'ils puissent atteindre avec les moyens qui sont à leur disposition.

Il est juste de reconnaître que les lois qui le régissent sont beaucoup plus scrupuleusement observées qu'elles ne le sont chez les peuples civilisés.

C'est ainsi par exemple qu'un chef, vainqueur d'une tribu ennemie, en prendra de droit le commandement, dont il a prouvé qu'il était capable, en se montrant le plus fort. Si cependant les guerriers n'acceptent pas sa domination, c'est par des formes légales qu'on lui signifiera le refus. Et le nouveau combat qu'il aura à soutenir s'il persiste dans sa volonté, ne prendra jamais la forme d'un guet-apens ou

d'un assassinat où on se débarrassera de lui sans qu'il lui soit permis de se défendre... Les nations policées prennent moins d'égards envers les maîtres que leur impose le destin !

[80] Les traités d'alliance sont de même scrupuleusement respectés, bien qu'il ne s'agisse que d'un échange de paroles. Mais, ces paroles, prononcées autour du feu du Conseil, en se passant de main en main le calumet, ont engagé l'honneur de tous ceux qui les ont entendues et approuvées. Et l'honneur est pour le Guerrier Rouge un lien qu'aucune force ne saurait briser.

Les méthodes de combat. - Quant aux méthodes employées pour le combat, elles diffèrent peu de celles qu'on utilise pour la chasse.

Ici comme là, il faut suivre des pistes, reconnaître par leur nombre et leurs dispositions à quel ennemi on a affaire, où et quand il a passé, dans quelles conditions on le rencontrera.

Bien entendu, d'importantes cérémonies précèdent le combat. A l'appel des tambours, aux signaux de fumées, les guerriers accourent pour prendre part aux danses, revêtus de leurs vêtements, de leurs armes, de leurs peintures de guerre. Chez presque tous nos Indiens des Plaines, celles-ci se caractérisent par une sorte de masque rouge vif qui couvre le visage à l'exception du front.

Les danses varient également selon les tribus. Chez les Sioux, les guerriers se penchaient au-dessus d'un brasier en disant : « Le Feu est sans pitié. De même serons-nous envers nos ennemis ! » Le chef alors ramassait une pincée de terre, en marquait la joue de ses hommes et invoquait l'esprit du « Petit Grand-Père », le Bison, ancêtre de la tribu, par allusion au buffalo qui, lorsqu'il va charger, fouille la terre du sabot et des cornes, et s'en couvre les joues.

Chaque guerrier, ajoutant à ce rite, tirait un morceau de charbon d'une sacoche pendant à son côté, et faisait ses marques particulières, selon sa « médecine » ou ses droits. Puis tous tournaient et bondissaient, dans un mouvement endiablé, jusqu'à ce qu'enfin, après les chants sacrés, l'armée se mît en marche.

Les commandements sont donnés au sifflet, que le chef porte suspendu à la poitrine et qui, long de huit pouces, [81] est fait d'un fémur de dindon sauvage. Ce sifflet est à deux sons, l'un pour l'attaque, l'autre pour la retraite. Des fanions

transmettent également les ordres. Celui qui signale le combat est rouge. Un chiffon blanc ou une branche sont le symbole sacré de l'armistice que nul ne songerait à violer.

L'attaque se produit généralement au lever du jour, ou le soir, jamais la nuit, afin que les « exploits » de chacun puissent être contrôlés.

Elle est toujours précédée du *cri de guerre*, usité chez toutes les tribus. C'est une note aiguë et perçante qui résonne longtemps, avec une vibration rapide produite par le battement du plat de la main ou des doigts contre les lèvres. Le son en lui-même n'a rien d'effrayant, mais nul cri humain ne peut être entendu d'aussi loin et aussi distinctement dans la bataille. La terreur qu'en éprouvaient les ennemis provenait de l'association d'idées qu'il faisait naître, en évoquant une lutte sans merci.

Certaines tribus usaient de ruses pour la surprise de l'assiégé. C'est ainsi que les Apaches se dissimulaient en bordure de forêt sous des branchages qu'ils faisaient avancer insensiblement. Les Comanches s'accrochaient à leurs chevaux nus de manière à se rendre invisibles et les laissaient, en apparence, errer à l'aventure, comme un troupeau sauvage, jusqu'à ce qu'ils fussent à portée du camp. Alors, ils se redressaient tous ensemble, et chargeaient.

Ces Comanches, d'ailleurs étaient non seulement d'extraordinaires cavaliers, mais leur connaissance approfondie du cheval leur servait encore comme méthode de bataille, ou plutôt de pillage, lorsqu'ils pratiquaient ce que les Espagnols appelèrent le *stampado* (piétinement) et qui consistait en ceci.

Outre leur inséparable lance et leur massue, les guerriers portaient avec eux en cette occasion une peau de bison tannée et séchée, ayant la raideur d'un épais parchemin. Montés sur leurs chevaux rapides comme le vent, ils s'approchaient en cet équipage du camp qu'ils avaient décidé d'assaillir. Et comme il ne s'agissait pas là d'un combat véritable mais d'une attaque au cours de laquelle, sauf [82] accident, il ne devait pas y avoir de sang versé, ils attendaient la nuit et l'heure du plus profond sommeil de leurs ennemis pour engager l'action.

Alors, ils déroulaient leurs peaux de bisons, et, en poussant leur farouche cri de guerre, agitaient tout à coup ces peaux en les frottant les unes contre les autres, ce qui produisait un bruit analogue à celui qu'on obtient au théâtre en faisant vibrer des plaques de tôle pour imiter l'orage.

Ce fracas soudain jetait aussitôt l'épouvante parmi la cavalerie ennemie, d'autant plus que les Comanches se ruaient en hurlant à travers le camp, culbutant les tentes sur les dormeurs, renversant les chariots, tourbillonnant en une ronde infernale qui bondissait par-dessus les foyers, les dispersait à tous les vents et semait en un instant chez les animaux et les hommes une panique que les commandements et les appels des chefs ne pouvaient maîtriser.

Quand enfin les soldats retrouvaient leur sang-froid et saisissaient leurs armes pour se défendre contre ces démons de l'ombre, ils ne trouvaient plus personne devant eux. Les cavaliers fantômes avaient disparu, aussi rapidement qu'ils avaient surgi. Ils n'avaient tué ni scalpé personne. Ils étaient partis pour ne plus revenir... Malheureusement, les chevaux du camp étaient partis en même temps qu'eux, brisant leurs entraves, et galopaient maintenant éperdument à travers la plaine, chassés par l'ouragan humain.

Le lendemain à l'aube, les bêtes épuisées s'arrêtaient hors d'haleine en plein désert. Les Comanches n'avaient même pas la peine de les prendre au lasso.

Le courage indien. - Le courage dans le combat était aux yeux des Indiens la plus grande vertu de l'homme. Ils l'estimaient à tel point qu'ils lui rendaient hommage, même, chez l'ennemi. Après la sanglante bataille de Big-Horn, qui fut, nous le verrons, un des faits les plus saillants de l'Histoire des Peaux-Rouges, lorsque les troupes américaines eurent été massacrées jusqu'au dernier homme et qu'on vint, plus tard, relever les morts, on remarqua que le général Custer, qui les commandait et qui était tombé comme les autres, était le seul à n'avoir pas été [83] scalpé. C'était contraire à toutes les lois de la guerre indienne, d'autant plus qu'il s'agissait d'un grand chef et que le trophée de sa chevelure eût été la preuve d'un exploit extraordinaire pour celui qui l'avait abattu.

Mais, quelques années après, comme on interrogeait à ce sujet Sitting Bull, le chef sioux qui avait dirigé l'action :

- Le Chef blanc était un brave, répondit-il. Il a combattu, à l'arme blanche, jusqu'à ce qu'il demeurât seul, contre tous les guerriers qui l'entouraient, sans consentir à se rendre. Couvert de sang et de blessures, il luttait toujours, sans espoir de vaincre. Nous avons voulu l'honorer après sa mort et nous l'avons respecté !

Courageusement mourir était un idéal et un devoir pour l'Indien. Voici encore un tragique et grandiose' récit qui le prouve.

« Trois Indiens de la tribu des Sioux chevauchent à la file l'un de l'autre vers une élévation dans la prairie voisine de l'agence. Ils sont condamnés à mort et l'heure de leur exécution s'approche. Quelques mois auparavant, ils avaient levé l'étendard de la révolte, puis ils avaient été pris. Alors, ils demandent une faveur, non pas de vivre, non ! Ils demandent seulement à ne pas mourir les mains liées derrière le dos et les yeux bandés, mais à pouvoir regarder la mort en face, à aller au-devant d'elle à cheval, le visage peint comme pour un combat, le fusil à la main et le cri de guerre sur les lèvres.

« L'officier du fort acquiesça à cette requête et fit mettre, à leur disposition un cheval et un fusil chargé à blanc.

« Autour et à une certaine distance de la base de la colline étaient rangés les vétérans de la guerre indienne. Ce ne sont pas des soldats de parade ceux-là. La haine brûle dans leurs cœurs et brille dans leurs yeux ; car plus d'un de leurs compagnons d'armes a été scalpé par le terrible couteau des Indiens. Cependant aucun signe ne trahit leur impatience, pendant qu'ils suivent avec un intérêt poignant le drame auquel ils vont prendre part.

« Les Indiens mettent d'abord leurs chevaux au petit trot. Le vent fait onduler les hautes herbes de la prairie comme [84] la surface d'un grand lac ; un milan descend des profondeurs du firmament, l'oiseau de proie décrit un vaste cercle au-dessus des trois condamnés. En arrivant au sommet de la colline, les trois Indiens mettent pied à terre et semblent délibérer... leurs chevaux paissent à côté d'eux.

« Puis ils entonnent le chant de la mort. Les accents de l'hymne funèbre sont portés par le vent jusqu'aux oreilles des soldats. Ceux-ci voient le balancement rythmique du corps des Indiens au moment où leur lamentation s'élève le plus haut. Il y a de la solennité aussi bien que de la férocité dans cette scène. L'émotion le dispute à la haine dans le cœur des vétérans lorsque le chant des guerriers, monté au plus haut diapason, finit en un gémissement.

« Pendant un instant c'est le silence de mort. Puis un cri terrible retentit : le cri de guerre des Sioux. Au chant de mort a succédé le hurlement du signal de la bataille. Les trois Sioux s'élancent sur leurs chevaux sauvages et font face aux troupes des États-Unis. De nouveau ils poussent leur terrible cri de guerre et d'une course insensée descendent le penchant de la colline pour franchir l'espace qui les sépare du bataillon. Leurs coursiers bon-

dissent comme des léopards, comme s'ils espéraient briser le cercle de fer qui les environne et répandre encore une fois l'épouvante dans les rangs ennemis. Enfin, les voilà à portée de fusil. Les tirailleurs sont immobiles.

- Apprêtez... armes !

« Ce commandement, donné d'une voix calme, est exécuté.

« Les Sioux avancent comme un ouragan. Ils laissent flotter la bride sur le cou de leurs poneys et, brandissant leurs fusils, redoublent de féroces hurlements.

- En joue !

« Plusieurs centaines de fusils s'abaissent, le canon dirigé sur les sauvages, qui tirent leurs cartouches à blanc... ils sont si près que les vétérans peuvent voir maintenant le vermillon dont ils ont peint leur visage, leurs yeux ardents et leurs longs cheveux noirs flottants. Ils sont superbes, ces guerriers, et le commandant est un instant [85] sous le charme tragique et sauvage de cette scène ; un instant seulement.

- Feu !

« Un long éclair, une salve retentissante. Un nuage de fumée blanche se lève lentement et trois chevaux sauvages débarrassés de leurs cavaliers galopent follement, le cou tendu, la tête haute, puis s'arrêtent et se mettent à paître.

« C'est fini : les condamnés ont subi leur sentence. Leurs âmes indomptées sont devant le Grand Esprit.

« Puisse-t-il leur avoir fait miséricorde ⁵. »

⁵ R. P. Savinien. (Les Missions catholiques.)

E. - La femme indienne

[Retour à la table des matières](#)

Ce mépris du guerrier pour tout travail autre que la lutte violente fait que toutes les besognes de la vie quotidienne incombent aux femmes.

Il n'en faut pas conclure cependant, comme on l'a fait, que celles-ci soient traitées en esclaves. Loin de là. Le Peau-Rouge a pitié des faibles. La femme et l'enfant sont dans ce cas. Même dans les combats les plus sanglants, engagés par les tribus les plus féroces, comme celle des Apaches, ils sont souvent épargnés. Un des plus fameux chefs de cette peuplade, Geronimo, se félicitait, à la fin de sa turbulente vie, de n'avoir jamais versé le sang d'un non-combattant. Les soldats auxquels il se confessait en la circonstance n'avaient pas le même hommage à s'adresser !

Au camp, la femme est la propriété du mari. Mais c'est un maître affectueux et protecteur. En retour, elle est obéissante, fidèle et travailleuse. Ce n'est qu'au contact prolongé des Blancs qu'elle perdra ces vertus. Mais chez les tribus non dégénérées, elle les possède au plus haut degré. Ce n'est pas une légende ni l'opinion d'observateurs trop indulgents : un des plus acharnés ennemis des Indiens, le colonel Dodge, parlant des Cheyennes, écrit textuellement : leurs femmes sont des modèles de pureté et de chasteté.

[86] Elles n'étaient pas, nous l'avons dit, des esclaves. La preuve en est qu'elles intervenaient souvent aux décisions du conseil et l'histoire nous apprendra qu'à plusieurs reprises leur avis l'emporta. La mère avait même le droit d'interdire à ses fils de partir sur le « sentier de la guerre » et souvent des chefs ont profité de cet usage pour éviter une rupture avec une autre tribu. Certaines femmes enfin se virent attribuer le commandement suprême de la tribu. Telles furent, entre autres, Awashonks, qui fut chef des Seconsit en 1671, et Wetamoo, la belle femme sachem des Wampanoags (1662).

À l'ordinaire toutefois, leur rôle est moins brillant. Douces et craintives en général, elles l'accomplissent avec timidité et modestie, sans jamais faire entendre de plainte. La maternité n'est pour elles qu'un humble devoir pour lequel elles

n'attendent d'aide de personne. Plus tard, quand les étrangers introduisent chez les Indiens leurs coutumes, elles se révoltent à l'idée de recevoir les secours d'un médecin. Plus récemment, durant les tournées de Buffalo Bill, la coutume était encore en usage. En hiver, chaque communauté possède un abri spécial pour les futures mères. En été, elles se retirent à l'écart. Au bout de quelques heures, la femme revient avec son enfant dans son berceau sur le dos et vaque à ses affaires, en toute tranquillité.

Pendant les périodes de calme en hiver, quand le camp est installé et qu'on n'en bouge plus pendant de longues semaines, la squaw a peu de chose à faire : chercher de l'eau, du bois, apprêter quelques peaux. Aussi, profite-t-elle de cette époque pour s'occuper d'elle-même, se composer des parures, se vêtir de ses plus beaux atours pour prendre part aux danses. Ce sont les mois heureux de son existence, ses vacances. Elle cesse alors tout labeur dès que vient le soir.

Il n'en est pas de même lors des grandes chasses d'automne. Le travail des femmes se prolonge tard dans la nuit et, toute la journée, est assidu. C'est que lorsque le troupeau de buffalos se déplace, tout le succès de [87] l'expédition dépend de l'activité des travailleuses, car, aussitôt l'animal tué, ce n'est plus qu'à elles seules de s'en occuper.

La squaw, alors, commence à dépouiller l'animal, en découpe la chair, l'enveloppe dans la peau et charge le tout sur des chevaux ou des travois qu'elle ramène au camp.

Là, elle étale les peaux, la toison en dessous, et la fixe par des chevilles pour la tendre tandis qu'elle séchera. Quant à la viande, elle est taillée en lanières minces qu'on laissera se boucaner sur des tréteaux.

Il faut se hâter. Le cuir, s'il n'est pas tendu alors qu'il est tout frais, sera inutilisable. De même, la chair se gâtera si on attend.

Ce travail actif dure sans répit pendant plusieurs semaines. Après quoi, il faut tirer parti du butin.

C'est alors qu'on prépare ces coffres dont nous avons parlé. Puis on choisit les peaux dont on fera les boucliers, les selles, les lassos. Les plus fines, soumises à un bain prolongé et soigneusement tannées, fourniront l'enveloppe des tipis.

Il faut aussi confectionner les vêtements. L'Indienne parvient à rendre certaines de ces peaux aussi douces et aussi souples qu'une étoffe de coton.

« L'opération la plus admirable, dit un missionnaire, est la préparation d'une robe de buffle : la peau de la plus jeune et de la plus grasse vache, dans son état naturel, est beaucoup trop épaisse pour l'usage. Il faut qu'on la réduise de moitié et qu'elle soit rendue plus douce et plus flexible. Cette opération se fait au moyen d'un outil ressemblant à une herminette avec lequel la femme amincit la peau en lui enlevant de fins copeaux. C'est une opération très délicate, demandant beaucoup de soin. La peau, enduite de cervelle de bison, devient par ce travail fine, souple et douce.

« Après quoi on l'étend à terre sur un cadre vertical. Puis on la fume quelquefois.

« La peau est prête maintenant pour l'usage. La femme [88] se met à en préparer une robe de cérémonie pour son mari. La surface intérieure est souvent couverte de dessins, de piquants de porc-épic, d'herbes teintées, de peintures. Une telle robe exige parfois une année de travail. »

F. - Les shamans

[Retour à la table des matières](#)

Pour achever notre tableau de l'organisation sociale des Peaux-Rouges, il nous reste à dire un mot des *shamans* ou sorciers.

Ce sont les prêtres ou les médecins de la tribu. Ils possèdent, par une tradition qui remonte aux plus obscures origines, des secrets qui les rendent redoutables et leur assurent un grand pouvoir. Ils savent guérir et ils connaissent des formules qui rendent invulnérable, permettent de réussir à la guerre, à la chasse, en toute occasion. Mais ils savent aussi frapper leurs ennemis par des armes invisibles et il est fort vraisemblable qu'ils avaient une connaissance approfondie des poisons. En un mot, leur science ressortit de la magie, où certains d'entre eux paraissent avoir acquis une expérience qui nous déroute.

Et ceci nous amène à parler maintenant des croyances, religieuses des Indiens.

[89]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

1^{re} partie : les mœurs

Chapitre B

Vie psychique

A. - Croyances et religion

[Retour à la table des matières](#)

À maintes reprises, tous ceux, - et ils sont nombreux ! - qui avaient intérêt à dénigrer systématiquement les Peaux-Rouges, les ont représentés comme des brutes féroces, d'un niveau moral à peine supérieur à celui d'une bête fauve ; comme des êtres tout juste préoccupés d'assouvir leurs instincts les plus bas et les plus cruels, et privés, en un mot, de tout idéal.

D'autres, osant moins cyniquement déformer la vérité pour les besoins d'une injuste cause, ont bien voulu reconnaître que l'homme de la Prairie avait parfois de vagues tendances à élever son esprit au-dessus de ses satisfactions purement matérielles et cherchait à deviner, hors de lui-même, l'explication du grand mystère qui l'entourait. Mais, pour ces commentateurs, cette religiosité n'était qu'un

grossier animisme, l'appel craintif d'un sauvage à des Puissances mauvaises qu'il n'implore que parce qu'il a peur d'elles et auxquelles il ne demande que de contenter ses plus vulgaires passions.

La réalité est cependant tout autre. Et si l'élévation de [90] l'âme humaine se mesure à l'effort qu'elle fait pour se dégager de la matière et tendre vers une conscience supérieure, l'âme du barbare Peau-Rouge est plus haute et plus noble que celle de bien des civilisés !

Du témoignage de tous ceux qui l'ont étudié impartialement, savants ou missionnaires, voyageurs ou soldats, « l'Indien du nord de l'Amérique est partout un être hautement moral et religieux ».

On ne comprendrait pas bien d'ailleurs qu'il en fût autrement. Tous ceux qui vivent constamment en face des spectacles grandioses de la nature, marins, pasteurs, montagnards, nomades, sont religieux, d'abord parce que la majesté du décor s'impose à leur esprit et suscite son essor dans l'immensité de ses horizons, puis aussi parce que sa solitude et son silence leur laissent tout le temps de méditer. En particulier l'existence du Peau-Rouge est admirablement faite pour développer sa religiosité. En dehors des périodes de vie ardente, chasse, guerre, etc... il a de longs intervalles de repos absolu pendant lesquels il n'a rien à faire qu'à penser. L'inactivité physique convient à l'activité de l'âme. Un peu de paresse est utile au rêve. Et le rêve était plus nécessaire à l'Indien que la nourriture matérielle. C'est sans doute pourquoi les businessmen américains n'ont jamais rien pu comprendre à sa nature et, finalement, l'ont exterminé.

L'élan de l'esprit hors de la chair, la seule porte ouverte à son désir d'affranchissement, c'est la prière. Aussi, dans la vie indienne, la prière est-elle le devoir inéluctable, le devoir sacré.

C'est le premier soin du Peau-Rouge, dès qu'il s'éveille. Il descend alors à la rivière, se baigné pour se purifier et, le bain pris, demeure debout, face au levant, dans une extase et une contemplation muettes.

Sa compagne vient également à la rivière. Mais elle doit le précéder ou le suivre, jamais l'accompagner. Parce que chaque âme doit être seule dans sa communion matinale avec le soleil et la terre, renouvelée et parfumée par le grand silence de la nuit.

[91] La plupart des tribus admettent l'existence d'un « Grand Esprit » créateur de toute chose (*Guitché-Manitou*, chez les Algonquins, *Wacondah*, chez les Sioux, *Yastasinane*, le « capitaine du ciel », chez les Apaches, etc.). Mais, une forte dose de panthéisme se mêle à leur croyance, et, dans le feu, dans l'eau, dans l'air, dans toute l'immense nature dont le mystère les entoure, ils sentent la présence de forces immatérielles, généralement bienfaisantes, peut-être émanées du Dieu unique, peut-être coexistant près de lui, mais à qui, quelles qu'elles soient, l'Indien ne manque pas de rendre hommage à toute occasion.

Ce sont surtout les merveilleux spectacles qu'offre à toute heure et à tout endroit la majesté du désert qui l'incitent à cette oraison, ou, plutôt, à cette méditation, car sa prière est muette. Aussi, à chaque instant du jour, devant la cascade qui tombe en poussière d'eau de la muraille rocheuse, devant le nuage d'orage qui monte derrière la montagne, devant la prairie qu'étreint le crépuscule, il s'arrête, se recueille et communie.

Cette religiosité était un sentiment inné du Peau-Rouge. Il la cultivait d'ailleurs par des cérémonies, dont quelques-unes, malheureusement, inspirées par son mépris de la souffrance et son perpétuel effort vers l'impassibilité, devenaient de sanglantes initiations, mais dont les autres s'élevaient à une haute et généreuse spiritualité, toute empreinte de la sereine poésie des Primitifs.

La retraite que faisait l'adolescent prêt à devenir guerrier était de ce nombre et était un événement marquant dans son existence.

À cette occasion, le jeune homme commençait par se purifier par d'amples ablutions et un séjour prolongé dans la loge d'étuve, dont nous parlerons dans un instant. Ce bain d'eau et de vapeur, où le corps se lavait de toute souillure, avait pour but de rejeter hors de lui toute influence charnelle, toute animalité. C'était pour ainsi dire une méthode matérielle de dégager l'esprit de la chair. Et l'isolement où demeurait pendant ce temps le néophyte, le recueillement où il s'enfermait, avaient quelque analogie [92] avec la « veillée d'armes » qui précédait la consécration d'un chevalier.

À l'aube, toujours seul, il se mettait en chemin. Il était entièrement nu, afin de se présenter en toute humilité devant le Grand Esprit et tel que celui-ci l'avait créé, libéré des vanités de la terre. Et, n'emportant que son calumet, il gravissait le plus haut sommet de la région, s'y arrêtaient, et s'y présentait au soleil.

Immobile, silencieux, dressé, dans sa nudité originelle, au-dessus de toute la terre, tendu vers le ciel où son âme s'envolait, il demeurait ainsi, face à face avec le Grand Mystère, toute la journée et toute la nuit, sans manger, sans boire, ne fumant que son calumet dont les fumées l'enivraient d'une inspiration au cours de laquelle il méditait et remerciait Dieu du bonheur de vivre, sans rien lui demander. Et, de ses lèvres, s'échappait une lente mélodie sans paroles, qui était à la fois un acte de grâces et une incantation.

Cette tendance à l'extase, au détachement complet de la conscience hors de la matière pour vagabonder au delà des horizons habituels, nous la retrouverons au cours des faits historiques et nous verrons quelle considérable influence elle aura sur leur développement. Mais alors elle sera entretenue, exaspérée par les cérémonies rituelles et les prédications des shamans. Elle tournera à la folie mystique, au fanatisme éperdu.

Plus gracieuses et plus paisibles sont les formes ordinaires de cette confiance en la protection de l'Esprit, dans les humbles événements de la vie quotidienne.

Ainsi, quand la *squaw* apporte le plat, chargé de nourriture, elle ne manque pas de murmurer, si bas qu'on l'entend à peine :

« Esprit, prends ta part ! »

Et le guerrier qui reçoit à son tour l'écuelle, prononce également une invocation.

S'il est âgé, il y ajoute une offrande, car la vie est un grand bonheur accordé par Dieu, qu'il convient de remercier. Alors le vieillard choisit dans sa part un bon morceau [93] et le donne au feu. Celui-ci étant l'élément le plus pur, l'une des manifestations visibles de la Toute-Puissance, se chargera de transmettre le cadeau.

Mais toutes les prières indiennes n'ont pas que cette puérilité souriante. Il en est qui atteignent à un degré de grandeur et d'émotion peu communes.

Voici par exemple une prière, recueillie par Grimmils (*Story of Indians*) et qui est celle d'un Pawnee, se trouvant dans une situation désespérée :

« Mon Père, qui habites partout, c'est par Toi que je suis en vie. Peut-être est-ce Toi qui, par le fait de ces hommes, m'a mis en l'état où je suis.

Car c'est Toi qui règles toute chose. Mais, puisque rien n'est impossible pour Toi, si Tu le juges bon, délivre-moi de ces ennemis !...

« Et maintenant, vous tous, poissons des rivières, et vous, oiseaux de l'air, et vous, animaux qui courez sur la terre, et toi, Soleil ! je vous offre cet animal ! (Son cheval, qu'il est obligé de sacrifier.) Vous, oiseaux de l'air, et vous, hôtes de la prairie, nous sommes parents, nous sommes frères, puisqu'un seul Père nous a créés tous... Voyez alors comme je suis malheureux ; et si vous avez quelque pouvoir auprès du Père, intercédez pour moi ! »

Nous pourrions nous étendre longuement sur ces manifestations individuelles de la vie psychique chez nos Indiens. Mais un tel développement dépasserait les bornes de cet ouvrage. Nous devons ajouter maintenant quelques mots sur les croyances générales des tribus prises dans leur ensemble, sans nous attarder à des faits particuliers.

Le totem. - En dehors de l'hommage qu'ils rendent au Grand Esprit qui les a créés, les Indiens, comme beaucoup d'autres primitifs, vénèrent certains êtres ou certains objets déterminés, variant selon les tribus, les familles ou, même, chaque individu, et qui ont d'ailleurs rapport plutôt avec l'organisation sociale qu'avec la religion proprement dite, mais qui, grâce à la considération mystique dont on les entoure, trouvent cependant leur place ici.

« Le mot *totem*, dit excellemment J. Deniker dans son ouvrage sur *les Races et Peuples de la Terre*,... désigne [94] une classe d'objets (jamais un objet isolé, en quoi il diffère du *fétiche*) pour laquelle est professée un respect superstitieux, le fidèle croyant à une sorte de lien mystique entre lui et chaque représentant de la classe d'objets. Le plus souvent, le totem est une espèce animale ou végétale que les membres du clan considèrent comme leur ancêtre commun, en même temps que comme patron et protecteur. »

Cette définition nous rappelle que le totémisme est à la base de beaucoup de religions primitives. En négligeant son côté mystique, le totem est en somme le blason, le signe de ralliement d'un groupe. Les membres de la tribu qui l'a adopté portent, sur eux ou sur les objets qui leur appartiennent, son, image et ils portent aussi son nom. Ceux-ci sont les *Loups*, ou les *Ours*, ; ceux-là les *Castors*, ou les *Buffles*, etc.

Chaque fois que cela se peut, ils ont, ou prétendent avoir, les qualités de leur totem. Ils sont prudents comme le Serpent, audacieux comme l'Aigle, etc. En conséquence, quand ils rencontrent l'animal ou l'objet choisi, ils le respectent, ou même lui rendent hommage. Notons cependant qu'il est des accommodements avec cette loi parfois trop stricte. Les hommes de telle tribu du Buffle, par exemple, auraient été bien en peine de ne jamais chasser le buffalo ! On admettait alors des restrictions : il s'agissait de certain bison présentant une série de caractères particuliers qui faisait qu'on le rencontrait bien rarement.

Citons quelques-uns de ces totems

Les Onondagas avaient l'araignée ; les Iroquois, la tortue ; les Ottawas, le lièvre ; les Sioux des Plaines, l'élan ; les Mohawks, l'ours... Ce dernier animal possédait souvent des particularités que nous signalions plus haut : chez certains Sioux des lacs, par exemple, il était blessé au cou. Chez d'autres, il portait un flèche dans la gueule. De même, le daim, totem des Titobas, portait un arc en travers de ses bois. Le renard des Dakotas de la Prairie tenait également une flèche dans ses dents... Cela permettait d'attaquer, sans scrupule tout renard, daim ou ours ne se présentant pas dans ces conditions !

[95] Le totem n'était pas toujours un animal. Pour les Cayugas, c'était un calumet ; pour les Oneïdas, un bâton fourchu supportant une pierre ; pour les Penobscot deux Indiens dans un canoe ; pour les Comanches le soleil, etc.

L'adoption du totem par un clan entraînait entre ses membres certains devoirs. Naturellement, ils se devaient aide mutuelle et étaient sacrés les uns pour les autres. Par contre, ils ne pouvaient pas se marier entre eux, étant en quelque sorte frères et sœurs spirituels. D'autre part, les divisions en clans totémiques étaient indépendantes des divisions territoriales de la tribu. Et si, par exemple, les .Sioux étaient en guerre contre les Crows, les Ours des Sioux s'arrangeaient pour ne pas combattre les Ours des Crows.

Au culte du totem considéré comme emblème mystique de la famille ou de la tribu, il faut rattacher le nom propre de chaque individu, qui est quelque chose d'assez semblable.

Ce que nous appelons chez nous le prénom et le nom de famille n'existe pas chez les Indiens. Si chacun d'eux peut porter plusieurs noms et même en changer au cours de son existence, aucun de ces noms ne rappelle celui des parents directs

ni des ancêtres. Si l'on veut préciser dans ce sens, on dira X..., fils de Z... Mais jamais X... ne s'appellera Z.... sous prétexte que son père s'appelait ainsi.

Généralement, le nom du nouveau-né est choisi en rapport avec un événement marquant qui s'est produit au moment de sa naissance. Un météore traverse le ciel à l'heure où vient au monde un enfant qui sera plus tard l'un des plus grands chefs des Sioux, et voici cet enfant dénommé *Makh-Piya-Luta*, la *Nuée Rouge*. Un pou-lain affolé bouscule la tente où s'éveille à la vie cet autre futur guerrier : et le nom de Crazy Horse, le *Cheval Fou*, deviendra, un quart de siècle plus tard, la terreur des soldats américains.

Dans d'autres cas, le nom change avec l'âge. Le fameux Sitting Bull n'est, dans son enfance, que le *Blaireau Sauter*. Il ne devient le *Taureau Assis* qu'après certains exploits accomplis dans la chasse au buffle.

[96]

B. - LES RITES

Les rites sont spéciaux aux sociétés secrètes, aux clans, aux visions individuelles ⁶. Ils varient ou disparaissent avec les nouvelles orientations ou la mort de ceux qui les pratiquaient.

(1) *Kavas*, calumet cérémoniel des PAWNIS - symbolisant la Terre (Mère) dans la fête du HAKO (la bouche qui respire). Il y a deux pipes, celle du Ciel aux plumes blanches (mais peinte en vert, symbole de la Terre) qui est « mâle ». Celle-ci « femelle » dont les plumes brunes signifient la Terre (mais peinte en bleu, symbole du Ciel). - Les crins rouges signifient : *le passage rouge par où vient le souffle de la Vie Humaine*. De petites plumes sont fixées le long du tuyau : *de pic à tête rouge*, pour détourner les coups de foudre et éviter les désastres, de *canard*, comme symbole de la direction assurée de la vie, de *hibou*, protecteur de la nuit (Cf. *Miss. A. C. Flechler*) (voir *les Calumets*, page 301).

(2) *Loges à transpirer* des Sioux (et nombreuses tribus). - C'est là, qu'au sortir de la rivière, l'Indien, au milieu d'une intense vapeur, se met en communication avec les Esprits. - La loge représentée sur les motifs de broderie, devient symbole de *santé*.

(3) Peintures et costume de la *danse des bisons* - MANDANS - Le danseur est peint en noir, rouge et blanc ; ses articulations sont marquées en blanc ; il tient une crécerelle et un bâton. - Il porte une peau de bison dont la tête, munie de cornes, lui sert de masque. - Sur son dos, la botte des Saules, en souvenir du déluge (Cf. *G. Catlin*) (voir page 111, le Texte).

⁶ Il faut signaler ici l'importance du *peyotl*, cactus mexicain, dont se sert la presque totalité des tribus, encore de nos jours.

(4) Danseuse PUEBLO (Santa-Fé) portant la coiffure de l'*arc-en-ciel*.

(5) *Hochet* en calebasse remplie de grains – PUEBLO - et qui, agitée, imite le bruit de la *grêle*. –Les duvets symbolisent les *nuages de grêle*. *Danse du Maïs*.

(6) Coiffure de danse - PUEBLO - aux différents symboles (de haut en bas) : les *nuages* (duvets et coupe en escalier) - les *étoiles* (les croix) -le *soleil* (le disque) - le *croissant de lune* - et de nouveau les *nuages* (Cf. A. R. of Eth.).

(7) Masque du *guerrier du nadir* - PUEBLO - peint en *noir*, couleur symbolique du *nadir* et portant les quatre couleurs, symboles des points cardinaux. Collerette en plumes de dinde.

(8) Masque du *guerrier du zénith* - PUEBLO - peint en parties multicolores, symboles du zénith. Collerette en plumes de dinde.

TABLEAU CONVENTIONNEL DES COULEURS SYMBOLIQUES

Les quatre points cardinaux sont figurés dans les quartiers des cercles. Le *nadir* est figuré par le segment inférieur du cercle ; le zénith par le segment supérieur.

Les *Chippewas* et les *Navahos* ont deux cérémonies. - Chez les *Cris*, le Nord est rouge et jaune, le *nadir* chez les *Navahos* noir et blanc ; chez les *Hopis* et *Zuni* (PUEBLOS) - *noir* - et le *zénith*, multicolore ; chez les *Sioux* les couleurs signifient respectivement : le Feu, le Vent, l'Eau, la Terre (et ainsi chez les *Zuni*), le vert est symbole de pluie chez les *Hopis*.

Le *Rouge* est la couleur sacrée pour tous les Indiens (Cf. Mooney), symbole de bonheur et de succès.

Dans toutes les cérémonies les danses, les objets, les couleurs sont mâles ou femelles. - Ce qui est fort est mâle, ce qui est fin est femelle ; chez les *Na-*

vahos le noir (Nord) est mâle, le sud (bleu) est femelle ; - chez les *Arapahos*, le blanc est mâle, le jaune femelle ; chez les *Hopis*, le rouge et le jaune mâles, le blanc, bleu, vert sont femelles.

L'Idée de la vie chez les Indiens des *Plaines* est le *bison* (la *déité* - la puissance), chez les Indiens des *déserts* (PUEBLOS) c'est le *Maïs*, d'où la grande nécessité la Pluie.

[97] Dans ce dernier cas, c'est généralement le guerrier lui-même qui choisit son pseudonyme. Mais celui-ci n'est pas toujours adopté par la tribu. L'un des plus célèbres chefs des *Arapahos*, après s'être attribué dans maintes aventures les sobriquets les plus glorieux, ne fut cependant toujours connu que sous celui de « Powder Face », le *visage poudré*, parce qu'il avait été terriblement défiguré par une explosion de poudre, étant enfant.

Les Indiens, d'ailleurs, qui, malgré la réputation qu'on leur a faite, étaient facilement moqueurs et enclins à la plaisanterie, ne se privaient pas de donner des noms comiques, injurieux ou ridicules à ceux des leurs qu'un travers ou un défaut quelconque avait signalés. La lâcheté surtout était à leurs yeux impardonnable, et celui qui avait faibli à l'épreuve, cédé à la souffrance ou reculé dans le combat, était stigmatisé d'un surnom dérisoire qu'il portait comme une marque d'infamie et dont il ne se lavait, lorsqu'il y parvenait, qu'à la suite d'héroïques et nombreuses actions d'éclat.

Parmi ces noms, glorieux ou ironiques, il en était certains dont la brutalité ou l'indécence choque notre sentiment des convenances et que, dans les rapports officiels, le puritanisme américain s'efforça de modifier par de subtils euphémismes. C'est ce qui est arrivé au chef dénommé par les autorités *Ours agile* et dont le nom indien est absolument intraduisible ! D'autres, donnés sérieusement, nous paraissent un peu ridicules : *Chaudron noir*, *Patte de Dinde*, *Grosse Caisse*, *Bout-de-piquet-de-hutte*, etc., ne répondent pas à l'idéal que l'on peut se faire du « panache » indien. Par contre, en dehors de toute la liste empruntée aux noms d'animaux plus ou moins « nobles. », il en est qui ne manquent pas de grandeur ni de poésie sauvage : *L'homme au grand cœur*, le *Nuage blanc frangé d'or*, le *Soleil à*

midi, le Loup sur la colline... Et parmi les noms de femmes, il en est de tout à fait gracieux : *l'herbe parfumée, la luciole, la source fraîche, l'osier flexible, l'arc-en-ciel, la douce voix, la colombe qui se pavane*, sans compter toutes les étoiles, tous les oiseaux et toutes les [98] fleurs ; et ce nom enfin, qui en dit plus qu'un discours, sur la tendre fidélité de celle qui le porte : *Je reste avec lui*.

B. - Éducation physique et morale

[Retour à la table des matières](#)

Comment les Peaux-Rouges n'eussent-ils pas acquis leurs qualités d'obéissance et d'abnégation, d'endurance et de bravoure, eux dont toute l'éducation qu'ils recevaient leur apprenait la maîtrise de soi ? Depuis sa première enfance, le petit Indien était exercé à se dominer, à soumettre son corps et son esprit, son jugement et ses sens, aux plus dures épreuves, pour les rendre inaccessibles à la faiblesse. Et, dès le berceau, peut-on dire, cette contrainte salutaire agissait sur lui.

Ce n'est pas là qu'une image. Il en était ainsi, matériellement parlant.

On sait ce qu'étaient ces berceaux indiens : une planche dure, sur laquelle était clouée une peau de daim. Là dedans le bébé, le « papoose », était ligoté et fixé comme un trophée sur une panoplie. Immobilisé dans cette situation, il y demeurerait, soit qu'il dormît sous l'abri de la tente, soit qu'il fût cahoté sur le dos de sa mère accomplissant ses quotidiennes besognes ou sur la croupe du cheval qui suivait la horde en marche vers de nouveaux territoires. Ainsi commençait pour lui cette discipline du corps dont il devait se souvenir plus tard, aux longues heures d'affût où le tressaillement d'un muscle eût compromis le résultat de la chasse ou attiré l'attention de l'ennemi.

En même temps qu'il s'habitue à ne pas bouger, l'enfant s'habitue à se taire. Dans beaucoup de tribus, on entourait de lanières les mâchoires du nourrisson, non seulement pour l'empêcher de proférer aucun cri, mais aussi pour l'obliger de respirer par le nez et non par la bouche. Ce n'était pas là qu'une simple question d'hygiène, dont l'utilité est d'ailleurs reconnue par la science moderne ; mais pour des hommes dont l'existence ressembla par tant [99] de points à celle des animaux sauvages, c'était une question de vie ou de mort.

À peine est-il capable de tenir sur ses jambes que le petit Indien commence son éducation.

Celle-ci, comme il faut s'y attendre, est assez rude. Il n'en faut pas conclure cependant que les parents font preuve de la moindre brutalité. Le Peau-Rouge aime beaucoup ses enfants. Et les preuves de cette affection, qui peut sembler étonnante chez ces farouches sauvages, sont pourtant innombrables.

Nous en citerons quelques exemples.

Catlin raconte que le chef des Sioux Ee-ah-sa-pe (le Rocher noir) avait une fille d'une beauté et d'une modestie qui la faisaient admirer de tous. Pendant qu'il était à la chasse aux buffalos, elle mourut et fut enterrée près du fort d'un agent de commerce, nommé Laidlaw. Ee-ah-sa-pe fut inconsolable. Un jour, étant entré chez Laidlaw, il vit la photographie de sa fille, suspendue à la muraille :

- Ah ! dit-il, mon cœur est satisfait de la revoir ici vivante ! Je désire cette image que le *medicine man* a faite d'elle. Ainsi je pourrai toujours la voir et lui parler. Allez à la porte du fort. Vous trouverez là dix chevaux qui m'appartiennent et le plus beau tipi de la nation des Sioux. Je vous les donne. Mais en échange donnez-moi l'image de mon enfant !

Les missionnaires, dont les relations de voyage sont si souvent remplies d'intéressants documents, rapportent des faits du même genre. La tendresse des femmes indiennes pour leurs enfants, dit le R. P. Savinien, dans les *Missions catholiques*, « n'est certainement pas inférieure à celle des femmes civilisées... D'ailleurs, l'Indien lui-même partage ce sentiment. Ce guerrier, qui affronterait la mort la plus cruelle, la mort lente et à petit feu, sans pousser un gémissement, pleure comme un enfant si son petit garçon ou sa petite fille tombent malades ou viennent à mourir...

« ... Cette tendresse des Indiens pour leurs enfants nous met bien souvent dans l'embarras. Si quelque élève a un rhume, un bobo, un léger mal de tête, tout de suite nous [100] avons la famille sur les bras. Dès que les parents sont prévenus, ils voyagent le jour et la nuit pour venir voir ce qu'il en est. Quelquefois ils vont demander à l'agent la permission d'emmener l'enfant au camp, où les soins les plus essentiels lui manqueront, mais ils ne se rendent pas compte de cela. Ou bien ils insisteront pour que nous les laissions accomplir sur l'enfant les prescriptions du sorcier. »

Non seulement le Peau-Rouge est bon pour ses enfants, mais nous verrons que, mieux que les prétendus civilisés, il respecte ceux de l'ennemi.

Cela ne veut pourtant pas dire qu'il élève mollement son fils. Celui-ci "est éduqué à la façon des jeunes Spartiates. Dès l'âge de cinq ans, il monte à cheval, il chasse, en compagnie de son père, s'exerce à la pêche, apprend à reconnaître les pistes, à écouter toutes les voix de la nature, à observer, à discerner, à classer dans sa mémoire une foule de menus faits qui seront d'une importance capitale.

Et c'est une éducation très voisine de celle que reçoit de ses parents un jeune loup.

À ce régime, il acquiert des sens d'une subtilité inouïe. L'odorat des Indiens a la finesse de celui d'un chien de chasse. Leur vue, sans être positivement meilleure que la nôtre, sait reconnaître des détails qui n'auraient pour nous aucun sens. Leur oreille distingue parmi mille bruits une voix, un signal, un indice qui nous échapperaient complètement. Et leur toucher est si délicat qu'on cite le cas de Peaux-Rouges suivant, la nuit, la piste d'un animal, rien qu'en tâtant le sol autour d'eux.

Au cours de cette éducation, le silence est rigoureusement observé de la part du maître et de l'élève.

C'est que l'Indien d'Amérique, -- gai, bruyant, tapageur quand il se délasse à son foyer en interminables palabres ou qu'il joue avec ses compagnons, - devient, sur le terrain de chasse ou le sentier de guerre, le plus silencieux de tous les hommes.

La parole est alors considérée par lui comme un permanent [101] danger. Cependant, comme il est nécessaire de pouvoir communiquer à autrui ses pensées, il a imaginé tout un *langage par signes* que nous décrirons plus loin.

Jusque vers l'âge de douze ans, l'enfant indien était considéré comme n'ayant aucune personnalité. C'était, quel que fût son sexe, une « petite fille », c'est-à-dire, aux yeux de sa race, peu de chose de plus qu'un jeune animal. Mais, au moment de sa puberté, il prenait conscience de son futur état de guerrier et se transformait non seulement au physique, mais au moral.

À cette époque, il se noircissait la figure à la fumée ou au charbon, signifiant ainsi qu'il prenait le jeûne et que personne ne lui devait adresser la parole. Puis,

selon les tribus, il se retirait dans la forêt, ou s'enfermait dans sa loge, sous la surveillance d'un sorcier et restait là, jeûnant et méditant, parfois pendant huit jours.

Il finissait ainsi par tomber en extase, ou dans un sommeil peuplé des hallucinations de la faim, au cours duquel il lui arrivait toujours de rêver de quelque animal ou de quelque objet qui se révélait ainsi son génie tutélaire, et dont il prenait souvent le nom. A son réveil, il s'empressait de l'aller chercher ou chasser, et le rapportait triomphalement.

Le père, alors, conviait ses amis à une grande fête, au cours de laquelle on donnait son nouveau nom au jeune guerrier et où le sorcier décidait quelle serait la partie de l'animal, bec, dent, griffe, etc., qu'il devrait ensuite porter comme talisman.

Dès ce moment, l'enfant était devenu un *homme*, et mettait tous ses efforts à le prouver. Le premier résultat à obtenir était de conquérir la pleine maîtrise de soi, vertu suprême, au sentiment de l'Indien qui ne doit céder ni à la peur, ni à la colère, ni au désir et rester impassible jusque dans l'agonie.

À un guerrier qui partait pour la chasse au buffalo en plein hiver, afin de secourir une tribu mourant de faim, un vieux Chef donnait cet encouragement :

« Ne laisse ni la faim, ni le froid, ni la douleur, ni la [102] peur de ces choses, ni la dent aiguë du danger, ni la mâchoire de la mort elle-même, t'empêcher de faire une action utile ! »

« Il est certain qu'en dehors de la volonté pour parvenir à cette maîtrise de soi, l'Indien possède en premier lieu un vigoureux organisme. Tout guerrier s'exerce de bonne heure à s'endurcir contre la fatigue et les intempéries. Il faut qu'il parvienne à courir plusieurs jours, portant ses armes et ses vivres, Il se désaltère à l'eau des sources et n'a que sa couverture pour se préserver contre le froid et la pluie. Quand il le faut, l'Indien doit pouvoir poursuivre et traquer un animal pendant plusieurs jours de suite *sans manger ni boire*, et sans faiblir ! » (*Les Missions Catholiques.*)

Remarquons en passant qu'un tel enseignement se rapproche singulièrement de celui des grandes écoles d'initiation ésotérique de l'Antiquité, où la règle était résumée en ces mots :

Savoir - Pouvoir - Se taire.

Chez nos Indiens il fallait se taire, pouvoir et observer.

Pour arriver à cet état d'endurance, il fallait se soumettre à un sévère entraînement. En même temps, on devait observer une rigoureuse hygiène. Aussi, du témoignage de tous ceux qui les ont connus au temps de leur prospérité, avant que la misère et les vices de la civilisation ne les eussent dégradés, les Indiens avaient grand soin de leur corps.

À l'époque où la Prairie tout entière était leur libre domaine, ils restaient autant qu'ils le pouvaient au voisinage des rivières ou des lacs et là, matin et soir, hommes, femmes et enfants venaient se baigner et se laver.

De plus, malgré le peu de moyens dont ils disposaient, ils avaient imaginé de véritables bains de vapeur, dont l'usage était général et permanent.

Une habitation spéciale y était consacrée. C'était la *sweat lodge*, l'étuve, consistant en une tente basse, recouverte de peaux et de couvertures épaisses, de manière à empêcher l'air de s'y renouveler.

[103] Le baigneur y pénétrait, dévêtu, et s'asseyait auprès d'une cuve d'eau.

Pendant ce temps, on faisait chauffer à l'extérieur de grosses pierres, qu'on roulait une à une sous la tente. A mesure qu'elles entraient, il versait dessus de l'eau, qui se vaporisait. Bientôt un nuage humide et chaud emplissait la loge où l'air devenait suffocant. Le patient y demeurait tout de même, buvant une grande quantité d'eau pour remplacer et provoquer la sueur qui ruisselait abondamment de son corps.

Enfin, quand cette situation avait suffisamment duré, il sortait en hâte et courait se précipiter dans la rivière parfois glacée, car cet usage se pratiquait aussi bien en été qu'au plein cœur de l'hiver.

À sa sortie de l'eau, ses compagnons le frictionnaient vigoureusement, tandis qu'il s'enveloppait de chaudes couvertures. L'opération se terminait par une onction de graisse d'ours, destinée à assouplir les muscles et à maintenir le bon fonctionnement de la peau.

Parfois, la graisse était remplacée par ce mystérieux « baume des Senecas » dont l'Indien était alors seul à tirer parti et dont il n'aurait dû, pour sa tranquillité future, jamais révéler l'existence aux Blancs, car ce produit n'était autre... que le pétrole !

L'hygiène la plus moderne n'aurait rien à reprocher à ce traitement, parfaitement sain, sinon un peu rude. Malheureusement, dans leur désir de vaincre en eux toute défaillance physique et de s'habituer à la souffrance, les Indiens poussaient beaucoup plus loin les épreuves qu'ils imposaient à leur chair et finissaient par se soumettre à de véritables tortures, qu'ils mettaient tout leur orgueil, à subir sans une plainte, mais où, il leur arrivait, très rarement d'ailleurs, de laisser leur vie et qui, en tout cas, loin de les rendre plus forts, ne faisaient que les affaiblir.

Nous aurons à décrire bientôt ces tragiques cérémonies. Revenons à l'éducation des guerriers

L'adolescent n'avait droit à ce titre qu'a « près avoir fait preuve de son courage en présence de l'ennemi et, dans [104] la plupart des tribus, après en avoir abattu un de sa main.

Ce résultat ne se faisait généralement pas attendre. Pour ces nomades toujours en éveil, la guerre n'était pas une opération très différente de la chasse. C'était une chasse à l'homme, une lutte rapide qui procurait par la force ce dont on avait besoin. Aussi le jeune homme ne tardait-il pas à faire ses premières armes. A l'âge de quatorze ans, Sitting Bull, le célèbre chef sioux, avait déjà combattu un Indien Crow et l'avait tué !

Ce genre de vie entraîne beaucoup de conséquences qui modifient profondément le caractère de la race. Le nomade passe tour à tour par des périodes de grande activité et d'autres de grand repos. Il a beaucoup de loisirs, mais, à certains moments, il doit fournir un effort considérable. C'est donc un être totalement différent du cultivateur sédentaire, dont le travail patient contre la nature s'exerce avec régularité et monotonie, sans répit, mais sans crises, qui a l'esprit, comme le corps, toujours occupé aux mêmes besognes, et qui, une fois qu'il connaît son métier, n'a plus besoin de le perfectionner, mais entretient son activité par la force des choses, sans la surexciter à certaines heures et, à d'autres, la soutenir par des moyen artificiels.

Tout autre est le chasseur errant. On pourrait le comparer aux grands félins. Indolents et paresseux, en apparence, quand ils se reposent, ils deviennent d'une agilité, d'une souplesse, d'un courage, d'une ardeur extraordinaires quand ils se lancent à la poursuite d'une proie. Mais il faut que le résultat soit vite obtenu : s'ils manquent leur coup, ils s'en retournent dormir.

Qu'on ne se trompe pas cependant sur ce sommeil. Il est léger, méfiant, subtil, aux aguets de tout ce qui se passe. Que la moindre alerte le trouble, il disparaît pour faire place à une attention éveillée, à qui rien n'échappe plus.

Ainsi nos Indiens. Quand ils ne sont pas en expédition de guerre ou de chasse, à quoi s'occupent-ils ? Ils ne cultivent pas. A quoi bon ? Avant que la récolte soit sur pied, [105] ils seront partis. Aussi, ont-ils très peu le sens de la propriété. La conséquence est qu'ils sont assez facilement voleurs. C'est là un de leurs grands défauts, un de ceux qu'on leur reprochera le plus, et avec raison. Mais il faut songer qu'ils volent, sans comprendre qu'ils font mal. Au contraire, ils se glorifient de leur exploit. Voler un cheval est bien. En voler dix est mieux. C'est prouver qu'on est adroit, subtil, rusé. Il est bien plus difficile de s'emparer d'un animal gardé dans un enclos ou attaché à un piquet, près d'une tente occupée par des hommes en armes que, d'abattre un bison dans la plaine ou un cerf dans la forêt. Et c'est une chasse comme une autre, dont on ne comprend pas qu'il y ait lieu d'être honteux.

Aussi, de tout temps, les grandes tribus nomades se pillent-elles volontiers les unes les autres, sans attendre que les Blancs deviennent leurs communes victimes. Et la facilité avec laquelle on peut faire main basse chez ceux-ci n'est qu'un encouragement à s'attaquer de préférence à eux !

C. - Le langage par signes

[Retour à la table des matières](#)

Cette nécessité du silence a fait imaginer à l'Indien Peau-Rouge un langage par signes à l'aide duquel il peut exprimer tout ce qu'il veut, sans proférer un son.

Cet usage a une autre utilité pour l'Indien nomade. C'est qu'avec la diversité des peuplades fréquentant les mêmes parages et parlant des langues absolument différentes, il faut, lorsqu'on rencontre un étranger, pouvoir engager la conversation, se présenter à lui et savoir qui il est, pour éviter, dans la plupart des cas, des conflits désagréables.

Aussi chaque tribu, chaque clan, a-t-il son signe particulier, dont chaque membre se sert pour se désigner de prime abord : le Cheyenne (doigts coupés)

fera le geste de couper ses doigts ; le Comanche (serpents) imitera le glissement du reptile ; l'Apache se frotte l'annulaire gauche avec l'index de la main droite, etc...

[106] Mais la conversation ne s'arrête pas là. De même que notre *Code international de signaux* permet à deux navires, en hissant trois ou quatre pavillons, d'échanger des milliers de phrases qui expriment tout ce que des hommes qui se rencontrent peuvent avoir à se dire, de même, - et à plus forte raison puisque les nécessités de leur existence sont beaucoup plus simples que les nôtres, - les Peaux-Rouges peuvent-ils se parler et se comprendre pendant des heures, rien qu'avec des gestes de mains. C'est en somme un langage de sourds-muets, mais où le geste exprime l'idée et non le mot, qui ne servirait à rien, puisque la langue n'est pas la même ⁷.

Le système de signalisation comportait d'autres développements. On pouvait aussi converser à distance, soit dans le temps, soit dans l'espace, grâce à certaines conventions qui variaient parfois selon les tribus, mais étaient généralement comprises de l'ensemble des Nations.

Une catégorie de ces signaux peut se comparer à la première ébauche de nos poteaux indicateurs ou de nos pancartes de tourisme. Ce sont les « Signes de la Piste » ⁸.

Voici tout d'abord la *simple piste*, elle est faite de *touffes d'herbes liées sur le sol* ou de deux ou trois *pierres posées les unes sur les autres*. Voici, aussi, les marques faites au couteau à scalper ou au tomahawk sur les *troncs des arbres*, en leur enlevant quelques pouces d'écorce, et qui selon leur place ou leur nombre, donnaient des indications diverses.

⁷ Dans son évolution, le langage par signes paraît avoir suivi les mêmes progrès que le langage parlé en allant graduellement du représentatif au conventionnel, de l'image au symbole, mais restant surtout « représentatif », « pantomimique » et ayant des rapports avec le « caractère » prédominant de l'objet dans sa forme, son aspect, son but.

Les signes sont faits presque tous avec les mains, tantôt avec une seule, tantôt avec les deux.

Les Corbeaux, Cheyennes et Kioways sont les plus experts dans l'usage du langage par signes.

⁸ Voir page 302, planche 8.

C'est par une *touffe d'herbe jetée en travers de la piste* que l'Indien prévenait d'un *danger*. *Trois touffes d'herbes* annonçaient un *avertissement important*, de même que [107] *trois pierres superposées*, ou encore une *touffe d'herbe à l'extrémité d'une branche enfoncée dans le sol*. Cette touffe a son utilité particulière, elle sert de date, car l'Indien reconnaîtra aisément depuis combien de temps elle a été coupée.

Les Corbeaux, les Winnebagos et autres ajoutent à, ce signe une perche fendue, supportant une pierre plate, dont la pointe indique la *direction à suivre*.

Une *perche inclinée sur un petit bâton fourchu* indique la *direction prise* : *plus* le bâton fourchu est *près* de l'extrémité indicatrice, plus la distance à franchir est grande. Si d'autres bâtons fourchus supportent la perche, c'est pour les Indiens encore autant de jours à marcher.

Le signe des *bâtons alignés et enfoncés dans le sol*, et dont le plus long indique la *direction prise*, est employé par les Mandans.

Nous avons campé ici parce que l'un de nous était malade est simplement indiqué par *un tas de cailloux*.

L'origine de ce signe vient des « bains de vapeurs ». Le tas de cailloux est ce qui reste de celles qui, chauffées, recevaient de l'eau pour faire de la vapeur

Nous voici dans une région desséchée ; et vos pieds se trouve un *cercle formé par des pierres*. Suivez la pointe tranchante de la pierre éclatée qui gît au centre, vous trouverez une *source* non loin de là. A moins que, pour varier les effets, cette pierre ne repose sur un léger monticule de cailloux, comme il est fréquent d'en trouver en Arizona.

Si, une *rivière* est *poissonneuse*, ceux qui vous ont précédés, et qui ne sont pas égoïstes, ont accroché à une branche une quantité de bois ou d'écorces.

Enfin, des signes connus de tous, signalent la *venue* des bisons ou le *passage des antilopes*. Tel autre déclare la *guerre*, invite à la *paix* ou réclame le *paiement des dettes*. Et ainsi de suite. On arrivait ainsi à donner des renseignements très compliqués, à raconter une histoire entière, qu'il ne s'agissait que de ne pas traduire à contre-sens ! Mais les conventions étaient si bien établies que cette éventualité ne se présentait guère.

[108] Enfin, les Indiens avaient également imaginé la télégraphie optique et même le téléphone. N'est-ce pas en effet la première idée du « Morse » que leurs signaux de fumée ? On sait en quoi ils consistaient. On allumait un feu qu'on recouvrait d'herbes humides de façon à ce que s'élevât une colonne de fumée visible de loin. Puis, en masquant ou en découvrant celle-ci tour à tour, à l'aide d'une couverture et selon divers rythmes convenus, on traçait dans les airs toute une série de « longues » et de « brèves », qu'un spectateur éloigné pouvait interpréter. La nuit, l'herbe humide était remplacée par du bois sec, dont la flamme claire permettait, par des procédés analogues, d'alterner les éclats avec les éclipses, à la manière des phares, et de propager ainsi au loin une nouvelle ou un avertissement.

Quant aux signaux phonétiques, ils étaient produits par le tambour, Ils n'étaient d'ailleurs pas particuliers aux Peaux-Rouges, toutes les nations du monde ayant de tout temps, et aujourd'hui encore, utilisé ce procédé.

D. - Cérémonies religieuses

[Retour à la table des matières](#)

Si, pris individuellement, l'Indien exprime plutôt sa foi par des méditations silencieuses et des rêveries solitaires, la communauté, au contraire, aime à se réunir à toute occasion en des manifestations tumultueuses, organisées selon des rites précis et immuables, soit qu'il s'agisse de demander au Grand Esprit quelque faveur ou quelque secours, soit qu'on lui rende des actions de grâces, soit encore qu'on élève des néophytes à quelque degré d'initiation supérieure, soit enfin qu'on célèbre quelque grand événement : départ pour la chasse ou pour la guerre, victoire, funérailles, etc...

Il faudrait plusieurs volumes, dont chacun serait plus gros que celui-ci, pour décrire avec quelque détail l'ensemble de ces cérémonies. Non seulement elles sont nombreuses et variées, mais chaque tribu a les siennes. Dans l'obligation de nous borner et plutôt que de nous résumer [109] en une sèche nomenclature, nous préférons nous étendre un peu plus sur deux ou trois exemples choisis parmi les plus caractéristiques, en laissant délibérément de côté les autres. Aussi bien, ceux-ci ne feraient-ils souvent que répéter, à quelques variantes près, les premiers. Car

si ces fêtes religieuses sont innombrables, la façon de les célébrer ne varie guère. Et la danse, les incantations des sorciers, les épreuves plus ou moins sanglantes en demeurent toujours les exclusifs éléments.

Voici par exemple, résumée d'après Catlin qui en fut le témoin oculaire, l'étrange et tragique fête expiatoire de l'O-Kié-Pa, chez les Indiens Mandans, établis à cette époque (1832) sur la rive gauche du Missouri.

L'auteur, depuis longtemps, avait entendu parler de cette cérémonie.

... « Tout en dessinant le portrait d'un chef, raconte-t-il, je demandai à mon modèle à quelle époque elle aurait lieu.

- Aussitôt, me répondit-il, que les feuilles des saules seront épanouies.

- Les feuilles des saules ? Quel rapport ont-elles avec votre fête ?

- L'oiseau porta alors un rameau de saule au Grand Canot, et les feuilles en étaient nouvelles. »

Catlin s'étonna à juste titre de retrouver ici notre histoire biblique du déluge, car l'oiseau, comme il l'apprend plus tard, est, ici aussi, la colombe. Et c'est bien en commémoration de cet événement que la fête est donnée, puisqu'au milieu du village l'arche est grossièrement figurée. Elle contient dans ses flancs de mystérieuses « choses de médecine » que seuls les sorciers ont droit de contempler.

À cette cérémonie se rattache aussi la célébration de la date de l'année où les bisons reparaissent. On fera, par la même occasion, l'initiation des jeunes hommes arrivés à la virilité.

Le jour en est enfin venu.

Dès l'aurore, le Grand Sorcier de la tribu se hisse sur [110] le toit d'une hutte et annonce la venue extraordinaire de « Nou-Mohk-Muck-a-Nah » qui n'est autre que le premier homme.

Il paraît, en effet, venant du couchant.

C'est un vieillard qui paraît centenaire. Il est vêtu d'une robe faite de quatre peaux de loups blancs.

Il porte un calumet dans sa main gauche. Il s'avance rapidement.

Les chefs, le visage peint en noir, l'accueillent. Il les harangue alors, leur rappelle que, seul de la race humaine, il échappa jadis au déluge, en se réfugiant dans le « Grand Canot » qui s'était arrêté enfin sur le sommet d'une haute montagne du couchant. Lui-même venait ouvrir la loge de Médecine pour que son peuple pût offrir aux eaux les sacrifices qui empêcheraient le retour du cataclysme.

Il entre ainsi dans la maison sacrée, s'y enferme, tandis que chaque membre de la tribu se barricade chez soi, avec défense d'en sortir.

Après une journée marquée de divers incidents qu'il serait trop long d'énumérer ici, le vieillard, le lendemain à l'aube, reparaît sur le seuil et invite à venir le rejoindre les jeunes hommes qui veulent devenir guerriers.

« Quelques instants après, continue Catlin, une cinquantaine de jeunes gens formaient devant la loge sacrée un merveilleux groupe. Leurs corps étaient entièrement nus, mais enduits de la tête aux pieds d'argile de diverses couleurs, blanche, rouge, jaune, bleue ou verte. Ils portaient au bras le bouclier de cuir de buffle, l'arc dans la main gauche, le sac de médecine dans la droite. Ils se rangèrent derrière Nou-Mohk-Muck-a-Nah, prirent place le long des parois, y suspendirent l'arc et se couchèrent sur le sol. »

Catlin, qui a gagné les bonnes grâces du Sorcier en faisant son portrait, est admis dans la loge et peut ainsi assister à toute la cérémonie.

« Le Grand Maître se coucha alors près du foyer, au centre de la hutte, la pipe de médecine à la main. Puis il se mit à implorer le Grand Esprit, tout en surveillant les[111] néophytes qui, *pendant quatre jours et quatre nuits*, ne devaient ni manger, ni boire, ni dormir !..., Cette veillée des armes symbolisait, d'après la tradition', la « rentrée des eaux dans leur lit ».

« L'aspect de la loge était étrange et pittoresque. Sur le sol, couvert, comme les parois, de branches de saule et d'herbes odorantes, étaient rangés symétriquement des crânes d'hommes et de bisons. Près du sorcier se trouvaient quatre outres, objets de la plus profonde vénération... D'une contenance de quinze à vingt litres, elles étaient faites en peau de fanons de bisons et assemblées de manière à figurer, autant que possible, une grande tortue renversée sur le dos. Chaque outre était pourvue d'une sorte de queue en plumes de corbeau. Une baguette, destinée aux musiciens, était là pour marquer le rythme de la danse. Notons également, à côté de ces *Ile-ti-ka* ou tambours, deux autres instruments de musique également importants, sortes de crécelles de cuir séché, en forme de gourdes.

« Les outres paraissaient très anciennes. Les Mandans m'affirmèrent qu'elles contenaient de l'eau depuis le déluge et je ne pus arriver à connaître l'époque où on les avait remplies. A plusieurs reprises, j'offris jusqu'à la valeur de cent dollars en marchandises, en échange d'un de ces étranges tambours. Mais c'étaient là « choses de médecine », qu'on ne pouvait me vendre à aucun prix.

« Tel fut l'aspect intérieur de la loge pendant trois jours et une partie du quatrième. Pendant ce temps, au dehors, la tribu célébrait d'étranges et bizarres cérémonies, dont la plus curieuse fut sans doute la *Bel-lohk-napick*, danse qui, paraît-il, assurait le passage des bisons pendant toute l'année...

« Les acteurs de ce sauvage ballet étaient huit Mandans revêtus de peaux de bisons encore garnies de leurs cornes et de leurs queues. S'efforçant de se maintenir dans une position horizontale, ils imitaient parfaitement les mouvements de l'animal. La tête leur servait de masque et ils regardaient par les trous des yeux. Entièrement nus, ornés [112] des mêmes peintures, ces hommes produisaient un effet réellement extraordinaire. Le torse, les membres et la tête étaient peints en noir, rouge et blanc. Deux anneaux colorés soulignaient toutes les articulations, même celles des mâchoires, des doigts et des orteils. Sur le ventre était tracé un visage d'enfant, le nombril représentant la bouche. Ils portaient autour des chevilles une touffe de poils de bison. Ils tenaient une crécelle de la main droite et, de l'autre, un bâton long de six pieds. Enfin, attaché étroitement sur le dos, un fagot de branches de saule, de l'épaisseur d'une gerbe de blé, complétait ce bizarre costume.

« Nos huit personnages, ainsi déguisés, se placèrent en quadrille des quatre côtés de l'archer figurant ainsi les quatre points cardinaux. Bientôt, parurent, entre chaque couple, de nouveaux acteurs, bâton et crécelle à la main, exécutant les mêmes pas. Ces derniers arrivants, au nombre de quatre, n'avaient pour tout costume, qu'un somptueux pagne fait, comme la coiffure, de peaux d'hermines et de plumes d'aigle. Deux d'entre eux, représentant la nuit, étaient peints en noir à l'aide d'un mélange de graisse et de charbon. De multiples taches blanches figuraient sur leur corps les étoiles. Les deux autres, aussi rouges que pouvait le permettre le vermillon, sillonnés verticalement de raies blanches, image des rayons du matin, symbolisaient le jour. »

Autour de ces principaux danseurs, l'auteur observe la présence d'une foule d'autres « animaux », ours, aigles, antilopes (ce sont de petits garçons barbouillés

de jaune, à l'exception de la tête qui est peinte en blanc. Ils portent des queues en poil de daim), cygnes, serpents, castors, vautours, loups, etc. Tous ces acteurs se démènent en imitant leur modèle et jouent de véritables scènes, sans s'interrompre de chanter. Notons ici, avec Catlin, que ces chants sont des incantations de médecine dont le sens est incompréhensible aux chanteurs mêmes et n'est compris que de quelques rares initiés. Nous nous trouvons donc bien assister à une cérémonie purement religieuse, où le jeu profane ne prend aucune part.

[113] « Il est impossible, continue l'auteur, qui vient d'assister à la toilette des acteurs, de se faire idée de l'effet de ces peintures sur ces corps nus. Aucune description ne saurait exprimer l'étrange beauté de ces hommes aux formes de statues, peints de toutes couleurs, couchés en groupes, ou se déplaçant avec rapidité. »

Pendant ce temps, ne l'oublions pas, les cinquante néophytes attendent, dans le silence et le recueillement, l'heure des épreuves. Tandis qu'ils veillent, les vieillards les encouragent - « Depuis le début de la fête, leur disent-ils, on a provoqué le Mauvais Esprit. Et il n'a pas osé paraître ! »

Mais voici que justement, le matin du quatrième jour, les cris terrifiés des femmes annoncent sa venue. Il apparaît. C'est O-Ke-Hee-Di, le hibou. Il est noir, avec des mouchetures blanches. Des cercles blancs entourent ses yeux. Des dentelures lui font autour de la bouche des crocs monstrueux. Il tient un long bâton terminé par une boule rouge qu'il fait glisser sur la terre en courant.

Tout le monde se sauve à sa vue. Il poursuit surtout les enfants et les femmes. A chaque tentative, l'O-Kie-Pa Kasie-Ka s'interpose, brandissant le calumet sacré, et le repousse.

Mais, à la fin les femmes s'en mêlent, se jettent toutes à la fois sur l'ennemi, le battent, arrachent sa baguette, s'en partagent les morceaux, le chassent loin du village, s'en reviennent en triomphe. Et l'amazone qui s'est emparée la première du bâton symbolique, harangue la foule : la force créatrice désormais lui appartient. Elle possède le pouvoir de vie et de mort. Elle est la mère des bisons et peut comme elle veut les appeler ou les empêcher de venir.

En récompense, elle réclame la plus belle robe, pour conduire ce soir la danse du Festin des Bisons.

L'O-Kie-pa Ka-sie-Ka accède à sa demande

- Jeune femme, lui dit-il, tu as aujourd'hui conquis la gloire. Il t'appartient de conduire la danse ce soir !

Cette partie de la fête de l'O-Kie-pa est ici terminée, au matin du quatrième jour.

[114] Donnons de nouveau la parole à l'auteur pour la description des tragiques cérémonies qui vont suivre.

« La paix ramenée au dehors, il fallait s'occuper maintenant des néophytes couchés le long des murs de la loge, affaiblis et amaigris par l'insomnie et le jeûne pendant ces trois jours et demi.

« Deux hommes étaient placés près du centre de l'enceinte. L'un, armé d'un large couteau, pointu mais à tranchants émoussés de manière à procurer le plus de souffrance possible, se tenait prêt à pratiquer dans la chair des néophytes les incisions rituelles. L'autre portait les chevilles de bois, épaisses d'un doigt et pointues des deux bouts, qu'il attendait de pouvoir insinuer dans les plaies, dès que son acolyte en aurait retiré le couteau.

« Les deux bourreaux, probablement sorciers, étaient peints en rouge, avec la tête et les pieds noirs. Celui qui tenait le couteau et qui devait toujours rester inconnu de ses victimes, avait un masque sur le visage. Son corps, comme celui de son compagnon, était couturé de cicatrices, soulignées avec soin de couleurs vives, preuve irrécusable que, lui aussi, avait subi jadis les mêmes tortures.

« Un des jeunes gens enfin se leva et se traîna vers ces hommes. L'opérateur, lui pinçant successivement, entre le pouce et l'index, la peau et la chair de l'avant-bras, du coude, puis des jambes, au-dessus et au-dessous du genou, les perfora lentement de son couteau et termina par la poitrine et les deux épaules.

« En se livrant au supplice, plusieurs de ces malheureux, me voyant prendre des notes, me faisaient signe de les observer attentivement et s'assayaient devant le bourreau sans qu'aucun de leurs muscles ne parût trembler. Ils me regardaient en souriant, tandis que la lame pénétrait dans leur chair avec un sourd crissement qui me faisait frissonner, cependant qu'un nuage humectait mes yeux, à la vue du sang qui ruisselait sur leur corps.

« Quand les chevilles de bois furent implantées en travers des incisions, on amena du haut du wigwam une corde de peau brute, dont on at-

tacha solidement une extrémité aux [115] taquets du dos ou de la poitrine des suppliciés. Chacun d'eux tenait dans la main gauche son sac de médecine ; le bouclier était accroché aux chevilles du bras droit. À celles des avant-bras et des jambes, on suspendit un crâne de bison, destiné à empêcher le malheureux patient de se débattre. Puis, sur un signal donné en frappant sur la corde, des hommes placés sur le toit le hissèrent à trois ou quatre pieds du sol, de manière que les objets accrochés puissent flotter librement~ Et un autre personnage, peint également en rouge, mains et pieds noirs, armé d'une courte perche commença à faire tourner le pendu sur lui-même... .

« Le mouvement de giration, lent d'abord, s'accéléra rapidement et ne prit fin que lorsque la victime fut complètement évanouie. Or, les atroces supplices que venaient de subir les néophytes, le couteau, les chevilles, la pendaison même, ne leur avaient pas arraché un gémissement, un soupir. Mais, dès les premiers tournolements, ils commencèrent à supplier le Grand Esprit, lui demandant la force de supporter sans mourir leurs atroces tortures. Je ne saurais décrire le son navrant de ces cris qui me déchiraient l'âme et qui s'éteignaient peu à peu, à mesure que le patient perdait connaissance. Il ne m'a pas été possible d'obtenir la traduction de ces prières. Mais toutes m'ont paru semblables. Je suppose qu'elles font partie du rituel de la cérémonie.

« Lorsqu'inanimés, inertes, la tête renversée en avant ou en arrière, la langue hors de la bouche, les malheureuses victimes furent pareilles à des cadavres, tandis que les spectateurs criaient : « Mort ! mort ! », les bourreaux qui les faisaient tourner frappèrent sur la corde qu'on amena aussitôt. La durée de la pendaison avait été de quinze à vingt minutes...

« Après cette horrible épreuve, où ils se soumettaient par deux ou trois à la fois, un homme venait retirer des corps étendus celles des chevilles où la corde était attachée et qui, insérées sous les muscles du dos ou de la poitrine, avaient supporté tout le poids du patient. Les autres restaient fixées dans la chair.

[116] « Ces jeunes gens, gisant sur le sol, semblaient d'affreux cadavres. Il était interdit aux assistants de leur porter secours : ne possédaient-ils pas en ce moment l'incalculable privilège d'avoir placé leur vie sous la garde du Grand Esprit ? Au Grand Esprit seul appartenait de-leur donner la force de se lever et de marcher.

« À peine l'un de ces malheureux pouvait-il se soulever qu'il se traînait vers une autre partie de la loge, où un homme masqué, peint en rouge, avec les mains et les pieds noirs, se tenait assis, armé d'une hachette, près d'un crâne de bison. Le patient tendait alors le petit doigt de la main gau-

che et le vouait au Grand Esprit en le remerciant à voix haute d'avoir entendu ses prières et préservé sa vie, pendant l'épreuve terrible. Puis il le posait sur un billot où, d'un coup de hache, on le lui tranchait aussitôt. J'ai même pu voir plusieurs de ces jeunes gens présenter immédiatement après l'annulaire, ne conservant que les trois autres doigts pour tenir l'arc, seule arme qu'on porte de la main gauche. On m'a présenté des guerriers et des chefs qui avaient fait également le sacrifice du petit doigt de la main droite, ce qu'on considérait comme une action beaucoup plus méritoire. Et des hommes réputés pour leur courage m'ont fait voir sur leur poitrine et sur leurs membres de nombreuses cicatrices prouvant qu'à plusieurs reprises ils s'étaient volontairement soumis à ces horribles supplices !...

« Dès que six ou huit de ces jeunes gens avaient passé par cette série d'épreuves, on les faisait sortir de la loge, gardant toujours, accrochés à leurs taquets, les crânes de bisons qui traînaient derrière eux. Et on les soumettait à de nouvelles et sans doute plus atroces tortures.

« Cette nouvelle phase de la cérémonie, *l'Ieh-Kinah-ka Na-Pick*, c'est-à-dire la dernière course, avait lieu en présence de toute la tribu. Les acteurs de danses, débarrassés de leurs masques, coiffés de plumes d'aigle, attendaient, en cercle, unis par des guirlandes de saule. Ils poussèrent des cris aigus et se mirent à tourbillonner autour du Grand Canot avec une incroyable rapidité. [117] Quant aux suppliciés, encore tout couverts de sang, on les plaça en cercle, à égale distance les uns des autres, à l'extérieur de la ronde. Deux jeunes hommes, taillés en athlètes, peints mi-partie de bleu et de rouge, tenant à la main une verge de saule, s'approchèrent de chaque néophyte, le saisirent par les lanières accrochées aux poignets et l'entraînèrent autour de l'arche, dans une course éperdue. Les crânes et les fardeaux suspendus aux chevilles de bois bondissaient sur le sol, parmi les clameurs des danseurs et de la foule hurlant à tue-tête pour étouffer les plaintes que pouvaient laisser échapper les malheureux, dans l'excès de leurs souffrances. Il n'en était pourtant pas un d'entre eux qui ne se fit un point d'honneur de courir le plus longtemps possible et de se relever le premier après l'évanouissement. Mais leur épuisement était tel que presque tous s'écroulèrent avant d'avoir parcouru la moitié du cercle. Leurs bourreaux ne les traînaient pas moins sans pitié, le visage dans la boue, jusqu'à ce que tous les poids attachés à leurs plaies eussent été brutalement arrachés.

« Cette suprême torture était nécessaire : les glorieuses cicatrices dont ils étaient si fiers ne se seraient pas produites si on avait seulement extirpé la cheville par un des trous. Il fallait une déchirure des chairs pour provoquer une plaie de plus d'un pouce de longueur. Parfois même, la cheville était si profondément enfoncée dans la chair que pour l'en arracher en dé-

chirant les tissus, les spectateurs marchaient sur les crânes de bisons, tandis qu'on entraînait le patient à toute vitesse.

« Délivré enfin de toutes ses entraves, pareil à un cadavre lacéré, le malheureux supplicie demeurait inerte sur le sol et les deux tourmenteurs, jetant leurs branches de saule, s'enfuyaient à toutes jambes dans la Prairie, comme pour échapper au châtement.

« Quant aux néophytes, personne n'eût osé les secourir. De nouveau, ils étaient placés sous la garde du Grand Esprit et restaient gisant à terre jusqu'à ce que l'Esprit leur accordât la force de se lever. On les voyait alors, [118] ruisselants de sang, s'en aller en trébuchant à travers la foule et regagner leur wigwam, où probablement on pansait leurs blessures et où ils pouvaient enfin réparer leurs forces par la nourriture et le sommeil...

« ... Je n'eus garde d'oublier de m'informer si ces terribles épreuves n'avaient jamais de suites fâcheuses pour les adolescents qui les subissaient. mais les souvenirs de la tribu n'évoquaient qu'un seul cas de mort en cette occurrence. Le cadavre était demeuré trois jours étendu sur le sol sans que ni parents ni sorciers aient osé y toucher. Tous espéraient que le Grand Esprit le ranimerait. La victime, d'ailleurs, leur semblait moins à plaindre qu'à féliciter. Le Grand Esprit, sans aucun doute, en avait décidé ainsi pour le plus grand bien du jeune homme.

« Quand le dernier patient fut sorti de la « médecine lodge », le grand sorcier y rentra seul, rassembla les instruments tranchants qu'on y avait déposés et se rendit sur la rive du Missouri, accompagné de toute la tribu. Avec force cérémonies, il fit aux eaux du fleuve une offrande propitiatoire, en précipitant tous ces objets, du haut d'un rocher, dans des profondeurs qui les garderaient toujours. Puis il convia toute la peuplade à rendre grâces au Grand Esprit.

« Ainsi finit l'Okiepa. »

Mais il reste à célébrer ce fameux « festin des Bisons » dont l'auteur a parlé précédemment. Cette cérémonie s'organise en effet. La femme qui a désarmé le Mauvais Esprit reçoit le gouvernement suprême de la tribu et les chefs s'effacent complètement devant elle. On s'assemble autour de l'arche pour la danse. Ce sont les acteurs de la danse des Bisons qui auront ici le rôle principal, ainsi qu'une dizaine de jeunes femmes choisies par la femme-chef. On commence la fête par un festin. Mais elle ne tarde pas à dégénérer en orgie, réglée d'ailleurs selon des rites

prévus, et qui se prolonge toute la nuit dans une débauche et un dérèglement indescriptibles.

La fête du soleil. - Nous nous sommes un peu longuement étendus sur cette cérémonie de l'O-Kie-pa, à cause [119] de l'intérêt qu'elle prend d'être décrite par un auteur tel que Catlin, qui sait décrire, et qui, témoin oculaire des faits, les relate avec la probité scrupuleuse d'un savant et la sûreté de vision d'un artiste. Mais les terribles épreuves auxquelles nous venons d'assister avec lui n'étaient pas une exception et n'étaient pas particulières à la tribu des Mandans. On peut dire qu'en règle générale toutes les peuplades des Plaines avaient des cérémonies analogues. En tout cas, chez les Sioux, chez les Cheyennes, chez les Pawnies, etc., il y avait des fêtes religieuses où les jeunes hommes se soumettaient volontairement à des tortures aussi affreuses que celles-là. Et nous en pourrions donner vingt récits identiques, rapportés par des témoins directs, et qui ne le cèdent pas en horreur à celui que nous venons de raconter.

Seule, chez les différentes tribus, la mobile de la fête varie. Chez les Sioux, par exemple, c'est à l'occasion de la *fête du soleil* qu'avaient lieu ces épreuves. Elle se célébrait au moment du solstice d'été, et réunissait tout l'ensemble des tribus de la nation, c'est-à-dire jusqu'à vingt et trente mille Indiens, aussi bien guerriers qu'enfants et femmes. C'est une femme qui était chargée de dresser en terre le poteau du soleil. Des jeunes filles l'accompagnaient. Elles avaient pour mission de dépouiller l'arbre destiné à ce rôle.

À l'aube, le poteau est dressé dans la plaine. Les guerriers lui font face, tournés vers le point où se lèvera le soleil. Ils se tiennent immobiles sur leurs chevaux, dans un silence absolu.

Mais, annoncé par une vaste clameur, l'astre paraît.

Les escadrons s'élancent. Chaque guerrier, en passant près de l'arbre, le frappe de sa lance, de son tomahawk, de ses flèches. Il arrive que, dans la furieuse mêlée, des armes manquent leur but, atteignent des chevaux, des hommes... Nul n'y fait attention.

L'arbre, déchiqueté, hachuré, tient toujours. Ce serait signe de malheur s'il s'abattait. Mais toutes les précautions ont été prises et il résiste victorieusement.

Quand tous les guerriers l'ont frappé, on le coupe au [120] pied et on le transporte au milieu du camp pour l'y dresser de nouveau en le soutenant par des haubans de cuir sur lesquels on jette des peaux de bisons ou d'élans, de façon à constituer une sorte de vaste tente.

Ce sont alors des danses, auxquelles prennent part les jeunes filles, et au cours desquelles les danseurs arrivent à un état d'épuisement et d'excitation qui les rend aptes à supporter les épreuves.

Celles-ci, en définitive, ont beaucoup d'analogie avec celles que nous avons vu subir par les Mandans. Même suspension aux chevilles sanglantes, même arrachement des plaies à la fin. Et, pour terminer, les initiés s'enveloppaient dans leurs manteaux et s'agenouillaient au seuil de la tente, les mains croisées sur leur poitrine d'où ruisselait le sang, inclinés en prières, devant la mort du soleil.

En résumé, on comprend que de telles épreuves étaient bien faites pour rendre ces hommes indifférents aux menaces du danger et impassibles devant la mort. Mais, toute considération de barbarie mise à part, elles avaient le tort d'affaiblir considérablement ceux qui s'y livraient et, cela, souvent au moment où ils avaient justement besoin de toute leur résistance physique pour aller au combat.

Nous verrons en effet, quand nous aborderons la partie historique, qu'une cérémonie aussi terrible, la *Ghost Dance*, ou danse de l'Esprit, était célébrée, aux temps modernes, à l'époque de la grande Révolte. Sans doute, elle fanatisait les guerriers qui se jetaient dans la bataille avec un mépris souverain du péril. Mais il en était d'eux ce qu'il en est du taureau de course, quand, tout sanglant du fer des banderilles et des lances des picadors, il fait face à l'espada, pour le duel final : il est vaincu d'avance, parce qu'il dépense ses forces suprêmes contre un ennemi qui possède encore la totalité de ses moyens.

Danses rituelles. - Quoi qu'il en soit, si les épreuves sanglantes de l'initiation étaient de règle presque générale chez nos tribus, toutes leurs cérémonies n'avaient pas ce caractère féroce. Il en était certaines qui révélaient chez ces peuples des mœurs beaucoup moins sauvages. Il y en [121] avait même qui se revêtaient d'une grâce poétique qui devait son charme aux symboles qu'elles représentaient et qui étaient tous plus ou moins empruntés aux phénomènes de la nature.

Ne citons, - car la liste en est interminable, - que l'une d'elles, choisie au hasard : la danse du nuage d'orage, par exemple.

Elle figure l'histoire du vent qui se lève et des nuées qui se forment dans la tempête.

Le nuage est ici représenté par une large peau de buffle, blanchie par le tannage, et portée par un jeune danseur.

Il commence à courir en écartant les bras et en faisant flotter derrière lui la couverture. Puis succèdent toute une série de figures, aussi compliquées que celles de nos plus savants menuets et où le « nuage », tantôt enveloppant le danseur, tantôt se levant tout droit au-dessus de lui, tantôt battant comme des ailes à ses côtés, évoque les tourbillons de la nuée saisie par l'ouragan, le vol d'aigle des lourdes brumes orageuses... En même temps, l'exercice démontre surabondamment l'étonnante force musculaire de l'acteur, qui, maniant à son gré l'épais cuir de buffle, garde la même aisance de mouvements que nos danseuses, agitant leurs voiles de gaze !

Pendant ces évolutions, le tambour accompagne la danse. Mais en même temps un chanteur fait entendre un étrange murmure, émis en gardant la bouche fermée, dont l'intensité varie d'une modulation très douce au grondement déchaîné d'une note grave d'orgue, pour s'achever en une clameur aiguë que soutiennent les coups précipités du tam-tam, L'effet en est très impressionnant.

À ce moment, le danseur tourbillonne sur lui-même en s'entourant des plis mouvants de la couverture. Il finit par s'abattre enfin sur le sol avec un grand cri, tandis que le nuage le recouvre en entier.

Toutes ces danses ont un caractère rituel, même celles qui s'exécutent à l'occasion d'une réjouissance. On sait que l'Indien Peau-Rouge, contrairement à la réputation qu'on lui a faite, est très gai, très joueur et très amateur de plaisanterie, [122] en dehors des moments où la nécessité le contraint à l'immobilité et au silence. Mais, au milieu même des bruyants plaisirs où il se complaît dans ses heures d'abandon, il ne s'y adonne pas au seul gré de sa fantaisie et continue de s'y soumettre à des règles traditionnelles, presque toujours inspirées par le sentiment religieux ou des croyances magiques. C'est ainsi d'ailleurs qu'agissent toujours les primitifs.

Aussi les danses interviennent-elles dans tous les événements ; de quelque importance de la vie indienne. Il y a des danses de guerre et de chasse, de médecine et d'amour, de triomphe et de mort. Certaines sont réservées uniquement aux femmes. D'autres sont mixtes. D'autres exécutées par les guerriers seuls... Enfin et surtout, il y a des danses propitiatoires, faites pour obtenir la faveur des dieux dans les conjonctures plus ou moins difficiles où peut se trouver la tribu.

La danse de la pluie. - L'importance acquise par ces manifestations liturgiques est telle qu'alors que la plupart des coutumes indiennes disparurent les unes après les autres devant la civilisation, les danses se sont conservées jusqu'à nos jours et s'exécutent encore actuellement, ce qui amène d'ailleurs des conflits fréquents avec les maîtres du pays.

Bien entendu, les Américains ont interdit depuis longtemps les cérémonies sanglantes, et ils ont raison. Mais il en est d'autres qu'ils voudraient faire disparaître pour leur propre sécurité et qui se maintiennent quand même. Telle est, entre autres, la fameuse *danse des serpents*, ou *de la pluie*, en usage chez les Indiens des Pueblos.

Elle s'exécute, chez les Hopis en particulier, au moment des grandes sécheresses et a pour but d'invoquer les dieux qui font la pluie.

Or, ces dieux ont pour messagers les terribles serpents crotales, les serpents à sonnettes, dont la morsure est mortelle et à qui on va réserver cependant le premier rôle dans la cérémonie !

On commence par les convoquer à l'assemblée en les [123] allant chercher dans leurs trous et en les recueillant dans un grand vase de terre sur lequel les sorciers font des incantations.

Puis, au rythme des chants et des tambours, un long défilé de danseurs s'avance, imitant par ses tours et ses détours la marche onduleuse des reptiles. En tête, vont les prêtres, couverts de leurs vêtements de parade et de leurs peintures symboliques.

Le rythme s'accélère, communiquant à tous une ardeur furieuse. Les sorciers alors s'approchent du vase sacré, s'emparent, avec une habileté toute professionnelle, des serpents, et, sans les blesser, les portent entre leurs dents !

Le reptile, appréhendé par le cou, ne peut mordre. Bon gré, mal gré, il prend part à la danse, en se démenant avec plus d'énergie encore que les guerriers.

Et la raison de cette promenade agitée est de leur faire entendre ce qu'on espère d'eux : la pluie. Eux seuls, froids habitants de la terre humide, doivent connaître les secrets qui la font tomber.

Quand on suppose qu'ils ont compris leur devoir, on leur rend la liberté.

C'est cette phase de la cérémonie qui soulève les protestations des autorités civilisées. Parce qu'à ce moment les serpents sont saisis par les danseurs et jetés vers tous les points de l'espace afin qu'ils puissent regagner leurs trous et y méditer à leur aise sur la nécessité de faire pleuvoir.

Malheureusement, le temps n'est plus où ces cérémonies se passaient en plein désert. Aujourd'hui, les danseurs sont entourés d'une nombreuse assistance de touristes, accourus de tous les pays de l'univers. Et ces hommes nouveaux, insensibles à la beauté des vieux mythes, ne trouvent aucun agrément à recevoir sur la tête, au moment où ils font manœuvrer leur kodak, non point la pluie souhaitée, mais une grêle d'énormes serpents, aussi irrités qu'ils peuvent l'être après un traitement pareil, et qui ne regagnent le sein de la sauvage nature qu'après [124] s'être fait un passage à travers plusieurs rangs de spectatrices frénétiques et de spectateurs affolés !

Telles sont, choisies entre cent, quelques-unes des scènes de la vie du désert.

Elles nous permettent de connaître un peu mieux ces Indiens qui sont demeurés si longtemps ignorés de nous et auxquels la civilisation a commencé à s'intéresser, en les jugeant autrement que de purs sauvages, au moment où ils allaient disparaître.

E. – L'art indien

[Retour à la table des matières](#)

La peinture. - Dans toutes les manifestations de son activité, le Peau-Rouge n'établit aucune différence entre la vie matérielle et la pensée, entre la réalité et le rêve. Cela provient du fait qu'il ne regarde pas, comme nous, le monde en specta-

teur, mais se trouve si intimement mêlé à son existence qu'il ne saurait s'en détacher pour l'observer en témoin. Tout, pour lui, dans l'univers est symbole. Et, quand il représente un objet, il ne conçoit pas qu'il en imite, par des signes, l'apparence, mais bien qu'il lui redonne une vie réelle et, pour ainsi dire, le crée une seconde fois.

Ce pourrait être là la simple conception d'un primitif, si, dans son effort pour reproduire l'objet pareil à ce qu'il est dans la nature, l'Indien faisait tout soit possible pour que l'image fût exactement semblable au modèle. Ainsi, nos ancêtres de l'âge de pierre peignaient ou sculptaient des chevaux ou des bisons dont le réalisme presque scientifique provoque aujourd'hui notre admiration. Mais il n'en est pas ainsi et, bien au contraire, le Peau-Rouge, à l'époque où nous entrons en contact avec lui, a poussé l'art de la stylisation à son degré extrême, à tel point qu'on a d'abord pris ses dessins pour de simples ornements géométriques jusqu'au jour où, par des comparaisons progressives, on s'est aperçu que ces lignes régulières, ces [125] expressions graphiques, ces assemblages d'angles, de traits ou de points avaient l'intention de figurer un être réel, et, dans la majorité des cas, un animal.

Cela n'est plus le fait d'une race encore dans l'enfance, mais d'une race au contraire très évoluée. Et c'est un argument de plus en faveur de la thèse qui lui attribue une antiquité si haute qu'à l'époque où nous la connaissons, elle a depuis longtemps dépassé le sommet de son développement et est entrée en décadence.

De ce fait, et si nous nous en tenons aux tribus des Plaines, l'art de l'Indien est essentiellement décoratif, du moins jugé par nos yeux. Nous admirons les broderies en soie de porc-épic d'une robe, les motifs en coquillages d'un collier, comme des ornements assemblés avec un goût parfois très sûr à seule fin de produire un effet agréable à la vue par l'harmonie, l'équilibre ou le contraste des formes et des couleurs. Mais, ce résultat n'est qu'une conséquence et non pas un but. En composant son décor, l'Indien exprime une idée et ne cherche pas un effet. C'est sa pensée qu'il reproduit et non pas sa sensation qu'il contente. Son art n'a pas pour objet une satisfaction esthétique. Ce n'est qu'un moyen de rendre visible sa songerie invisible, de la communiquer aux autres hommes et surtout aux Puissances de la Nature avec lesquelles il est constamment en relation.

À la base d'un tel art, on trouvera donc naturellement l'idée religieuse. Ce n'est pas pour qu'il soit beau, mais pour qu'il soit bon que l'ornement est tracé. Si la semelle de ce mocassin d'enfant est entourée d'un zig-zag vert et jaune, ce n'est pas pour qu'une telle bordure « fasse bien ». C'est parce qu'il s'agit en réalité d'une prière adressée au serpent à sonnettes, symbolisé par cette ligne anguleuse afin qu'il soit inoffensif pour celui que protège sa propre effigie.

À ce degré d'interprétation et de stylisation, il faut être initié pour pouvoir « lire » cette sorte d'écriture magique. C'est qu'à force d'être abstraite, elle ne peut varier indéfiniment ses moyens d'expression. L'ornement en forme de [126] croix, par exemple, si souvent figuré, peut signifier aussi bien un homme que les quatre points cardinaux, une étoile qu'un aigle. Ce n'est que par le choix des couleurs ou la combinaison avec d'autres signes qui expliquent celui-ci qu'on en peut dégager le véritable sens.

Aussi, l'art indien est-il rigoureusement traditionnel, à tel point que le sens primitif du symbole échappe parfois à ceux, ou plutôt à celles, qui le reproduisent aujourd'hui. Mais cette possibilité même de se tromper sur sa valeur fait qu'elles le respectent d'autant plus. Il a fallu quatre longs siècles de contact avec les Blancs pour qu'elles osent tirer parti de formes autres que celles dont les ancêtres s'étaient toujours servis.

On pourrait croire que cette stylisation, parvenue presque au degré d'une écriture hiéroglyphique, doit être utilisée par l'Indien pour raconter un fait. Il n'en est rien cependant et, dans cet ordre de choses, il a au contraire recours à un art purement réaliste. Une victoire sur l'ennemi, une chasse, un événement notable, seront consignés pour la postérité par une série d'images qui représenteront avec le plus de fidélité possible les phases de l'action. Les guerriers brandiront leurs armes, les chevaux galoperont, le gibier ou l'adversaire perdra son sang, avec un souci photographique de la vérité. C'est qu'ici il ne s'agit que d'un accident passager, particulier, dont les circonstances ne se retrouveront plus les mêmes. Il n'y a donc qu'à le représenter sous son aspect du moment et non sous sa forme immuable d'idée éternelle, quitte, si celle-ci s'y est trouvée mêlée, à en reproduire le symbole à côté de l'illustration.

Si les formes expriment l'idée, il en sera de même des couleurs.

Celles-ci, avec de nombreuses variantes d'ailleurs, selon les tribus, mais d'après des principes équivalents, sont apparentées aux quatre points cardinaux, ainsi qu'au [127] zénith, et au nadir. Le *rouge* est alors la couleur de l'aurore, de l'Est, Le *vert* appartient au Sud, dont les chaudes haleines font verdier la prairie, tandis que les froids du Nord la couvrent de son manteau *blanc* ; à l'occident se couche le soleil *jaune*. Le *bleu* lumineux du ciel resplendit au zénith. Au-dessous enfin s'ouvre l'abîme *noir*.

Ailleurs, ce sont les éléments qui déterminent le sens des couleurs. L'air invisible et qui transporte la clarté est blanc, la terre verte, l'eau bleue, le feu rouge. Ce sont là d'obligatoires analogies sur lesquelles il n'y a pas à insister.

La musique. - Les Peaux-Rouges faisaient usage d'un nombre très restreint d'instruments de musique. Le tambour était le principal avec quelques sistres en écailles de crotale, des sifflets, des flûtes, etc. ; tous ces objets servant surtout à rythmer le chant ou la danse et non à obtenir une mélodie.

Ces deux derniers arts étaient par contre cultivés dans toutes les circonstances possibles de la vie. Ils étaient, comme le reste, des manifestations religieuses et les chants de l'Indien s'adressaient bien plus aux dieux qu'aux hommes. Beaucoup étaient particuliers à chaque individu qui était seul à les proférer et que nul autre ne se fût avisé de répéter, du moins tant qu'il était vivant. De là cette impression de cacophonie qu'éprouvèrent les premiers observateurs en écoutant un groupe de guerriers chanter ensemble leur chant de guerre ou de mort. Chacun fait entendre celui qui lui est propre. Il n'en faudrait pas conclure cependant que l'effet produit est le même que si plusieurs Européens, par exemple, chantaient, en même temps, chacun une chanson différente ! La gamme restreinte, sur le mode mineur, de la musique indienne ne permet pas une grande diversité mélodique et chaque thème, construit aussi d'après des principes immuables, s'accorde d'autant plus avec le thème voisin que le rythme des instruments en dirige la mesure et détermine l'unisson.

Nous retrouvons donc là, une fois de plus, la tendance à l'individualisme si marquée chez notre Indien. Il faut qu'il [128] se distingue des autres ou se signale par une sorte d'héraldisme qui imprime partout son blason, par son totem, ses peintures, ses parures, son chant d'initiation, d'amour, de guerre ou de mort. Et

chacun de ces moyens d'expression s'applique si spécialement à sa personnalité que, selon une croyance répandue, ces mêmes chants peuvent se « désincarner » de leur auteur et se faire entendre encore lorsqu'il n'est plus. « Et on trouvera plus d'un conte sur la « voix chantante » du guerrier qui, étant mort en proférant sa chanson de mort, chante encore sous la forme d'une voix le lieu où il a achevé son destin au champ d'honneur » (Hartley B. Alexander).

Ainsi, savaient vivre et mourir ces hommes, que le lecteur connaît assez maintenant, nous l'espérons, pour que l'histoire chronologique des événements auxquels ils ont pris part soit susceptible de l'intéresser.

Revenons donc à eux au moment où l'arrivée des Blancs va troubler si profondément leur existence.

Jusqu'à ce moment, qu'a-t-elle été ? La liberté absolue, puisque l'espace était si vaste qu'il eût pu contenir une population dix fois supérieure sans que personne en souffrît, à condition de ne pas vouloir bouleverser de fond en comble des antiques usages, établis selon les lois de la nature.

Il faut songer en effet que le seul Texas actuel, petite portion de cette immensité, avec ses 275.000 milles carrés, atteint la superficie de la France réunie à l'Espagne. Et ce n'est qu'un morceau d'un territoire où il y a place pour tous et qui possède le sol le plus fertile du globe, arrosé de larges rivières, couvert de plantes comestibles, regorgeant de gibier. Le paysage y est admirable, depuis la chaude Floride jusqu'aux lacs vastes comme des mers, depuis les forêts vierges du Nord jusqu'aux riantes vallées de l'Est, depuis les montagnes dont on n'atteint pas le faite jusqu'aux plaines dont on ne voit pas la fin. C'est l'image, [129] sur terre, de ce Paradis des Grandes Chasses où les guerriers tombés dans les combats n'espèrent pas d'autre récompense que de retrouver là-haut ce qu'ils ont quitté ici-bas.

Mais ce sol où, de toute origine, fleurissait la sauge que le bison recherche, un jour, l'homme étranger venu d'Outre-Mer y va découvrir l'or et, bientôt après, le pétrole.

C'en est assez pour qu'il décide de le conquérir et d'y exterminer la Race, insouciante de ces fausses richesses, qui a l'audace d'y vouloir vivre encore et l'insolence d'y défendre sa liberté !

[131]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

2e partie

L'HISTOIRE

[Retour à la table des matières](#)

[132]

Carte de la réserve Sioux[Retour à la table des matières](#)

[133]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

2^e partie : L'histoire

Chapitre I

Les pionniers

Premiers contacts

[Retour à la table des matières](#)

Christophe Colomb, François Pizarre, Fernand Cortez, les premiers explorateurs et conquérants du Nouveau Monde, n'abordèrent pas les régions habitées par les peuplades dont nous nous occupons ici. Nous avons d'autre part cité, dans la première partie de cet ouvrage, les noms de Juan Ponce de León et de Lucas Vasquez de Aillon qui pénétrèrent, avant tous les autres, dans les territoires qui devaient plus tard faire partie des États-Unis d'Amérique. Et nous avons dit, de leur voyage, à peu près tout ce qu'il en fallait dire, à savoir que c'est par d'inutiles massacres que commencèrent les relations des étrangers venus d'Europe avec les Indiens.

Les résultats négatifs de l'expédition de ce second aventurier ne découragèrent pas les traitants d'esclaves qui, dès que le continent fut reconnu, allèrent au contraire s'y approvisionner à loisir de marchandise humaine. Le trafic devenant intéressant, Ponce de León, accablé cependant par les années, se décida à tenter une seconde fois l'expérience. Il repartit en 1521 pour la Floride. Vasquez de [134] Aillon, à son tour, réorganisa une expédition. Mais les Indiens savaient maintenant à quoi s'en tenir : de León, blessé d'une flèche, mourut peu de jours après à Cuba. Et Vasquez fut tué en même temps que deux cents de ses compagnons, avant même d'avoir pu atteindre la région qu'il avait reconnue, lors de son premier voyage.

Cette pointe de la Floride devenait malsaine pour ses visiteurs qui commençaient à y être trop bien connus. C'est pourquoi, en 1527, Narváez préféra suivre une autre direction et chercher une contrée où la renommée des Blancs ne fût pas parvenue encore. Il découvrit ainsi la baie de Pensacola, dans le golfe du Mexique, et débarqua sur cette partie du territoire qui est aujourd'hui l'Alabama. Il remonta jusqu'aux monts Apalaches, eut peu de démêlés avec les Indiens et périt, au retour, dans une tempête. Mais un de ses lieutenants, Alvar Nunez continua le voyage. Instruit par l'expérience des autres et la sienne propre, il ne fit preuve d'aucune hostilité contre les Indiens. Ceux-ci l'accueillirent amicalement. Et il put vivre huit longues années parmi eux, partageant leur existence et grandement servi par leur connaissance de la région, sans souffrir d'eux la moindre offense. Il fut ainsi le premier à établir la preuve que, dans ces luttes entre civilisés et barbares, ce n'étaient pas les barbares qui commençaient.

Dès ce moment, les expéditions se succèdent avec rapidité. Celle d'Hernando de Soto, parti d'Espagne en 1538 avec 1.200 hommes, se termine misérablement par la mort du chef qui prive sa troupe de direction et la laisse se perdre dans ces immenses étendues. D'autres entreprises ont des fortunes diverses dont nous négligeons le récit, puisque les Indiens n'y sont qu'indirectement mêlés. Il nous faut, pour les retrouver, arriver à l'expédition, en 1559, de Tristan de Luna, capitaine général aux ordres de don Luis de Velasco devenu vice-roi de la Nouvelle-Espagne, avec la mission d'en exploiter les richesses et de la peupler des sujets de Philippe II.

L'affaire avait mal débuté, par un naufrage qui avait jeté à la côte toute la flotte et laissé sans ressources l'équipage [135] et l'armée. Luna parvint cependant à

rassembler une partie de son monde et, avec trois cents hommes, atteignit, au bout de plusieurs semaines de pénibles marches, les bords de l'Alabama où étaient établis quelques villages indiens, dans la province de Coosa.

Ces indigènes connaissaient les Blancs, pour avoir recueilli deux soldats de l'expédition de Soto, qui avaient paisiblement vécu pendant douze ans auprès d'eux. Aussi, quelques hommes ne les eussent-ils pas effrayés. Mais la présence de toute cette armée leur donna des inquiétudes. Ils savaient que les Espagnols n'étaient pacifiques que lorsqu'ils n'avaient pas la certitude d'être les plus forts. Or, ce n'était pas le cas. Ces soudards, bien armés et mal nourris, turbulents et désœuvrés, n'étaient pas rassurants. Il fallait leur trouver une occupation qui fût un dérivatif.

Le cacique des Indiens de Coosa eut une idée de génie.

Cette peuplade était justement en mauvais termes avec ses voisins, les Natchez. Peu de temps auparavant, il y avait eu combat entre les tribus, et les veuves des guerriers de Coosa, ayant coupé leur chevelure et l'ayant dispersée sur les tombes des ancêtres, étaient venues demander vengeance aux survivants.

Le chef indien demanda aux Blancs leur alliance. Ceux-ci acceptèrent naturellement. Et dès le lendemain, le cacique, rassemblant ses guerriers et les Espagnols, tendit d'un geste menaçant son bâton de guerre vers le pays des Natchez, mit dans sa bouche quelques graines, les broya, les rejeta et s'écria :

- Frères, que nos ennemis soient vaincus et écrasés comme ces choses que mes dents ont détruites !

Puis il prit une conque remplie d'eau la versa goutte à goutte et ajouta :

- Que leur sang soit ainsi répandu !

Enfin, il descendit de l'estrade où huit chefs l'avaient juché et l'on se mit aussitôt en marche.

Tel était le protocole simplifié d'une déclaration de guerre au XVI^e siècle chez les tribus Tuscaroras.

Les hommes de Coosa avaient pris toutes leurs précautions [136] pour l'attaque et s'avançaient silencieusement sur le sentier de la guerre, certains de surprendre leurs ennemis. Mais ils avaient compté sans leurs bruyants et maladroits

alliés. Les Natchez les avaient entendus venir et avaient déguerpi. Quand on arriva à leur camp, il était vide. On n'eut d'autre consolation que d'y mettre le feu.

Les Natchez avaient si bien disparu qu'ils étaient introuvables. Enfin, les Indiens finirent par découvrir qu'ils s'étaient établis de l'autre côté du fleuve, où ils se croyaient en sécurité. Mais ceux de Coosa connaissaient un gué qui permettait le passage. On le franchit, avec plus de précautions qu'on n'en avait prises la première fois. Les Natchez furent attaqués par surprise. Aux premiers coups d'arquebuse, ils s'effrayèrent si fort des armes à feu qu'ils se rendirent presque sans combat et acceptèrent de payer le tribut qui avait motivé la guerre et qui consistait en provisions de grains et de fruits, livrables trois fois par an. C'est pour de tels trésors que deux nations s'étaient battues !

L'affaire terminée, Tristan de Luna se remet en route. Mais, au bout de peu de temps, sa situation devient assez périlleuse dans ces pays dont on ne sait pas tirer parti des ressources. Sans s'embarrasser de vains scrupules, Luna se prépare à demander des secours à ces mêmes Natchez qu'il vient de combattre. Mais ses troupes se mutinent. On revient à la côte. Luna est destitué et renvoyé en Espagne.

Intervention des français

[Retour à la table des matières](#)

À peu près dans le même temps où ces faits se passaient, l'amiral de Coligny, désirant assurer un refuge aux protestants chassés de France, envoyait des marins français croiser dans les mêmes parages et s'y installer. Jean Ribaut, de Dieppe, atteignit la Floride vers le 30^e degré et eut aussitôt, ainsi que le capitaine Albert placé sous ses ordres, les relations les plus amicales avec les Indiens. Il en fut de même, un peu plus tard, de René de Laudonnière, lieutenant [137] de Ribaut, lors de sa première expédition. Revenu deux ans plus tard, en juin 1564, dans la région où son chef avait laissé un monument commémoratif, il trouva cette colonne pieusement ornée de fleurs et de branches d'arbres que les Indiens avaient accoutumé d'y apporter en souvenir de leurs amis. Ces témoignages touchants qui prouvent que, dès l'origine, les Français eurent une conception de la colonisation qui fait honneur à notre race et ne s'est jamais démentie, peuvent être d'autant mieux rap-

portés en toute garantie d'impartialité que c'est, ainsi que tout ce qui va suivre dans ce paragraphe, par les relations des Espagnols eux-mêmes, nos ennemis d'alors, et en particulier par les mémoires de Solis de las Meras, que nous les connaissons.

Ce dernier chroniqueur était le propre beau-frère de don Pedro Menendez de Avilez, un des plus grands capitaines de Philippe II. Cet officier, prenant ombrage de l'excellente situation que Laudonnière avait acquise auprès du cacique Outina, inspira au roi d'Espagne le projet de détruire nos établissements en Floride et de lui confier le commandement du galion *Santo-Pelago* et de dix autres navires, transportant une armée de deux mille six cents hommes.

Il obtint ce qu'il voulait, débarqua en Amérique, surprit Laudonnière qui n'avait avec lui qu'une quarantaine d'hommes, les fit tuer, rencontra plus loin une centaine des marins de Ribaut naufragés, qui lui demandèrent secours et lui offrirent de payer rançon. Il ne les écouta point. Ribaut, prévenu, accourut à bord d'une pirogue avec huit gentilshommes et dit au général espagnol « que les événements de la vie étaient si variés que tout ce qui venait d'arriver aux Français pourrait lui arriver un jour à lui-même ; que leurs rois étaient frères et amis et que, au nom de cette alliance, il le conjurait de lui fournir un bâtiment pour retourner en France ».

Cette demande n'eut pas plus de succès. Ribaut et ses marins, désarmés, furent pendus. Le capitaine français, au moment de mourir, récita la prière : *Domine, memento mei...* Puis il ajouta : « Nous sommes sortis de la terre et [138] nous devons y retourner. Vingt ans plus tôt, vingt ans plus tard, c'est tout un ! »

Restaient quelques soldats qui s'étaient retranchés. L'armée entière de Menendez les assiégea et les somma de se rendre. Ils firent répondre qu'ils aimeraient mieux être dévorés par les sauvages et ils s'enfoncèrent dans les forêts.

Cependant la nouvelle de ce massacre devait un jour parvenir en France.

Elle y fut recueillie, notamment par un certain capitaine Dominique de Gourgues, cadet de Gascogne qui avait ramé comme forçat sur les galères espagnoles, avait été capturé par les Turcs, repris eux-mêmes par Romegas, commandant les galères de Malte... Enfin, il s'était échappé.

À peine de retour, le vieux corsaire vendit tous ses biens, emprunta, équipa trois navires, prit la mer, aborda à Cuba et tint à ses équipages ce discours :

- Quel serait notre crime si nous différions plus longtemps de venger l'affront qui a été fait à la nation française ? C'est ce qui m'a engagé à vendre tout mon bien. C'est ce qui m'a ouvert la bourse de mes amis. J'ai compté sur vous. Je vous ai crus assez jaloux de la gloire de votre patrie pour lui sacrifier jusqu'à votre vie en une occasion de cette importance. Me suis-je trompé ? J'espère vous donner l'exemple, être partout à votre tête. Refuserez-vous de me suivre ?

Bien entendu, personne ne refusa !

Les navires reprennent la mer, essuient le feu des caronades espagnoles, leur échappent et abordent en Floride.

Là, de Gourgues apprend aussitôt que les Indiens sont profondément irrités des traitements qu'on leur a fait subir depuis le départ des Français. Dans l'une de leurs tribus, vit un jeune homme, natif du Havre, Pierre de Bray, un des rares échappés du massacre, qui a été amicalement recueilli par le cacique Saturiova. Servant d'interprète, il a tôt fait de conclure l'alliance entre de Gourgues et le chef indien. Et l'on décide aussitôt de marcher contre les Espagnols.

[139] Pedro Menendez a laissé une importante garnison solidement établie dans trois forts, sous les ordres de Villareal. Deux de ces forts sont édifiés sur la rive droite du fleuve. L'autre, le plus important, de l'autre côté.

De Gourgues, avec ses marins, se lance à l'assaut des deux bastions avancés. Son attaque est si furieuse qu'il les emporte et qu'aucun défenseur n'en échappe. Mais reste la place principale, avec des forces du double supérieures à celles du corsaire français.

Celui-ci, la nuit venue, fait traverser le fleuve à la nage par les Indiens de Saturiova, qui vont s'embusquer dans les forêts voisines. Lui-même, accompagné de ses soldats, remonte le cours pour trouver un gué.

Le lendemain, il a passé. Et Villareal, voyant venir cette petite troupe, fait sortir un détachement de quatre-vingts hommes pour s'opposer à sa marche. Ce corps est enveloppé. De Gourgues l'attaque de front. Son lieutenant, Cazenove, lui coupe la retraite. L'ennemi est en un instant mis en pièces. Et l'on se précipite à l'assaut du fort.

Les assiégés, déjà terrifiés par l'attaque des fortins et l'écrasement du bataillon, devant cette ruée de lions perdent complètement la tête, ne peuvent résister, préfèrent s'enfuir. Et ils se jettent dans ces mêmes forêts où ils avaient forcé les quelques survivants des Français à se cacher, lors de l'exécution commandée par Menendez.

Mais les Indiens sont là. Et tandis qu'ils avaient donné asile aux nôtres, ils s'élancent sur cette proie qu'ils attendaient, sur ces ennemis dont ils ont la haine, les percent de leurs flèches et les égorgent avec une féroce joie !... Villareal et quelques-uns vont s'échapper. Mais de Gourgues arrive à la rescousse... Quelques instants plus tard, les derniers Espagnols sont pendus aux mêmes arbres où, trois ans auparavant, avaient été pendus les Français...

Un ancien écriteau, accroché sur l'ordre de Menendez, y demeurait encore, portant ces mots : « Je ne les traite point ainsi comme Français, mais comme hérétiques. »

De Gourgues le remplace avec cette inscription :

[140] « Je ne les traite point ainsi comme Espagnols, mais comme parjures et assassins. »

Et, déjà, de toutes parts, les Indiens viennent au-devant de lui, en l'acclamant comme un libérateur !

Mais le terrible Gascon n'était venu là que pour venger ses amis. Il remet à la voile, traverse onze cents lieues d'Océan en dix-sept jours, échappe à toute l'escadre espagnole qui essaie de lui barrer la route et débarque à La Rochelle, sain et sauf.

Les Anglais et Pocahontas

[Retour à la table des matières](#)

L'Espagne est alors dans toute sa puissance et « le soleil ne se couche pas sur son empire ». Mais, tandis que son *Armada* encore invaincue croise sur toutes les mers du globe, un peuple de marins, conduit par de rudes corsaires, arme fébrile-

ment une flotte de petits navires qui vont bientôt lui infliger une des plus retentissantes défaites maritimes que l'Histoire ait enregistrées.

Sous l'effort des bandes espagnoles les fabuleux royaumes d'Amérique se sont effondrés. Pendant ce temps, les Anglais ont fondé de très modestes établissements sur des plages incultes, grâce au zèle de quelques obscurs coureurs d'aventures que le mirage des découvertes a attirés et qu'a retenus la séduction de l'entreprise.

Ils étaient tombés sur des pays pauvres. Si pauvres qu'un chef indien qui les accueillit un peu plus tard eut grand'pitié d'eux et supposa que les Anglais étaient un peuple bien misérable pour traverser tant de mers afin de venir chercher un peu de bois, de légumes et de pelleteries dont évidemment ils devaient être complètement privés chez eux !

Il y a peu de faits à relever concernant les indigènes, lors des premières expéditions. Les relations étaient en général amicales. Elles permirent aux nouveaux venus de s'établir solidement en Virginie. C'est de là que Thomas Harriott, savant à qui nous devons d'intéressants ouvrages sur la flore et la faune de ces contrées encore inconnues, [141] rapporta en Angleterre les premiers échantillons de tabac et, aidé de Raleigh, favori de la reine Élisabeth, commença à en répandre l'usage.

C'est en 1608 qu'un capitaine, John Smith, parti pour un voyage de découvertes vers les sources du Chickahomini ⁹, tomba entre les mains d'un parti d'Indiens, qui, effrayés des progrès des envahisseurs et de l'usage, menaçant pour l'avenir, qu'ils faisaient de leurs démoniaques armes à feu, le conduisirent au chef qui commandait la nation entière des Potomacks, le cacique Powhatan.

Powhatan fut assez embarrassé de son prisonnier. Personnellement, il semble qu'il ne lui voulait aucun mal. Toujours est-il qu'il l'accueillit avec honneur. Mais les chefs et surtout les sorciers des tribus n'éprouvaient pas tous les mêmes sentiments. L'Anglais leur paraissait un sorcier trop fort pour eux. N'avait-il pas envoyé au loin, par un messenger, une certaine feuille de papier sur laquelle il avait tracé des signes ? Et quelques jours plus tard, le messenger était revenu, rapportant les objets dont justement Smith avait besoin ! Comment la feuille de papier avait-

⁹ Dans la région où se trouve actuellement Richmond, à l'ouest de la baie de Chesapeake.

elle pu parler, pour demander ces choses ? Cela dépassait les bornes d'un honnête pouvoir.

On discuta et on délibéra longuement. Et le résultat de la délibération fut que, tout bien considéré, il était préférable de supprimer le détenteur de si redoutables secrets de magie.

Powhatan s'interpose en vain. La majorité l'emporte. Smith est conduit à la pierre du sacrifice. Et l'exécuteur s'approche avec son tomahawk.

C'est ici qu'intervient Pocahontas.

C'est l'une des deux filles de Powhatan. Elle a assisté, en qualité de fille de chef, aux débats. Et sans doute a-t-elle été touchée par la noblesse et le courage de l'accusé, à moins qu'elle n'ait été émue par sa jeunesse et le charme étrange de son visage blanc aux cheveux couleur d'or (avec les jeunes filles, on ne sait jamais !). [142] Toujours est-il qu'elle reprend sa défense, plaide en sa faveur, supplie, menace, ordonne, pleure. Rien n'y fait. Le verdict est prononcé !

La massue se lève pour l'exécution de la sentence. Alors la vierge sauvage a une inspiration du cœur. Elle s'élance, se penche, sur la tête de Smith, la couvre de la sienne, la voile de ses longs cheveux noirs et déclare que, si l'on veut briser le crâne du prisonnier, il faudra d'abord écraser le sien !

Ce geste, dont on ne peut se défendre d'admirer l'audacieuse grâce, est plus éloquent que tous les discours. Les Indiens en sont touchés et libèrent immédiatement leur captif que, seuls, quelques sorciers irréductibles continuent de considérer, non pas sous la protection du Grand Esprit agissant par l'intermédiaire de sa jolie ministresse, mais, directement, de l'Esprit du Mal.

Quoi qu'il en soit, les relations les plus cordiales sont rétablies. Smith demeure auprès de Powhatan qui le comble de faveurs. Les ennemis personnels du jeune Anglais ne désarmant pas, Pocahontas, une fois encore, le tire de leurs embûches en l'en prévenant. Il veut, par reconnaissance, lui offrir quelques présents. Mais elle les refuse avec énergie, trop contente, dit-elle, de l'avoir sauvé.

Elle a du reste un certain mal à maintenir la paix, de part et d'autre. À quelque temps de là, Smith ayant reçu des renforts, elle veut donner à ses nouveaux hôtes une fête digne d'eux.

Le soir, un grand feu est allumé dans la plaine. Un grand nombre d'indiens l'entourent, on réserve à Smith et à sa troupe les premiers rangs.

Soudain, des cris aigus s'élèvent dans la forêt. Les Anglais, persuadés qu'on va les attaquer, prennent leurs armes et, en gens pratiques qu'ils sont et ont toujours été, commencent à s'emparer de tous les notables de la tribu pour en faire des otages. Mais Pocahontas se jette au milieu d'eux et déclare qu'elle se livre la première à leur vengeance s'ils la croient capable de les trahir. À ce moment, sortent du bois une trentaine de jeunes filles, principalement [143] habillées de peintures et d'une ceinture de feuillage. Elles exécutent une série de danses et de chants sauvages, interrompus de temps à autre par ces cris farouches qui ont si fort ému l'assistance. Celle-ci s'apaise peu à peu. Ces danseuses court-vêtues ne sont certainement pas dangereuses. Elles regagnent d'ailleurs bientôt la forêt, On en a été quitte pour la peur.

La tranquillité définitivement assurée, Smith peut bientôt reprendre ses explorations. Il cherche surtout de l'or et les Indiens ont l'imprudence de l'aider dans ces recherches dont ils ne comprennent pas l'intérêt. Il remonte ainsi le Potomac, s'approche des Montagnes Bleues et, secondé de son lieutenant Newport, arrive ainsi à reconnaître, zone par zone, la plus grande partie de ce pays de miracle qu'est la Virginie.

Un grave accident, - l'explosion d'un baril de poudre, - l'interrompt dans ses travaux et l'oblige à repartir en Angleterre. Les Indiens, dont il a conquis l'amitié et qui n'espèrent plus le revoir, le regrettent sincèrement. Et, bien que la chronique soit muette à ce propos, on peut supposer que Pocahontas le pleure, comme il sera permis d'en conclure par les faits que nous aurons bientôt à relater.

Cette jeune Indienne était vraiment prédestinée à venir au secours des étrangers, hôtes de sa tribu, car peu de mois s'étaient écoulés depuis le départ de Smith qu'elle eut encore à intervenir.

Les rudes soldats que le capitaine anglais avait laissés dans la colonie n'avaient pas, pour les sauvages, les mêmes égards dont il avait fait preuve, et, à plusieurs reprises, des conflits avaient éclaté. Le gouvernement de la Reine avait bien envoyé lord Delaware pour rétablir l'ordre. Mais ce gouverneur, éclairé et bienfaisant, ne put demeurer à son poste que peu de temps, atteint au bout de

quelques mois d'une grave maladie qui l'obligea à repartir. Ses successeurs n'eurent pas ses qualités et les hostilités recommencèrent bientôt.

Un jour, dans une de ces rencontres, un capitaine anglais, [144] Radcliffe, fut tué avec trente de ses hommes. Et un autre officier, Spilman, fait prisonnier, allait être exécuté, lorsque Pocahontas reparut et le sauva comme elle avait sauvé Smith.

Elle-même s'était retirée à cette époque chez une tribu dont elle avait le commandement. Les relations restant tendues entre colons et indigènes, un certain capitaine Argall, désirant assurer sa sécurité et celle de ses administrés de la colonie de Jamestown, ne trouva rien de mieux, pour atteindre ce but, que d'attirer Pocahontas dans un guet-apens, de s'emparer d'elle et de la garder comme otage jusqu'au rétablissement de la paix.

Elle fut d'ailleurs honorablement traitée et entourée des égards qu'on devait à une alliée fidèle et à une fille de chef. Tant et si bien qu'au bout d'une quinzaine de mois, accoutumée à sa nouvelle vie et ayant soumis au charme de sa beauté, qui était réelle, la plupart des célibataires de la colonie, elle avait été demandée un grand nombre de fois en mariage et, fidèle sans doute à un ancien souvenir, n'avait encore pu se décider. Enfin, au mois d'avril 1613, un officier, John Rolfe, en gentleman qui connaît les usages, fait une démarche officielle auprès du cacique Powhatan. Celui-ci consent à l'union qui réconciliera les deux peuples. Ce qui fait qu'un autre Anglais s'enhardit et demande la main de la seconde fille du chef. Mais c'en est assez d'une, au gré de l'Indien : « Je reçois avec plaisir les saluts de mon frère, répond-il, et j'y suis très sensible. Mais je mourrais s'il fallait me séparer de mes deux filles à la fois. Vous avez déjà obtenu la sœur de celle-ci : que ce gage vous suffise. C'est assez pour la paix. Vous voyez que je suis vieux et que je désire achever tranquillement mes jours. Soyez sans crainte : la hache est tombée de mes mains et je ne veux plus de sang ! »

Pocahontas se laisse donc marier à Rolfe. Elle se fait chrétienne et est la première Indienne de ces contrées qui ait reçu le baptême. On lui donne dans cette cérémonie le nom de Rebecca.

Pendant ce temps, que devient le capitaine Smith ?

[145] Tandis que les Indiens, et la jeune femme elle-même, le croient en Angleterre ou peut-être mort depuis longtemps, il continue, depuis cinq ans, ses ex-

péditions en Amérique, mais dans le Nord, où il reconnaît toute la région qui va devenir la Nouvelle-Angleterre. À l'époque du mariage de Pocahontas, il est de retour à Londres et se prépare à repartir une troisième fois pour le Nouveau Continent.

Mais celle qui est maintenant Mrs Rebecca Rolfe, suivant désormais les destinées de son époux, s'est embarquée avec lui pour l'Angleterre.

Elle y arrive et y reçoit l'accueil le plus affectueux de toute la haute société, où chacun cherche à la conquérir. Si bien qu'au cours d'une de ces réceptions, elle se trouve en présence de Smith.

Elle est déjà instruite des règles de la bienséance anglaise et reçoit d'abord avec modestie les hommages de l'officier. Mais bientôt sa nature sauvage reprend le dessus et elle ne peut cacher plus longtemps son émotion. Elle se détourne avec passion, se voile le visage et ne peut plus prononcer un mot. Puis elle se jette dans les bras de celui qu'elle a jadis sauvé, lui rappelle l'amitié qu'il a jurée à Powhattan. « Vous l'appeliez père, ajoute-t-elle, quand vous étiez étranger dans notre pays. Me voici étrangère dans le vôtre. Et je veux aussi vous y donner ce doux nom ! »

Et comme Smith, troublé, hésite, elle éclate en sanglots :

« Pourquoi, gémit-elle, m'ont-ils dit que vous étiez mort ? Pourquoi ne m'ont-ils jamais détrompée ? »

Cependant, avec une pureté de sentiments qui fait honneur à cette fille de la nature, à cette primitive qui ne sait rien cacher de ce qu'elle pense, elle reprend bientôt maîtrise de soi. Smith ne sera plus désormais à ses yeux que celui qu'elle a nommé son père et pour qui elle ne gardera qu'une respectueuse affection. Lui, de son côté, la protégera loyalement. Il raconte sa touchante histoire à la reine, femme de Jacques 1^{er}, et cette princesse se la fait présenter, la prend en amitié et la fait paraître à toutes [146] ses fêtes, où la petite sauvage fait vraiment figure de souveraine d'une grande nation alliée.

Pocahontas, fille de Powhattan, cacique des Potomacks, se préparait à retourner dans son pays pour y fortifier les liens de cette alliance, lorsqu'elle mourut à Gravesend, en 1617. Elle n'était âgée que de vingt-deux ans.

Elle laissait un fils dont les descendants furent, à plusieurs reprises, gouverneurs de la Virginie.

Nous nous sommes un peu longuement étendu sur la curieuse histoire de cette petite Indienne parce qu'elle nous semble clairement démontrer que toutes les accusations qu'on a portées dans la suite sur la barbarie, la férocité, la stupidité des Peaux-Rouges, sont sans fondement. Voici une Peau-Rouge, de pure race pourtant, arrachée à son village de huttes pour être transportée à la cour la plus soucieuse de l'étiquette qui soit au monde, et qui y tient son rang aussi bien que n'importe quelle dame d'Europe ; une barbare qui a réussi à établir l'union entre deux peuples hostiles, aussi bien que n'importe quel diplomate civilisé ; une sauvage qui a montré autant, sinon plus, de tendre fidélité, de généreuse délicatesse, d'exquise modestie dans ses affections que n'importe quelle blanche... Pourquoi eût-elle été une exception ?

Et pourquoi n'a-t-on pas toujours agi avec les Indiens comme celle-ci nous a montré qu'il fallait agir ? Qui sait ? Nous y aurions peut-être gagné l'alliance avec une race qui avait au moins ses quartiers de noblesse dans l'antiquité de son origine et la pureté de son sang, d'une race qui mettait son amitié au-dessus de son intérêt, et son idéal ailleurs que dans son profit ; d'une race enfin, - Pocahontas nous l'a prouvé à l'égard de Smith, - qui refusait de se faire payer ses services, et considérait comme un affront qu'on lui offrît de l'argent, en échange d'un secours qu'elle avait apporté !

L'accord ne dure pas. - Mais c'est à cette époque que l'Angleterre, habile politique cependant en général, commit, la première, une faute qui sera répétée plusieurs fois dans la suite, involontairement ou non, et qui va compromettre [147] les bons résultats qu'on a mis tant de lenteur à acquérir.

Sous prétexte, en effet, de peupler cette belle colonie où elle vient de s'installer, elle ne trouve rien de mieux que d'y envoyer la lie de sa population. Elle réunit un certain nombre de malfaiteurs des deux sexes, condamnés pour dissolution ou vagabondage, et les fait transporter

L'effet produit par cette invasion d'indésirables ne se fait pas attendre. Les anciens colons commencent par abandonner leurs plantations, se réfugient plus au Nord, dans cette Nouvelle-Angleterre qu'on vient de fonder et la bande de hors-la-

loi, n'éprouvant pas plus le besoin de travailler ici qu'elle ne l'éprouvait là-bas, commence ses brigandages.

Il y avait alors un chef indien, dont le nom n'est arrivé jusqu'à nous que sous le sobriquet de Jack l'Emplumé, que lui avaient donné les Anglais, et qui jouissait dans sa tribu de la plus haute renommée. Bien qu'ayant pris part à de nombreux combats, il n'avait jamais été blessé et passait pour invulnérable.

Un jour cependant, il tomba dans une embuscade tendue par les nouveaux venus et fut blessé mortellement. Il demanda avant de mourir d'être enterré en secret, prévoyant les représailles terribles qui allaient suivre sa disparition. Mais ses assassins ne tinrent aucun compte de sa prière. Et la nouvelle de sa mort jeta bientôt la consternation dans les tribus.

Ce n'était pas le premier crime que celles-ci avaient à reprocher aux dangereux voisins qu'on leur avait si légèrement imposés. Le nouveau chef de la confédération, Wi-pe-can-ca-nough, éprouvait déjà de l'animosité envers ces étrangers qui n'agissaient en rien comme leurs prédécesseurs. Ce sentiment se changea en haine profonde. Et, d'accord avec la nation tout entière, il résolut de se venger.

Les préparatifs de ce projet furent conduits avec le plus grand secret. Et, le 22 mars 1622, toutes les habitations furent envahies à la fois.

[148] Ce fut un terrible massacre. En moins d'une heure trois cent quarante-sept victimes furent égorgées. Les bons, - car il restait encore un certain nombre d'anciens colons, - payèrent pour les mauvais. Et tous sans doute auraient péri si un Indien, nommé Chanco, qui avait été recueilli comme un fils par un Anglais, Richard Pace, ne l'avait averti à temps. Pace put s'enfuir, ainsi qu'un certain nombre de ses compagnons qu'il avait pu prévenir à son tour.

Le sang appelle le sang. Et l'Angleterre, quelles qu'eussent été les causes de cette tuerie, ne voulut pas la laisser sans punition. Elle envoya au gouverneur Francis Wiat d'importantes forces. Seize mois après le massacre, le 23 juillet 1623, les tribus furent attaquées à leur tour, écrasées, leurs villages brûlés...

L'horrible guerre de représailles commençait sans qu'on en pût prévoir la fin.

Les Algonquins

[Retour à la table des matières](#)

Pendant que les Anglais éprouvent ces vicissitudes et que leurs puritains, leurs quakers, leurs anabaptistes, toutes leurs sectes non conformistes fondent un peu partout des établissements ; pendant que les Espagnols, épuisés par le désastre de leur Armada, ralentissent leurs efforts ; pendant que les Hollandais et les Suédois eux-mêmes tentent de coloniser en Amérique, les Français ne sont pas restés en arrière de ce mouvement et ont déjà engagé, en différents points de la côte, des entreprises qui vont largement se développer.

On sait que, dès 1524, François 1^{er} avait envoyé Verazzani faire en Amérique un voyage de découvertes. Dix ans plus tard, Jacques Cartier abordait à Terre-Neuve, reconnaissait le Saint-Laurent, remontait la rivière de Saguenay. C'est par lui que nous avons pour la première fois notion de l'existence des Algonquins et des Hurons. Ceux-ci étaient établis à l'embouchure du Saint-Laurent dans l'île d'Hochelaga. Ils y possédaient un grand village, [149] entouré d'une enceinte circulaire de troncs de pins, solidement liés les uns aux autres et profondément enfoncés. Les huttes étaient construites en branches plus faibles dont les sommets amincis se rejoignaient pour former une sorte de toit de ruche au-dessus de l'habitation. Une montagne dominait la contrée. Cartier la nomma *Mont-Royal*, qui devient Montréal au siècle suivant.

Ces Hurons, nous les retrouvons au commencement du XVII^e siècle avec Champlain, qui fonde Québec et s'établit sur la rive nord du fleuve et des grands lacs. Leurs tribus sont répandues dans toute cette région, dont elles animent les rivières en y conduisant avec audace, dans les rapides et les tourbillons, leurs longues pirogues de bouleau que l'homme dirige, agenouillé à l'arrière, avec une courte et massive pagaie.

C'est un peuple de guerriers, constamment en lutte avec une nation à laquelle ils appartiennent ethnographiquement, mais dont ils se sont déjà séparés à cette époque, celle des Iroquois.

Ceux-ci forment une vaste confédération, englobant cinq puissants peuples, *Mohawks*, *Oneidas*, *Onondagas*, *Senecas* et *Cayugas*, réunis vers cette époque par un grand réformateur, Hiawatha, dont le nom appartient aujourd'hui à l'histoire autant qu'à la légende, comme peuvent l'être, dans l'antiquité, ceux de Thésée ou d'Hercule, et qui, prophète autant que chef, magicien autant que réformateur, prend figure dans le recul des âges, d'une sorte de demi-dieu.

De naissance, il appartenait au groupe des Mohawks. Aidé d'un autre grand sachem, dont il semble qu'il était le disciple, Dekanawida, il s'était efforcé d'instaurer une paix durable entre ces tribus belliqueuses, et était au moins parvenu à remplacer la vengeance par la rançon, faisant payer au meurtrier le prix d'une vie humaine selon une valeur qu'il avait fixée et non en échange d'un nouveau meurtre. Il avait commencé à prêcher sa doctrine non pas dans sa propre tribu, mais chez les Onondagas. Avec de grandes difficultés, il arriva à leur joindre les Mohawks, [150] les Oneidas et les Cayugas. C'est sur l'instance enfin des Onondagas que les Senecas entrèrent dans l'alliance.

Ces cinq nations, désormais unies comme une seule famille, gardèrent dans la suite les enseignements de leur prophète, puisqu'elles furent les premières à se soumettre aux Blancs et à leur civilisation. Et, dans cette œuvre pacificatrice, elles s'adjoignirent même plus tard les Tuscaroras.

Dès le début d'ailleurs, les mœurs de ces tribus différaient de celles de leurs voisins. La confédération iroquoise vivait sous le régime du matriarcat, c'est-à-dire que la descendance suivait la ligne maternelle. Les femmes avaient nue place importante dans l'organisme social. C'étaient elles, entre autres, et non les guerriers, qui désignaient les chefs de tribus.

Cependant, pour unis qu'ils étaient entre eux, les Iroquois n'en faisaient pas moins la guerre aux autres nations et, comme nous l'avons dit, aux Hurons eux-mêmes, du même sang qu'eux, mais qu'on n'avait pu déterminer à entrer dans l'alliance. Enfin et surtout, ils avaient contre eux les Algonquins,

Ceux-ci étaient établis dans tout le pourtour de la baie d'Hudson, où se trouvent aujourd'hui les *Cris*, qui passent pour parler l'algonquin le plus pur. Ils ne divisaient en *Abenakis*., *Mics-Macs*, *Delawares*, *Mohicans*, *Chawnies*, *Ottawas*, *Ojibways*, etc..., sans parler des Cheyennes, que nous retrouverons plus au Sud.

Notons en passant -que les Ojibways, avec les *Lenapes* étaient les seuls de tous les Indiens du Nord de l'Amérique à posséder un alphabet rudimentaire.

Ces Algonquins étaient, eux aussi, de terribles batailleurs.

Ils avaient une façon de combattre qui leur était particulière. Contrairement à la méthode habituelle des Peaux-Rouges, ils attaquaient la nuit, en abordant à l'improviste sur leurs légères pirogues, portaient partout la dévastation et retraversaient aussitôt le fleuve. On disait d'eux qu'ils approchaient en renards se battaient en loups et fuyaient en oiseaux.

[151] C'est au milieu de ces peuplades agitées que vint s'installer Champlain. Et, il faut bien le dire ici puisque le premier souci de l'histoire est le rapport de la vérité, notre brave compatriote se conduisit en l'occurrence plutôt en stratège habile qu'en civilisateur : loin de songer à se porter en médiateur entre ces nations ennemies, il profita de leurs dissentiments pour affirmer sa conquête. Et, désireux d'aller s'établir sur la rive droite du Saint-Laurent que gardaient les Iroquois, il fit alliance avec les Algonquins.

Nous avons le récit de la première bataille qu'il livra dans ces conditions. Il mérite, pour plusieurs curieux détails de mœurs qu'il nous donne, d'être résumé.

C'est au moment où la nuit allait tomber que les tribus ennemies se rencontrèrent. Selon leur coutume, les Algonquins se préparaient à attaquer. Mais les Iroquois proposèrent une trêve, avec ce fier argument : « Les actions des guerriers ne se voient pas dans l'ombre. Les braves doivent vaincre ou mourir sous la lumière du soleil ! »

On décida donc d'attendre le jour.

La mêlée eut lieu dès l'aurore, et fut sanglante. Algonquins et Iroquois se battirent avec un courage égal. Les seconds avaient pour eux le nombre. Mais les premiers avaient avec eux un détachement d'arquebusiers français. Les coups de feu frappèrent de stupeur l'ennemi qui n'avait jamais rien vu de semblable. Les Iroquois furent battus.

Et c'est ici, pour la première fois, que nous observons l'affreuse coutume du scalp, inconnue encore à cette époque, nous l'avons dit, des nations de l'Ouest. Les Algonquins rapportent à leur camp un grand nombre de chevelures, dont les femmes ici s'emparent pour s'en couvrir la poitrine, comme d'un glorieux ornement.

Désormais, les Iroquois ont compris qu'ils avaient, de l'autre côté du fleuve, un ennemi de plus, une sorte d'ennemi dont ils ne s'étaient jamais fait idée. Tandis que les Algonquins nous vouent leur reconnaissance, eux prennent en haine ces Français qui les ont vaincus avec des armes inégales. Et dès ce moment ils vont songer à opposer à [152] cette force mystérieuse une force semblable qui leur permette d'y résister.

Qui la leur fournira, cette force ? Ils ne le savent pas encore.

Mais d'autres qu'eux, déjà, y ont songé. Les Anglais, nos rivaux, ne voient pas sans jalousie nos progrès sur des terres qu'ils ont, eux aussi, convoitées. L'heure n'est plus, bientôt, où ce seront les Indiens seuls que les Européens auront à combattre. Le règne des grandes alliances des Blancs et Rouges contre Rouges et Blancs va commencer.

[153]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

2^e partie : L'histoire

Chapitre II

Les colons

Alliances

[Retour à la table des matières](#)

Les Anglais avaient fait de grands progrès dans la colonie. Suivant les plans qu'ils s'étaient tracés avec la méthode et la ténacité qui leur sont habituelles, ils avaient occupé de vastes territoires, qu'ils avaient organisés selon une constitution basée sur le régime féodal le plus strict, constitution qui avait rencontré d'ailleurs, dès son début, les plus grandes difficultés.

En effet, si elle admettait, parmi les gouvernants du pays, quelques caciques, il ne faut pas croire que ce titre, qu'elle avait emprunté aux nations sud-américaines, s'appliquât aux véritables chefs indiens. Les nouveaux caciques étaient des Européens et les véritables chefs indigènes étaient si bien relégués au dernier plan

qu'ils commençaient à être obligés de s'enfuir, avec leurs tribus, dans les profondeurs des forêts.

Le régime avait en même temps usé et abusé de l'esclavage. Non seulement on avait essayé d'y soumettre les Indiens, mais on avait amené dans le pays un grand [154] nombre de noirs d'Afrique sur lesquels tout homme libre avait une autorité absolue. L'esprit d'indépendance des Peaux-Rouges s'était, comme on le conçoit, fort mal accommodé de ce principe. Et de sanglantes représailles s'en étaient suivies. Les Anglais avaient poursuivi et cruellement châtié les rebelles. Toute une nation notamment, celle des Pequods, avait été anéantie. Les survivants, enfants et femmes pour la plupart, avaient été envoyés aux Bermudes comme esclaves. Les rares échappés se dispersèrent et se mêlèrent aux autres tribus.

Cependant, plus que les Indiens, les Français inquiétaient l'Angleterre. Les progrès de Champlain et de ses successeurs sur les territoires appartenant aux Iroquois avaient pour résultat que nos colons s'installaient sur des emplacements qu'elle avait convoités. Elle comprit alors que sa politique était d'imiter la nôtre en s'aidant des Rouges. Et, contre nos alliés hurons et abénaquis, elle vint en aide aux Iroquois.

Le gouverneur français du Canada, d'Aillebout, sentit le danger et proposa aux Anglais une médiation. Ceux-ci, dont les projets étaient bien arrêtés, au lieu de répondre nettement, temporisèrent. Mais pendant les négociations, ils poussèrent les préparatifs guerriers des Iroquois. Si bien qu'en 1650, ceux-ci traversèrent le lac Ontario, pénétrèrent chez les Hurons, dévastèrent leur territoire, en chassèrent les habitants. Enhardis par ce succès, ils étendirent leurs incursions, gagnèrent l'Ouest, attaquèrent les Ériés, brûlèrent leurs forêts, arrivèrent jusque chez les Ottoways du Haut-Canada, dont ils occupèrent le pays en 1655.

Les Français n'avaient plus d'alliés indiens à opposer à ces hordes belliqueuses. Ils essayèrent de ramener la paix et envoyèrent des missionnaires catholiques chez les Onondagas qui formaient, on se le rappelle, une des cinq nations iroquoises. Les porteurs de bonne parole réussirent d'abord dans leur œuvre d'apaisement. Mais on contrebattit leur influence. Et bientôt, menacés d'un soulèvement général, nous fûmes obligés de revenir au Canada.

[155]

Un Chef

[Retour à la table des matières](#)

Mais les Anglais ne surent pas maintenir les bonnes relations qu'ils avaient entretenues d'abord avec leurs alliés et ceux-ci eurent vite compris que leurs soi-disant protecteurs, loin de leur apporter une aide désintéressée, ne se servaient d'eux que pour exécuter leurs desseins personnels. Le traité qui avait été conclu avec le chef des Massachussets fut rompu après sa mort. Les fils de ce guerrier, Wamsutta et Metacomet, commencèrent à organiser la résistance. Le premier fut arrêté et mourut prisonnier. Mais l'autre, dans un profond secret, exhorta à se soulever toutes les tribus.

- Ces hommes sont nos ennemis ! disait-il. Faisons-leur la guerre et vengeons nos frères rouges qu'ils ont immolés ! C'est ici la terre libre de nos pères. Puisse-t-elle s'ouvrir pour anéantir nos envahisseurs !

Alors commencèrent de terribles combats.

Les Indiens n'avaient plus des Blancs la même crainte qu'au début. Ils ne les considéraient plus comme des sortes de dieux venus d'un monde supérieur. Ils savaient qu'ils n'étaient pas invulnérables. Leur effrayante mousqueterie n'inspirait même plus la peur. On lui opposait un autre genre d'armes « à feu », presque aussi redoutables. C'étaient des flèches incendiaires dont on criblait les habitations de bois des colons et qui faisaient certainement plus de mal que les incommodes arquebuses et que l'encombrante artillerie des étrangers.

Ce fut une sauvage guerre d'embuscade. Partout les villages brûlaient. Puis les hordes se ruaient sur les habitants affolés, pillaient, égorgeaient, arrachaient des chevelures. Les anciens chasseurs d'esclaves étaient chassés à leur tour. Leurs femmes étaient enlevées, ramenées au camp, devenaient la propriété des guerriers et des chefs, qui en faisaient de force leurs épouses et les assujettissaient aux plus rudes travaux.

Les colons, dispersés, se défendaient mal et ceux qui [156] échappaient à ces massacres étaient obligés de fuir. Le gouvernement finit par s'émouvoir et décida d'en finir. Le 8 décembre 1675, il y eut conseil de guerre à Boston nouvellement fondée. On y rassemble toutes les troupes du Massachussett. Celles de New-Plymouth et du Connecticut vinrent les rejoindre. Toute cette armée marcha à l'ennemi.

Metacomet, à la tête de 5.000 guerriers, s'était fortifié au centre d'un vaste marais qu'il jugeait imprenable. Mais les Anglais, malgré les rigueurs de l'hiver, ne se laissèrent pas arrêter par cet obstacle. Ils franchirent les étangs gelés, traversèrent les marécages, rencontrèrent enfin leurs adversaires avec qui un combat furieux s'engagea.

Les Indiens résistèrent avec une héroïque vaillance, mais furent enfin obligés de reculer. Ils en profitèrent pour s'échapper et se jeter sur les villages de Lancaster, de Meadfield, de Weymouth, etc., qui étaient mal défendus, et les anéantirent par le fer et par le feu. Puis le chef, avec les débris de ses troupes, se retira aussi vite qu'il était venu et l'on perdit sa trace complètement.

Bien que, dans l'ensemble, les Anglais eussent été victorieux, ils ne se considéraient pas en sécurité tant que ce terrible guerrier demeurait en vie. Aussi, renonçant à le poursuivre dans l'impraticable région du Mont Hope où on avait fini par apprendre qu'il s'était réfugié, changèrent-ils de tactique. Et la tête de Metacomet fut mise à prix.

On ne sait combien de temps, ni sous quelle forme, eut duré sa résistance si un événement, qui n'est pas, cette fois, à l'honneur de la race rouge, n'était brusquement survenu. Il se trouva en effet un Indien qui se laissa tenter par la rançon et qui, alors que les Blancs désespéraient de jamais abattre leur ennemi, l'assassina froidement et livra à ses oppresseurs la dépouille du vaillant défenseur de sa nation.

La perte d'un chef si brave accéléra la fin de la guerre. Les Indiens qui résistaient encore, sans guide maintenant, sans cohésion entre eux, se laissèrent vaincre les uns après les autres. Au bout du dix-huit mois d'une lutte acharnée, la paix fut enfin conclue. Mais elle n'était qu'apparente. L'ardeur avec laquelle l'action avait été menée, les furieuses, [157] vengeances qui avaient suivi les défaites, avaient semé une haine féconde, dont la moisson devait lever, tôt ou tard.

Les grands rivaux

[Retour à la table des matières](#)

Cependant, plus que jamais, la rivalité des Anglais et des Français les engageait de part et d'autre à raffermir leur alliance avec les indigènes.

Du côté des premiers, ce fut par le gouverneur de la Pensylvanie, Guillaume Penn, que le plus grand effort dans ce sens fut tenté.

En 1681, il envoya à tous les chefs indiens de la région des ambassadeurs porteurs d'une lettre qui mérite d'être reproduite in extenso, car elle montre un état d'esprit nouveau chez les colonisateurs et prouve, une fois de plus, que, dans cet ordre d'idées, l'Angleterre et la France ont toujours été les deux seules nations qui, malgré bien des fautes commises, ont compris leur rôle de civilisatrices et ont considéré, - contrairement aux Espagnols, Portugais, Hollandais, etc. qui, avant ou alors, se jetaient féroceement à la curée des pays nouveaux, - que les indigènes n'étaient pas des bêtes fauves, mais des êtres humains.

Voici la lettre de Penn :

Mes amis,

Un Dieu, grand et puissant, a créé le monde et tout ce qu'il porte. Nous lui devons la vie et le compte de nos actes. Sa loi est écrite dans nos cœurs. Elle nous enseigne et nous invite à nous aimer les uns les autres, à nous aider, à nous faire mutuellement du bien.

Aujourd'hui, il plait à ce Dieu de me placer à la tête de votre pays, où le roi de celui que j'habite m'a donné une vaste province. Mais je ne veux l'accepter qu'avec votre consentement et votre affection pour que nous puissions toujours y vivre côte à côte, en voisins et en amis. Dieu ne nous a pas créés pour nous entre-dévorer et nous détruire, mais pour que nous puissions nous témoigner des [158] égards et de la sympathie. J'ai été ému des cruautés et des injustices dont se sont rendus coupables envers vous

des hommes qui sont venus à vous plutôt pour vous sacrifier à leurs intérêts que pour vous apprendre l'indulgence et la bonté. Il en est résulté des émeutes, des plaintes, des haines et, trop souvent, le sang a été versé. Le Dieu Tout-Puissant s'en est irrité. Mais, moi, je ne suis pas un de ces hommes et ceux de mon pays le savent bien. Je vous aime et je vous estime et je veux mériter de vous les mêmes sentiments par mon attitude amicale, loyale et pacifique. Les hommes que je vous envoie agiront en conséquence, car ils sont animés du même esprit. Si l'un d'eux vous offensait, vous ou votre peuple, vous seriez promptement et entièrement vengés par des juges intègres, pris en nombre égal de votre côté et du nôtre, afin que vous n'ayez aucun motif de vous croire lésés.

Bientôt, je viendrai moi-même auprès de vous et nous pourrions causer et reprendre avec vous ce discours, plus en détails et plus librement. D'ici là, mes messagers traiteront avec vous au sujet de l'occupation du territoire et d'un durable traité de paix. Je vous prie de vous montrer bienveillants à leur égard et à l'égard de ma nation, et d'agréer les présents que je vous adresse comme une preuve de ma bonne volonté et de la résolution que j'ai prise de vivre auprès de vous dans le respect de la justice, de la paix et de l'amitié.

Votre affectionné,
William PENN.

L'année suivante, le gouverneur débarqua lui-même en Amérique, remonta la Delaware et s'arrêta en Pensylvanie.

Il rencontra les chefs de tribus sous un grand chêne et, longtemps, cet arbre historique fut vénéré par les indigènes, car Penn appliqua réellement les principes qu'il avait exposés et se montra d'une honnêteté et d'une loyauté parfaites. Dès le début, il jeta les bases d'une vaste constitution, [159] dont la règle peut se résumer par cette phrase qui y est incluse : *La liberté sans obéissance est anarchie. L'obéissance sans liberté est esclavage.*

C'est de cette époque que date la fondation de Philadelphie, la cité, comme l'indique son étymologie, de « l'amour fraternel ». Toute la vie de Penn fut un long et persévérant effort pour que ce nom ne fût pas qu'un mot.

Mais cette œuvre n'était que l'œuvre d'un seul homme et l'on pouvait craindre qu'elle mourût avec lui. Dans le même temps, les Français prêchaient aux tribus canadiennes le même évangile de fraternité. Ceux qui le répandaient étaient des hommes obscurs. Mais, à mesure qu'ils disparaissaient, ils étaient remplacés par d'autres, à qui, pareils aux, coureurs antiques, ils repassaient, toujours ardent, le flambeau de paix et d'amour, dont la lumière demeurait immuable après qu'ils avaient eux-mêmes depuis longtemps disparu.

Quelle que soit l'opinion que l'on professe, il est impossible de ne pas reconnaître l'œuvre admirable des missionnaires catholiques dans nos colonies en général et au Canada, - puisque c'est de ce pays que nous nous occupons, - en particulier. Ces « hommes de la prière », comme les appelaient les Indiens, s'imposaient à eux par un courage et des vertus qui les plaçaient à leurs yeux au-dessus des autres hommes et leur gagnaient les plus durables et les plus sincères amitiés. Ils n'arrivaient pas toujours à convertir leurs ouailles parfois rebelles, mais ils réussissaient toujours à s'en faire aimer, grâce à leur abnégation, leur dévouement, leur audace surtout à s'en aller, seuls, dans des régions inconnues et souvent hostiles, à s'enfoncer dans des déserts où les guerriers eux-mêmes n'osaient s'aventurer, sans autre arme que leur parole, sans autre objet que leur devoir, sans autre secours que leur Foi.

En agissant ainsi, et tandis qu'ils amenaient à la cause

[160]

C. - LES PEINTURES DU VISAGE

1^{re} rangée du haut, de gauche à droite - HIDASTA - a déjà tué un ennemi.

SIOUX = peinture de guerre du chef « Cheval-bleu » (Pineridge) *(d'après une peinture d'E. A. BURBANK).*

SIOUX = est revenu de la guerre avec de nombreux scalps, a été blessé au front dans un combat antérieur (le point rouge).

Plaines

2^e rang. ARAPAHOE = peinture de « Homme-Noir » (Darlington, d'après une peinture d'E. A. BURBANK).

Le demi-cercle représente la voûte des cieux d'où viennent les éclairs, symbole de la rapidité.

(Autre interprétation = demi-cercle : empreinte du cheval symbole général : le *cheval rapide dans la prairie*).

PIED-NOIR = sorcier (Medecine-man).

Les cornes de la coiffure sont le symbole de la Puissance magique ou divine.

CHEROKEE = peinture de guerre de la tribu.

Sud	<p>3^e rang. MOQUI : demandant une pluie régulière pour faire pousser le maïs.</p> <p>APACHE : au milieu l'orage, en dessous la rivière, au-dessus deux huttes habitées.</p> <p>MOQUI : celui-ci demande à la divinité qu'une fois les gronde-ments et les éclairs passés (rayures blanches et rouges) la pluie s'établisse bienfaisante et régulière (Cf. <i>J. Hamman</i>).</p>
Nord-Ouest	<p>4^e rang. THLINKITS = <i>traces de l'ours autour du feu</i> (le nez en bleu). (cf. <i>A. R. of Eth.</i>).</p> <p>= (femme) <i>Passage du corbeau sur l'eau</i> (bleu = eau - vert = terre - rouge = rocher) jaune = choses autour du rocher.</p> <p>= <i>Petite Echelle</i> = <i>peinture</i> d'un chaman ; l'échelle sert aux es-prits pour monter en lui.</p>
Femmes	<p>5^e rang. Sioux. Peinture de fête.</p> <p>MOQUI. Prière pour le changement de direction du vent, cou-leurs au symbole des quatre points cardinaux.</p> <p>KIOWA. Peinture pour la retour au camp des guerriers victo-rieux.</p>

[161] des Français bien des tribus hésitantes, ils accomplissaient d'importants voyages de découvertes. On sait que c'est le Père Marquette qui, avec Joliet, atteignit le premier le Mississipi, le 17 juin 1673, Les deux voyageurs reconnurent ensuite le Missouri supérieur, l'Ohio et l'Arkansas. Peu e temps après, le Père Hennequin s'embarquait, avec deux compagnons, sur un canot d'écorce, remontait le Mississipi dont on venait d'apprendre l'existence, découvrait le Wisconsin, le Chippeway, la Moingona, les rivières de Sainte-Croix et de Saint-Pierre, était arrêté par la cataracte du Saut-de-Saint-Antoine, transportait à bras le canot jusqu'au cours supérieur, remontait le Saint-François jusqu'au lac d'Issati et là, tombait entre les mains d'une nouvelle nation dont on n'avait jamais entendu parler encore, mais qui allait faire parier d'elle : *les Sioux*.

Ceux-ci firent prisonniers les trois missionnaires. Mais loin d'être maltraités par eux, ils furent bientôt adoptés par trois chefs de guerre qui avaient perdu leurs fils et demeurèrent longtemps dans la tribu, partageant la vie de leurs sauvages compagnons.

À la même époque, Cavelier de La Salle, averti des découvertes du Père Marquette, continuait son exploration et achevait de connaître la région qui allait s'appeler la Louisiane, en hommage au roi des Français.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de l'histoire de cette colonie autrement que pour constater que les rapports avec les Indiens y furent en général amicaux et n'ont pas laissé dans l'histoire des souvenirs qui méritent qu'on s'y arrête. Mais, pendant qu'elle se créait, d'autres États se fondaient un peu partout autour d'elle. Et la situation qu'allait faire naître cet état de choses ne pouvait tarder à amener des conflits.

Les Natchez

[Retour à la table des matières](#)

Il faut reconnaître que, si la poussée envahissante des Blancs contraignait les Indiens au recul, ceux-ci contribuaient eux-mêmes à leur affaiblissement en se combattant [162] sans trêve les uns les autres, au lieu de faire front tous ensemble contre l'ennemi commun.

Entre les grandissantes colonies françaises, anglaises et espagnoles, plusieurs nations étaient enfermées. C'étaient, de l'embouchure de l'Ohio au golfe du Mexique, les *Chikasaws*, et les *Natchez*. Plus à l'Est s'étaient glissés les *Choctaws*, puis les *Muskogies*, plus connus sous le nom de *Creeks*, que leur valaient les nombreux cours d'eau, ou « criques », dont leur pays était arrosé. Enfin, les *Cherokees* s'étaient établis sur le versant des monts Apalaches

Toutes ces tribus vivaient en mauvaise intelligence les unes avec les autres. Puis, si les meilleurs éléments de notre civilisation leur apportaient leurs bienfaits, il en était d'autres qui avaient une influence contraire. A côté des missionnaires et des administrateurs consciencieux, étaient intervenus les trafiquants de toutes sortes, dont l'appât du gain eût fait taire les scrupules s'ils en eussent jamais eus. Et les marchands d'*eau de feu* commençaient à faire leurs affaires, malgré les efforts sincères des gouverneurs.

Outre les maladies qui se propageaient rapidement sous l'influence de ce poison, les Indiens, qui l'appréciaient pour l'ivresse inconnue qu'il leur procurait, y puisaient l'exaltation et la fureur qui, leur nature combative aidant, les faisaient sans raison se jeter les uns sur les autres et chercher partout des causes de querelles. Ainsi, par la guerre, les maladies, l'alcool et bien d'autres de nos vices, leur déchéance commençait.

Cependant, à côté des Blancs qui s'efforçaient de lutter contre ces désastreuses contagions, il se trouvait des Indiens, d'une valeur et d'une intelligence remarquables, pour les aider dans leur tâche. Et si, dans tous nos établissements d'Amérique on avait disposé de tels hommes et s'ils avaient duré, bien des malheurs auraient été épargnés à notre colonie.

C'est ainsi qu'à l'époque où Callières, devenu gouverneur du Canada, se faisait aider des missionnaires pour arrêter les hostilités prêtes à éclater, et convoquait à Montréal, le 1^{er} août 1701, Ottoways, Abénaquis, Hurons, Miamis, [163] Sacks, Illinois, Outagamis et, en général, toutes les tribus riveraines des lacs, un chef indien, surnommé par nos colons, *Le Rat*, l'aida puissamment dans son œuvre de réconciliation et fut parmi ses plus dévoués et ses plus ardents collaborateurs.

C'était un Huron, qui avait pris part à maints combats où il avait fait preuve d'une vaillance extraordinaire, et dont l'éloquence et les qualités d'entraîneur de foules étaient remarquables. Il s'était fait chrétien et avait une grande affection

pour les Français. Mais il n'oubliait pas son peuple et son rêve était qu'il ne fût avec les nôtres qu'une seule nation.

Il se donna avec tant de cœur à cette tâche qu'il s'y épuisa. Un jour, au milieu d'une harangue, il s'évanouit. Rappelé à lui, il reprit avec fougue ses exhortations, dépeignit, en images prophétiques, les malheurs qui accableraient les tribus si elles continuaient à suivre leurs errements, prêcha la paix et la concorde éternelles. Mais son émotion le terrassa. Il retomba. La même nuit, il était mort.

Ce fut un deuil général dans la colonie. On lui fit de splendides funérailles. Les troupes françaises lui rendirent les honneurs. Six chefs de guerre portaient son cercueil. Le gouverneur ainsi qu'une foule de colons et d'Indiens suivirent son enterrement.

Quelques jours plus tard, une nouvelle réunion eut lieu, à laquelle assistaient treize cents guerriers. Trente-huit chefs de tribus signèrent un traité de paix en fumant le calumet d'alliance, tandis que l'épée française et le tomahawk indien étaient symboliquement enterrés.

Cette paix semblait établie pour longtemps. Mais Callières mourut. Et peu de temps après, par la faute des Anglais cette fois, l'orage fut de nouveau déchaîné.

Ils étaient en guerre avec nous, et, de nouveau, cherchèrent des alliances parmi les indigènes. C'était encore les obliger à combattre entre eux... Tout était à recommencer.

Quelques années plus tard, les Espagnols agissaient de [164] même en lançant les *Tuscaroras* contre les établissements de la Caroline. Ceux-ci pillèrent les postes anglais, qui ripostèrent par de sanglantes représailles. C'est de cette époque (1713) que date la réunion de ce peuple aux « cinq nations » des Iroquois. Deux ans après les *Yamassees* tentaient une aventure semblable, massacraient un grand nombre de Britanniques et étaient pareillement décimés à leur tour.

Pendant ce temps, nos colonies demeuraient tranquilles. L'exemple bienfaisant de Callières au Canada avait été imité par Bienville à la Louisiane et les *Missouris*, les *Pawnies*, les *Osages*, les *Padoucas* étaient en excellents termes avec nous.

Cette situation dura plusieurs années. Mais les *Chickasaws*, voisins de la Caroline et qui y avaient vu de quelle façon on s'y battait, qui avaient même pris part

aux pillages, maintenaient l'agitation et finirent par entraîner les *Natchez* contre nous.

C'était une peuplade moins sauvage que les autres et qui, venue du Sud-Ouest, avait probablement des origines communes avec les grandes civilisations qui avaient fleuri au Mexique avant l'arrivée des Espagnols. Leurs mœurs, leurs lois, leur langue, donnaient les preuves de cette supériorité. Ils cultivaient, bâtissaient, avaient une organisation sociale développée. Nous entretenions avec eux de bonnes relations.

Peut-être eussent-ils résisté aux sentiments d'hostilité qu'on les poussait à éprouver contre nous, si un événement déplorable ne s'était alors produit.

Notre pays a donné le jour à assez d'hommes de valeur pour qu'il nous soit permis de reconnaître, avec plus de regret que de honte, qu'il a fourni aussi de temps en temps des imbéciles. Il n'est pas le seul dans ce cas, d'ailleurs. Toujours est-il que ce fut bien un imbécile que ce Français, commandant du fort Rosalie sur la frontière de la Louisiane, qui, chargé de former un établissement agricole, ne trouva rien de mieux que de choisir le village de la Pomme, occupé par une paisible tribu Natchez, d'en [165] appeler le chef et de lui ordonner d'évacuer immédiatement, sans autre formalité, l'endroit où il voulait lui-même s'établir.

Le chef essaya vainement de plaider :

« Vous êtes venus nous demander de la terre, dit-il, et nous vous l'avons donnée, car il y avait place pour vous et pour nous. Nous jouissions ensemble du même soleil et la même terre nous nourrissait, que nos enfants hériteront de nous et qui recevra nos tombeaux. Mais pourquoi nous prendre cette forêt, cette prairie, ces demeures où nous vous avons accueillis en hôtes et jusqu'à la natte de joncs où nous avons fumé ensemble le calumet de la paix ? »

La prière était plus que raisonnable. L'évidence de sa légitimité s'imposait. Mais le soudard ne voulut rien entendre et fit même payer une amende parce que l'ordre n'était pas assez promptement exécuté.

C'était jouer avec la juste indignation d'un peuple honteusement volé, sans qu'aucune circonstance atténuante pût excuser le vol, puisqu'il y avait de la place, et plus qu'il n'en fallait, partout ailleurs. Les Indiens, comme les enfants, souffrent

cruellement des injustices et leur sens de l'équité se révolte à la moindre atteinte. Celle-ci était intolérable. Elle appelait la vengeance à grands cris.

La haine ne raisonne pas. Il eût fallu punir un homme, un homme seul, car pas un habitant de la colonie n'aurait approuvé son gouverneur. Mais l'exaspération avait été trop forte. Les nations voisines en profitaient pour la surexciter...

Les Natchez décidèrent le massacre de toute la colonie.

Cependant, quelques Français, voisins du fort, avaient appris, par de vagues rumeurs, l'étrange procédé d'administration du commandant. Ils vinrent le trouver et firent entendre les mêmes protestations, firent valoir les mêmes arguments que les Indiens. Pour toute réponse, l'insensé les fit arrêter et jeter en prison !

Cette fois, tout espoir de conciliation était perdu. Ces hommes, qu'on venait de traiter comme des malfaiteurs [166] parce qu'ils défendaient une cause juste, auraient pu user des sympathies qu'ils gardaient chez les Indiens pour les apaiser. Eux disparus, rien ne pouvait arrêter la révolte. Elle éclata dans la journée du 28 novembre 1729.

Les Indiens, sous différents prétextes, s'étaient introduits dans le fort, tandis que le reste des tribus se massait dans les environs. Le signal fut donné par un coup de fusil. Immédiatement tous se ruèrent.

Le commandant fut égorgé le premier, ce qui n'était que justice. Mais le châ-timent aurait dû s'arrêter là. Malheureusement, les fureurs étaient déchaînées. Toute la colonie, qui se composait de sept cents personnes, fut massacrée. On n'épargna que les femmes et les enfants, qui furent emmenés en esclavage. Et les seuls hommes qui eurent la vie sauve furent ceux que le hasard plaça, au milieu de la tuerie, en face de leurs amis personnels.

Si excusable qu'eût été l'origine de cette sanglante mutinerie, elle appela les représailles, d'autant plus que les nations voisines, Choctaws, Yasous, Chickassaws se soulevaient à leur tour, et qu'il fallait délivrer les prisonnières. On envoya des troupes dans la colonie.

Moins d'un an plus tard, la nation des Natchez n'existait plus. Tous les survivants s'étaient réfugiés chez les Chickassaws et fondus avec eux. Par la faute d'un Français et l'aveuglement d'une double vengeance qui, de part et d'autre, avait

frappé des innocents, une de nos plus belles colonies était en péril et un grand peuple avait disparu.

Ce n'est cependant pas sur ce sombre tableau qu'il faut conclure de nos rapports avec les Peaux-Rouges, au moment où se fondaient nos colonies en Amérique. Pour retentissant qu'il ait été, le massacre des Natchez est un fait isolé dans notre histoire. Il ne résume pas notre façon d'agir avec les indigènes. Loin de là. Nous avons déjà démontré qu'un grand nombre d'hommes, parmi les nôtres, [167] avaient su nous valoir, chez les tribus au milieu desquelles nous vivions, de sincères amitiés et de solides alliances. Au Canada, notamment, nos colons entretenaient avec les Indiens des relations que des sentiments mutuels de fraternité et de justice faisaient plus durables et plus sincères que chez les nations voisines. Les Anglais eux-mêmes se considéraient comme des maîtres, d'une race supérieure, équitables mais distants, qui avaient pris les sauvages en tutelle et estimaient que s'en faire craindre était s'en faire mieux respecter. Tandis que beaucoup de nos trappeurs et de nos pionniers, de nos habitants et de nos missionnaires, s'étaient si bien assimilés à la vie indienne qu'elle était devenue la leur et qu'un grand nombre vivaient sous la tente, de peau ou sous la hutte de bois des clans qui les avaient adoptés.

Ce permanent contact, qui consolidait notre établissement, était également favorable aux Peaux-Rouges. Leur situation générale s'était améliorée. A beaucoup d'entre eux, nous avons enseigné la culture, fourni des instruments de travail agricole, appris à tirer parti d'une nature extraordinairement féconde dont la plupart des forces étaient perdues. La chasse et la vente des fourrures avaient développé chez eux le commerce. Ils exploitaient avec méthode ce qu'ils avaient jusqu'alors gaspillé. Nous avons importé des plantes, du bétail, créé des industries qui n'existaient pas. En cherchant l'or, on avait trouvé le fer et le charbon, dont la valeur est plus grande en ce qu'elle permet de satisfaire à des besoins plus réels et encourage au travail au lieu d'en dispenser. Nos céréales, nos plantes textiles, importées, faisaient déjà prévoir, par l'abondance de leurs récoltes qui dépassaient la consommation, les débouchés gigantesques qu'elles s'ouvriraient dans les siè-

cles à venir. Et au lieu de vivre au jour le jour, chaque village maintenant était capable de subvenir à ses propres besoins par un labeur assidu et régulier.

Tout aurait été sans doute pour le mieux si une seule des grandes nations d'Europe avait possédé le pays tout entier. Mais ces nations étaient en guerre les unes contre [168] les autres et leurs forces d'expansion étaient trop puissantes pour ne pas arriver à se heurter quelque jour. Déjà l'immense territoire devenait trop petit pour ces peuples insatiables dont chacun tendait à conquérir l'Univers... Quand le feu lutte contre le feu, disent les Indiens, c'est aux dépens des herbes de la Prairie !

[169]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

2^e partie : L'histoire

Chapitre III

Les soldats

L'effort anglais

[Retour à la table des matières](#)

Les colonies anglaises ont prospéré avec une effrayante rapidité.

Elles sont vingt fois plus peuplées que les nôtres et ont apporté tout leur effort à maintenir leur puissance et à développer leur accroissement. Des armées régulières, bien entretenues, assurent leur sécurité et se préparent à soutenir leur expansion. Et le gouvernement de la métropole a constamment les yeux sur elles, assure leurs besoins, encourage leurs initiatives, leur envoie des secours dès qu'elles sont menacées.

La France, par contre, a laissé à quelques hommes admirables le soin de s'occuper des siennes et les a abandonnés. Nos rois ont d'autres soucis plus proches et, peut-être, ne comprennent pas la valeur des nouveaux royaumes qu'une poignée d'intrépides vient de leur conquérir. En tout cas, l'opinion publique s'en désintéresse et les esprits les plus ouverts sont fermés à l'évidence. On n'est pas loin du temps où, parlant de la France et de l'Angleterre, Voltaire [170] écrira : « Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. »

Opinion, soit dit en passant, assez conforme au caractère de notre race quand il s'agit de colonies et que l'expérience cruellement acquise n'a pas encore bien sensiblement modifiée !

Quoi qu'il en soit, si l'Angleterre « dépensait » vraiment alors sans compter, on n'en pouvait dire autant de la France. Il fallait que, les représentants de celle-ci s'aidassent de leurs propres ressources. Et, n'ayant pas à leur disposition d'armée coloniale composée d'éléments nationaux, ils en formèrent une avec les Indiens.

Ceux-ci nous étaient acquis, pour la grande majorité. Nous avons exposé les raisons qui faisaient qu'ils nous préféraient à nos rivaux. De plus, nous ne leur donnions pas d'inquiétudes pour l'avenir. Nos établissements, disséminés sur une grande étendue parce que nous nous efforcions de relier le Canada à la Louisiane par une série de petits postes que, faute de monde, nous ne pouvions peupler, ne les gênaient pas. Ils y trouvaient au contraire de l'aide, des sympathies, et aussi des débouchés pour leur trafic. Tandis que les Anglais arrivaient chaque jour plus nombreux, débordaient sur leurs territoires, les refoulaient vers des régions de plus en plus pauvres pour exploiter, seuls, celles qui avaient de la valeur.

Maîtres dans l'art de la diplomatie, ces derniers avaient usé de tous les moyens pour arriver à leur but et, avant d'avoir recours aux armes ou, tout au moins, à l'intimidation, s'étaient présentés en protecteurs.. Avec les Creeks, ils avaient conclu un traité de paix, traité qui avait été véritablement signé par Tomo-Itchee, leur chef, car celui-ci leur avait remis une peau de bison, sur laquelle étaient peints son totem et aussi un aigle aux ailes déployées, en accompagnant le don de ce commentaire : « L'aigle est l'image de la rapidité. Le bison est celle de la force. Légers comme l'aigle, vous avez traversé la Grande Eau [171] pour aborder à l'ex-

trémité du monde. Forts comme le buffalo, vous renversez tous les obstacles
« Ayez pour nous la douceur du duvet de l'aigle. Soyez notre abri, comme la peau
du bison. »

Mais cet hommage ne suffisait pas à l'ambition britannique. Il lui fallait des résultats plus matériels. Par l'intermédiaire d'une femme indienne, épouse d'un aumônier de régiment anglais, Thomas Bosomworth, le gouverneur de la Géorgie, Oglethorpe, essaya d'attirer plus étroitement à lui la nation des Creeks et d'en obtenir le plus d'avantages et de concessions possibles. Mais son plan, trop bien combiné, tourna assez comiquement contre lui.

Cette femme, qui, depuis son mariage avec un Blanc, répondait au nom de Marie, forte de l'influence que lui donnait sur les tribus la confiance du gouverneur, poussée aussi par son mari qui n'était qu'une sorte d'intrigant, se mit en tête d'opérer pour son propre compte et, loin de servir les intérêts de l'Angleterre, commença de s'occuper des siens.

Elle prétendit, ce qui était faux, qu'elle était la descendante et l'unique héritière d'un grand chef, lequel avait justement possédé cette partie de territoire que les Anglais voulaient accaparer. Puisque les Creeks étaient prêts à l'abandonner, c'était à elle qu'ils la devaient remettre, puisqu'elle en était la propriétaire légitime et que, de plus, elle était de leur sang.

Elle plaida si bien qu'elle enflamma les guerriers pour sa cause et, à leur tête, marcha sur Savannah où elle mit à son tour le gouverneur en demeure de ratifier l'accord.

Très surpris de cette prétention inattendue, Oglethorpe commença par temporiser, car sa garnison n'était pas de force à tenir tête aux ambassadeurs surexcités. Quand il eut obtenu un peu de calme, il fit d'abord mettre sous les verrous Bosomworth, le mari, principal instigateur du complot. Puis, non sans quelque peine, il démontra que les prétentions de Marie étaient injustifiées et qu'elle n'avait jamais eu le moindre chef parmi ses ancêtres. Après quoi, comme elle s'agitait, il la fit emprisonner à son tour.

[172] Les Indiens reconnurent aisément que cette femme les avait trompés. Mais les arguments qu'elle avait fait valoir pour revendiquer ses droits personnels restaient valables pour revendiquer ceux de la nation. Celle-ci refusait désormais le territoire à Marie, mais le refusait aussi à Oglethorpe !

La paix, une fois de plus, était compromise. Elle fut tout à fait menacée peu de temps après, par le fait d'un Anglais qui, dans un engagement entre Creeks et Cherokees, s'était trouvé comme entre marteau et enclume et y avait laissé sa vie. La colonie s'apprêtait à demander réparation par les armes quand Malatchee, le chef responsable des Creeks, se présenta à la tête de cent guerriers et déclara :

« Un peuple entier n'est pas responsable des excès de quelques hommes. Nous avons nos raisons d'attaquer les Cherokees, mais nous ne devons pas le faire sur votre territoire. Quant au meurtre de l'Anglais, dont vous nous accusez, il est racheté, car nous avons puni le coupable. Du moins, nous l'avons condamné à mort. Mais son oncle s'est offert à sa place et s'est tué lui-même, payant de son sang le sang versé. »

Au point de vue de la justice indienne, un tel acte de dévouement équivalait au châtiment du criminel et éteignait l'action de la justice contre lui. Les Anglais voulurent bien l'admettre et suspendirent les hostilités. Mais de tels faits servaient mal la cause de l'apaisement et la situation restait tendue.

À chaque instant, des aventures semblables se renouvelaient et leur énumération ne serait qu'une longue répétition des mêmes choses. Aussi, laissant de côté ces querelles locales entre colons et Indiens, devons-nous nous occuper maintenant du rôle que jouèrent les Peaux-Rouges, en tant que soldats au service de la France, contre nos rivaux et sous le commandement de nos propres chefs.

Les Anglais n'envahissaient pas que le territoire indien. Ils s'installaient, aussi volontiers sur celui que nous occupions. [173] Le traité d'Aix-la-Chapelle nous avait laissé nos postes au sud des lacs et les frontières en étaient nettement délimitées. Mais, les planteurs virginiens, qui cherchaient partout de nouveaux défrichements, parce que la culture du tabac épuise rapidement le sol, s'en approchaient de plus en plus. Ils finirent par y pénétrer.

Le gouvernement du Canada les invita à se retirer. Passons ici rapidement sur les événements, puisque c'est l'histoire des Indiens que nous écrivons et non la nôtre ; et arrivons au moment où, par une nuit du mois de mai 1754, un officier anglais, âgé de 22 ans, s'avance en service d'avant-garde à la tête de deux compagnies et, précédé de quelques éclaireurs indiens, sous les retranchements du fort du Quesne, occupé par les Français. Le principal intérêt de ce détail est que ce

jeune chef n'est autre que George Washington, le futur fondateur des États-Unis d'Amérique et leur premier président.

À ce moment un capitaine français, Jumonville, sort du fort, accompagné d'une trentaine d'hommes. Deux décharges de mousqueterie l'accueillent. Il n'a pas le temps d'avertir qu'il est envoyé en parlementaire, porteur d'une sommation au colonel Frye, commandant du fort Necessity. Une balle l'atteint et le tue. Un seul homme peut s'échapper et porter la nouvelle au fort du Quesne. C'est la guerre inévitable.

Quelques semaines après, le 28 juin, une troupe d'Indiens Cherokees, conduits par le capitaine de Villiers, frère de Jumonville, marche vers le fort Necessity, où elle arrive le 3 juillet.

L'assaut est aussitôt donné. « Même vigueur dans l'attaque et la défense. Les Indiens, encadrés de quelques hommes de troupes, combattant selon des méthodes plus ordonnées, font des prodiges de valeur. Mais les solides soldats anglais, bien abrités derrière leurs retranchements, tiennent bon. Et le combat commencé le matin, continue encore le soir.

À l'arrivée de la nuit, il se ralentit, car les Indiens on le sait, n'aiment pas la guerre dans l'ombre. Cent cinquante [174] Anglais sont tombés, parmi lesquels le colonel Frye. C'est Washington qui a pris le commandement. Mais, au moment où il s'apprête à une résistance désespérée, le capitaine de Villiers le conjure d'épargner une nouvelle effusion de sang. L'attaque est prête pour le lendemain et sera cette fois irrésistible. Pourquoi ne pas capituler ?

Les conditions, d'ailleurs, sont honorables. La garnison se retirera avec les honneurs de la guerre et une pièce d'artillerie... Washington se soumet et l'accord est signé dans la nuit.

Voici donc une première victoire remportée par les Indiens, dans une bataille à l'européenne, sous nos ordres et contre nos ennemis. Ce ne sera pas la dernière...

L'Angleterre, en effet, organise formidablement sa revanche. Elle envoie en Virginie plusieurs régiments qui viennent renforcer ceux qui y sont déjà. Elle place à leur tête un officier qui s'est brillamment signalé sur le continent : le général Braddock.

Dès le début de l'année suivante, celui-ci a arrêté son plan de combat. Il forme trois corps d'armée qu'il envoie sur la frontière acadienne, les bords du lac Champlain et ceux du lac Ontario. Puis il établit un camp retranché qu'il fait garder par le colonel Dunbar, avec un régiment. Lui-même enfin, à la tête de trois mille hommes, s'avance vers le fort du Quesne.

Son plan de bataille est bien conçu. Il n'y manque qu'une chose : la connaissance des Indiens.

Braddock arrive bientôt à son but. Il ne trouve en face de lui qu'une petite garnison française qui s'est aventurée hors du fort et qu'il attaque de toutes ses forces.

Le capitaine Beaujeu, chef du détachement, est tué à la troisième charge. Mais ses lieutenants, Dumas et Ligneris, se jettent en avant avec tant d'impétuosité qu'ils culbutent l'avant-garde, la repoussent sur le gros de l'armée, où un combat furieux s'engage.

C'est à ce moment que le sauvage cri de guerre indien retentit et que, des bois qui environnent le fort, les flèches commencent à jaillir.

[175] Braddock, surpris, veut faire tête à ce nouvel assaillant. Mais, tandis que les Français se sont lancés tout droit au plein cœur de la mêlée, les autres ennemis sont invisibles. On ne les entend plus. On devine qu'ils se glissent derrière les arbres, se cachent sous le moindre buisson, la moindre touffe d'herbes, disparaissent à l'abri d'ondulations de terrain où un renard ou un lynx se dissimuleraient à peine. Et l'on jugerait qu'ils sont partis déjà, si les flèches, les vibrantes flèches messagères de mort, ne venaient, avec un frisson d'ailes furieuses, atteindre leurs cibles humaines, infailliblement.

L'effet de cette attaque est si démoralisant que les troupes anglaises, bien qu'ayant pour elles la force du nombre, reculent. Les officiers cherchent en vain à rétablir le combat. Mais contre qui ? L'ennemi est toujours invisible. On n'a en face de soi que cette poignée de Français qui, sentant la défaite se dessiner, se battent comme des démons.

Braddock est blessé à mort. Cette fois, c'est la déroute. Les Anglais s'enfuient, emportant le corps de leur chef, mais laissant sur le terrain leur artillerie, leurs équipage et le tiers de leur effectif.

Alors, de la forêt mystérieuse, les diables rouges surgissent, se jettent comme une meute de loups sur ce troupeau saisi de panique. Et les larges couteaux à scalper achèvent l'œuvre de terreur.

Le corps anglais se replie sur les réserves du colonel Dunbar qui, loin de lui venir en aide, augmentent sa confusion en se laissant gagner par la contagion de l'épouvante. Toute l'armée vaincue bat précipitamment en retraite sur la Virginie. La victoire des Indiens est complète...

Montcalm

[Retour à la table des matières](#)

L'Angleterre fut longue à pouvoir prendre sa revanche. Malheureusement, ces Peaux-Rouges qui étaient devenus pour nous de si précieux auxiliaires, s'ils nous permettaient de susciter des guerillas qui tenaient l'ennemi en échec, ne pouvaient nous assurer le triomphe définitif, comme [176] l'eussent fait des troupes régulières, en bataille rangée. Le combat fini, les Indiens s'en retournaient chez eux danser la danse du scalp et chanter leurs exploits. Rien ne pouvait les retenir. Pendant ce temps les Anglais se ravitaillaient toujours en hommes, en artillerie, en munitions.

Encouragés par le succès des tribus de l'Ohio, les Mics-Macs de l'Acadie voulurent les imiter. Mais n'agissant que pour leur propre compte, ils furent facilement repoussés. Et cette tentative fut un prétexte de guerre qui amena pour nous la perte de cette belle colonie, dont les habitants furent cruellement traités.

Les Cherokees, révoltés à leur tour, perdirent dans l'aventure une partie de leur territoire. Nos alliés indiens ne pouvaient décidément rien sans nous et, s'ils nous aidaient, nous étions trop peu nombreux pour les aider.

Cependant, si nous combattons en Amérique, la paix existait toujours entre la France et l'Angleterre. Ce fut à cette époque qu'elle fut rompue. Nous avions de durs combats à soutenir sur le continent. Louis XV, plus que jamais, négligea nos colonies

L'héroïque Montcalm était alors à la tête des troupes canadiennes.

Il avait su inspirer aux Indiens une confiance sans réserve, en les traitant non pas en inférieurs, en sujets, mais en égaux. Il venait de remporter avec eux une importante victoire, tandis que les Anglais, réunis en force au fort Saint-Georges, s'apprêtaient à envahir le Canada. Le « Grand Marquis » avait occupé Ticonderoga, coupé les communications du fort et obligé ses troupes à la capitulation. Mais, au moment d'en signer les conditions il avait rassemblé les chefs et leur avait dit :

« Vous avez partagé nos dangers. Vous nous avez secondés avec courage. Le sort de l'ennemi est dans nos mains. Je n'en veux pas disposer sans vous ! »

Ces paroles produisirent un grand effet sur les tribus, et elles permirent au général d'obtenir ce qu'il voulait, c'est-à-dire non pas seulement la fidélité des indigènes, mais surtout leur modération dans la victoire. En effet, ils [177] y voyaient surtout l'occasion de massacrer et de piller et il était bien difficile de les retenir quand ils étaient déchaînés. Par ce procédé Montcalm les habitua à se soumettre aux coutumes d'une guerre moins barbare. Flattés de l'honneur qu'on leur faisait, ils laissaient au chef toute initiative. La garnison put ainsi sortir du fort avec armes et bagages sans courir le risque d'être égorgée.

La capitulation nous obtenait en outre dix-huit mois de trêve.

Ils ne furent pas perdus pour les Anglais.

Ceux-ci avaient compris la force que nous donnait notre amitié avec les Indiens. Il fallait à tout prix les détacher de nous. Mais ils nous étaient fidèles et haïssaient nos ennemis. Comment les convaincre ?

Ce fut un Allemand qui s'en chargea.

Cet homme, Friedrich Post, était un religieux qui avait vécu dix-sept ans parmi les Mohicans et s'était efforcé de les convertir. Quoiqu'à peu près illettré, il avait une grande habileté de langage et avait pris un grand ascendant sur les tribus.

Dans l'été de 1758, il arriva sur les rives du Monongahela où il convoqua toutes les nations de la contrée, Shawanèses, Mingos, Mohicans, Delawares, etc...

« Frères, leur dit-il, le Mauvais Esprit a trop longtemps soufflé entre nous... Mais nous avons demandé à Dieu d'avoir pitié de nous et de cacher si bien les ossements de nos guerriers qu'on ne pût jamais les retrouver, afin que le souvenir de nos luttes fût effacé de notre mémoire et de celle de nos enfants. La hache est enterrée. Ne cherchons pas à la relever pour rouvrir nos cicatrices. Pourquoi nous combattez-vous ? Qu'avez-vous à faire dans les querelles des Anglais et des Français ? Retirez-vous à l'écart. Les Anglais ne sont pas nos ennemis. Si vous vous écarterez de leur route, ils vous laisseront vivre en paix loin du péril, avec vos femmes et vos enfants. »

Ces paroles qui avaient ébranlé l'opinion mobile des Indiens, n'auraient cependant pas été suffisantes, peut-être, pour les entraîner, si les Anglais n'étaient venus à leur tour fournir des explications plus insidieuses :

[178] « Nous venons, dirent-ils, chasser les Français de vos territoires. Ils n'ont pas le droit de les occuper et vous n'avez pas la force de les en empêcher. Laissez-nous agir et nous les chasserons loin d'ici. »

Les Indiens, cette fois, comprirent l'argument. Mais ils le comprirent trop bien, car ils ripostèrent :

« Nous sommes en effet désireux de réoccuper toutes les terres qui nous appartenaient jadis. Que les Français les abandonnent, soit ! Mais alors vous devez vous en retirer vous-mêmes. Allez-vous-en de l'autre côté des montagnes et nous ne vous dirons rien. Mais, si vous persistez à vous établir ici, nous nous soulèverons tous contre vous. Et cette fois, si vous rallumez la guerre, la paix ne reviendra plus ! »

Cette réponse n'était pas celle qu'attendaient les Anglais. Ils n'insistèrent pas et laissèrent Friedrich Post continuer, seul sa propagande de neutralité.

À force de persévérance et de persuasion, l'Allemand réussit en partie où ils avaient échoué. A tel point que lorsque le commandant du fort du Quesne, à la reprise des hostilités, fit appel à ses guerriers, un certain nombre firent la sourde oreille. Cette défection inattendue nous valut la perte du fort. C'était notre défaite qui commençait.

Nous n'en retracerons pas les péripéties, qui sont en dehors de notre cadre. Rappelons seulement que certaines tribus, telle que celle des Hurons, nous de-

meurèrent jusqu'au bout fidèles et prirent part aux héroïques combats de la fin, quand, sur les plaines d'Abraham, Montcalm succomba sous le nombre dans une défaite si glorieuse qu'elle reste une des belles pages de notre épopée.

Pour les Indiens, tout n'était cependant pas fini encore. Non seulement les nations du nord du Saint-Laurent nous restaient attachées, mais, au Sud, les Cherokees levaient de nouveau la hache de guerre et harcelaient dans des combats d'embuscades les Anglais qui ne savaient comment venir à bout de ces ennemis insaisissables et acharnés.

Autour du fort Loudown, à l'ouest des monts Apalaches, la situation était particulièrement intenable. Les chevaux disparaissaient, les soldats qui s'écartaient pour chasser, ou [179] chercher du bois ne revenaient plus. Et l'on ne savait à qui s'en prendre, car les chefs de tribus se déclaraient irresponsables de ces attentats.

Trente-deux d'entre eux vinrent même en députation à Charleston pour éviter toute équivoque. On envoya à leur rencontre un bataillon de quatre cents hommes. Mais, tandis qu'ils marchaient en se croyant sous sa protection, on les fit prisonniers.

Le commandant du fort Saint-George, Littleton, les avertit qu'il les gardait en otages. « Vous ne devez plus, leur dit-il, compter sur les Français. Les autres nations ont enterré la hache. Faites de même. Sans quoi toutes les colonies anglaises s'uniront contre vous. »

Puis l'officier rendit la liberté à dix guerriers, afin qu'ils allassent porter ces conditions aux tribus.

Mais les chefs, à peine de retour, au lieu de prêcher la paix, appelèrent aux armes. Littleton, apprenant cette volte-face, fit froidement fusiller les vingt-deux otages qui lui restaient entre les mains. C'était jeter de l'huile sur le feu. La nation unanime des Cherokees se souleva.

Ce fut alors la terreur sur la frontière en flammes... La, garnison de Prince-George fut bloquée, son commandant tué et les hordes se répandirent dans les villages, portant partout l'incendie et la mort.

La Caroline du Nord, la Virginie, la Georgie, accoururent au secours. New-York envoya des troupes. Des messagers se rendirent chez les Creeks et les Chickassaws vieux ennemis des Cherokees, pour essayer de les opposer aux rebelles.

Cependant, ceux-ci continuaient leurs massacres et repoussaient jusqu'aux villes de la côte, où ils semaient la panique, les colons qui parvenaient à leur échapper.

Ce ne fut qu'en avril 1760 que les troupes, sous le commandement du colonel Montgomery, purent entrer en action.

La riposte fut aussi furieuse que l'attaque l'avait été. Les villages indiens de Klowee, d'Estatoe, de Sugar-Town furent livrés aux flammes, les habitants décimés, rejetés vers les montagnes, le fort Prince-George dégagé. Mais [180] cela ne terminait pas la guerre. Les tribus s'étaient réfugiées dans les forêts et y redevenaient insaisissables. Montgomery fut obligé de revenir en arrière, laissant investi le fort Loudown, dont la garnison perdait tout espoir de salut.

Mais les préceptes naguère inculqués par Montcalm devaient porter leurs fruits. Pour la première fois, le commandant d'une armée régulière se rendait aux Indiens en leur proposant une capitulation selon les lois de la guerre et, pour ta première fois livrés à eux-mêmes en la circonstance, les guerriers rouges acceptaient d'en discuter les conditions.

Elles étaient honorables pour les assiégés. Ils sortaient avec leurs armes et confiaient leurs malades et leurs blessés aux bons soins de leurs vainqueurs,

L'accord fut observé. Et la troupe anglaise put s'éloigner saine et sauve, sous la garde d'une escorte.

Mais celle-ci ne put demeurer avec elle au delà de la première nuit, ne pouvant s'aventurer sur des territoires qui n'étaient plus ceux de sa tribu. Les Anglais s'en allèrent seuls à travers des pays dont on ne savait si les populations leur étaient hostiles ou favorables.

Pendant un jour et une nuit, ils avancèrent sans incident. Mais, le lendemain, ils firent la rencontre d'un parti d'Indiens nomades qui les attaqua. Trente hommes furent tués, d'autres s'enfuirent. La plupart furent faits prisonniers.

Parmi ceux-ci se trouvait le capitaine de la garnison, Stuart. Un chef indien le racheta, lui donna l'hospitalité et, un peu plus tard, lui rendit la liberté.

Cependant, une nouvelle armée anglaise se constituait à New-York. Elle était composée de montagnards écossais, habitués à cette guerre d'embuscades dont ils étaient des vétérans. Le colonel Grant les commandait.

Elle fut prête l'année suivante, se concentra à Charleston puis au fort Saint-George et marcha de nouveau à l'ennemi.

La campagne dura un mois. Elle se termina par la dévastation méthodique du territoire des Cherokees, qui, à bout de forces, n'ayant plus d'espoir d'entraîner les autres [181] nations, ne pouvant plus compter sur les derniers Français, qui, avec le chevalier de Levis, tenaient encore Montréal, tendirent le calumet de paix en promettant une amitié qui « durerait aussi longtemps que coulerait l'eau des fleuves, aussi longtemps que les étoiles garderaient leurs clartés ».

C'en était fini avec les Indiens au sud du Saint-Laurent. Sur ces entrefaites, nous perdîmes le Canada et nos troupes l'évacuèrent. Mais les nations qui nous étaient restées fidèles, les Ottoways, Shawanèses, Delawares, etc. luttèrent encore et, inquiets de se sentir seuls, s'effrayaient surtout de l'avance anglaise dans des territoires dont ils avaient jusque-là gardé la possession.

Une vaste confédération se forma, qui rappela à elle les tribus de l'Ohio. Tout recommençait !

Les uns après les autres, les postes avancés des Anglais tombèrent. L'ennemi, une fois encore, était impossible à saisir et, pendant près de deux années, garda l'avantage.

C'est un officier anglais d'origine française, le colonel Bouquet, qui amena la décision.

Ayant attiré autour de son armée toutes les forces ennemies, il battit soudain en retraite dans un étroit défilé. Les Indiens se jetèrent en désordre sur ses traces. Mais la fuite n'était que feinte. Les soldats, au lieu de s'éloigner, avaient occupé les hauteurs. Quand tous les poursuivants furent engagés dans le passage, ils se rabattirent sur eux et les écrasèrent.

La paix, désormais, ne pouvait plus tarder. Les Delawares la demandèrent les premiers et les autres ne tardèrent pas à suivre. Et ce furent encore de solennelles paroles, tout empreintes de la poétique gravité indienne, qui scellèrent l'alliance :

« J'apporte, dit le chef Kiyashuta, j'apporte ce wampum pour que les larmes s'apaisent, et je vous rends les derniers hommes de votre chair et de votre sang qui soient restés entre nos mains. Avec cet autre wampum, nous couchons dans la terre vos guerriers et les nôtres, tombés dans ces combats

que le Mauvais Esprit a suscités. Et [182] nous jetons sur leur dépouille ce manteau de feuillage et de terre pour qu'elle ne soit plus visible, et que la trace même de notre haine soit à jamais ensevelie ! »

Alors, Se produisit un fait extraordinaire qui vient une fois de plus démontrer que la réputation de férocité qu'on a faite aux Peaux-Rouges, n'est qu'une pure calomnie.

Tous les prisonniers européens avaient été loyalement ramenés au camp anglais. Mais c'est avec des larmes que la grande majorité d'entre eux se séparèrent de leurs vainqueurs. Les Indiens eux-mêmes ne remettaient leurs captifs qu'en pleurant et en les recommandant à l'officier anglais. Beaucoup de ceux-ci refusèrent leur liberté, supplièrent qu'on les laissât retourner dans la tribu dont ils avaient été les hôtes. Il fallut les contraindre par force à revenir. Et, dans la suite, plusieurs même s'échappèrent et allèrent se réfugier chez leurs anciens maîtres qui étaient devenus leurs meilleurs amis !

Washington

[Retour à la table des matières](#)

Les Anglais possèdent l'Amérique. Selon toute apparence, ils vont vivre désormais en paix avec les Indiens. Les deux peuples ont appris à se connaître et à se faire de mutuelles concessions qui facilitent leurs relations sinon toujours cordiales, du moins tranquilles. Les Rouges ont compris l'inutilité de leur résistance, les avantages dont ils peuvent profiter au contact de leurs voisins, les améliorations à leur sort qu'ils sont en droit d'en attendre. Et les colons, pour la plupart issus des bons éléments de la nation, pacifiques, laborieux, mieux prévenus aussi envers leurs anciens adversaires depuis qu'ils les connaissent, ne cherchent qu'à maintenir l'harmonie et ne songent pas à faire aux autres le mal qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît.

Mais de grands événements vont se produire qui changeront la face du monde.

Ces colonies, devenues prospères, se sentent fortes, capables de se suffire à elles-mêmes, impatientes de supporter [183] la tutelle d'une métropole qui leur impose des devoirs sans leur accorder aucune liberté.

Et les voici qui se révoltent pour obtenir leur indépendance. Une longue guerre, où on s'efforce de faire intervenir encore les Indiens. Les Iroquois, devenus la plus puissante des confédérations indiennes, après douze ans de paix, sont pressentis. Mais leurs chefs font d'abord cette sage et ironique réponse : « Vous avez pris nos territoires et maintenant vous vous querellez, entre vous, à cause d'eux. Quel parti pourrions-nous prendre ? De vous ou de votre frère que vous attaquez, qui est notre ami, qui est notre ennemi ? Vous nous faisiez jadis combattre contre nos frères rouges pour nous affaiblir et occuper la terre où notre sang s'était mêlé. Egorgez-vous donc entre vous à votre tour. Quand vous aurez terminé, nous viendrons reprendre nos forêts, nos lacs et nos montagnes, qui sont l'héritage que nous ont laissé nos aïeux ! »

Mais c'était trop de sagesse et il y avait trop de jeunes gens dans les tribus chez qui le vieil instinct guerrier, assoupi depuis douze ans, se réveillait. Ceux-ci profitèrent de l'occasion qui s'offrait de déterrer la hache de guerre rouillée et appuyèrent de leurs forces les Anglo-Canadiens.

En conséquence, le 21 juin 1777, le général Burgoyne offre, au nom du roi d'Angleterre, « père des Indiens », un festin de guerre aux Iroquois, Ottoways, Abénaquis, accourus à son appel, leur fait une vibrante allocution, et la termine par ces paroles prudentes :

« Cette guerre ne ressemble pas aux autres. Vous allez combattre vos frères, momentanément égarés dans l'erreur. Ne tuez donc que ceux qui s'opposeront à vous les armes à la main, et surtout ne scalpez que ceux qui seront bien morts ! »

Sur quoi on se mit en campagne. Mais l'alliance des tribus n'empêcha pas bientôt le général Burgoyne d'être enfermé par les Américains dans Saratoga et mis dans l'obligation de capituler.

À peu près dans le même temps, le gouvernement du Connecticut et celui de la Pennsylvanie, oubliant la fraternité [184] qui les unissait dans la cause commune, se cherchaient noise au sujet de la colonie de Wyoming ¹⁰, tout nouvelle-

¹⁰ Rien de commun avec l'Etat actuel du Wyoming, entre le Montana et le Colorado. Ne pas confondre non plus avec les villes de Wyoming, dans l'Etat de New-York et dans la province d'Ontario.

ment fondée, et dont l'un et l'autre se prétendaient propriétaires, sans s'occuper, bien entendu, des possesseurs légitimes qui étaient les Indiens Shawanèses refoulés à l'Ouest.

Or, parmi les chefs de ces tribus, se trouvaient à ce moment deux personnages d'origine anglaise, l'un Buttler, condamné pour meurtre, qui s'était enfui dans la forêt et avait été recueilli par un clan ; l'autre Brandt, renégat qui avait pour mère une Indienne et qui nourrissait pour les Blancs, quels qu'ils fussent, plus de haine qu'aucun rouge n'en avait jamais éprouvée.

Dès que la guerre éclata, les deux compères virent le parti qu'il y avait à tirer des troubles et l'occasion de se venger de ceux dont la justice les avait menacée. Ils démontrèrent aux Shawanèses que le moment était essentiellement favorable pour reprendre possession de leurs biens. Du moment où tout le monde luttait pour son indépendance, n'étaient-il pas les premiers à y avoir droit ?

De maudits étrangers avaient bâti leurs maisons, édifié leurs villages, étendu leurs cultures sur leurs terrains de chasse. D'autres, maintenant, voulaient s'y établir. Plutôt que de les laisser faire, il fallait occuper la place et en interdire l'accès à qui que ce fût.

Il y avait peu de chose à dire contre ces arguments, sinon qu'ils ne découvriraient pas la véritable pensée des orateurs. Mais les Indiens les écoutèrent en toute innocence, les approuvèrent, s'assemblèrent au feu du conseil, levèrent la hache, dansèrent la danse de guerre et s'en allèrent joyeusement au combat.

Le Wyoming était mal défendu, la plupart des hommes étant en campagne. Il ne restait guère que cinq cents colons en état de porter les armes. À l'approche de la borde, ils se retranchèrent dans les postes de Wyoming, [185] Shawney, Lackawaney, Mahapenny, sous la conduite d'un des leurs, nommé Zébulon. Et ils firent courageusement tête à l'ennemi.

Mais les Indiens étaient, ne l'oublions pas, conduits par deux bandits et la lutte prit bientôt un caractère d'atrocité qu'ils ne lui auraient pas donné eux-mêmes. Zébulon fut d'abord attiré, par Buttler en personne, et sous prétexte de parlementer, dans un guet-apens où il fut assassiné avec presque tous ses hommes. Après quoi, les forts furent pris les uns après les autres. On n'accepta aucune capitulation. Les survivants qui se rendaient étaient capturés, entraînés et brûlés vifs.

Restaient les habitations de la campagne où les femmes. et les enfants s'étaient réfugiés. Les Indiens, surexcités, enivrés d'alcool, y furent lâchés comme une meute et, sous la direction de leurs chefs, incendièrent et massacrèrent tout ce qu'ils purent trouver. Cependant, la pitié demeurait au cœur de ceux qui avaient gardé un semblant de raison, et ceux-ci, pour permettre à quelques malheureuses victimes d'échapper à la rage des instigateurs de cette atroce tuerie, les déguisèrent en Indiens, leur masquèrent le visage de peintures rouges et les mêlèrent à leur troupe où elles se confondirent. De retour au camp, ils les reçurent à leur foyer. Et telles étaient les lois de l'hospitalité que nul, sous peine de mort, ne se fût avisé là de leur faire le moindre mal.

Cependant, tout le district n'était plus qu'un vaste brasier où tout avait été pillé et dont tous les habitants avaient péri. Buttler et Brandt étaient arrivés à leurs fins et avaient obtenu de leurs guerriers du bon travail. Restait maintenant la facture à payer.

Quand la nouvelle fut connue des Américains elle suscita le désir d'un châtiement plus grand encore que le crime, car il ne s'agissait plus alors de l'appliquer aux seuls coupables, mais, puisque l'occasion s'en présentait, à tous les Indiens, quels qu'ils fussent Cela faisait partie d'un programme depuis longtemps mûri. Puisqu'on voulait l'indépendance, il la fallait pleine et entière. Il fallait être [186] les maîtres, les seuls maîtres du pays. L'Amérique aux Américains et à nul autre qu'eux !

Un plan gigantesque fut élaboré. Il commençait par supprimer tous les Indiens. Après quoi, les troupes victorieuses s'en iraient vers le Canada et le soumettraient. Elles termineraient leur marche en occupant Terre-Neuve.

Les Américains, déjà, voyaient grand. Sur le papier et en paroles, aucun obstacle ne s'opposait à la réalisation du projet. Mais, quand on le soumit à George Washington, l'intelligence du chef des insurgés en comprit aussitôt les faiblesses. Et il fit valoir qu'avant de songer à conquérir le continent tout entier, il était préférable d'aller d'abord au plus pressé, qui était de chasser les Anglais des Etats-Unis.

On ne tint pas compte de la valeur de son avis et l'expédition s'engagea. Sous les ordres du colonel Clarke, une armée s'avança dans l'Ouest et porta la ruine chez les Indiens de l'Ohio. Un autre corps de troupes se dirigea vers la Susquehannah, brûla les villages, brûla les forêts, brûla les récoltes, fit de tout le territoire

occupé par les Peaux-Rouges un désert de cendres. Les tribus rebelles avaient été cruellement punies. Mais d'autres, qui n'avaient rien fait, avaient été punies tout de même. Et cela ne faisait que commencer.

Cependant, l'année s'avancait et les troupes avaient pris leurs quartiers d'hiver. Washington profita de cette trêve pour revenir à la charge, se rendit en personne à Philadelphie pour combattre le fameux projet. Il plaida si bien qu'il finit par convaincre ses auditeurs, déjà un peu calmés par la difficulté de la lutte qu'ils avaient eue à soutenir. On remit la suite de l'entreprise à un avenir indéterminé.

Toutefois, le principe restait admis : il ne fallait plus d'Indiens. Ceux-ci, une fois pour toutes, étaient mis au ban de l'humanité. On déclara officiellement *qu'ils étaient privés par la nature de cette dignité morale qui distingue l'homme de la bête et incapables de jamais faire un pas dans la voie de la civilisation et du progrès*. Et on conclut à la nécessité de leur anéantissement.

[187] Quelques anciens colons, qui avaient vécu près des Indiens et les connaissaient, essayèrent de protester. Ils firent valoir qu'en bien des régions, l'organisation sociale des tribus s'était considérablement améliorée. Elles construisaient des villages, cultivaient le sol avec les instruments dont elles avaient appris l'usage, élevaient du bétail, faisaient du commerce, travaillaient, vivaient honnêtement et pacifiquement. Rien n'y fit, la décision était prise. Il n'y avait plus qu'à l'exécuter.

Washington et ses armées, aidés des troupes françaises, tenaient en ce moment un peu partout les Anglais en échec. L'occasion était bonne, on en profita.

On commença par les six nations iroquoises confédérées qui étaient les plus importantes par leur nombre autant que par leur organisation. Inutile de dire qu'elles avaient été complètement en dehors de l'insurrection du Wyoming. Trois corps de troupes n'en furent pas moins envoyés sur leur territoire et remontèrent la Susquehannah, le Mohawk et l'Alleghany.

Ce furent les Qnondagas qu'on rencontra d'abord. Ils habitaient des hameaux où ils possédaient des bestiaux et des récoltes. Cultures, animaux, maisons disparurent dans le feu, tandis que la plupart des habitants réussissaient à s'enfuir.

On les poursuivit et on se trouva bientôt en face de toutes les tribus.

Celles-ci se défendirent vaillamment et commencèrent par battre les Américains. Mais, tandis qu'elles perdaient leurs hommes dans ces engagements, les troupes de leurs ennemis se reformaient toujours. Bientôt, elles furent deux fois et demie plus nombreuses que les leurs, bien armées, bien ravitaillées. L'issue d'une guerre faite dans ces conditions était facile à prévoir.

À la fin d'août 1779, un grand nombre de guerriers avaient pu échapper au massacre en se réfugiant dans le désert. Mais le désert était maintenant dans leur pays resté sans défense. La civilisation avait rejeté ces hommes dans la complète barbarie. Redevenus agriculteurs, on avait [188] refait d'eux des nomades. Régénérés par le travail, ils retournaient à la vie précaire des errants. Expulsés d'un sol fertile, ils ne pouvaient plus assurer leur subsistance qu'en menant l'existence des grands fauves des bois, bergers devenus loups, chasseurs de bêtes sauvages et voleurs de bétail...

C'était toute la question indigène qui se posait. C'était la préface de l'Histoire des Indiens au XIX^e siècle qui commençait à s'écrire, en lettres de feu.

Deux ans plus tard, ce qui s'était produit pour les six nations se renouvela pour les Cherokees. L'injustice fut la même, sinon plus grande encore. Car moins que tous les autres, ce groupe ne justifiait la réputation de barbarie dont on se faisait un prétexte pour les anéantir.

Leur histoire offre en effet un frappant exemple de l'aptitude qu'auraient eue ces races à se civiliser pour peu qu'on les y aidât. En l'année 1736, un Français était venu s'établir au milieu d'eux, alors qu'ils occupaient un vaste territoire entre les sources de la Savannah et celles du Tennessee. Il avait appris leur langue, gagné leur confiance et avait entrepris de les organiser selon les règles d'un véritable Etat européen.

Imbu des idées de son temps, il leur avait fait élire, parmi les vieillards les plus considérés de la tribu, un « empereur », dont il était devenu le ministre, et il avait établi, avec les tribus et les colonies voisines des relations, diplomatiques et économiques, qui étaient celles d'un gouvernement normalement constitué.

Pendant cinq années prospères, ce système s'était maintenu. Le commerce florissait, des industries naissantes s'ébauchaient, les huttes de terre ou de peau avaient été remplacées par de confortables maisons de bois, un code de justice moins sommaire et moins barbare avait été rédigé... Et tout aurait été pour le mieux peut-être dans le meilleur des empires si le premier ministre n'avait été [189] trop ouvertement francophile, ce qui était son strict devoir, puisqu'il était lui-même Français, mais ne laissait pas d'inquiéter les Anglais de Géorgie, lesquels voyaient avec méfiance s'affermir un peuple sur un domaine qu'ils avaient depuis longtemps convoité.

Ils soulevèrent contre lui les Creeks, ses ennemis héréditaires. Ceux-ci arrêtaient à Talahassee le ministre et quelques-uns de ses administrés, alors qu'ils se rendaient à la Mobile, pour y commercer avec les établissements français. Comme on n'avait pas grand'chose à lui reprocher, on le mit en attendant en prison à Frederica. Il y mourut bientôt. Et l'empire cherokee, privé de ses conseils, trop jeune encore pour se diriger seul, cessa de se développer. Il avait gardé toutefois les principes de ses sages institutions et tenait une place à part au milieu des peuplades plus ou moins primitives qui l'entouraient.

Mais les Américains ne faisaient pas de distinction entre les Indiens, quels qu'ils fussent. Les Cherokees, pour eux, étaient des « sauvages » comme les autres, plus nuisibles même que les autres, car ils revendiquaient toujours la possession de leurs anciens territoires. On envoya contre eux le général Dickens, pendant que le colonel Willet marchait contre les Mohawks, alliés des Anglais. La double expédition fut conduite selon les règles habituelles, massacre et incendie. Les Indiens se défendirent avec énergie, mais le vide se faisait, comme toujours autour d'eux. Ils succombèrent et se réfugièrent dans les régions désolées et chaotiques des Adirondacks.

Il reste d'autres nations à soumettre. Mais les Américains ont fort à faire contre les Anglais et délaissent momentanément les tribus. Ce n'est que lorsque la guerre sera terminée et les États-Unis constitués, qu'on pourra de nouveau s'occuper d'eux.

Cependant des hommes tels que George Washington, dont toute l'activité avait été, jusqu'alors, tournée vers [190] l'unique objectif de la lutte pour l'indépendance, retrouvaient avec la paix le loisir d'organiser et d'administrer avec sagesse le pays et plaçaient au premier rang de leurs devoirs le soin de régler selon les lois de la justice le sort des Indiens.

Déjà, sous leur influence, on avait employé d'autres tactiques que la tuerie et la dévastation pour amener à la neutralité certaines nations. On avait acheté, au lieu de les leur prendre, une partie des terres des Iroquois. On avait conclu des traités avec les Indiens du Wabash. Ce fut le rôle du Congrès de faire, sans effusion de sang, déposer les armes à ceux qui les brandissaient encore. Les « Six nations » furent entreprises à cet effet. On traita d'abord avec les Oneïdas et les Tuscaroras. Les autres bientôt suivirent. On obtint le calme de ce côté.

Jusqu'alors les Peaux-Rouges avaient été plus ou moins à la merci du vainqueur, qui leur imposait ses conditions. Ce fut la gloire de Washington et de ceux qui pensèrent comme lui de les réglementer et d'en supprimer les abus. Loin de partager le mépris de la majorité pour les indigènes, ce grand citoyen se considérait comme obligé d'améliorer leur sort et, si du moins les inéluctables exigences du progrès nécessitaient d'occuper leur territoire, de les en dédommager.

Malgré sa bonne volonté, les choses ne se firent pas toutes seules. Le plus clair pour les Indiens était qu'on les chassait de chez eux. « Vous prétendez, disaient-ils, que votre ancien roi vous a cédé ce pays. Mais quel droit avait-il d'en disposer ? Ces terres sont à nous ! Vous dites aussi que nous devons abandonner notre vie errante et, à votre exemple, cultiver le sol. Mais quel sol ? Et comment voulez-vous que nous le cultivions, puisque vous nous l'avez pris ? Nous savons que vous êtes forts. On nous a dit que vous étiez sages. Nous attendons par votre réponse que vous nous prouviez que vous êtes justes ! »

D'autres nations ne perdaient pas de temps à parlementer. Les Shawanèses, les Miamis, les Delawares, soulevés encore une fois, ne consentaient à négocier qu'après avoir taillé [191] en pièces les troupes du général Saint-Clair et s'être emparés de toute son artillerie. Mais, quand la paix fut faite avec les Six nations, les Indiens, qui se sentaient désormais seuls contre tous les Blancs unis entre eux, finirent par transiger les uns après les autres. Creeks, Choctaws, Chikassaws,

Chippeways, Ottoways, Delawares, etc., vinrent se soumettre aux conditions des traités. Les terribles Cherokees eux-mêmes enterraient la hache de guerre...

Le 3 août 1795, toutes les peuplades voisines des « treize feux ¹¹ », étaient pacifiées, mises en possession de territoires qu'on leur assignait ; dédommagées, tant bien que mal, de ceux qu'on leur avait retenus ou achetés... On était au seuil d'une ère d'apaisement qui semblait s'ouvrir sous d'heureux auspices. Ce n'était qu'une apparence malheureusement !

Dès ce moment, un nouveau chapitre de l'histoire des Indiens va s'ouvrir...

Les conditions sont changées. D'autres temps sont venus. Ce n'est plus à des colons européens que vont s'opposer les premiers possesseurs du sol. C'est à une race qui y a pris racine, s'y est développée, s'y considère désormais comme dans sa propre patrie, qui a rompu toutes ses attaches avec le vieux monde pour créer un monde nouveau dont l'esprit d'entreprise, la richesse, la force, vont formidablement s'accroître et dont va se dégager une civilisation qui changera l'équilibre de l'univers.

Ce n'est plus aux étrangers venus d'outre-mer pour chercher aventure en Amérique que les Peaux-Rouges vont avoir à demander et rendre des comptes, à offrir ou refuser l'hospitalité.

C'est aux Américains eux-mêmes, qui se déclarent chez eux

¹¹ Les Indiens désignaient par ce nom les treize États confédérés.

[192]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

2^e partie : L'histoire

Chapitre IV

Les guerriers

Les indésirables

[Retour à la table des matières](#)

Pendant les trois siècles qui viennent de s'écouler, l'Europe a été presque tout le temps en guerre.

Une grande misère en est résultée chez les peuples qui en ont subi les horreurs. Pour ceux-là même dont le territoire n'a pas été dévasté, le foyer détruit, l'insécurité règne. On a échappé aujourd'hui à un désastre, mais sait-on ce qui arrivera demain ? Encore, lorsqu'on lutte pour défendre la vie des siens ou pour soutenir la gloire de sa patrie, s'efforce-t-on de durer, là où le destin vous a fait naître. Mais, il est des pays entiers qui ne font que subir le contrecoup du cataclysme, et où le vainqueur, quel qu'il soit, ne relèvera pas les ruines. Il est des

provinces qui ont le triste sort de n'être que les champs de bataille de l'étranger et ne reçoivent jamais de lui, que souffrance et malheur.

Où retrouver la paix ? Où reconstituer la famille que la tempête a dispersée ?

On dit qu'il est là-bas des terres vierges qui n'attendent [193] que les semailles pour rendre au centuple ce qu'on leur a confié ? Pourquoi ne pas tenter d'y chercher asile et d'y renouveler le sang de sa race en le changeant de climat ?

Dans le même temps, ces grandes nations qui se battent et mettent toutes leurs forces dans la lutte, sont gênées de se sentir encombrées en de telles heures par tout un déchet d'existences inutiles dont elles n'ont pas le temps de s'occuper et qui prennent la part des éléments actifs. L'opulente Angleterre est, alors comme de tout temps, rongée par ses pauvres, vermine qui s'attache à la toison du léopard britannique, et l'épuise. Les États allemands, piétinés sans repos par les armées qui passent, ne sont qu'un champ de misère. Les campagnes de France, vidées d'hommes par l'appel des guerres, ne laissent plus traîner que des meurt-de-faim. L'Espagne vaincue, dégénère... Il y a, dans tous ces royaumes, un peuple de malheureux dont le suprême espoir de salut est dans l'exil.

Enfin, chacun de ces pays possède sa tribu d'indésirables, dont on ne cherche qu'une occasion de se débarrasser. Les entretenir en prison coûte cher et ôte à tous ceux qui en seraient peut-être encore capables la possibilité de se réhabiliter. Ceux-ci, loin des témoins de leur faute, pourront se refaire une vie honorable. D'autres, dans le changement total des conditions d'existence, perdront peut-être leurs mauvais instincts. Quant aux incorrigibles, qu'ils aillent se faire pendre ailleurs ! L'essentiel est de se débarrasser d'eux. En conséquence, le code pénal prévoit et régleme la déportation.

Pour ce troupeau de misère, l'Amérique est le champ désigné. Mais, malgré l'immensité de son territoire, la place n'est pas partout libre. Une forte et saine race de paysans occupe le Nord qu'elle a défriché pied à pied et peuplé de ses nombreuses familles. La côte sud-orientale est la propriété d'une sorte d'aristocratie coloniale qui, depuis plusieurs générations qu'elle est établie là, s'est épurée, affinée, a gardé les traditions du grand siècle et acquis en même temps, par le travail, des vertus nouvelles, a pris de la « race » comme un bon vin prend du bouquet... On ne peut [194] pas renvoyer ces gens-là comme de simples Indiens pour donner leur place à d'autres.

Mais, de la place, il y en a, là-bas, tant qu'on en veut, vers l'Ouest, toujours vers l'Ouest, l'Ouest inconnu. Que les nouveaux venus y aillent chercher fortune !

Ils y réussiront d'ailleurs. Parmi ces va nu-pieds d'hier, il y a les arrière-grands-parents de tels milliardaires de demain...

Mais, vis-à-vis des Indiens, quelle sera l'attitude, quelle sera l'influence de ces éléments, plus frustes que les prétendus sauvages au milieu desquels ils vont vivre ?

C'est ce que va nous apprendre la période d'histoire qui s'ouvre maintenant.

Une des plus belles colonies d'Amérique, la Louisiane, découverte et occupée par les Français au XVII^e siècle, puis cédée à l'Espagne après la perte du Canada, rétrocédée en 1800 à Bonaparte, à la suite d'un traité secret, avait été enfin vendue par le premier consul aux États-Unis, après la révolte des noirs de Saint-Domingue et parce que le futur empereur avait besoin d'argent pour les guerres qui allaient s'engager.

La possession de cet État laissait libre la route du Mississippi.

Il devenait par suite nécessaire de s'établir solidement sur les deux rives du grand fleuve. Celui-ci formait la frontière de l'Ouest, au-delà de laquelle s'étendaient des territoires en partie inconnus. Des missions furent organisées pour les explorer.

La plus importante fut celle de Lewis et Clarke, en 1804. Elle mit les Américains en contact avec des nations nouvelles ou connues seulement des Espagnols et des premiers voyageurs isolés qui s'étaient aventurés dans ces régions. Les plus importantes étaient les Pawnies, les Arikaras, les Osages... Des tribus de l'Est y avaient également reculé.

Les Peaux-Rouges n'étaient pas les seuls êtres qui [195] eussent été refoulés vers ces grandes plaines, ces vallées, ces montagnes, où les voyageurs s'engageaient. Les Blancs, leurs trappeurs, y avaient aussi repoussé plusieurs races d'animaux. Les buffalos, qu'on trouvait dans l'Ohio, dans l'Illinois, avaient passé le fleuve et erraient en troupeaux innombrables dans les prairies salines où ils avaient extraordinairement prospéré. Les cerfs, les élans, s'étaient accommodés

des forêts dont les arbres aux hautes branches ne gênaient pas leurs ramures. Les castors construisaient leurs villages sur les rivières où ils étaient d'autant moins inquiétés que la nation entière des Osages les avait pris comme *totem* et les respectait religieusement.

Pour les autres mammifères, ils constituaient le gibier et la principale ressource de ces tribus presque exclusivement chasseresses. Et c'était une ressource inépuisable car les armes des guerriers ne faisaient dans leurs troupeaux que des vides insignifiants, aussitôt comblés par la prolifération de l'espèce.

L'arrivée des premiers étrangers ne causa pas grande inquiétude aux Indiens. Ils étaient trop peu nombreux pour être gênants. Aussi purent-ils sans beaucoup de difficultés faire l'acquisition des premiers territoires.

Cependant, quand des forts s'élevèrent sur les nouvelles frontières, que des garnisons les occupèrent, que les colons vinrent à leur suite, les plus prévoyants des guerriers en prirent ombrage et demandèrent des explications. C'est ainsi qu'un des plus vieux chefs des Osages s'en vint trouver Lewis, alors gouverneur de ces contrées et lui dit :

« La terre du matin ne vous suffisait-elle pas ? Je l'ai parcourue dans ma jeunesse et l'ai connue belle. A-t-elle changé ? Est-elle devenue stérile ? Je puis le supposer, car je sais qu'à mesure que vous avancez, la vie s'éteint devant vous. Du haut de nos montagnes, j'ai vu disparaître les forêts que vous envahissiez. J'ai vu les troupeaux de bisons et de cerfs franchir le fleuve. Nous avons reculé avec eux. Mais l'espace est vaste encore derrière nous. Où voulez-vous donc nous conduire ? Et si nous passons nos montagnes, [190] les nations qui habitent l'autre versant voudront-elles nous recevoir ? On dit que la Grande Eau est aussi là-bas, tout au fond de l'Ouest. Est-ce là que vous nous voulez mener, afin que nos derniers enfants, ne pouvant aller plus loin et refusant de se soumettre à votre servitude, n'aient plus d'autre asile que ce gouffre sans fond, ni d'autre espoir que de s'y anéantir ? »

Paroles dignes de la sagesse et de la divination des plus grands prophètes de l'humanité. Elle résumait toute l'histoire du siècle qui commençait et, dans une vision fatidique, devançait les événements.

Cette voix du destin, les tribus l'entendirent et en demeurèrent étonnées. Puis la conscience leur vint des réalités qu'elle présageait et elles protestèrent à leur

tour. Une députation se rendit près du gouverneur du Missouri et s'efforça de lui démontrer l'illégalité d'une vente qui n'avait été consentie que par quelques négociateurs. « La nation tout entière, ajoutèrent les orateurs, n'aurait même pas le droit de conclure un tel marché. Car ce territoire ne nous a été transmis que pour le remettre à notre tour à nos descendants. Il ne nous appartient pas de disposer du sol où sont couchés nos ancêtres ni de vendre l'héritage de nos fils. »

Vaines paroles. L'accord était ratifié par le Congrès et, de plus, les troupes fédérales étaient là pour le faire respecter. On assurait d'ailleurs que le droit de chasse restait acquis aux tribus. Il est vrai que ce droit ne demeurerait valable que tant que les États-Unis n'auraient fondé sur ces terres aucun établissement.

Ce qui revenait à dire que le droit de chasse était dès lors supprimé, car les occupants arrivèrent aussitôt. Et la lente retraite vers l'Ouest des Indiens dépossédés commença pour ne plus finir.

Tout un concours de circonstances allait la précipiter.

Le recul

[Retour à la table des matières](#)

Cependant, les premières années du siècle qui s'ouvrait furent relativement tranquilles. Les territoires qu'occupaient [197] les Indiens étaient encore immenses. La plus grande nation, celle des Sioux, ne comptait que quelques dizaines de milliers d'hommes, répandus entre la rive droite du Mississipi et les Montagnes Rocheuses, dans un espace qui, peuplé comme l'Angleterre par exemple, eût contenu des centaines de millions d'habitants. Ils y erraient en petites tribus, presque indépendantes les unes des autres, qui se déplaçaient régulièrement à la suite du bison, guerroyaient par-ci par-là avec les Pawnies, Arapahos, Cheyennes, Pieds-Noirs, etc., qui fréquentaient les mêmes zones, et même entre elles, à l'occasion.

Leurs villages, ou plutôt leurs camps, constitués par une réunion de « tipis » classiques, étaient hospitaliers aux rares étrangers qui les visitaient et qui parfois y demeuraient, pour partager la vie de leurs hôtes.

Ces voyageurs isolés étaient pour la presque totalité des trappeurs et des missionnaires. C'est par eux que nous connaissons les mœurs de ces Indiens avant que le contact des Blancs les eussent complètement transformés. « C'était alors le beau temps, dira plus tard à L. Simonin le trappeur français Pallardie qui avait connu cette période. A l'automne, tous les sauvages, les Sioux, les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Gros-Ventres, se réunissaient sur le plateau, de Lone Tree Creek, là même où nous ayons campé. Pour une tasse de sucre, pour un paquet de tabac à fumer on avait une *robe* de buffalo ou plusieurs peaux de castors. Le sauvage était bon, nous aimait et nous gagnions beaucoup d'argent.

« Aujourd'hui, les Blancs sont venus, la bison est parti ou il a disparu.
Les Indiens se méfient de nous et sont devenus méchants... »

On le serait devenu à moins, comme on le comprendra par la suite. Ne retenons pour le moment que ce témoignage non suspect de la *bonté* de l'Indien à cette époque. Elle nous est confirmée par tous ceux qui l'ont fréquenté alors, et, notamment par les deux plus sagaces et les plus éclairés historiens des Sioux, le Père de Smet, missionnaire français et le savant George Catlin, qui vécurent de longues [198] années parmi eux et ne font qu'authentifier, en la développant longuement et en l'appuyant d'innombrables preuves, l'opinion de l'humble chasseur de fourrures, que nous venons de citer.

Ces trappeurs, puisque nous parlons d'eux, étaient de curieuses gens dont l'existence nomade autant que celle des Peaux-Rouges, mérite bien qu'on en dise en passant un mot.

Beaucoup étaient Français ou Franco-Canadiens, leur profession s'étant surtout exercée à l'origine dans les vastes forêts qui s'étendent entre la baie d'Hudson et les lacs. Ils menaient en général une vie très rude qui nécessitait une activité et une force physique peu communes. Ils battaient en effet la prairie dans toute son étendue, parcourant en une année la distance qui sépare le Mexique du Canada, par des routes, des *trails*, à peu près toujours les mêmes et dont quelques-unes devaient indiquer plus tard la voie aux convois d'émigrants, puis aux diligences et enfin aux chemins de fer.

Ils trafiquaient plus encore qu'ils ne chassaient et, frustes et à demi sauvages, n'étaient pas toujours, il faut bien le reconnaître, de mœurs absolument recom-

mandables. Désireux de se procurer à bon compte des marchandises qu'ils revendaient relativement cher, ils étaient peu scrupuleux sur le choix des matières à échanger et furent les premiers à introduire l'alcool, - et quel alcool, - parmi les tribus, sans s'encombrer des sentiments d'une vaine morale. Ils spéculaient aussi sur l'honnêteté des Indiens qui faisaient honneur à leur parole aussi bien que n'importe quelle maison de commerce à sa signature. Si bien que parfois leurs abus indignaient leurs clients et les faisaient sortir de leur sérénité. Le fort Laramie élevé plus tard sur la frontière des Réserves, doit son nom à un certain La Ramée qui fut couché d'une balle à cette même place où il était en train de relever des trappes, et dont le meurtrier avait bien des circonstances atténuantes à faire valoir !

Il ne faudrait pas non plus cependant étendre cette critique à toute la corporation. Si les trappeurs n'étaient pas [199] tous des gentlemen, il y avait de braves gens parmi eux et les pires avaient, dans leur défaut d'instruction et la dureté de leur vie, quelque excuse. Un homme qui est obligé de parcourir *plusieurs milliers de kilomètres* lorsqu'il veut « aller causer un moment à la ville » ne peut avoir toutes les vertus d'un civilisé. Et ce furent des civilisés, cependant, que ces agents officiels du Service Indien que le gouvernement enverra plus tard pour administrer les Réserves et dont beaucoup ne furent, vis-à-vis des Peaux-Rouges, que des voleurs et des criminels.

Pour en revenir aux Indiens, ce premier tiers du siècle ne se passa cependant pas sans qu'on entendit parler d'eux et sans qu'ils laissassent au moins à l'histoire le souvenir du nom de deux grands chefs.

Tecumseh. - Les tribus qui avaient été refoulées sur la rive gauche de l'Ohio n'avaient pas oublié leurs ressentiments et, si les Cherokees, affaiblis, se tenaient maintenant à peu près tranquilles, ils avaient inspiré leur haine de l'envahisseur à leurs voisins et notamment aux Pawnies, dont les territoires s'étendaient à l'ouest de celui qu'ils occupaient.

Ces Indiens avaient alors pour chef un guerrier dont le père avait été tué en 1774 dans un engagement contre les Blancs. L'enfant, alors âgé de six ans, avait été profondément ému de cette mort et, plus tard, s'était juré de la venger. À l'âge de prendre les armes à son tour, il s'était donné le nom de *Tecumseh* et, par droit

héréditaire autant que par sa valeur personnelle, s'était vu attribuer le commandement de la nation.

À ses vertus guerrières, il joignait une intelligence qui était au-dessus de celle de la moyenne des sauvages ou, du moins, qui était d'une autre essence, car il avait, sur l'organisation et la direction des affaires de la tribu, des conceptions plus vastes et plus hautes que celles qui étaient généralement adoptées. Il avait aussi des sentiments qui lui faisaient honneur. Ayant vu, dans son enfance, au cours d'un combat, un homme périr dans les flammes, il avait gardé de cette scène un souvenir douloureux et, parmi les [200] réformes qu'il comptait accomplir, figurait avant tout l'abolition de tout supplice appliqué à un vaincu. Mais sa générosité n'allait pas jusqu'au pardon des offenses. Pour ne pas souhaiter la torture de ceux qui l'avaient privé de son père, il n'en désirait pas moins le châtiment et n'attendait que l'occasion de se sentir assez fort pour l'appliquer.

Mais c'est justement cette force qui lui manquait, contre un ennemi puissamment organisé. Les tribus éparses sous sa domination n'étaient pas, seules, capables d'en venir à bout. Tecumseh songea alors à grouper tous les Indiens de l'Ouest et du Sud en une vaste confédération, à la tête de laquelle il pourrait tenter l'aventure.

Il réunit des chefs à cette intention et obtint leur assentiment. Mais l'appui du nombre ne lui suffisait pas. Il fallait encore que ses troupes fussent armées de façon à pouvoir tenir tête aux armées américaines, c'est-à-dire qu'elles eussent des fusils et des munitions. Qui les leur procurerait ?

L'indépendance des États-Unis n'était pas proclamée depuis si longtemps qu'il ne restât, surtout dans les colonies du Sud, des Anglais fidèles à l'ancienne patrie. D'autre part, au Nord-Ouest, ceux-ci possédaient encore l'Orégon. Il semblait facile, par là, de faire la contrebande des armes. Tecumseh s'occupa d'équiper ses guerriers pour en faire non plus des chasseurs nomades, mais de véritables soldats.

Malheureusement pour lui, les États-Unis venaient d'interdire à l'Angleterre tout commerce avec ses anciennes colonies et se méfiaient, peut-être avec raison, des relations qu'elle continuait à entretenir avec les Indiens et qui n'étaient rien moins qu'hostiles au nouveau gouvernement. Le projet de Tecumseh fut, sinon découvert, du moins soupçonné. Et il ne put le développer aussi complètement

qu'il l'aurait voulu, d'autant plus que l'action devenait imminente. Averti, le gouverneur du Nord-Ouest, William Henry Harisson, levait à son tour des troupes et, au mois de novembre 1811, marchait à l'ennemi.

La rencontre eut lieu à Tippecanoe Creek, en territoire indien.

[201] Une partie des bandes Pawnies étaient sous les ordres du frère de Tecumseh, Tenskwatawa, qui passait pour prophète et avait la réputation d'être invulnérable. C'est pour détruire cette légende et frapper le moral de ses guerriers que les Américains s'acharnèrent contre lui. La bataille fut sanglante et tint longtemps les Blancs en échec. Mais le Prophète fut tué et, comme on l'avait prévu, la confiance des Pawnies dans la victoire fut profondément, ébranlée.

À la fin, ils cédèrent, et ce fut l'écrasement. Tecumseh, blessé, échappa au désastre. Mais la déroute de ses espérances suivait celle de ses compagnons. Avec les débris de ses tribus, il tenta cependant quelques vaines résistances. Il se fit tuer deux ans plus tard, le 5 octobre 1813, avec ses derniers guerriers.

Black Bird. - La défaite de ses alliés n'avait cependant pas été complète. Dans l'intervalle, un autre chef, Black Bird, de la tribu des Potawatomis, qui se rattachait, par les Omahas, aux Sioux, remportait une victoire sans lendemain sur la garnison du fort Dearborn, qu'il emportait d'assaut. Ce fut aussi un guerrier qui garda chez ses compatriotes une grande réputation, dont pourtant les sources ne semblent pas aussi pures que celles qui valurent à Tecumseh sa renommée. C'était, en même temps qu'un chef de guerre, un « medicine-man » redouté. Et certaines légendes, que Catlin, d'ailleurs, considère comme sans fondement, l'accusent de s'être procuré chez les trafiquants de fourrures des poisons grâce auxquels il se serait imposé par la terreur.

Toujours est-il que ses guerriers lui firent, peu de temps après, quand il mourut de la variole, - alors sporadique, mais dont une terrible épidémie devait s'ajouter plus tard aux différents fléaux qui décimaient les Indiens, - de splendides funérailles. Il fut enterré sur le sommet d'une colline qui domine le Missouri, où il voulut qu'on le plaçât afin de voir les « Français » naviguer sur le fleuve. C'était le temps où les premiers bateaux à vapeur commençaient à circuler. On l'ensevelit, debout sur son [202] cheval, avec toutes ses armes et ses parures de guerre, peint

et costumé comme pour le combat. Et quand la terre l'eut recouvert, on dressa sur son tombeau le tronc d'un grand cèdre, qui en marque encore la place aujourd'hui.

Jackson et les Seminoles. - À cette époque, l'Espagne était encore en possession de la Floride et des colonies du Sud, que convoitaient les Américains. Il fallait cependant trouver un prétexte pour en commencer l'annexion. Mais les prétextes ne manquent jamais en ces circonstances. N'ayant aucune accusation à faire valoir contre les Espagnols, on s'en prit aux Indiens Seminoles qui, dans les marécages de l'Est, vivaient pauvrement de la pêche et étaient, par leur misère même, inoffensifs. On ne leur reprocha pas moins d'avoir attaqué, hors des frontières, des citoyens américains. Et comme le gouvernement espagnol ne faisait rien pour châtier de problématiques coupables, on dépêcha contre eux le fougueux général Andrew Jackson.

Celui-ci, qui devait, onze ans plus tard, devenir, au dire des historiens américains eux-mêmes, « l'un des plus despotiques présidents des États-Unis » (D. Saville Muzzey, *History of the United States*) n'était alors que le « héros de la Nouvelle-Orléans », qu'il avait défendue, vaillamment d'ailleurs, contre les Anglais. L'Indien, quel qu'il fût, était pour lui la « bête noire » qu'il fallait traquer partout où on la trouvait, et il ne s'en était pas privé. Ce qui ne l'empêcha pas de comprendre le but réel de la campagne où on l'engageait. « Qu'on me fasse savoir, écrivit-il au président Monroe, de n'importe quelle manière, la nécessité pour les États-Unis de s'emparer de la Floride et en deux mois ce sera fait ! »

Il n'attendit même pas la réponse ! Il se jeta sur la Floride orientale, attaqua Pensacola, profita de l'occasion pour condamner à mort deux Anglais et, six mois après, revint en Tennessee, ayant conquis la province.

Quant aux Seminoles, il les avait, par surcroît, rejetés au fond de leurs marais où leur race achève aujourd'hui de mourir, tandis que sur les côtes fertiles et salubres qu'ils [203] occupaient jadis s'élèvent maintenant Palm Beach, Miami, les cités féeriques, avec leurs villas d'un luxe insolent, leurs jardins de serres chaudes, leurs palaces pour milliardaires...

Un nouveau fléau. - Pendant les décennies qui vont suivre, nos Indiens, en général, vont se maintenir dans un calme relatif. C'est entre eux surtout qu'ils bataillaient. Et c'est, le plus souvent, pour se procurer des chevaux qu'avaient lieu ces batailles. Les Pawnies, les Corbeaux, etc., étaient, en ces occasions, les adversaires les plus malmenés des Sioux. Et il y eut, vers cette époque, une assez sérieuse échauffourée entre ces derniers et les Ojibways, qui laissèrent aux mains de l'ennemi 91 scalps.

Dans l'hiver de 1837, par la faute des Blancs, cette fois et involontairement, on aime à le supposer, un fléau d'une nouvelle espèce, ou qui n'avait fait, comme on l'a vu pour Black Bird, que des apparitions isolées, s'abattit sur les tribus et les décima : la petite vérole. Comme toutes les épidémies qui frappent une race nouvelle, comme la rougeole, à peu près inoffensive chez nous et qui emporta si brutalement les insulaires du Pacifique, celle-ci fit périr plus de 30.000 Indiens, surtout des Sioux. La faucheuse ouvrait la route à la civilisation.

Mais, c'est l'époque des découvertes ou des inventions qui vont hâter sa marche sanglante : découverte de l'or dans les placers de l'Ouest. Invention des chemins de fer qui vont traverser la Prairie. Ruée des émigrants vers les terres nouvelles. Perfectionnement des armes à feu qui vont amener la destruction rapide et totale du bison.

La marche vers l'ouest

[Retour à la table des matières](#)

Depuis la proclamation de l'indépendance jusque vers l'année 1820, l'arrivée en Amérique des étrangers, y compris les esclaves noirs, n'atteignit pas 10.000 personnes par an. Mais le gouvernement fédéral jugea alors de son intérêt d'attirer des colons pour peupler ce sol qu'il voulait à toutes forces arracher aux Indiens. Il promulgua une [204] loi qui attribuait à qui voulait la terre, sous deux seules conditions : qu'il fût, ou se fît naturaliser américain, et qu'il la mît en valeur.

Les amateurs ne tardèrent pas à répondre à cet appel et à se précipiter. Une famine ravageait l'Irlande. 1.250.000 Irlandais accoururent. En une seule année, il

en vint 250.000. Des Allemands, des Autrichiens, des Russes, des Juifs, des Arméniens, etc., suivirent. Le peuplement s'accélérait pour ne plus s'arrêter.

Puis, de nouveaux territoires furent acquis : le Texas, le Nouveau-Mexique et la Californie sur l'Espagne, l'Oregon sur l'Angleterre. On rouvrit ces terres aux émigrants qui s'y jetèrent avec la même impétuosité. Et la marche des convois vers l'Ouest s'organisa.

Indépendantes d'abord et abandonnées à l'initiative des seuls intéressés, ces caravanes devinrent assez vite un service public dont il n'est pas sans intérêt de décrire le fonctionnement.

Elles constituent ce qu'on appelle alors le *bull-train*. C'est un ensemble de vingt-cinq chariots environ, montés sur de solides roues et recouverts d'une bâche de toile. Les ressorts sont remplacés par de solides courroies et la caisse est étanche autant que possible car il faudra qu'elle se transforme en une sorte de radeau pour le passage des rivières. Une famille entière, avec son sommaire mobilier, occupera le véhicule et en fera sa demeure pendant les longues semaines de la traversée.

L'équipage est tiré par des bœufs, d'où son nom. Ce sont les *bullwackers* qui les conduisent. Un chef d'escorte, le *wagon-boss*, surveille et dirige tout le convoi.

On en connaît la physionomie, que le cinématographe a popularisée. C'est le classique « Rio Jim » qui a paru sur tous les écrans, le rude cavalier au large chapeau de feutre, aux jambières de peau de buffalo, imitées des « mitasses » indiennes qui protègent les jambes contre les herbes épineuses de la Prairie. Il est juché sur une haute selle où pendent lasso, carabine et revolvers.

La fonction de ce cavalier n'est pas une sinécure. Il a la [205] responsabilité de tout le convoi. C'est lui qui indique la route à travers la plaine.

À partir du Missouri où viennent s'abaisser les dernières collines de grès, cette plaine prend son aspect caractéristique d'étendue plate et nivelée comme la mer. De hautes graminées la couvrent qui, avec la sauge, la menthe, l'arthémise, l'absinthe et cent plantes odorantes, sont la pâture d'élection de tous les ruminants de la contrée. On y trouve aussi des yucas, des opuntias, d'autres tiges garnies d'épines à travers lesquelles il faut passer. Les arbres y sont rares. A peu près seul, le

cotton-wood, qui est de la famille des peupliers, signale de loin au voyageur le voisinage des cours d'eau.

Une faune variée hante ces solitudes. De petits rongeurs voisins des marmottes, les chiens de prairie, y rassemblent en villages leurs terriers, dont ils partagent l'occupation avec la chouette mineuse et, parfois même, le serpent à sonnettes. Des troupes d'antilopes fuient à l'approche du voyageur. Les hordes innombrables des bisons barrent parfois son chemin. Et les daims, les cerfs, les mouflons descendent à certaines époques des montagnes pour trouver ici en abondance l'herbe qui leur fait défaut là-haut.

Quand vient la nuit, d'autres habitants se signalent. C'est l'heure où le boss, qui organise le camp, fait décrire aux chariots un grand cercle dans la plaine, pour former un rempart circulaire derrière lequel le bétail est abrité, tandis qu'au centre, sous la garde des hommes armés, s'installent les enfants et les femmes pour le repas et la veillée.

Alors, dans l'immensité silencieuse, pleine d'inconnu et d'embûches, quand la nuit vient et que les feux s'éteignent, des aboiements s'élèvent. Ce sont ceux des coyotes, des petits loups de prairie, avides comme des chacals, impatients de retrouver la place libre pour y ramasser les débris laissés par la caravane on s'y disputer le cadavre d'un animal. Mais parfois, au milieu de ces cris plaintifs, une oreille exercée reconnaît des appels semblables, qui [206] ne sont pas cependant modulés par les fauves... Ce sont des guerriers peaux-rouges, qui échangent des signaux de ralliement.

Si rien n'est survenu, le convoi se remet en marche au lever du soleil. Sa longue file s'allonge dans la prairie. Sa route est jalonnée par les épaves de toutes sortes que le convoi précède à laissées, cadavres ou squelettes, de mules ou de bœufs, débris de chariots et tertres aussi de terre fraîchement remuée, où dorment ceux qui sont morts en chemin.

Mais, cette lente troupe d'émigrants n'est pas la seule organisation humaine qui traverse ces solitudes. Il existera bientôt d'autres services plus rapides, en attendant le chemin de fer.

Voici par exemple les *stages* de la Compagnie Well and Fargo qui, de Saint-Joseph dans le Missouri à Sacramento en Californie, vont faire un parcours de 1.900 *milles* (plus de 3.000 kilomètres), à travers le territoire indien.

Attelée de six mules, qui seront lancées au galop chaque fois que le terrain le permettra, la diligence franchit la distance en dix-neuf jours. Des relais sont espacés de place en place, pour permettre de renouveler l'attelage. Ces relais sont généralement installés près de petits fortins, capables de se défendre à l'occasion, et dont la route de l'Ouest est jalonnée.

Le stage a la forme invariable d'une sorte de coche du XVII^e siècle. Il y a neuf places à l'intérieur, une banquette derrière, une impériale. Conducteurs, voyageurs, sont armés jusqu'aux dents. Parfois, des courriers l'escortent, qui font une partie du chemin en sa compagnie.

Ces compagnies de transports s'organisèrent assez tôt et, dès que les nouveaux territoires furent ouverts, les traversèrent. *L'Overland Mail* desservait non seulement la route du Pacifique, mais le Colorado, le Montana, l'Idaho, le Nevada, l'Orégon, etc. Elle avait à sa disposition 250 diligences, 1.000 employés, près de 10.000 chevaux, mules et bœufs, et parcourait ainsi un ensemble de routes de 5.000 kilomètres de longueur.

[207] Un tel mouvement déversait donc des flots d'émigrants sur les terres indiennes. C'étaient des pionniers, des mineurs, des fermiers, des bûcherons, des squatters, tous gens plutôt rudes et que les formalités n'embarrassaient pas. Ils arrivaient là avec l'idée préconçue que les Indiens étaient des ennemis qu'il était prudent de supprimer d'abord si l'on ne voulait pas être supprimé par eux. De tels sentiments n'étaient pas faits pour concilier des esprits qui auraient cependant eu besoin d'apaisement.

L'or. - Mais ce fut la découverte de l'or qui attira dans ces régions le rush des plus redoutables aventuriers. Successivement, la Californie, le Nevada, le Colorado furent les contrées où l'on signala la présence du précieux métal. Tous les affamés du monde, tous les désespérés, les « desperados », comme on les appelait péjorativement, cherchant leur suprême chance de se refaire une vie, accoururent. Et à leur suite, bien pires qu'eux, vinrent tous les vautours qui profitent aussi bien de la fortune que de la misère des autres, les trafiquants de toutes espèces et les vendeurs de toutes sortes de marchandises, les écumeurs prêts à rafler d'un coup le butin péniblement acquis, les parasites, aptes à toutes les besognes, les bandits, décidés à tous les mauvais coups.

Pour ceux-ci, l'Indien n'était qu'une proie comme les autres, une victime plus facile à tromper, car son honnêteté native et cette sorte de confiance qu'elle accordait encore à la supériorité des Blancs, la désignait d'avance à toutes les embûches. Cette tourbe apportait aussi avec elle ses poisons, son alcool, ses tripots, ses maladies, ses vices, ses exemples. Comme partout où la lie de la civilisation se mêle à l'existence des primitifs, elle devenait à l'instant la source de toutes les corruptions ; et la contagion était d'autant plus grave pour ceux qui en étaient saisis qu'ils n'en prévoyaient pas les conséquences, n'en comprenaient pas le mal et s'y livraient tout entiers.

Les chemins de fer. - Mais tous ces faits n'étaient pas encore ceux qui devaient soulever le plus violemment la haine des Indiens. Et c'est en réalité l'apparition des chemins [208] de fer, ou plutôt ses conséquences, qui provoqua les grandes révoltes, dont tout le milieu du XIX^e siècle fut agité.

En effet, dès qu'à la suite des trappeurs, les Blancs s'étaient mis à faire le commerce des pelleteries avec les Indiens, ils s'étaient préoccupés d'abord de se procurer le plus de peaux de bisons possible, dont la valeur atteignait déjà une trentaine de dollars.. Mais si l'on pouvait obtenir ces peaux assez facilement, il était malaisé de les transporter et même les chariots n'en convoyaient pas un grand nombre.

Avec les chemins de fer, tout changea.

Les buffalos étaient encore extrêmement abondants à cette époque, puisque, plus tard encore, un voyageur qui parcourait ces plaines en 1871 raconte avoir traversé un troupeau sur une longueur de 55 kilomètres ! Aussi, quand les carabines Winchester ou Henry, à répétition, apparurent, il fut facile de faire des hécatombes, dans de pareilles masses, et, une fois les bêtes abattues, d'en transporter les dépouilles par grandes charges sur les wagons.

On ne s'en priva pas.

La rapidité des transports eut encore d'autres conséquences. Jusqu'alors, on n'avait pu tirer grand profit, au point de vue commercial s'entend, de la chair du bison. Mais il n'en était plus ainsi. On eut tôt fait, en conséquence, d'entasser les victimes aux abords des gares, pour n'en prendre que ce qui était bon. Pour n'en

citer qu'un exemple, près d'une station du Kansas, furent anéantis en une seule période de tuerie 50.000 buffalos dont on ne prit que la langue, laissant ce monceau de cadavres pourrir sur le sol et infecter tout le pays !

Enfin, d'un métier lucratif, la chasse devint un plaisir sans profit. On tira gloire du nombre des victimes qu'on n'utilisait même pas. On organisa, littéralement, des jeux de massacres. Un Américain, Tom Nickson, fut très fier d'abattre, en quarante minutes, cent vingt bisons !

Le résultat fut rapide. En trente-cinq ans, les cent millions de buffalos qui avaient jusque-là erré en liberté dans la savane, avaient complètement disparu, réduisant les [209] Indiens à la complète misère et les entraînant avec eux dans leur anéantissement.

Ainsi, dès le début de ces faits, la condamnation des Peaux-Rouges était prononcée. Privés de leurs ressources, privés de leurs terres, ils n'avaient plus qu'à compter sur la pitié de leurs vainqueurs.

Ils n'eurent même pas cette suprême consolation. Et cette période de leur histoire justifie qu'une courageuse Américaine, Mrs. H. Jackson, l'ait appelée, dans un livre qui est un écrasant réquisitoire contre ses compatriotes : *Un siècle de déshonneur !*

La résistance

[Retour à la table des matières](#)

L'ouvrage que nous venons de citer contient un appendice de 171 pages, imprimées en petits caractères, entièrement consacré aux violations de traités, aux outrages, aux meurtres dont les Blancs se sont rendus coupables à l'égard des Indiens.

Nous ne pouvons reprendre ici cette longue et douloureuse nomenclature, d'autant plus qu'on peut la résumer, une fois pour toutes, en quelques lignes, car l'histoire y est toujours la même : occupation du terrain, réclamation des Indiens, négociation pour un arrangement, marché conclu, dédommagement promis ; puis mépris total du traité signé, abus de pouvoir, exactions, insultes ; rébellion enfin

des victimes, suivie de sanglantes représailles... Telles se passent les choses chaque fois. Telles elles recommencent à la première occasion.

Faut-il rendre toute la nation américaine complice de ces crimes ? Ce serait être aussi injuste que ceux qui ont essayé de rejeter toute la faute sur les Indiens. Non seulement le gouvernement fédéral n'a, la plupart du temps, à se reprocher que d'ignorer ce qui se passe, mais il y a, parmi les citoyens des Etats, un grand nombre d'honnêtes gens qui, lorsqu'ils apprennent la vérité s'en indignent et prennent le parti des opprimés. Bien des chefs de troupes, même, qu'on envoie pour dompter les rébellions, font tous [210] leurs efforts pour éviter le conflit et deviennent les avocats des Indiens pour défendre la justice de leur cause.

Mais, pas plus en Amérique qu'ailleurs, il n'y a partout que des hommes intègres. Dans toutes les classes de la société, haute ou basse, de tous les pays, se glissent des malfaiteurs. Pour bien des faits ultérieurs ce sont ceux-là seuls qui porteront les responsabilités.

Mais, avant d'en venir à ces faits, nous avons quelques précisions à donner encore.

Le fort Laramie. - Dans ce qui est aujourd'hui le Dakota méridional, entre la frontière du Nebraska et les Montagnes Rocheuses, sur un petit affluent de la Rivière Plate, existait vers 1830 un poste de trappeurs dépendant d'une grande maison de fourrures de Saint-Louis, les Chouteau, et dans lequel se faisaient les échanges de pelleteries avec les Indiens.

Quand la route de ces contrées fut ouverte aux émigrants, et que les Peaux-Rouges dont ils envahissaient les territoires se montrèrent turbulents, on décida de construire en ce même endroit un ouvrage de défense plus sérieux, où les relais fussent à l'abri des convoitises des nomades, toujours grands amateurs de chevaux et où on pût tenir une garnison, prête à combattre, le cas échéant.

L'endroit était bien choisi, au voisinage des Sioux, des Cheyennes, des Pawnies... On donna au fort une importance qu'il devait justifier en devenant le centre du théâtre des événements.

C'était, plutôt qu'un fort, un village fortifié. Il comprenait des casernes, des bureaux, des magasins, les logements des officiers et du commandant, les canti-

nes, divers services. Plus loin était le corral pour la cavalerie. Aux angles de cet enclos, des batteries d'artillerie étaient installées. La garnison se composait de quatre compagnies d'infanterie et de deux escadrons.

Cet avant-poste des forces américaines était là pour veiller au maintien de l'ordre et assurer la paix. Sans doute, pour ce but, les canons sont-ils une bonne chose. Peut-être, cependant, n'eût-il pas été inutile, - à condition [211] d'en suivre le précepte, - d'inscrire, au fronton du poste, sous le drapeau étoilé, les paroles que prononça saint François d'Assise lorsqu'il convertît le loup de Gubbio : « Frère loup, puisqu'il te plaît de faire cette paix, puisses-tu ne jamais plus souffrir de la faim, car tout le mal que tu fais, tu le fais seulement par la rage que te donne la faim ! »

C'est qu'en effet, privés de leurs bisons, resserrés de plus en plus dans leurs Réserves, incapables de profiter des bénéfices de la vente de leurs territoires parce que les agents de l'*Indian Service* en avaient volé la plus grande partie et continuaient de leur imposer de scandaleuses dîmes, les Indiens commençaient à en être réduits à la pire misère et, ne pouvant travailler, parce qu'ils ne savaient pas, et qu'aucun homme à leur place n'auraient pu se plier à des conditions de vie qui n'avaient jamais été celles de la race, - allaient bientôt attendre de la charité et de la mendicité les secours auxquels ils avaient droit, à défaut de la restitution de leur patrie et de leur liberté.

C'est à ce moment, vraiment, qu'ils comprirent. Et, oubliant leurs vieilles querelles personnelles, qui n'étaient en somme que des tournois un peu sanglants, des assauts d'escrime un peu trop sincères, ils commencèrent à se rapprocher les uns des autres et à chercher à s'unir contre le danger commun. Malheureusement, il était, depuis longtemps, trop tard.

En septembre 1851, presque toutes les tribus des Plaines du Nord réunirent leurs chefs autour d'un Feu de Conseil, et conclurent entre elles un traité où elles délimitaient leurs propres territoires et s'accordaient pour demander au gouvernement fédéral une modification de la piste nouvelle qui coupait en deux leurs terrains de chasse et empêchait les migrations périodiques des buffalos.

Le traité fut présenté, la réclamation exposée.

Comme la presque totalité des précédentes, elle ne reçut aucune satisfaction.

Peu de temps après, tandis que les Indiens attendaient, au fort Laramie, des provisions dont on leur devait la fourniture et qui n'arrivaient pas, quelques hommes de la [212] tribu des Brûlés s'emparèrent d'une vache appartenant à un émigrant, la tuèrent et la mangèrent. Le commandant du fort les fit arrêter et les menaça d'un châtement si disproportionné à la faute que leurs compagnons, indignés, intervinrent. On tira sur eux. Alors, ils se laissèrent aller à leur fureur, se jetèrent sur les soldats, en tuèrent une vingtaine, pillèrent les provisions...

Selon la coutume, la répression ne se fit pas attendre. On dépêcha le général W. S. Harney, avec 1.200 soldats pour apaiser la mutinerie. Il l'apaisa en effet en s'approchant du camp indien sous prétexte de parlementer puis en ouvrant brusquement le feu et tuant 136 hommes. Après quoi, il détruisit les tentes et tout le matériel.

Ces procédés n'étaient pas les meilleurs pour s'attirer l'affection et la soumission des tribus.

Ils n'étaient cependant pas les pires, comme on en va juger.

Aux émigrants pleins d'ardeur et même de foi mystique qui s'en allaient coloniser l'Ouest, s'étaient mêlés, nous l'avons dit, les pires bandits. Ceux-ci venaient pour piller, pour tuer, n'importe quoi. Quand ils avaient assez abattu de bisons, ils abattaient des Indiens. C'était amusement pareil. De paisibles familles nomades errant dans la plaine étaient attaquées sans provocation, servaient de cibles pour prouver l'adresse des plus habiles tireurs. Les femmes étaient maltraitées, insultées, par des brutes que ne retenait aucun scrupule et de la part de qui les petits enfants eux-mêmes ne pouvaient espérer aucune pitié.

Bien que la hache de guerre fût alors enterrée, ces injures, ces crimes devenaient trop fréquents et trop graves pour qu'on pût se contenter de les mépriser sans y répondre par l'implacable loi de vengeance édictée par les Américains eux-mêmes :

« Œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang ! »

Mais il est à remarquer que lorsqu'une fureur est longtemps contenue, elle éclate le plus souvent à tort. Après avoir eu toutes les raisons de punir leurs bourreaux et y avoir renoncé, les Indiens, à bout de patience, vont cette [213] fois se

révolter pour une cause futile et être les premiers à verser le sang. Et, comme l'étincelle qui provoque tout un immense incendie, leur rébellion va déterminer l'explosion de toutes les haines comprimées. Il faut ajouter pour leur excuse que si leurs armes ont frappé d'abord on a fait, en cette occurrence, tout ce qu'il fallait pour les obliger à les dégainer !

Voici le récit de cet événement tel que nous le résumons d'après les *Minnesota Historical Collections* ¹².

« Le dimanche 17 août 1862, une petite bande de Sioux, faisant partie de la bande de Little Crow, traversait la région de Meeker, près d'Acton (Minnesota), se rendant ostensiblement à la pêche et à la chasse.

« Un homme blanc leur fit boire une liqueur qui ne tarda pas à les enivrer. Surexcités par l'ivresse, ils se querellèrent. Un Blanc fut tué.

« Cet acte devait déchaîner la guerre. Little Crow déclara en effet que, du moment où le sang avait été versé, c'était le signal du combat. Il appela immédiatement à lui les guerriers du Montana et ceux du Dakota méridional et septentrional.

« La guerre commença le 20 août 1862. »

Pour se rendre compte de ce que peut être une telle guerre, il ne faut pas se la figurer d'après celles qui se font dans nos pays. Les rencontres, de petits groupes de quelques centaines d'hommes, ont lieu dans un espace qui n'est pas loin d'être aussi grand que la France tout entière. Ce ne sont donc que des guérillas séparées par de longs intervalles de temps et d'espace, une sorte de farouche jeu de cache-cache et de surprise, à travers des milliers de kilomètres carrés.

Cependant, l'union des tribus n'était pas qu'un vain mot. Elle existait.

Un peu partout, dans l'Arkansas, dans le Colorado, dans le Dakota, les Sioux, les Cheyennes, les Arapahos avaient agi de concert pour la cause commune et se faisaient [214] justice eux-mêmes. Selon le mot du trappeur, ils, devenaient. « méchants » !

¹² Vol. IX, page 234.

Ce chemin de fer, dont ils ne voulaient pas, ils l'avaient attaqué. La diligence, qui préparait sa route, ne pouvait plus circuler sans avarie dans la plaine. Près du Spirit Lake, un convoi d'émigrants qui traversait le territoire des Santees, fut attaqué et pillé. Little Crow rêve même à de plus sanglants massacres, veut détruire tous les Blancs des Missions, qui ne sont sauvés que par l'héroïsme et la fidélité des Indiens chrétiens. Alors, il se tourne contre ces forts qui se dressent, de plus en plus nombreux, dans la prairie diminuée et dont on ne comprend que trop la menace. Ceux de Ridgely et de New Ulm sont attaqués, sans autre résultat qu'une défaite qui, outre les tués au combat, envoie à la potence 38 guerriers. Mais le fort Sedgwick, malgré ses canons et sa mitraille, est emporté, tandis que les émigrants qui s'y sont réfugiés se font massacrer et que leurs femmes sont emmenées prisonnières. C'est bien la guerre dans toute sa terreur.

Sand Creek.. - Le colonel Chivington commandait alors le 3^e régiment des volontaires du Colorado. Il se mit en campagne et, le 29 novembre 1864, rencontra un parti de Cheyennes et d'Arapahos sur les bords du Sand Creek, affluent de l'Arkansas, à 65 km environ de Denver.

Le camp fut surpris sans défense. Bien que les Indiens eussent arboré le drapeau blanc, on fusilla non seulement leurs guerriers, mais on brisa la tête des enfants sur les pierres, on éventra sauvagement les femmes à coups de couteau.

Pour voler les bijoux qu'elles portaient, on leur coupa les mains et les oreilles. Et c'était surtout contre ces enfants et ces femmes qu'on s'était acharné, car on les retrouva les plus nombreux parmi les morts.

Sur les cinq cents Indiens du camp de Sand Creek, un quart restait sur le terrain, atrocement mutilés. Les Blancs, au nombre de mille, n'avaient qu'un ou deux morts et quelques blessés, tant avait été rapide la surprise et vaine [215] la défense. La plupart des chefs Arapahos avaient été tués et scalpés.

Ce beau coup fait, le colonel Chivington proclama bien haut sa victoire en annonçant partout qu'il avait défait dans un combat *cinq cents guerriers indiens*. Il attendait, pour cet exploit, les étoiles de général. Il eût mieux fait pour lui de ne les pas demander, car le gouvernement, soucieux de justifier sa prétention, fit faire cette fois une enquête. Elle eut pour résultat la destitution du trop brillant colonel.

Mais cette punition disciplinaire n'était pas suffisante pour apaiser l'indignation des Indiens. C'était cette fois la guerre implacable. Elle allait être conduite par des chefs qui, de tous les guerriers rouges, ont laissé dans l'histoire des Plaines le plus grand renom.

Sitting Bull.

[Retour à la table des matières](#)

Pour le lecteur le plus indifférent aux faits qui se sont passés dans la prairie lors de la grande révolte, ce nom n'est pas inconnu. Il représente au plus haut point l'esprit de résistance aux envahisseurs, tel qu'il existait en Amérique, au milieu du siècle dernier.

Ce guerrier dont le rôle, aujourd'hui encore, reste à préciser, pour toutes les discussions contradictoires qu'il a soulevées, naquit vers 1834, dans le clan des Hunk-papa, qui appartient à la grande famille des Sioux.

Son père était un chef. Et l'enfant, alors qu'il ne s'appelait encore que le *Blai-reau sauteur*, l'avait accompagné dans les combats et fait à ses côtés ses premières armes. Âgé à peine de quatorze ans, il avait combattu un Corbeau et l'avait tué.

Par droit héréditaire, il était appelé au commandement. Encore lui fallait-il se montrer digne de ce poste par sa valeur.

Il ne tarda pas à prouver ce dont il était capable. Et, dès ses débuts de guerrier, il se fait remarquer par sa haine implacable des Blancs, qu'il fréquente cependant, [216] pour les mieux connaître, mais dont il n'accepte ni l'alliance, ni l'autorité.

Cette haine, d'ailleurs, n'est point aveugle. L'Indien sait reconnaître, parmi les nouveaux venus, ceux qui observent loyalement les traités. Et il est l'ami sincère du colonel A. G. Boove, estimé de tous ses compagnons, et qui a su conclure l'accord entre le « Grand Père », c'est-à-dire le gouvernement, et les tribus des Plaines, Sioux, Cheyennes, Arapahos, Comanches et Kioways.

Cet officier vit en si bon accord avec les Rouges que lorsque ceux-ci ont à se plaindre des agissements des Blancs, ils ont recours à lui. Lui, de son côté, n'hési-

te pas à faire intervenir la force armée pour rendre justice à ceux qu'il protège, et défend sans transiger leurs territoires contre les envahisseurs.

Cela n'est pas du goût de tout le monde. Il se trouve un homme, le juge Wright, qui n'hésite pas à porter de fausses accusations contre le colonel, obtient qu'on le dépossède de son poste, qu'on l'exile dans le Colorado, qu'on désigne pour son successeur un tyran cupide, qui opprime et trompe sans scrupule les malheureux Indiens.

Ceux-ci essaient de résister. Cinquante chefs de tribus vendent leurs chevaux, afin de se procurer les sommes nécessaires pour défendre leur ancien ami. Ils menacent de déterrer la hache de guerre. Pour toute réponse, on leur envoie le colonel Clarke à la tête du 9^e régiment de cavalerie du Kansas. Et cela, comme on pense, ne contribue en rien à apaiser les esprits surexcités.

Cependant, notre héros grandit. Un « calendrier » indien, (dont nous donnons la reproduction à la fin du volume) nous révèle qu'à un certain moment le « Blaireau sauteur » devient « Quatre cornes », à la suite de quelque exploit à la chasse au bison. Peu de temps après, il reçoit son nom définitif de « Sitting Bull ».

C'est, du moins, la traduction exacte du nom sioux : *Tatanka Yotanka*, le taureau assis. Qu'est-ce que cela signifie exactement ? Les uns voient là l'image d'un guerrier solidement installé dans l'attitude qu'il a prise vis-à-vis de [217] l'ennemi et dont rien ne le peut déplacer. D'autres assurent que l'appellation a pris son origine dans la méthode audacieuse qu'emploie notre héros au cours de la chasse au buffalo : lançant son cheval contre la bête qu'il a choisie comme victime, il saute sur le dos de celle-ci, s'y « assied » et plonge dans le garrot de l'animal son large couteau, plus terrible et plus sûr que l'épée du matador.

Quoi qu'il en soit, Sitting Bull est devenu maintenant chef de toute la tribu. En dehors de son audace à la chasse et au combat, il a mérité ce titre pour diverses raisons.

Dès sa jeunesse, il se révèle comme une sorte de visionnaire, de prophète, expert en toutes choses de « médecine et capable d'entrer dans un état de délire mystique qui le met en relation directe avec le Grand Esprit, ce qui lui permet d'exprimer les volontés du dieu et d'être son interprète auprès des hommes

Un tel pouvoir, on le comprend, jouit d'un grand prestige aux yeux des Indiens. Et c'est tout naturellement que Sitting Bull devient bientôt plus qu'un chef. À peine âgé de 23 ans, en 1856, il est proclamé grand prêtre de la tribu. Son pouvoir va dès lors s'exercer impérieusement.

Il n'en abusera pas. Bien au contraire, ses adversaires eux-mêmes s'adressent à lui tout d'abord lorsqu'il s'agit de conclure la paix. Il sait discuter avec calme, se montre impartial, ne demande que la justice, sait donner aux accords toute leur valeur, grâce à sa parfaite loyauté.

Si, dans le parti adverse, se rencontraient beaucoup d'hommes tels que lui, la paix serait durable.

Il n'en est malheureusement pas ainsi. Et, peu à peu, trompé, bafoué, humilié, trahi, celui qu'on a pu surnommer le Pacificateur va devenir le Grand Révolté.

Red Cloud

[Retour à la table des matières](#)

Une autre branche importante de la famille Sioux est celle des Oglalas.

À cette même époque, elle possède un chef dont la valeur est égale, sinon supérieure, à celle de Sitting Bull.

[218] *Makh-Piya-Luta* (en anglais *Red Cloud*, en français le *Nuage Rouge*) est né « l'hiver où une étoile a passé avec un grand fracas ».

Date précise, contrairement à ce qu'on pourrait supposer.

Les Sioux, qui comptent les années par hivers, désignent chacun de ces hivers par l'événement le plus notable, à leurs yeux, qui l'a marqué. C'est ainsi qu'ils diront : « L'hiver où beaucoup de monde est mort de la variole » ou : « L'hiver où nous avons tué cent hommes blancs . »

Si quelques-unes de ces désignations sont assez difficiles à identifier plus tard, il en est d'autres qu'on peut retrouver en s'appuyant sur des témoignages ou des références. C'est ainsi que « l'hiver de l'étoile bruyante » a été scientifiquement déterminé. Il doit son nom à un grand bolide qui traversa le ciel de cette région en

1821. C'est donc en 1821, comme le confirment d'ailleurs d'autres preuves, que le *Nuage Rouge* (nom qui semble également se rapporter à ce fait ¹³) est né.

Il n'était pas fils de chef comme Sitting Bull. Ce ne fut donc qu'à sa valeur personnelle et à son intelligence qu'il dut d'être placé à un poste où sa naissance ne l'avait pas appelé.

Peu d'Indiens des Plaines, en effet, atteignirent à une renommée égale à la sienne. Et une double série de documents officiels demeurent encore aujourd'hui les témoins de cette redoutable célébrité.

Les uns sont des rapports militaires, des notes conservées dans les archives des forts avancés de l'Ouest. Le nom de Red Cloud s'y retrouve souvent, accompagné de commentaires prouvant que le guerrier était la terreur des autorités chargées de faire respecter l'ordre.

Or, les faits qui sont mentionnés dans ces textes sont confirmés par d'autres pièces, rédigées par le camp adverse. Il existe en effet toute une collection de peaux de bisons tannées, décorées de peintures indiennes, qui glorifient [219] les actions d'éclat de Makh-Piya-Luta avec la même sincérité qu'observent les rapports américains pour blâmer les méfaits de Red Cloud. La concordance ne cesse que lorsqu'il s'agit d'apprécier les résultats.

Dans chaque parti, cependant, l'accord est unanime sur un point, lorsqu'il s'agit de constater l'indomptable courage de celui que les Américains eux-mêmes appellent « le plus grand Indien des temps modernes ».

Cette réputation, nous le verrons bientôt, ne fut pas, usurpée.

L'un des ouvrages les mieux documentés où nous puissions emprunter les détails de cette vie héroïque est celui de Warren Moorehead - *American Indian*. Nous aurons souvent recours à ce texte en quelque sorte officiel pour relater les hauts faits de notre héros.

Sur les premières années du Nuage Rouge, dit cependant cet auteur, nous n'avons aucun renseignement. « Tous les grands hommes ont commencé par être de petits enfants », répondit à l'enquêteur un vieil Indien. C'est à ce même résultat

¹³ Une autre tradition veut que ce nom provienne d'une troupe de guerriers qui occupaient en ce moment une colline voisine, comme une « nuée rouge ».

négatif qu'est arrivé un autre Américain, M. C. W. Allen, qui a connu personnellement Red Cloud, dans les dernières années de sa longue existence.

Tout ce que l'on peut savoir est qu'il fit très jeune, comme la plupart des Indiens, ses premières armes contre les ennemis, *Crows*, *Pawnees*, etc., adversaires habituels des Sioux tant que les Blancs ne venaient pas les réconcilier à leurs dépens. Mais ceux-ci n'allaient pas tarder à apparaître et à provoquer des conflits bien autrement sanglants.

Nous avons commenté ces causes et leurs résultats. Un témoignage de W. Moorehead confirme que la plus décisive fut la destruction du bison. Interrogeant d'anciens compagnons de Red Cloud, il obtint d'eux cette réponse :

« Nous avons oublié les attaques des Blancs contre nos villages, leur mépris des traités, le partage de nos territoires. Mais nous ne pouvons oublier les massacres sans excuse et sans motif qu'ont fait les Américains du grand et majestueux animal qui était le type même de l'Esprit des Plaines. »

[220] Mais avant de raconter plus avant la vie de Red Cloud et de Sitting Bull, il nous reste encore à présenter quelques acteurs du grand drame qui s'apprête à se jouer.

D'autres chefs. - A côté de deux guerriers que nous venons de nommer et dont la réputation s'étendra au delà des territoires qu'ils ont à défendre et arrivera jusqu'en Europe, vont en effet s'illustrer, dans la période de guerres qui s'annoncent, quelques autres personnages importants.

D'abord le plus indomptable de tous : *Spotted Tail*.

Il est né, au moment de la construction du fort Laramie, dans un camp du voisinage occupé par le clan des Sioux *Brûlés* ¹⁴. Lui non plus n'est pas chef de naissance, mais ne tarde pas à le devenir par son audace, ses qualités de chasseur et de guerrier, et, il faut le dire aussi, par sa violence et son esprit dominateur. Il n'en-

¹⁴ Ou *Cuisses Brûlées*. Le nom leur avait été donné à la suite d'un incendie de prairie où, dans leur fuite à travers les herbes en flammes, ils avaient tous été plus ou moins grièvement atteints aux jambes et...ailleurs.

tend pas qu'on s'oppose à ses projets et ne perd pas une occasion de conquérir par la force ce qu'il ne peut obtenir autrement. Cas assez rare chez les Indiens, c'est aux armes qu'il a recours pour s'emparer de la femme qui sera son épouse. Il provoque en duel le guerrier qui l'a déjà choisie, le tue et la ramène à son foyer. Peu de temps après, il entre en rébellion ouverte avec Red Cloud, entraîne ses Indiens, se mêle aux Cheyennes et harcèle les Oglalas, restés fidèles au grand chef. Pendant toute cette période, constate le Père de Smet, « il fut absolument impossible de traverser les Plaines ». En effet, selon une vieille tradition, les ennemis se réconciliaient sur le dos des Blancs chaque fois que ceux-ci se trouvaient entre eux ! Les hostilités ne cessent qu'au moment de l'établissement des deux nouvelles routes qui, à travers le territoire indien, mènent aux terrains aurifères du Montana. Comme il faut absolument pouvoir circuler avec le minimum de dommages possible, on promet aux tribus quelques avantages et Spotted Tail, avec Red Cloud et d'autres chefs se retrouvent unis pour signer l'accord.

Il faut aussi mentionner *Crazy Horse*, chef Oglala, qui [221] se prépare à être un des « premiers rôles » de la révolte. Puis Gall, lieutenant de Sitting Bull, qu'il secondera d'abord avec activité aux heures décisives de la lutte, puis dont l'attitude deviendra ensuite assez énigmatique. Enfin *Yellow Hand*, chef cheyenne, *Kicking Bear*, *Short Bull*, *Little Wound* et surtout *Dull Knife*, sont des noms que nous rencontrerons et qui sont à retenir.

La grande révolte

[Retour à la table des matières](#)

Dans la période qui s'étend entre les années 1862 et 1869, on peut dire que la Prairie fut constamment en guerre.

Sans doute, pendant cet intervalle, y eut-il des trêves. On discuta et on conclut même plusieurs traités dont nous aurons à reparler. Mais, comme la plupart ne furent pas respectés, les hostilités recommencèrent. Et, en fin de compte, dans leur ensemble, ces années furent des années de combat.

Les vastes espaces qui en furent le théâtre font partie d'un immense plateau qui se prolonge bien loin au Nord au delà du Missouri, bien loin au Sud au-delà

du Rio Grande. Plus à l'Ouest encore, commence la région montagneuse où croissent les conifères. Aujourd'hui, l'État de Wyoming, qui est délimité dans la partie centrale de cette zone, renferme ces merveilleux « parcs » où la nature semble avoir rassemblé à plaisir toutes ses beautés, pour le plus grand intérêt des touristes. Aussi, ceux-ci affluent-ils, amenés chaque année plus nombreux par le chemin de fer de l'Union Pacific.

À l'époque où Red Cloud et ses tribus étaient encore les maîtres de ce sol, la splendeur du décor était la même, mais les visiteurs y étaient beaucoup plus rares ! Encore ceux qui s'y aventuraient n'y venaient-ils pas pour leur amusement et ne se risquaient pas en amateurs dans ces solitudes. Et les seuls sédentaires de la région étaient les soldats des garnisons qui occupaient les forts.

Les émigrants s'y arrêtaient aussi en passant, dans leur marche vers l'Ouest. Mais ils n'y demeuraient pas. Quant aux armées qu'en d'autres temps on eût pu envoyer pour [222] constituer des colonnes mobiles, sortes de « services de ronde » chargés de la police des plaines, elles étaient à ce moment occupées ailleurs, et de sérieuse façon.

On sait en effet que de 1860 à 1865, la *guerre de Sécession* jeta les uns contre les autres les États du Nord et ceux du Sud. Le prétexte de cette lutte, proclamé par les États du Nord, était l'abolition de l'esclavage. D'autres causes, moins sentimentales, mais plus pratiques, avaient renforcé le mouvement. Toujours est-il que la publication de la fameuse *Case de l'oncle Tom* de Mrs. Beecher Stowe, livre d'ailleurs rempli de parti pris et d'exagérations, avait suscité de larmoyants attendrissements ; les Américains s'étaient brusquement sentis saisis pour les nègres d'une affection si fraternelle qu'on aurait pu penser qu'elle durerait toujours. Et leurs soldats s'étaient rués sur les colons du Sud, pour la leur faire partager.

Cette absence relative de troupes dans les États de l'Ouest ne fut pas autrement favorable aux Indiens. Elle permit en effet à tous les écumeurs de prairie de s'en donner à cœur joie, aussi bien aux dépens des tribus que des émigrants, et à les exaspérer les uns contre les autres, tout en profitant de leurs dissensions pour se mettre du côté du plus fort et piller à l'occasion le vaincu.

Aussi, la fureur des Indiens ne connut-elle bientôt plus de bornes... Et tous les postes de la plaine commencèrent à n'entendre que trop parler de Red Cloud et de ses guerriers !

Ce furent alors d'incessantes attaques, qui se produisirent de tous les côtés à la fois, des convois d'émigrants assaillis, des prospecteurs, venus pour étudier le tracé d'une route, reçus à coups de fusil, des diligences détrossées, des courriers chassés comme des lièvres, bref une foule de gens malmenés qui, s'ils échappaient, n'avaient de ressources que de s'aller plaindre à la garnison des forts et de lui demander aide et protection.

De longs mois, cette vie dura. Secondé par des chefs tels que Crazy Horse et Spotted Tail - qui s'étaient réconciliés pour la circonstance, - Red Cloud tint l'immense [223] plaine sous sa domination, traquant partout l'adversaire, transformant le désert en séjour infernal où il n'était plus possible de s'aventurer. Les territoires de chasse au bison étaient devenus des territoires de chasse à l'homme où les Blancs étaient pourchassés comme du gibier malfaisant. Et l'exemple était contagieux ; les nations, naguère ennemies, et avec qui une entente avait été conclue, arrivaient à la rescousse. *Crows*, *Pieds-Noirs*, *Cheyennes*, *Arapahos*, etc., levaient à leur tour la hache de guerre et couraient sus à l'ennemi commun.

Les commandants des garnisons étaient obligés d'avouer officiellement leur impuissance. « Nous sommes protégés à l'intérieur des forts, constate mélancoliquement, dans un rapport, le colonel Dodge. Mais, en dehors, il n'est pas de salut ! »

Le scalp du capitaine Brown. - En 1865, la guerre de Sécession est terminée et les troupes redeviennent disponibles. On va en profiter pour mener l'action plus sévèrement.

L'année suivante on envoie au fort Laramie le colonel Carrington avec un régiment.

Parmi les officiers qui entouraient ce chef, se trouvait un capitaine, Frédéric Brown, renommé pour son courage, sa connaissance des Indiens et l'audacieux mépris qu'il professait à leur égard.

Ce mépris, il avait réussi à l'inculquer peu à peu à toute la garnison, à tel point que, derrière la protection de leurs remparts, les soldats n'hésitaient pas à proclamer leur mépris des maudits « chiens rouges » et à se déclarer chacun capable de tenir tête à cent guerriers sioux !

Confiant en de telles troupes, excédé par les agissements de Red Cloud qui commençait à acquérir une trop turbulente célébrité, le colonel Carrington se décida à en finir par un grand coup avec cet irritant adversaire. Il s'ouvrit de son projet au bouillant Brown qui l'approuva d'enthousiasme. La chose était simple. Lui-même s'en chargeait. Qu'on lui en donnât l'ordre et il irait immédiatement chercher le scalp du Nuage Rouge et rapporterait à Washington cette sanglante preuve de victoire.

[224]

D. - L'ART PEAU-ROUGE

Tribus des Plaines, motifs géométriques et symboliques.

- (1) Dessin pictographique sur peau de bison. - DAKOTA-SIOUX faisant partie d'une robe autobiographique où le porteur est représenté à cheval se battant contre un indien démonté (*musée du Trocadéro*) (*largeur du motif 0 m. 30*).
- (2) Motif-bandeau d'une parure - CORBEAU - brodée en perles symbolisant une rangée de tipis (*longueur 0 m. 30*).
- (3) Etui à couteau brodé en perles (PLAINES) à motifs de tipis et garni de petites pièces métalliques (*musée du Trocadéro*) (*hauteur 0 m. 27*).
- (4) Etui à couteau brodé en perles (SIOUX-DAKOTAS) (*musée du Trocadéro*).
- (5) Etui à couteau brodé en perles (SIOUX-DAKOTAS) et garni de petites pièces métalliques (*musée du Trocadéro*).
- (6) Mocassin, la ligne d'horizon et les tipis sont brodés en perles ; les lignes rouges, symboles de la *vaillance* et de la *santé*, sont brodées en piquants de porc-épic (*Appartient à R. Lhopital*). CORBEAU.

- (7) Mocassin (SIOUX) entièrement recouvert de broderies de perles ; il est orné de « loges à transpirer » et de duvet « assez léger pour porter la prière vers le ciel ».
- (8) Sac à Médecine SIOUX (*app. à Miss Forman*) (*hauteur 0 m. 80*).
- (9) Sac à Médecine brodé en perles ; une partie des franges est brodée en piquants de porc-épic (*app. à René Lhopital*). CORBEAU (*hauteur 1 mètre*).
- (10) Sac à Médecine, avant appartenu au chef Sitting-Bull (SIOUX-HANKPAPA) (*app. à Miss Forman* (*hauteur 0m. 80*)).

Tribus du NORD-OUEST (Totémistes).

- (11) Mât-Totem au signe de la Grenouille.
- (12) Masque en bois (Colombie britannique), *le chef des meurtriers (musée du Trocadéro)* (*hauteur 0 m. 25*).
- (13) Sommet de Mât-Totem, la Grenouille. Les principaux animaux représentés en Totems sont : l'Aigle, l'Ours, le Loup, la Baleine, le Requin, le Corbeau, le Castor, la Grenouille, le Saumon, le Phoque.

Tribus du SUD-OUEST (Pueblos).

- (14) Masque de statuette que l'on plaçait dans les *autels*. En bois sculpté et peint (*hauteur : 0 m. 13*).
- (15) Coupe de Couverture (NAVARO) tissée en laine (*app. à Mme Hunt*) (*hauteur du motif : 0 m. 28*) (*Taille de la couverture : 2 m. x 1 m. 15*).
- (16) Motif de planchette pour la Danse du Maïs, en bois peint (*hauteur du motif : 0 m. 40*).

Tribus des FORÊTS

- (17) Mocassin de femme *Iroquoise* en peau repliée, plissée au coup-de-pied et décorée de broderies en piquants de porc-épic à motifs floraux (*App. à Luc Lanel*).
- (18) Mocassin d'enfant (*Iroquois*) en peau de daim orné de motifs floraux en perles (*app. à Miss Forman*).
- (19) Mocassin - Canada - en peau ornée d'un motif floral en broderies de piquants de porc-épic (*musée du Trocadéro*).
- (20) Sac cérémoniel - Winnebago (?) - en drap rouge orné de motifs floraux en broderie de perles (*hauteur 0 m. 80*) (*musée du Trocadéro*).

[225] Un service d'espionnage habilement organisé tenait les gens du fort au courant des mouvements de l'ennemi. On ignorait cependant un détail : c'est que Red Cloud était bien mieux informé encore. Un système de signalisation le renseignait à distance, comme s'il avait en à sa disposition le télégraphe. Avant même que l'expédition dirigée contre lui se fût mise en mouvement, il était prêt à l'affronter.

Le 6 décembre 1866, la troupe américaine marcha à l'ennemi. Le colonel Carington en avait pris lui-même le commandement. Le terrible Brown, avec l'avant-garde, allait en éclaireur. Il avait hâte de rejoindre Red Cloud et d'arracher son scalp.

Quinze jours plus tard~ les deux troupes se rencontraient.

Et peu d'heures après, au témoignage d'un des rares survivants, le régiment américain « fondait » comme fond la cire dans la main.

Presque tous les soldats étaient abattus. Brown était tué.

Et, en fait de scalp, c'est sa propre chevelure qui en fournissait le trophée à Red Cloud !

Revanche. - Cette victoire n'était que celle du droit strict. Mais les vaincus ne pouvaient l'interpréter ainsi. Le triomphe de ces méprisables « chiens rouges » était d'autant plus impossible à admettre que leur audace s'en était décuplée. Red Cloud avait acquis la réputation d'invincible et toutes les tribus venaient se joindre à lui. On ne pouvait plus maintenant passer les gués de la Platte sans risquer sa vie. L'approche de tout étranger déchaînait une tempête, tempête qu'annonçait le Nuage Rouge, véritable nuée d'orage chargée de foudre et de haine et derrière qui s'allumait l'incendie, partout où elle avait passé.

C'est alors que le gouvernement désigna contre l'indomptable chef le major James Powell, avec mission d'en finir.

La tâche était rude et la force seule n'assurait pas son accomplissement. Mieux valait peut-être user de ruse. C'est à quoi se résolut l'officier américain.

Dans l'été de 1867, Red Cloud fut averti qu'une importante troupe de soldats, prêts à prendre l'offensive, était en route vers l'Ouest. C'était une indéniable pro-

vocation. [226] Le guerrier sioux se mit aussitôt à la tête d'une partie de ses tribus, confia le reste à Spotted Tail, et s'avança à la rencontre de l'ennemi, qu'il rencontra le 2 août.

Les hommes de Red Cloud étaient bien armés. Beaucoup d'entre eux possédaient des fusils, dont le trafic était d'un gros rapport pour les contrebandiers de la frontière. Mais les Américains étaient mieux prémunis encore, car ils avaient des armes d'un emploi inconnu jusqu'alors et dont les Indiens ne soupçonnaient pas l'existence : des mitrailleuses Hotchkiss et des carabines à répétition.

Enfin et surtout, ils avaient imaginé un système de protection qui devait leur assurer une éclatante victoire, sans que leurs adversaires en pussent comprendre la nature. Ils transportaient en effet sur leurs chariots des plaques d'acier, capables de résister à l'épreuve des balles, alors en plomb. Et le service d'information de Red Cloud, si bien organisé qu'il fût, n'avait pu l'avertir de cette innovation.

Quand les Indiens leur furent signalés, les soldats enlevèrent les blindages des chariots et les disposèrent en cercle sur le sol, ménageant entre eux des intervalles qui formèrent des sortes d'embrasures, par où les soldats pouvaient tirer.

Avec leur habituelle impétuosité, les Indiens s'élancèrent. Une première décharge les accueillit, en renverse un certain nombre.

Les autres continuèrent d'avancer.

Dès ce moment, d'étranges constatations les étonnèrent.

D'abord, les salves n'avaient point de cesse, comme si les carabines avaient été garnies de cartouches inépuisables. Jamais les Indiens n'avaient rien vu de pareil. A tel point que Red Cloud qui, du haut d'un monticule, à quelques centaines de yards, attendait l'effet du premier assaut, exprima à Spotted Tail la crainte que les fusils des Américains fussent des « medicine guns », des fusils ensorcelés, puisque leur feu ne s'arrêtait pas !

Cependant, les Indiens répondaient de leur mieux à cette diabolique fusillade. Et, avec les balles, les flèches sifflaient.

[227] Mais voici que ni les flèches ni les balles ne traversaient le rempart. Elles rebondissaient en claquant sur la paroi sans y laisser de traces. C'était un miracle encore, à n'en pas douter !

L'ardeur de l'attaque ne s'en ralentissait point. Mais elle se brisait sur ce rempart inexplicable. Et la grêle de balles continuait de s'abattre sans répit.

Red Cloud rassembla les survivants de la première vague, se mit à leur tête et chargea.

La mitraille se prolongeait, abattant de tous côtés les hommes. Ceux qui échappaient à la rafale avançaient toujours, emportés par une héroïque fureur, ripostaient de leur mieux, atteignaient le rempart, essayaient de le franchir ou de le renverser, n'y réussissaient point, revenaient en arrière, regroupaient leurs forces, et recommençaient !

Une inexprimable ardeur embrasait Red Cloud. « Toutes les dix minutes, dit le rapport sur lequel nous nous documentons, il reformait une nouvelle troupe, s'élançait à sa tête, ne s'arrêtait qu'à quelques pas des invulnérables chariots... »

Et ce ne fut pas le moindre miracle, dans cette lutte ensorcelée, qu'il ne fût pas tué dès le premier choc.

La mort lui fut épargnée, cependant. Mais non la défaite. Cependant, les Indiens avaient fait des prodiges de valeur, au cours d'une offensive désespérée. « Il n'y avait, dit encore le rapport, pas une place grande comme la main sur les blindages qui ne fût marquée d'une balle. » Il est certain que les Américains auraient été écrasés sans cette surnaturelle protection.

Mais les chariots cuirassés et les « medicine guns » avaient triomphé du courage des hommes. Selon le major Powell, 1.200 guerriers étaient demeurés sur le terrain. Et l'ardeur de la bataille avait été telle que les blessés en étaient animés encore et tentèrent, lorsqu'on vint les relever, une résistance suprême qu'il fallut la force encore pour briser !

Quand toute espérance de vaincre fut évanouie, Red Cloud rassembla les survivants et battit en retraite.

Les troupes américaines, épuisées, ne le poursuivirent pas.

[228]

La guerre en Apacheria

[Retour à la table des matières](#)

Avant de continuer le récit des faits qui ensanglantèrent l'Ouest pendant la décennie de 1860 à 1870, il nous faut, pour suivre l'ordre chronologique, nous détourner de ces plaines pour voir ce qui se passe dans le même temps chez les tribus du Sud, elles aussi révoltées.

On se souvient qu'après la guerre de l'Indépendance, les Indiens des vieilles colonies, *Creeks*, *Cherokees*, *Osages*, etc., depuis plus longtemps en lutte avec les Blancs, s'étaient plus tôt laissé soumettre et, affaiblis maintenant, décimés, vivaient parqués dans des réserves où on n'entendait plus parler d'eux.

Mais, au delà de la Rivière Rouge, vivaient d'autres nations qui n'avaient pas si facilement abdicué et qui, sous le prétexte qu'on avait récemment repris leurs territoires aux Espagnols, n'admettaient pas qu'on le leur prît à elles, à leur tour.

Ce n'est pas qu'elles eussent le regret du départ de ces derniers. Mais, délivrées des uns elles n'entendaient pas retomber sous le joug des autres. Et, de ce fait, leur situation n'était guère enviable. Car les Américains ne voulaient pas d'elles et, selon leur méthode, les repoussaient progressivement. Alors, elles se réfugiaient dans le Mexique espagnol. Et les Espagnols, qui les avaient toujours traitées en ennemies continuaient de les traiter en ennemies, trop contents de les renvoyer chez leurs nouveaux maîtres, qui avaient voulu prendre la responsabilité de les pacifier.

Ces nations étaient, au principal, celles des *Kioways*, des *Comanches* et des *Apaches*.

Elles étaient en relation avec les tribus de l'Ouest par l'intermédiaire des *Arapahos* et des *Cheyennes* qui s'étendaient entre les deux groupes. Par ceux-ci, la secousse qui agitait l'occident s'était transmise jusqu'à elles, comme un choc électrique à travers une série de corps, en contact les uns avec les autres. A vrai dire, elles n'avaient pas [229] besoin, de cet encouragement pour se montrer rebelles..

Elles trouvaient, dans leur propre tempérament aussi bien que dans les agissements des Blancs à leur égard, toutes les raisons suffisantes pour se révolter.

Avant le XIX^e siècle, on n'avait pas beaucoup entendu parler d'elles. Ce n'est pas qu'elles fussent inconnues. Les *Paducas*, dont il a été question dans la première partie de cette histoire, n'étaient autres que les *Comanches*, désignés ainsi d'après le nom d'une de leurs tribus. Quant aux Apaches, les Espagnols les avaient rencontrés dès le début de la conquête et d'une manière qui ne présageait pas les démêlés futurs. En effet, dès 1541, un des conquistadores venus là à la suite de Cortez, Coronado, avait entrepris une expédition dans leur pays, à la recherche de contrées plus ou moins fabuleuses, telles que ces sept énigmatiques « cités de Cibola », dont on parlait comme d'une sorte de miraculeux El Dorado et qu'on n'avait, et, pour cause, jamais pu découvrir.

Mais, pendant les deux années qu'il avait passées parmi les Apaches, Coronado avait toujours été parfaitement accueilli par eux, bien que, alors comme trois siècles plus tard, ils fussent les plus sauvages et les plus farouches, de tous les Indiens.

À l'époque où nous les retrouvons, ils n'ont pas changé. Au nombre d'une trentaine de mille, tant aux États-Unis qu'au Mexique, ils se divisent en plusieurs familles dont celle des *Apaches Coyoteros*, est la plus féroce de toutes. A côté d'eux vivent les *Navajos*, sur l'origine desquels tant de doutes subsistent encore, et planent tant de mystères, que certains auteurs n'ont pas hésité à reconnaître en eux ces fameuses « tribus perdues » d'Israël qu'on a recherchées un peu partout sans les retrouver avec certitude nulle part.

Il faut convenir que les preuves qui appuient cette assertion sont assez troublantes. La religion des Navajos, qui admet un Esprit suprême, créateur d'un premier couple humain, leurs mœurs patriarcales, leur répulsion pour la viande de porc, leur costume, leurs armes, qui [230] rappellent ceux des Amalécites, leurs prières, où le mot *halleluja* revient fréquemment, leur type même, les rapprochent singulièrement des Juifs. Mais il est difficile d'expliquer quand et comment se serait produit cet exode. Sans se permettre de conclure, il faut ici, une fois encore, se borner à constater.

Les Coyoteros vivaient à peu près nus. Les autres tribus portaient un costume de peau de cerf et une sorte de bonnet, remplacé parfois par un bandeau, orné de

plumes de dindons ou de coqs sauvages. Tous étaient, ainsi que les Comanches, de merveilleux cavaliers, montant leurs chevaux simplement sellés d'une botte de paille sanglée par une corde, et guidés par un mors de bois. Ils étaient armés d'une longue lance, et de l'arc.

Ils n'avaient pas de pirogues. Leurs habitations étaient quelquefois des tentes, mais le plus souvent des huttes faites de bûches assemblées recouvertes de terre et ornées extérieurement de peintures bizarres où se retrouve souvent une figure humaine, démesurément allongée.

Les Coyoteros avaient une réputation, justifiée, il faut le dire, de férocité inouïe. Il est certain que leurs femmes poussaient l'art de la torture à des raffinements qui dépassent l'imagination. Nous avons expliqué plus haut les raisons de ces atroces coutumes. Il n'en est pas moins vrai qu'elles existaient et qu'à moins de partialité, il faut bien être obligé d'en convenir.

Cependant, leurs adversaires les plus acharnés leur reconnaissent des vertus qu'eux-mêmes ne pratiquaient pas toujours à leur égard. C'est ainsi que, comme tous les Indiens, ils avaient un absolu respect de la parole donnée. Tandis que, sous leurs chefs les plus fameux, tels que cet étonnant Cochise, guerrier centenaire, ils gardaient les « terres sanglantes » de la Sonora comme les dragons de la légende gardaient les Jardins Enchantés, dans l'antique mythologie ; tandis qu'autour des cités, éperdues de leur approche, ils dansaient, comme des fantômes, leurs danses de mort, et rejetaient sous les murs, en manière de défi, les corps horriblement mutilés de leurs captifs ; on [231] pouvait cependant s'aventurer chez eux en parlementaire, sans risquer le moindre mal. Et l'histoire de ce Français, Ch. de Pindray, traversant, à peu près seul, la terrible « passe des Apaches », - dans la Sierra de Antunez, à travers les montagnes où rôdent et veillent les Coyoteros, dont les feux jalonnent sa route, et dont les appels se répondent à mesure qu'il va, pour se rendre, sans autre dommage, au camp du vieux Cochise, n'est pas un fait isolé. Le chef le reçut avec honneurs, l'avertit loyalement qu'il avait juré de chasser tous les Blancs de son pays et de faire, payer de cent scalps chaque Apache tué. Après quoi, il le fit reconduire avec ordre de le protéger, non sans l'avoir engagé à avertir ses compagnons qu'il était bien résolu de les exterminer tous !

Il avait ses raisons pour cela. Des mineurs américains avaient été autorisés, peu d'années avant, à s'installer dans le pays. Et comme les Indiens qui les avaient bienveillamment accueillis ne mettaient pas assez de zèle à les aider à conquérir le « fer jaune », c'est-à-dire l'or, qu'ils cherchaient, ils s'étaient débarrassés de la tribu tout entière, en l'empoisonnant !

Mais, tandis que les Apaches se glorifiaient bien haut de leurs faits d'armes, les Blancs se vantaient beaucoup moins de ces exploits. Et ceux qui se risquaient à les confesser n'étaient jamais approuvés en haut lieu.

Géronimo. - Quand, par exemple, un courageux chroniqueur écrivit l'histoire du chef apache dont nous allons nous occuper maintenant, et qui est connu sous son nom espagnol de Geronimo, son ouvrage fut d'abord interdit par le War Department. Il fallut toute l'influence du président Roosevelt pour qu'il pût être publié. C'est à cette importante et savante étude que nous emprunterons les détails qui vont suivre.

Geronimo naquit en Arizona, vers 1830. Il appartenait à la tribu des Apaches Bedonkok qui avait pour chef Mangus Colorado ¹⁵.

[232] L'enfant perdit très jeune son père et, chargé du soin de sa mère, paraît s'être acquitté de ce devoir avec beaucoup de tendresse et de respect. Nous verrons d'ailleurs bientôt que l'amour de la famille et la protection des faibles furent toujours chez lui des sentiments très développés.

Dès son adolescence, en 1846, il est admis au Grand Conseil des guerriers, ce qui revient à dire qu'il est considéré comme guerrier lui-même. Quelques années après, il se marie avec une jeune fille de sa tribu, nommée Alopé.

Jusqu'en 1858, il vit paisiblement dans son village, avec sa mère, sa femme et les trois enfants qu'il a eus d'elle. Rien qui soit digne de mention ne lui arrive jusque-là.

A cette époque, les Apaches, sans exercer réellement un commerce quelconque, font quelques échanges avec les villes de la frontière, où ils troquent

¹⁵ Certains auteurs disent : Mangas Coloradas. Ce surnom, qui signifie : *les Manches Rouges*, paraît justifié par un costume que, dans ses dernières années, portait souvent le guerrier Indien.

contre des armes ou quelques objets de première utilité les produits de leur chasse et de leur primitive industrie.

C'est ainsi qu'un jour Geronimo se rend à un de ces marchés avec quelques compagnons.

Le voyage, en raison des difficultés de la piste et de la distance, dure plusieurs jours.

Quand les Indiens reviennent enfin et tandis qu'ils approchent de leur village, ils voient venir à eux des enfants et des femmes éperdus de terreur... En l'absence des hommes, les Mexicains ont attaqué le camp (pourtant absolument paisible) et ont massacré la plupart des habitants.

La nouvelle est, hélas, exacte.

Quand Geronimo arrive à sa demeure dévastée, il n'y retrouve ni sa mère, ni sa femme, ni ses petits. Les ennemis les ont entraînés et égorgés.

Aucun motif à ce crime ignoble. Les Apaches, depuis longtemps paisibles, n'ont volé nulle part, n'ont provoqué personne. C'est par plaisir, pour rien, que les bandits mexicains ont assassiné.

Il est intéressant de connaître l'impression de celui que nous appelons un sauvage, devant ce spectacle d'horreur. [233] Comment va-t-il réagir ? Comprendra-t-il toute l'étendue de son malheur ? Éprouvera-t-il toute la souffrance qu'éprouverait dans les mêmes circonstances un civilisé ?

Nous ne saurions mieux le savoir qu'en l'écoutant lui-même faire le récit du drame à S. W. Barrett :

« ... En quelques jours, nous arrivâmes au village, à notre propre « settlement ». Il n'y avait là plus rien, sinon les ornements qu'Alopé avait peints sur les parois et les jouets de nos petits. Alors, j'ai tout brûlé, même notre hutte. Et j'ai aussi brûlé la luge de ma mère et tout ce qui lui avait appartenu. Parce que je n'aurais plus jamais trouvé le repos dans ce qui avait été notre paisible demeure. Pourquoi serais-je resté ? Il y avait bien, près de là, la tombe de mon père. Mais quand j'allai la visiter et que je me rappelai auprès d'elle les jours heureux de jadis, mon cœur souffrit d'une telle douleur que je suis parti, jurant de me venger sur les soldats mexicains qui m'avaient fait tout ce mal ! »

On trouverait difficilement, dans la littérature ou l'histoire, beaucoup de récits d'une plus émouvante simplicité. Et si la haine et la vengeance ont une excuse, on pardonnera à Geronimo de s'être mis à furieusement haïr et de s'être féroce ment vengé.

Dès qu'ils eurent rendu les derniers devoirs à leurs compagnes assassinées, les Apaches se retirèrent.

Ils n'étaient pas en force pour courir à leur vengeance. Les cavaliers mexicains étaient en nombre et les guettaient, Ils attendirent la nuit pour s'éloigner.

La coutume du deuil chez les Apaches veut que le survivant ne parle ni ne mange pendant un nombre de journées ou de nuits égal au nombre de ceux qu'il a perdus. Geronimo pleurait cinq membres de sa famille. Pendant trois nuits et deux jours il n'ouvrit la bouche ni pour prononcer une parole ni pour prendre un aliment.

Accompagné de ses guerriers, il se rendit chez la tribu la plus proche, rassembla le conseil autour du feu, raconta ce qui lui était arrivé et commença de prêcher la révolte.

L'aide de tous lui fut aussitôt promise. Mais cela ne suffisait [234] pas. Il ne voulait pas se contenter de provoquer une émeute. Il lui fallait une guerre d'extermination.

Pendant un an, il continue sa propagande, froidement, méthodiquement, mettant en action le proverbe usuel chez ses ennemis : la vengeance est un plat qui peut ne pas se manger chaud !

Dans l'été de 1859, il est ainsi à la tête d'une véritable armée. Avec elle il passe la frontière et pénètre au Mexique.

Les Apaches ont pu passer inaperçus, grâce à leur merveilleuse connaissance du pays. Obligés de se maintenir toujours dans les régions désertes, ils trouvent le moyen d'y vivre, reconnaissent tous les points d'eau, franchissent la montagne par des défilés que personne ne fréquente. Pour mieux se cacher, ils vont à pied. A la moindre alerte, ils se dispersent. Et ils se retrouvent à d'insoupçonnables rendez-vous. En fait, nul ne sait où ils sont.

Mais ce que l'on sait bien, c'est qu'ils ne sont plus dans leurs villages. L'alarme est donc donnée. Et, comme il est pratiquement impossible de suivre leurs traces,

on pense que la meilleure tactique est de les devancer sur leur route et de garder tous les puits de la région auxquels, tôt ou tard, il leur faudra bien venir.

Cependant, ils n'y viennent pas. Tout simplement parce qu'ils ont décidé de se priver de boire plutôt que de se laisser attaquer avant d'avoir toutes leurs forces à leur disposition.

Ils déjouent toutes les embûches qu'on leur tend. Ils sont servis en cela par leur merveilleux instinct de la piste. Ce sont, à ce point de vue, les mieux doués de tous les Indiens. Le colonel Dodge qui les a beaucoup étudiés et a même eu quelquefois recours à leur extraordinaire science du « trailing », cite à ce propos des faits étonnants, comme, par exemple, celui de suivre une piste la nuit rien qu'en tâtant, par intervalles, le terrain avec les mains, ou encore de retrouver, sous la cendre, les traces de fuyards qui, pour les effacer, avaient incendié la prairie derrière eux !

[235] Et Warren Moorehead remarque avec raison en cette circonstance que le succès des opérations des Apaches est dû « au fait que le sentier était pour eux un livre ouvert ».

Ils arrivent ainsi devant Arispe, continuant, comme dans leur lointain passé, leurs traditions d'assiégeurs de villes. Et ils engagent le premier combat.

L'ennemi, qui depuis longtemps s'attend à leur attaque, a pris ses dispositions et leur oppose une furieuse résistance. Mais la rage des Indiens ne connaît pas d'obstacle. Rien ne les peut vaincre. Geronimo est le plus ardent de tous et c'est autour de lui que se concentre l'action. A un moment donné, une charge l'isole des siens. Un groupe de cavaliers l'entoure. Il les tue tous et va rejoindre ses compagnons.

Arispe, enfin, est emportée d'assaut et abandonnée de ce qui lui reste de défenseurs. Mais tout n'est pas fini pour cela !

Cependant, les bandes indiennes ne sont pas, comme nos armées, organisées pour occuper une ville prise et pousser plus loin leur conquête. Leur méthode se rapproche plutôt de celle des nomades sahariens. C'est le « rezzou » classique qui passe comme un nuage de grêle, dévaste et disparaît. Quand le vaincu peut rassembler ses forces, il ne trouve plus personne devant lui. L'orage s'est dissipé.

Mais il se reformera.

Alors, pendant les mois, les années qui vont suivre, ce seront de rouges périodes de sang et de pillage où, de part et d'autre, la lutte sera sans merci.

Les Kioways, les Comanchies se sont joints aux Apaches. Ce sont, comme eux, de terribles guerriers. Mais, presque aussi sauvages, ils sont plus indépendants, dispersés en petits clans dont chacun combat pour son propre compte sans s'occuper de l'allié. Tandis que Geronimo conduit de véritables troupes dont toutes, à tout moment, sont prêtes à répondre à son appel et qu'il a réussi à maintenir, sinon dans la discipline, du moins dans la réelle considération de son autorité.

D'ailleurs, il se montre vraiment un chef. Il a prévu que [236] la lutte serait longue et compris que l'insouciance habituelle aux Indiens serait en pareil cas la défaite. Alors, il s'organise. Au lieu de laisser ses guerriers s'abandonner au pillage, massacrer pour la simple joie de la destruction, il tire pratiquement parti de ses victoires. Par exemple, il empêche la tuerie inutile du bétail, mais fait enlever les troupeaux qu'on entraîne en lieu sûr. Et là, après l'abatage, la viande est coupée, séchée, conservée pour s'assurer des vivres pendant tout l'hiver et se retrouver avec toutes ses forces pour reprendre l'action.

Il a parfois du mal à se faire obéir ! Un jour, au cours d'un raid, ses guerriers capturent tout un train de mules de charge. Les bêtes transportent des outres pleines d'eau-de-vie de mescal. L'aubaine est riche pour ces hommes qui entrevoient déjà l'ivresse d'une orgie sans nom.

Mais Geronimo connaît le mal que fait la pernicieuse eau de feu. Il fait ouvrir toutes les outres et en répand le contenu à terre. Le poison ne produira pas ses mortels effets !

Cependant, au cours de cette longue série de luttes, on ne remporte pas que des victoires. Quelquefois, on est battu. A sept reprises différentes, Geronimo est gravement blessé. Une fois, on le laisse pour mort sur le champ de bataille sans que les siens, accablés sous le nombre, puissent le relever.

L'action terminée, les ennemis s'empressent de venir reconnaître son cadavre et se réjouissent déjà d'avoir, abattu leur adversaire le plus cruel.

Mais quand ils arrivent, il n'y a plus personne : le chef invincible, encore une fois a échappé !

La plupart du temps il est vainqueur. Alors il ne fait pas de grâce aux soldats qu'il massacre, leur arrache leurs scalps. Il a juré de se venger, il tient sa promesse. Malheur à qui tombe entre ses mains !

Mais tandis que ces mêmes soldats se signalent, chaque fois qu'ils le peuvent, par d'atroces égorgements qui ne respectent ni l'âge ni le sexe des victimes, *jamais* Geronimo au cours de sa longue carrière de batailleur n'a tué une femme ou un enfant, Ce sauvage, à qui aucune loi de [237] charité n'avait appris le pardon des offenses aurait pu, semble-t-il, croire venger les morts qui lui étaient chers en leur sacrifiant des innocents. Jamais il ne l'a fait.

Hors du combat, il ne connaissait pas d'ennemis. Un jour il rencontra deux Mexicains, dont l'un était assez gravement blessé.

Il s'approcha, examina la plaie, retira la chemise de l'homme, fit un pansement

Puis, indiquant d'un geste à son compagnon la route à suivre :

« Docteur... Lordsburg.... Trois jours de marche ! » dit-il.

Et il s'éloigna silencieusement.

L'histoire ayant été racontée par le blessé lui-même on ne peut mettre en doute sa véracité !

Cependant, les Blancs commencent à désespérer de pouvoir jamais terminer la lutte. Ce brandon d'incendie qui promène sa flamme du Colorado à la Sierra Madre, les Mexicains, pour l'éteindre, n'ont pas assez de toutes leurs forces.

Il leur va falloir l'aide des États-Unis.

Ceux-ci ont leurs raisons personnelles d'intervenir. Les Apaches occupaient aussi bien leurs territoires que ceux du voisin et, pour eux, les questions de frontière n'existaient pas. Quand il leur fallait du bétail, ils en allaient chercher où il y en avait.

Il n'était pas facile de les ramener à la raison ni au respect du pavillon étoilé. Plus encore que les tribus des Plaines, ils étaient insaisissables. Même aujourd'hui, l'accès du pays qu'ils occupent est rempli de difficultés et ce n'est que tout récemment qu'on a fini de l'explorer. C'est dans cette contrée que se trouvent ces étonnants « canyons » dont les architectures cyclopéennes sont dues aux abîmes

ouverts par les fleuves au cours des âges dans de vastes plateaux rocheux, pratiquement infranchissables.

Ailleurs, ce sont des déserts de sable où ne poussent que les nopals, les aloès et les cactus, plantes aux formes bizarres, épineuses et agressives, inutilisables pour l'alimentation des chevaux qu'on ne peut conduire dans ces [238] solitudes qu'en se faisant suivre de tout un convoi de ravitaillement.

Ne pouvant aller aux Apaches, les Américains cherchèrent le moyen de les faire venir à eux. Et, estimant que le plus important était de s'emparer des chefs, ils n'hésitèrent pas à les attirer dans un guet-apens.

En 1860, en effet, ils les invitèrent à leur camp, sous prétexte qu'une grande fête allait être donnée en leur honneur.

La plupart s'y rendirent sans méfiance.

Mais à peine furent-ils rassemblés sous la tente où on les avait conviés que des soldats en armes les entourèrent et leur signifièrent qu'ils étaient prisonniers.

Il ne suffisait cependant pas de le leur dire pour qu'ils fussent forcés de le croire, même avec la menace d'un fusil braqué. Nos guerriers n'approuvèrent pas le moins du monde la méthode employée par l'hôte pour retenir l'invité. Et, afin de mettre les Américains hors d'état de se servir de leurs armes, ils se précipitèrent sur les piquets de tente, les arrachèrent, ensevelirent sous la toile toute l'assistance, se glissèrent sous ses plis avec une souplesse et une promptitude inimaginables et s'enfuirent en laissant les soldats se dépêtrer comme ils le pouvaient !

La chose n'avait cependant pas été faite avec une rapidité telle que quelques coups de feu n'eussent eu le temps d'éclater.

Plusieurs chefs tombèrent. D'autres furent saisis tandis qu'ils surgissaient dehors et avant qu'ils aient pu se relever.

La majorité cependant s'échappa. Et, en fin de compte, ce fut un coup manqué. D'autant plus que cette, lâche trahison ne fit qu'exaspérer les haines et transformer en ennemis mortels des hommes dont on aurait peut-être pu obtenir la neutralité par de plus honorables moyens.

Ce fut encore Geronimo qui se chargea de la vengeance, non sans ironie.

À quelque temps de là, en effet, des Apaches se firent, comme par hasard, arrêter par des patrouilles, et, conduits [239] devant les autorités, se déclarèrent renégats et ajoutèrent que, si l'intention des Blancs était toujours de faire prisonniers leurs principaux chefs, ils leur en fourniraient les moyens.

Si intéressante que fût cette proposition, elle exigeait des garanties. Mais les transfuges paraissaient sincères. Ils le prouvèrent bientôt en conduisant un détachement, d'éclaireurs en vue d'un de ces insaisissables camps indiens qu'on cherchait, en vain, depuis si longtemps.

L'emplacement déterminé, on prépara l'attaque, avec un luxe de précautions qui donnait la certitude de réussir.

Quand tout fut prêt, on s'avança.

Tout était bien combiné, puisque les Apaches, ordinairement si subtils, paraissaient ignorer cette fois la présence de l'ennemi. Leurs foyers demeuraient allumés, aucun cri d'alerte ne troublait le silence. Les Américains pouvaient se flatter d'être devenus aussi habiles dans l'art des surprises que les Indiens !

Ceux-ci, cependant, étaient plus près encore que ne le pensaient leurs assaillants. Seulement, ils étaient hors du camp, où n'étaient restés que les feux et les tentes, tandis que les guerriers, embusqués derrière les buissons et les rochers d'alentour, surveillant tous les mouvements des ennemis, n'attendaient que le moment de tomber sur eux.

À l'instant où les soldats s'apprêtaient à attaquer, une pluie de flèches, jaillies du silence et de la solitude, s'abattit sur eux, sema la panique et la mort dans leurs rangs, ne cessa que lorsque, ralliant leurs fuyards, ils eurent regroupé leurs forces.

Mais lorsqu'ils furent prêts à reprendre l'offensive, ils ne trouvèrent plus personne devant eux. Les Apaches avaient disparu dans l'ombre sans s'être laissé voir un seul moment.

La mort de Mangus. - C'était un cruel affront pour une armée régulière chargée d'inspirer le respect. La ténacité américaine ne pouvait le laisser impuni. Dans les circonstances présentes, il n'y avait pas à tenter de contre-attaque. Mais on avait le temps pour soi. Et on savait que l'occasion [240] favorable finirait bien par se présenter quelque jour. Ce ne fut cependant qu'en 1863 que le général

West, désigné pour reprendre la direction des affaires en Apacheria, réussit à persuader Mangus Colorado de la nécessité d'avoir un entretien avec lui

Le vieux chef vint au rendez-vous. Mais il y vint avec la méfiance d'un fauve qui flairer un piège. Au seuil de la maison où on l'attendait, et qui n'était plus cette fois une simple tente, il déclara ~ « Ceci est ma fin ! »

La prédiction, allait se réaliser

Il serait injuste de rendre ici son hôte responsable de sa mort, ni même de l'avoir préméditée Le but du général West était de réduire à l'inaction un des plus ardents agitateurs de l'Arizona en le gardant quelque temps sous sa surveillance et en le persuadant de l'utilité de conclure la paix.

Un accident fortuit précipita les événements.

On avait conduit Mangus dans la maison où il devait loger. Mais, par une prudence peut-être justifiée, on avait placé une sentinelle devant sa porte.

Le chef, cependant, s'était endormi, sans songer pour ce soir-là à la rébellion. Au milieu de la nuit, un soldat, qui avait gardé sans doute un mauvais souvenir de ses relations avec les Apaches, jeta, par plaisanterie plus que par vengeance, une pierre dans la fenêtre de la case.

Le projectile tomba sur Mangus qui se réveilla soudain, se crut attaqué, bondit vers le seuil, fit un geste de menace.

La sentinelle, surprise par cette fureur subite, s'estima à son tour en danger et fit feu.

Mangus tomba. On accourut. Il était mort.

Prévu ou non, ce meurtre n'améliorait par, la situation. Et Geronimo, devenu chef de toutes les tribus apaches, reprit l'offensive.

Comme toujours, celle-ci devait finir par se briser par usure.

Les Indiens étaient presque toujours vainqueurs, mais, quelle que fût l'issue du combat, ils y perdaient chaque fois des hommes qu'ils ne pouvaient naturellement pas [241] renouveler, tandis que les États-Unis avaient toujours à leur disposition des troupes fraîches. Le résultat, comme partout ailleurs, et si long qu'il fût à obtenir, était fatal.

C'est par la défaillance des alliés des Apaches que l'apaisement commença. Les Kioways, qui n'avaient d'autre raison personnelle de continuer la guerre que leur amour du pillage, se lassèrent peu à peu, les avantages ne compensant pas les pertes, et les uns après les autres, consentirent à écouter les appels au calme qu'on leur adressait. Les Comanches en firent bientôt autant. C'était à la fin de la guerre de Sécession. Le Nord et le Sud ennemis se réconciliaient contre l'adversaire commun. La résistance devenait impossible. Les promesses qu'on faisait semblaient cette fois sincères. Le souvenir des vieilles causes de haine s'atténuait à mesure que disparaissaient ceux qui l'avaient éprouvée pour leur propre compte...

Tant et si bien qu'au mois d'octobre 1867, sur le *Medicine lodge creek*, rivière tributaire de l'Arkansas, les Comanches, les Kioways, la plupart des Arapahos et des Cheyennes réunis en un grand Conseil convoqué par les Blancs et se fiant une fois de plus à leur parole, consentirent à traiter.

On leur accordait une grande Réserve, sur les bords de la Rivière Rouge, au sud de ce *territoire indien* où les tribus atlantiques ainsi que les Creeks, les Osages et les Cherokees se tenaient depuis longtemps tranquilles. Après de longs pourparlers, ils consentirent à s'y retirer. La guerre était finie, du moins pour quelques années.

Mais, pour les États-Unis, tout n'était pas terminé encore. Restaient ces redoutables tribus de l'Ouest que nous avons laissées en pleine agitation et qu'on avait d'autant plus besoin de calmer que leurs territoires étaient beaucoup plus convoités et beaucoup plus prêts à se peupler d'émigrants que ceux du Sud. Tous les efforts allaient maintenant se porter de ce côté-là.

[242]

Le grand Pow-pow des Corbeaux

[Retour à la table des matières](#)

Spotted Tail et Red Cloud tenaient toujours la Prairie.

Pas plus qu'aux Apaches, ce n'était à ceux-là qu'on pouvait songer à s'adresser d'abord. Mais ils avaient des alliés dont on pouvait essayer d'amener la soumission. Dans le nombre étaient ces mêmes Cheyennes et ces Arapahos qui étaient aussi bien du côté des Sioux que des Comanches et dont une partie venait de si-

gner l'accord de Medicine Creek. Le reste ne devait-il pas logiquement suivre l'exemple ? D'autre part les *Crows* ou *Corbeaux* qui, de toute origine, avaient été ennemis des Sioux et n'avaient fait avec eux qu'une paix plus ou moins instable, pouvaient être pressentis. On nomma à Washington une commission dont le président, Taylor, engagea les pourparlers. Il envoya des messages aux chefs de tribus *Crows*, *Arapahos* et *Cheyennes* du Nord. On en envoya même, avec moins d'espérance, aux terribles Oglalas de Red Cloud et de Spotted Tail.

Ceux-ci s'abstinrent de paraître. Les Cheyennes également. Mais les autres répondirent à l'appel. Malgré la neige (on était en novembre), vingt chefs *crows*, accompagnés de leurs femmes, quittèrent le Dakota et se mirent en marche vers le fort Laramie où devait avoir lieu le grand *pow-pow*, c'est-à-dire la conférence. Les Arapahos restés rebelles y vinrent aussi. Et, le 12 novembre 1867, les débats purent s'ouvrir, quand les commissaires se furent tristement rendu compte de l'absence définitive des principaux « leaders ».

Nous devons au voyageur L. Simonin, aux souvenirs duquel nous avons eu plus d'une fois recours pour l'histoire de cette période, un récit détaillé de cette entrevue à laquelle il assista en personne. Et c'est à lui-même que nous allons laisser la parole pour la pittoresque description de cet événement.

Le jour de la conférence, dit-il, « le soleil s'était levé radieux, le ciel était sans nuage, le temps d'une douceur exceptionnelle. En comparant la température à celle des [243] jours précédents où ils avaient tant souffert pour venir à cheval du fond du Dakota, les vieux sachems durent penser que le Grand Esprit se montrait enfin favorable. Si le soleil, une de leurs divinités, consentait ce jour-là à leur sourire, c'est qu'ils allaient sans doute avoir gain de cause, dans le grand *pow-pow* avec les Blancs.

« L'heure indiquée pour l'ouverture du palabre était dix heures du matin. Les Indiens, qui ne sont jamais pressés et qui lisent l'heure au soleil, se firent un peu attendre ; peut-être terminaient-ils aussi leurs cérémonies de grande médecine. Enfin, ils parurent, ornés de leurs plus beaux habits. Quelques-uns étaient à cheval. Ils traversèrent la rivière de Laramie, pendant que les autres, suivis des femmes et des enfants, arrivaient par le pont. La femme de Dent d'Ours, un des principaux orateurs, était à cheval comme son mari, qu'elle ne quitte jamais... »

Dans des pages précédentes, l'auteur nous avait fait un portrait de ces Indiens. Il n'est pas sans intérêt de le reproduire :

... « Leurs traits sont largement accentués, de grandes proportions, la stature gigantesque, de formes athlétiques. La figure majestueuse rappelle le type des Césars romains, comme on les voit dessinés sur les médailles...

« Leur figure était tatouée ¹⁶, sur les joues, de rouge vermillon. Ils étaient à peine vêtus, celui-ci d'une couverture de laine, celui-là d'une peau de buffle ou d'un uniforme incomplet d'officier ; cet autre avait le torse tout nu. Beaucoup portaient des colliers ou des pendants d'oreilles en coquillages ou en dents d'animaux. L'un avait autour du cou une médaille d'argent à l'effigie d'un président des États-Unis (Pierce), cadeau qu'il avait reçu à Washington lorsqu'il s'y était rendu en mission en 1853. L'autre portait sur la poitrine un cheval d'argent assez grossièrement travaillé et devait à cet ornement le sobriquet de Cheval-Blanc sous lequel on le désignait. Un vieux chef blessé, la jambe percée de deux balles et maintenue dans un [244] appareil installé par les Indiens eux-mêmes, gisait dans un coin de la hutte. Il me rendit mon salut en jetant vers moi un regard triste et en me montrant son membre malade qui l'empêchait de se lever. »

Tous les Indiens, donc se rendent à la conférence. Cheval-Blanc est là, avec Pied-Noir, Bout-de-piquet-de-Hutte, l'Homme-qui-a-reçu-un-coup-de-fusil-dans-la-face, l'Oiseau-dans-son-nid, etc... Le vieux chef blessé lui-même s'est fait porter pour y assister.

« ... Après s'être mis en ligne, les sachems entonnèrent un chant de leur nation, grave, sombre, mêlé de cris discordants et parfois d'aboiements aigus. Les basses, les barytons et les ténors n'observaient dans ce chœur aucune mesure ¹⁷ et cependant cette musique primitive et sauvage allait bien avec le type des chanteurs et avec le milieu qui encadrait cette scène...

¹⁶ Simonin veut dire : peinte.

¹⁷ Simonin n'a certainement pas raison Ici. Mais il juge la musique peau-rouge d'après le goût de son époque. Il est évident qu'une oreille habituée aux flonflons de l'opérette telle qu'elle florissait sous le Second Empire, - avec beaucoup de charme d'ailleurs, - était peu préparée aux rythmes de l'art indien. Nos musiciens modernes, ceux qu'on appelle « d'avant-garde » et qui ont justement tant emprunté aux primitifs en général, et aux Indiens d'Amérique en particulier, nous ont éduqués sur ces rythmes, subtils, nuancés et extraordinairement « savants » qui non seulement ne nous étonnent plus, mais nous ont donné la compréhension d'un art qui, pour être essentiellement différent du nôtre, n'en

« Jamais les Corbeaux, aux formes athlétiques, aux figures majestueuses, ne m'avaient paru plus solennels. Puis ils se débandèrent, et entrèrent un moment dans la chambre des interprètes. Là, on ne tarda pas à les prévenir que la commission les attendait pour ouvrir la séance.

« La salle où se tint le pow-pow était de grandes dimensions. Elle était construite en bois et pouvait facilement contenir de deux cent cinquante à trois cents personnes... Les chefs des Corbeaux, assis ensemble sur des bancs, chacun à la place que lui assignait son rang, et les [245] commissaires, chacun sur un siège isolé, formaient le cercle... »

On fait solennellement les présentations. On fait circuler le calumet. Puis le président Taylor fait son speech, déclare que le « Grand père » (le gouvernement) est l'ami (!) des Indiens, qu'il reconnaît tous les torts qu'on a eus envers eux, qu'il est prêt à les réparer, etc... Toutes choses qui, hélas, ont été bien souvent dites et bien rarement confirmées.

Aussi, passons rapidement sur ce discours. La réponse du chef *Dent d'Ours* nous intéressera beaucoup plus.

Après *quatre* salutations (nombre symbolique) aux commissaires du gouvernement, il dit, s'adressant à la fin au général Sanborn :

« Père, fais quelque chose pour moi ; j'ai campé, en venant ici, dans des endroits où le bois et l'herbe manquaient et où il faisait bien froid ; mes chevaux sont fatigués. » Enfin, s'adressant au colonel Tappan : « Père, regarde-moi. Je suis pauvre, aime-moi comme je t'aime et accorde-moi ce que je te demanderai. »

« ... À la fin, Dent d'Ours, prenant une robe de bison des mains de sa femme qui était là, la présente au général Harney : « Père tu as les cheveux blancs, protège-toi de cette peau, elle garantira ta vieillesse contre le froid. »

est pas moins arrivé à « exprimer l'inexprimable » avec toute la perfection dont l'homme soit capable. D'autre part, le chant de l'Indien, qui s'adresse aux Puissances invisibles avec lesquelles chaque individu est ou se croit en rapport, est essentiellement personnel, chacun d'eux adresse donc son « Invocation chantée » à l'Esprit, sans s'occuper de faire sa partie dans un chœur. L'ensemble des voix n'en donne pas moins un accord qui n'a peut-être pas les mêmes consonances que les nôtres mais a tout de même son harmonie.

Et voici le discours sténographié par Simonin :

« Père, au printemps dernier, j'étais au pied de la montagne du Mouflon ¹⁸ et l'un de vos jeunes hommes me dit que vous viendriez nous visiter. Mon père blanc me demandait de faire une partie du chemin. J'hésitai, car j'étais loin, bien loin ; mais à la fin je me décidai à me mettre en route...

« Pères, j'ai fait une longue route pour venir vous voir... Je suis très pauvre. J'ai faim et j'ai froid. Nous n'avons trouvé en route ni bison, ni bois, ni eau. Regardez-moi, vous tous qui m'écoutez, je suis un homme comme vous. J'ai une tête et un visage comme vous. Nous sommes tous [246] un seul et même peuple ¹⁹. Je veux que mes enfants et ma nation prospèrent pendant de longues années. »

Il serre convulsivement les mains des commissaires et supplie :

« Pères, pères, pères, écoutez-moi bien. Rappelez vos jeunes hommes de la montagne du Mouflon. Ils ont couru par le pays, ils ont détruit le bois qui poussait et le gazon vert, ils ont incendié nos terres. Pères, vos jeunes hommes ont dévasté la contrée et tué nos animaux, l'élan, le daim, l'antilope et le bison. Ils ne les tuent pas pour les manger ; ils les laissent pourrir où ils tombent. Pères, si j'allais dans votre pays tuer votre bétail, que diriez-vous ? N'aurais-je pas tort et ne me feriez-vous pas la guerre ? Eh bien, les Sioux m'ont offert des centaines de mules et des chevaux pour aller en guerre avec eux et je n'y suis pas allé...

« ... J'ai appris que vous aviez envoyé des courriers aux Sioux... mais les Sioux m'ont dit qu'ils ne viendraient pas, car vous les aviez trompés une fois. Les Sioux nous ont dit : « Ah ! les pères blancs vous ont appelés et vous allez les voir. Ils vous traiteront comme ils nous ont traités... Les pères blancs séduiront vos oreilles par d'agréables paroles et de douces promesses qu'ils ne tiendront jamais. Allez et voyez-les. Ils se moqueront de vous ! » J'ai laissé dire les Sioux et je suis venu vous visiter. Quand je retournerai, je m'attends à perdre en route la moitié de nos chevaux.

¹⁸ En anglais Big Horn. Retenons ce nom qui va prendre bientôt dans l'Histoire des Indiens une tragique célébrité.

¹⁹ On ne peut s'empêcher de comparer ces paroles à celles de la douloureuse chanson des paysans normands révoltés, au moyen âge, contre le duc Richard II : « Nous sommes hommes comme Ils sont - tels membres avons comme eux ils ont - et tout aussi grands cœurs avons - et tout autant souffrir pouvons ! »... Ici comme là, l'opprimé exhale la même plainte vers l'opprimeur.

« Pères, pères, je ne suis point honteux de parler devant vous. Le Grand Esprit nous a faits tous, mais il a mis l'homme rouge au centre et les blancs tout autour. Faites de moi nu Indien intelligent. Ah ! mon cœur déborde, il est plein d'amertume. Tous les Corbeaux, les vieux chefs des anciens jours, nos aïeux, nos grands-pères, nos grand-mères, nous ont dit souvent : « Soyez amis des visages [247] pâles parce qu'ils sont puissants. » Nous, leurs enfants, nous avons obéi. Et voici ce qui est arrivé !

« Il y a longtemps, il y a plus de quarante ans, les Corbeaux campaient sur le Missouri, notre chef reçut à la tête un coup de pistolet d'un chef blanc.

« Un jour, sur le ruisseau de Pierre-Jaune, il y avait trois fourgons campés. Il y avait là trois hommes blancs et avec eux une femme blanche. Quatre Corbeaux vinrent à eux et leur demandèrent un morceau de pain.. Un des hommes blancs prit son fusil et tira. Cheval-Alezan, un chef, fut atteint et mourut ²⁰...

« ... Il y a quelque temps, j'allai au fort Benton, car nous avions, nous aussi, eu des torts. Mes jeunes hommes avaient tiré par erreur sur les Blancs. J'en demandai pardon au chef blanc. Je lui donnai neuf mules et soixante robes de bison en expiation du mal que nous avions fait. C'est ainsi que je payai pour nos torts.

« De là, j'allai au fort Smith, sur le ruisseau du Mouflon et j'y trouvais les Blancs. Je me présentai pour toucher la main aux officiers, mais ils me répondirent en me mettant les poings sur la figure et en me jetant à terre. C'est ainsi que nous sommes traités par vos jeunes hommes.

« Pères, vous m'avez parlé de bêcher la terre et d'élever du bétail. Je ne veux pas qu'on me tienne de tels discours. J'ai été élevé avec le bison et je l'aime.

« Depuis ma naissance, j'ai appris comme nos chefs à être fort, à lever ma tente quand il en est besoin et à courir à travers la prairie selon mon bon plaisir. Ayez pitié de nous, car je suis fatigué de parler.

« Et toi, père, s'adressant au président Taylor et lui donnant ses sandales, prends ces mocassins et tiens-toi les pieds chauds. »

²⁰ Le fait s'était produit en 1854.

L'orateur, reprend Simonin, avait improvisé tout ce discours. « Il accompagnait ses paroles d'un geste cadencé et doux, noble et élégant et qui avait l'avantage d'être en relation avec ce qu'il voulait exprimer... ²¹.

[248] - J'ai compris tout ce que disaient les Corbeaux, dit l'Ours-Agile à Pallardie, en sortant de la conférence, rien qu'aux gestes qu'ils faisaient ²².

Nous avons donné à peu près *in extenso* ce discours du chef indien parce qu'il résume d'une façon caractéristique l'éloquence indienne, dans toute sa noblesse, son émotion et sa simplicité. C'est pur comme de l'antique et les avocasseries des commissaires du gouvernement font bien piètre figure à côté.

Les autres chefs parlèrent dans le même sens... Après quoi la séance fut levée et la conclusion remise au lendemain. Mais, lorsqu'il fut question de signer le traité, les Indiens s'y refusèrent. L'absence des Sioux rendait vaine d'ailleurs toute tentative de réconciliation. Bref, ce fut un insuccès complet. La commission revint à Washington sans avoir rien obtenu.

Courte trêve. - Ce ne fut qu'en février 1869, après bien des événements qu'à moins de répéter toujours les mêmes faits il faut bien passer sous silence, qu'un traité à peu près stable fut conclu avec une partie des tribus réfractaires et notamment avec Red Cloud qu'à force de promesses réitérées on amena enfin à faire sa soumission.

Il faut reconnaître que ce chef fut un des plus perspicaces des guerriers rouges.

À ce moment de sa vie, il s'est fait une opinion sur les Blancs. Il a vu agir les écumeurs de la Prairie et sait ce qu'ils valent. Mais, en même temps, il a lié connaissance avec des hommes d'un niveau supérieur et a su les distinguer des autres. Aux heures les plus ardentes de la résistance, il a réservé même à quelques-uns d'entre eux l'accueil le plus amical.

C'est ainsi que, tandis qu'on se massacrait dans la plaine, un savant, le professeur Marsh, vécut, sans être inquiété, aux côtés du Nuage-Rouge. On savait qu'il n'était venu là que pour rechercher des fossiles et cette paisible occupation ne fai-

²¹ C'était le « langage par signes » par lequel l'Indien complétait son discours.

²² L. Simonin, *Le Far West américain* (Hachette).

sait de tort à personne. Les Sioux ne le connaissaient [249] que sous le nom de « Big Bone Chief », le *chef GrosOs*, sobriquet qui désignait l'essentiel de sa profession. Jamais on ne lui fit le moindre mal, grâce à la protection de Red Cloud.

Un autre illustre visiteur bénéficia de la même immunité. Ce fut l'honorable William Blackmore, de Londres. Il vécut une longue année parmi les tribus sans le moindre dommage. Le seul fait d'être Anglais le protégeait, parce qu'on savait que les Anglais se conduisaient loyalement à l'égard des Indiens du Canada.

Les missionnaires enfin pénétraient chez les tribus les plus reculées et y étaient non seulement tolérés, mais fraternellement reçus. Leur œuvre d'ailleurs y fut admirable, autant que bienfaisante leur influence. Elle se continue aujourd'hui encore avec une ardeur et un dévouement dignes de la plus respectueuse admiration.

En résumé, tous les Blancs qui vinrent chez les Indiens sans idée préconçue de meurtre ou de vol furent bien accueillis.

Or, Red Cloud avait parlé à ces hommes et ils lui avaient fait comprendre ce qu'ils étaient et ce qu'ils voulaient être. Ils lui avaient donné l'explication des grandes forces qui mènent le progrès humain et qui font d'involontaires victimes parmi tous ceux qui s'opposent à sa marche, comme le soc d'une charrue arrache les herbes sauvages de la terre où doit demain croître le blé. Et le chef indien, demeuré pareil à ses ancêtres de l'âge de pierre, s'était trouvé tout à coup en présence d'une race plus évoluée que lui de cinq mille ans.

Il avait compris. Ces hommes nouveaux, qui faisaient tant de mal, apportaient peut-être avec eux le bonheur de l'avenir. Alors, tandis que les irréductibles, les Sitting Bull, les Spotted Tail, les Crazy Horse, tous les grands révoltés que nous allons voir à l'œuvre, se refusaient à accepter la domination nouvelle et voulaient rester aux âges de la chasse au buffle et de la vie errante, il s'était efforcé de connaître le but vers lequel marchait l'humanité.

[250] Lorsqu'il l'eut entrevu, il accepta la loi et jura de s'y soumettre.

C'est en cela qu'il fut grand. « Si le préjugé de race n'existait pas, dit un auteur américain, il faudrait placer le nom de Red Cloud à côté des plus beaux noms qui sont mentionnés dans l'histoire. » Rien ne serait plus juste en effet. Car, malgré les trahisons, les mensonges, les crimes dont on paya sa loyauté, il sut, une fois sa

parole donnée, la tenir jusqu'au bout, en chevalier, risquant sa vie, renonçant à sa liberté, sacrifiant tout au respect de son honneur.

On aurait tort cependant de considérer cette soumission comme une faiblesse. Car nous verrons bientôt que, devenu de nouveau le plus fort rien ne pourra le contraindre à changer d'attitude.

Quand il signe la paix, en 1869, les conditions semblent honorables. Les traités sont formels. On peut espérer cette fois qu'ils seront exécutés.

Mais les commissaires américains qui les ont signés quittent bientôt les Réserves, en déléguant leurs pouvoirs à des subalternes.

Ceux-ci ne tardent pas à abuser scandaleusement de la situation, interceptent les secours, accaparent les vivres, les revendent à leur profit. Sous prétexte de recensement, ils enlèvent les troupeaux, les ramènent, les font passer et repasser plusieurs fois comme des figurants de théâtre, si bien que l'Indien, inapte aux comptes et aux statistiques, se fait léser sans comprendre comment et sans apporter de preuves valables à ses réclamations.

Il faut bien l'avouer aussi, le gouvernement ne tient pas sa parole. On envahit les Réserves, on vend des terres sur lesquelles on n'a aucun droit, on repousse les tribus vers les déserts. En quatre ans, on change huit fois les Sioux de territoire. On finit par les parquer dans le Nebraska.

Red Cloud proteste. Il a observé le traité et demande qu'on l'observe aussi. Les commissaires reviennent, reconnaissent le bien-fondé de la plainte, proposent, en échange des terrains occupés qu'ils ne peuvent faire rendre, une certaine région fertile, là-bas, dans le Missouri.

[251] Red Cloud connaît l'endroit. C'est là où les trafiquants vendent, en toute sécurité, l'eau de feu et où il a vu déjà ses jeunes guerriers décimés par une ignoble ivresse. Il s'est plaint. On a expulsé les mercantis. Mais ils sont revenus. Et comme leurs victimes criaient trop fort, ils les ont fait taire une fois pour toutes, de la manière la plus simple : en mêlant à l'alcool de la strychnine, qui les a tuées ²³.

²³ Textuel : He also says that some Whites, many year ago, visited the camp of the Sioux under the guise of friendship and presented the Indians *with* whis-

Le Nuage-Rouge ne montre aucun empressement à conduire son peuple dans ce lieu de délices et demande seulement qu'on s'en tienne aux traités. Ceux-ci n'offrent aucune prise à la discussion. De plus, on commence à s'apercevoir qu'il est peut-être imprudent de pousser à bout un chef qui dispose de 4.000 guerriers, beaucoup moins patients que lui.

Pour gagner du temps, on lui délègue un de ses amis, le général Crook. Mais l'officier prend le parti des Indiens. Ce n'est pas ce qu'il faut. On le rappelle, et on tergiverse encore. Enfin, comme la mesure est comble, on se décide, au mois de mai 1874, à envoyer un commissaire du gouvernement.

C'est avec Red Cloud qu'il s'apprête à parlementer. Mais c'est le fougueux Spotted Tail qui le reçoit. Et Spotted Tail est loin d'avoir la longanimité du vieux chef !

Il s'avance au-devant du délégué « tenant dans sa main, (dit Mrs H. Jackson dans son livre *Century of dishonor*) un papier où étaient transcrites les promesses du gouvernement concernant le retour au White Clay Creek ». Et il s'écrie : « Tous les hommes qui viennent de Washington sont des menteurs et les chauves sont les pires de tous ! Je ne veux pas entendre un mot. Vous n'êtes qu'un vieux menteur déplumé ! Vous n'avez rien d'autre à faire que d'ordonner notre retour au White Clay, comme c'est écrit là-dessus. Si dans dix jours vous ne vous êtes pas exécuté, [252] mes jeunes hommes ravageront et pilleront toute cette contrée. Et maintenant, je n'ai plus rien à écouter, ni plus rien à dire ! »

« Et sur ce, continue l'auteur, le chef fait demi-tour et s'en va... Un tel discours, fait par un Indien désarmé et isolé eût été sans effet. Mais, prononcé par un chef qui avait derrière lui 4.000 guerriers en armes, le résultat fut tout autre : l'ordre fut exécuté ! »

Cependant, la mauvaise foi du gouvernement se manifestait chaque jour par quelque nouvelle violation des traités. Red Cloud, esclave de sa parole, faisait tous ses efforts pour maintenir son peuple. Mais les autres chefs, excédés de trahisons et de mensonges, ne voulaient plus entendre parler de conciliation. La hache

key which contained strychnine. Nineteen who partook of it died in terrible agony. (Warren K. Moorehead, *American Indian*, p.188.)

de guerre allait, encore une fois, être déterrée, pour donner le signal de combats tels que la Prairie n'en avait encore jamais vus.

Le combat de Little Big Horn

[Retour à la table des matières](#)

Depuis quelques années, les crimes succédaient aux crimes. Nous ne citerons que le plus atroce : le 13 janvier 1870, le colonel Baker avait fait massacrer sans provocation, par ses soldats, tout un camp d'Indiens Pieds-Noirs, où, à part le chef *Bear's Head* (Tête d'Ours) et quelques vieillards, n'étaient restés que les femmes et les enfants. La fusillade avait été commandée alors que tous ces malheureux dormaient sous leurs tentes. Presque tous furent tués. Quand la dernière femme et le dernier bébé furent achevés, les soldats entassèrent les cadavres sur des bûchers auxquels ils mirent le feu. (*My life as an Indian*, pp. 41, 42.)

C'est à cette époque que Sitting Bull grandit dans l'histoire.

Carte de la bataille de Big-Horn

Nous avons déjà fait le portrait de ce guerrier. Il avait commencé à faire parler de lui dès 1866, dans un raid mémorable contre un fort de la frontière. Depuis, il avait acquis parmi les Sioux une grande réputation de « *medicine man* ». C'était certainement un visionnaire, qui avait le don de se plonger dans des états d'extase où il se détachait [254] du monde sensible pour entrer en communication avec le domaine des Esprits. Ennemi des Blancs aussi résolu que Spotted Tail, il n'agissait pas comme celui-ci contre eux en combattant à la tête de ses guerriers, mais en les exaltant par des prophéties mystiques. Il passait pour invulnérable et leur donnait des « *médecines* », grâce auxquelles ils se croyaient à l'abri des balles de l'ennemi.

En 1876, il refusa, avec les autres, de se retirer des Black Hills, où les Sioux étaient en Réserves. C'était une révolte plus grave encore que les autres qui s'annonçait.

Le général Sheridan se mit en campagne avec toute une armée pour la réprimer.

Parmi les officiers qui le secondaient dans cette tâche se trouvait le général George Custer, commandant le 7^e régiment de cavalerie.

Ce chef partit avec sa troupe au mois de juin pour marcher contre les Sioux,

Ceux-ci assemblent aussitôt le Grand Conseil et délibèrent. Sitting Bull, entre autres, y proclame sa haine implacable des envahisseurs, résume et condense en sa personne tout l'Esprit de la Race, exprime sa volonté de demeurer l'hôte libre de la Prairie à qui suffit le butin des grandes chasses, la course aventureuse dans l'espace sans frontières. Pourquoi changer d'existence ? Pourquoi s'abaisser à obéir à des règlements, à vendre son indépendance pour un peu de bien-être artificiel ? Cultiver le sol est œuvre d'esclave. Jamais les aïeux ne l'ont fait. Qu'importent les famines, les perpétuelles alarmes, l'incessant combat pour la vie. N'est-ce pas la destinée des hommes ? En retour d'un peu de sécurité et de confort doit-on renoncer à sa liberté. « Dieu Tout-Puissant m'a fait tel que je suis, dit-il fièrement. Il ne m'a pas fait un Indien d'agence ! »

Au sud-ouest des États-Unis, coule une grande rivière, la *Yellowstone*, affluent du Missouri. Elle reçoit elle-même la rivière de *Big Horn*, qui descend vers le Nord à travers de hautes collines et est grossie, vers la fin de sa course, des eaux de la *Little Big Horn* dont le cours est à peu près parallèle au sien.

[255] Près de leur confluent, les Sioux ont établi leur campement. Les Hunk-Papas, tribu de Sitting-Bull, sont en amont du fleuve. Près d'eux sont les Santee, les Oglalas, les Brûlés, les Pieds-Noirs, les Cheyennes, etc. Quelques Arikaras se sont joints à eux.

C'est ce camp qu'attaqua Custer, avec deux troupes qu'il sépara, gardant le commandement des cavaliers.

On possède un grand nombre de récits de la bataille de Big Horn. C'est celui du chef indien *Red Horse* qui nous paraît le mieux la résumer et que nous résumons à notre tour.

« Le jour de l'attaque ²⁴, dit-il, je me trouvais avec quatre femmes à une petite distance du camp. Tout à coup, une des femmes me fit remarquer au loin un épais nuage de poussière. Je m'aperçus bientôt que les soldats américains assiégeaient le camp. J'accourus, lorsqu'on vint me dire qu'on m'attendait à la tente du Conseil. Mais quand j'y arrivai, les soldats l'entouraient déjà. Nous nous élançâmes dans toutes les directions. Nos cavaliers étaient déjà à cheval et armés... ils coururent au combat. Les femmes et les enfants avaient aussi pris leurs chevaux et partaient pour laisser le champ libre et ne pas gêner les Indiens dans la défense. »

Mais les ennemis avaient traversé la rivière, mettaient le feu aux tentes, poursuivaient les enfants et les femmes. Les Sioux se précipitèrent à leur secours.

Dans le même temps, le 7^e régiment de cavalerie, avec Custer à sa tête occupait une colline voisine. Quand les Indiens eurent refoulé les premiers assaillants ils se retournèrent contre eux.

Les Sioux avaient pour eux la supériorité du nombre et s'étaient armés des fusils et des cartouches conquis sur le premier détachement. Aussitôt, ils cernèrent la colline, par une de ces manœuvres qui leur était habituelle, et qui consistait à décrire autour de l'ennemi, ou du gibier qu'ils chassaient, un vaste cercle tourbillonnant, se refermant [256] en spirales et pareil au vol d'un épervier autour de sa proie.

Les Américains s'étaient formés en carré autour de leur chef.

Bientôt le cercle se resserra. Et ce fut alors une lutte sans merci.

²⁴ 25 juin 1876.

Il semble que les soldats perdirent tout à coup confiance. Il est prouvé que quelques-uns jetèrent leurs armes et levèrent des bras en criant : « *Sioux ! pity us ! take us prisoners !* ». Mais les Indiens ne songeaient pas à faire des prisonniers. Ils chargèrent furieusement.

L'autre partie des troupes, reformée, accourait. Se sentant menacés par derrière, les Sioux redoublèrent d'ardeur, d'autant plus que des renforts leur parvenaient aussi. C'étaient les autres Indiens qui en avaient fini avec le premier détachement, dont ils avaient pris les armes et même les uniformes. La troupe de Custer, retrouvant tout son courage grâce à celui de son chef et dans le suprême désespoir d'une défaite qui s'annonçait, avait creusé des tranchées abris et se défendait avec une énergie farouche. La bataille se livra avec une incroyable furie.

Les Sioux étaient entraînés par leurs chefs, Gall et Crazy Horse. Pendant ce temps, Sitting Bull, à l'écart, s'était mis en état d'extase et prononçait des incantations. C'est sur ce fait que se sont basés certains historiens de la bataille de Little Big Horn pour écrire qu'il s'était lâchement mis à l'abri pendant que les siens s'exposaient à la mort. Il y a là une incompréhension évidente du caractère indien. Sitting Bull avait assez prouvé, à maintes reprises, son mépris total du danger, pour ne pas mériter cette accusation. En agissant comme il le faisait, il était absolument sincère et croyait, par les vertus de son pouvoir surnaturel, rendre beaucoup plus de services à ses guerriers qu'en se mêlant à eux. De fait, tous partageaient son opinion et ne montraient une telle ardeur à s'exposer au feu de l'ennemi que parce qu'ils se savaient protégés par un pouvoir surhumain.

La lutte dura toute une longue journée. Les Américains, [257] décimés, réduits à une poignée d'hommes, luttèrent toujours, groupés autour de leur général, debout sous les plis du pavillon étoilé.

Ils ne pouvaient plus compter sur aucun secours. Le premier détachement avait été repoussé après avoir perdu beaucoup d'hommes et avait battu en retraite. Et les munitions commençaient à manquer. On ne combattait plus guère qu'à l'arme blanche. Et, dans cette forme de lutte, les Indiens avaient pour eux une incontestable supériorité.

Custer, depuis longtemps, n'avait plus que son épée. Elle fut brisée dans ses mains. Il continua de se défendre avec le tronçon. Les assiégés à ce moment n'étaient plus qu'un contre vingt.

Cette héroïque résistance dura cependant jusqu'au soir. Sans vouloir d'ailleurs en rien diminuer le courage des soldats, il faut reconnaître qu'elle était en quelque sorte obligée. Les vaincus ne pouvaient espérer aucune indulgence des vainqueurs. Mieux valait pour eux périr les armes à la main que de se livrer en attente d'une grâce qu'on ne leur accorderait pas.

À l'approche de la nuit, Custer restait seul debout, couvert de blessures, combattant toujours. Il tomba enfin.

En témoignage d'admiration pour sa vaillance, les Indiens ne le scalpèrent pas.

Le duel de Buffalo Bill. - La victoire des Sioux eut un grand retentissement, autant chez les Américains que dans les tribus indiennes. Et, dans les deux partis, les forces furent mises en action soit pour l'affermir encore, soit pour prendre une revanche.

Les Cheyennes du Nord accouraient pour se joindre à leurs alliés. Le général Carr, avec le 5^e de cavalerie, reçut l'ordre de leur barrer la route.

Or, à côté de cet officier, se trouvait un éclaireur dont le nom est devenu célèbre dans le monde entier grâce à une publicité bien américaine et à la tournée d'exhibitions, d'ailleurs fort intéressantes, qu'entreprit ce personnage une vingtaine d'années plus tard quand il promena à travers l'Amérique et l'Europe, une troupe d'Indiens, de « rough [258] riders » et aussi de bisons, avec l'aide desquels il donna de pittoresques représentations de la vie du « wild » tel qu'il était à l'époque dont nous parlons.

Ce « colonel » William Cody, que tous les Français qui étaient des jeunes gens lors des expositions de 1889 et de 1900 se rappellent bien, avait été surnommé par les Indiens *Buffalo Bill*, parce que son infailible carabine avait à elle seule abattu plus de bisons que les flèches de toute une tribu. Il avait servi longtemps comme courrier et avait eu, à maintes reprises, l'occasion de se battre avec les Indiens. A ce titre, et comme familier de la Prairie, il faisait partie de ce corps de « Scouts » qui avait appris des Peaux-Rouges l'art de la guerre des Plaines et éclairaient la marche des soldats dans ce guépier redoutable qu'était alors le « Far West ».

En cette affaire donc, Américains et Cheyennes ne tardèrent pas à se rencontrer.

Et ici se place un épisode qu'il est impossible de ne pas rapprocher d'épisodes semblables, vieux de plus de 3.000 ans, mais dont le témoignage n'est arrivé jusqu'à nous que parce que les héros en ont été chantés, dans le plus beau des poèmes, par un poète immortel. Pourtant leurs gestes furent les mêmes que, ceux des guerriers dont nous allons parler. Mais il n'y eut pas d'Homère Peau-Rouge pour magnifier ceux-ci. Et c'est encore en citant la prestigieuse Iliade que nous pourrions le mieux évoquer leur sauvage grandeur.

Rappelons-nous le combat d'Achille et d'Hector, sous les murs de Troie.

Les deux héros sont seul à seul en présence, tandis que les entourent, immobiles, les deux armées dont ils sont les chefs.

Avant de s'affronter, ils s'interpellent :

- Si Zeus me donne la victoire, dit Hector, je t'arracherai tes belles armes, mais je rendrai ton cadavre aux Achéens. Promets-moi de faire de même.

Mais Achille refuse :

- Il n'y a pas de pacte entre les lions et les hommes... [259] Il m'est impossible de ne te point haïr et il n'y aura pas de paix entre nous avant que je te tue ou que je sois tué !

Puis le duel s'engage. Hector est tué. Son cadavre est mutilé par son farouche vainqueur.

Alors survient le vieux Priam, père d'Hector. Il se jette aux genoux du meurtrier de son fils et le supplie, en paroles ailées, de lui rendre son corps :

- Rappelle-toi ton père, ô Achille semblable aux dieux ! Il est de mon âge et c'est comme moi un vieillard... Mais au moins, il te sait vivant et espère te revoir !...

Et il ajoute :

- Moi, il ne me restait qu'un fils, celui que tu as tué, tandis qu'il combattait pour sa patrie... je t'apporte, pour le racheter, des présents innombrables... N'offense pas les dieux, Achille, et, songeant à ton père, aie pitié de moi qui suis plus

malheureux que lui, puisque je fais ce qu'aucun homme ne fit jamais au monde, et touche de mes lèvres les mains meurtrières de mes fils !

Or, trente siècles plus tard, en présence des guerriers cheyennes et des soldats américains, deux chefs sont face à face qui se portent un semblable défi. L'un est Buffalo Bill. L'autre Yellow Hand, fils de Cut Nose.

Et le duel a lieu, splendide, barbare, entre l'homme casqué de plumes, comme Hector était coiffé d'une mouvante queue de cheval, et l'homme aux longs cheveux flottants comme ceux du Peléide. Tous deux combattent à l'arme blanche, comme les antiques guerriers. Yellow Hand est frappé à mort. Et William Cody le mutile en arrachant son scalp.

Enfin, pour compléter l'évocation antique, voici venir le vieux Priam, sous les traits de Cut Nose, père du chef indien.

Lui aussi vient supplier le vainqueur. Lui aussi vient « toucher de ses lèvres les mains de celui qui a tué ses enfants ». Lui aussi apporte, pour le racheter, non pas les « présents innombrables » du riche roi troyen, mais un don qui, pour lui, pauvre sauvage, représente une même valeur :

[260] - Je te donnerai quatre mules, dit-il humblement, quatre mules pour que tu me rendes la chevelure de mon fils.

Mais Buffalo Bill est plus inflexible que le héros grec. Il refuse.

Et les Cheyennes se sentent vaincus bien plus que si les carabines américaines les avaient décimés !

[261]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

2^e partie : L'histoire

Chapitre V

Les vaincus

Dull Knife

[Retour à la table des matières](#)

Cependant, Sitting Bull remonte vers le Nord-Ouest en, soulevant les tribus et remporte encore, sur la garnison. du fort Reno, quelques victoires.

Mais le général Miles, avec des forces écrasantes, parvient à le rejoindre. Il a avec lui de l'artillerie, des mitrailleuses. Les Sioux, dispersés sous un déluge de fer, se séparent. Sitting Bull et ses meilleurs guerriers forcent les lignes de l'ennemi, gagnent, suivis de près, la région des lacs, passent enfin la frontière canadienne.

Exaspérés, remplis de haine, plus irréductibles que jamais, ils vont encore faire parler d'eux !

Restaient les Cheyennes, ou, du moins, celle de leurs tribus du Nord qui n'avait pas fait sa soumission et n'avait pu, avec les autres, passer au Canada.

Or, elle ne se composait plus que de 700 personnes, en, tout, sur lesquelles il n'y avait que 235 guerriers !

Malgré leur petit nombre, nous allons voir ce que firent ces Indiens dans leur lutte suprême pour l'indépendance, [262] lutte, il faut le dire hautement, où ils montrèrent un héroïsme qui n'a probablement pas d'analogue dans toute l'histoire de l'humanité !

Cette tribu était conduite par un vieux chef, nommé Dull Knife. Sachant tous les chemins coupés, apprenant la défaite de Sitting Bull, il s'arrête, cherchant comment il pourra fuir avec les siens. On le rejoint alors. On lui envoie des parlementaires. Les interminables discussions, toujours les mêmes, recommencent. Et toujours les mêmes promesses, qu'on ne tiendra pas... La horde est enfin repoussée dans les *Bad Lands*, les Mauvaises Terres du sud-ouest du Dakota.

Il n'y a là rien à manger. Et l'effroyable supplice de la faim commence à torturer ces proscrits.

Pour sauver les enfants et les femmes, le vieux chef consent enfin à demander des secours. On ne lui répond pas. Alors, dans le camp de misère s'élève bientôt l'incantation terrible que les rites de la croyance indienne ont consacrée et dont les paroles sont arrivées jusqu'à nous :

Père, aie pitié de nous !

Nous te supplions...

Tout est fini ! Tout est fini !

Nous allons mourir de faim !

Mais le Grand Esprit a abandonné, lui aussi, ses fils. C'est la mort seule qui répond à leur appel. Et, comme elle trouve que cela ne va pas encore assez vite, elle ajoute, à la famine, les maladies. La malaria se déclare. Et son travail est rapide. Car, sans parler des femmes et des enfants morts, dont l'Histoire n'a pas tenu

le compte, on trouve dans les documents que, sur les 235 guerriers qui sont venus là, il n'en reste bientôt plus que 69.

Leur résistance est à bout, mais non leur courage. On leur a refusé des vivres. Ils demandent des médicaments. Pas plus de réponse.

Alors, ils s'en vont !

Leurs chevaux sont morts. Ils ont abattu les derniers [263] pour se nourrir. Mais ils en dérobent en passant dans les ranches du Nord. Et ils continuent leur chemin.

L'alarme est donnée. Contre ces 69 guerriers épuisés, traînant avec eux cent cinquante ou deux cents enfants et femmes malades, le « Grand Père » (!) envoie en hâte deux mille cavaliers !

Alors, c'est une course insensée. En certaines journées, on constate que la horde à l'hallali couvre des étapes de 70 milles (plus de 112 kilomètres !) ; on la rejoint. On l'attaque, mais les Indiens semblent disparaître dans le sol dès qu'on approche d'eux. La poursuite dure *cinquante jours*. Parfois, on perd le contact, on ne sait pas ce que les fantômes sont devenus. Mais on apprend qu'une ferme a été pillée à 80 ou 100 milles de là. Des chevaux ont été volés. On accourt. Trop tard. Les loups se sont échappés !

Ils traversent ainsi la Platte du Sud, arrivent dans le désert de sable du Niobrara. Rien à manger de nouveau. Il faut sacrifier les chevaux encore. Dur sacrifice, quand il y a encore tant de distance à parcourir. Mais on est prêt à tout pour garder, la liberté.

Un jour d'octobre, les errants arrivent devant le fort Robinson, gardé par les troupes américaines. Il y a là un dépôt de chevaux. Les Indiens attaquent le dépôt, prennent les chevaux, s'enfuient.

Alerte. Poursuite. Quatre régiments de cavalerie prennent la trace, on en appelle d'autres.

Peu après, on découvre le camp établi sur la *Crow Butte*, en plein désert. On cerne la colline. Cette fois ils ne peuvent s'échapper. Par quel miracle y réussiraient-ils ? Contre cette petite troupe de malades et de mourants, le gouvernement de l'Union a mobilisé des forces formidables : cinq régiments, le premier, au Sud, le long du Kansas Pacific, général Pope ; le second, au Sud-Est, général Crook ; le

troisième, dans le Niobrara même, général Bradley ; le quatrième, - c'est le fameux 7^e de cavalerie reformé, - ferme la route des Black Hills ; le cinquième enfin, au Nord, le long de la Yellowstone, général Gibbon.

À l'aube, l'assaut.

[264] Mais l'assaut contre qui ? Il n'y a plus personne !

Tout ce qui était valide a forcé les lignes sous la conduite du jeune *Little Wolf*. Quant au vieux Dull Knife et au reste de sa bande, il s'est évanoui, dissipé en fumée, en brume, en vision de rêve, dans les sables du désert !

On retrouve ces malheureux, dix jours plus tard dans les Sand Hills, sans armes, sans vêtements, sans vivres, au milieu d'une tourmente de neige. Enfin, on les tient. Ils sont faits prisonniers !

La tempête de neige continuant, ni vainqueurs ni vaincus ne peuvent plus avancer. On demeure là deux jours...

Deux jours de répit et des vivres, il n'en faut pas plus pour renaître à l'espoir d'être libre. Au matin du troisième jour, la neige ayant cessé, le colonel Johnson et son régiment s'apprêtent à emmener les prisonniers. Mais ceux-ci, profitant de la tourmente, ont creusé des tranchées dans la terre gelée, ont dérobé des fusils. Ils accueillent les soldats par une salve et, *pendant deux jours*, les tiennent en échec !

Messages, courriers au fort Robinson. Arrivée d'un canon de campagne. Pionnage de la tranchée... Comme elle abrite surtout des femmes, Dull Knife consent à demander qu'on arrête le feu. Il se rend. Chose bizarre, on ne retrouve plus les armes dont il s'est servi, où sont-elles ?

Elles sont, démontées, sous les haillons des femmes Deux jours plus tard, quand la horde épique est enfermée au fort Robinson, ces mêmes armes sont aussitôt dissimulées sous le plancher. De sorte que, quand on fait la fouille des prisonniers, on ne trouve absolument rien sur eux.

Ils restent là, jusqu'en décembre 1878. À cette époque, Grand Conseil où paraissent les chefs Sioux, Red Cloud, entre autres et American Horse. Ceux-ci, depuis longtemps, sont prisonniers aussi, prisonniers de leur parole. Ils ont juré fidélité et se tiennent enfermés dans leur serment. Et, dans un discours d'une profonde tristesse, qu'il faudrait pouvoir reproduire tout entier, Red Cloud, par pitié

pour les misérables qu'il traîne avec lui, conseille au vieux Dull Knife la soumission.

[265] Celui-ci s'avance au milieu du cercle. Il est en haillons.

Mais, au plus fort de sa gloire et de sa jeunesse, dit un témoin, Bronson, à qui nous empruntons toute la partie du récit qui va suivre, jamais il n'eut plus l'air d'un chef.

Il s'adresse d'abord aux Sioux, les remercie de l'hospitalité qu'ils lui offrent sur leur territoire. Puis, il se tourne vers le capitaine Wessels, commissaire du gouvernement, et lui dit qu'il se soumettra, puisqu'il le faut, mais à condition qu'on le laisse ici. Il ne veut pas retourner au Sud, où l'on meurt de faim.

Wessels promet. Mais le gouvernement ne ratifie pas sa promesse. Ordre, - en janvier, - de ramener Dull Knife et les débris de sa bande au Fort Reno !

Le vieux chef, cette fois, a besoin de toute sa maîtrise pour contenir son indignation. Il montre ses malheureux compagnons, qui vont devoir faire une marche de plus de mille kilomètres dans la neige... Puis, comme le capitaine essaie d'expliquer qu'il a des ordres et ne peut qu'y obéir, lui aussi, Dull Knife prend l'avis des siens et déclare qu'il refuse de partir. Mourir pour mourir, ajoute-t-il, tuez-nous plutôt ici.

- Fort bien, répond froidement Wessels. Vous serez tous privés de nourriture jusqu'à ce que vous acceptiez !

« Ces Indiens, ajoute Bronson qui, cette fois encore, était présent à l'entretien, ces Indiens étaient presque nus. Il faisait si froid que plusieurs soldats du cantonnement eux-mêmes avaient eu les pieds ou les mains gelés... Ainsi, sans vêtements, sans nourriture, sans feu, ces misérables, passèrent *cinq jours*, sans penser à se rendre ! »

Pendant cinq jours et cinq nuits, les prisonniers n'élèvent la voix que pour chanter le chant de mort.

Le 9 janvier au matin, Wessels veut faire nourrir de force les enfants. Refus général des mères. Elles veulent que leurs fils meurent avec elles. Alors, pensant que ce sont les chefs qui poussent la tribu à cette épouvantable résistance, il fait

jeter aux fers deux d'entre eux, *Old Crow* et *Wild Dog*. Celui-ci pousse son cri de guerre. Et cette fois dans la prison, c'est le chant de guerre qui retentit.

[266] La nuit, les fusils enfouis dans la cachette sont sortis... Et, tandis que les officiers, absolument certains que les captifs sont sans armes, n'ont placé autour du baraquement qu'un cordon de sentinelles, soudain la fusillade éclate !

Des soldats tombent. Des ombres surgies on ne sait d'où, sorties on ne sait comment, bondissent, s'emparent des carabines et des cartouchières des hommes tués, disparaissent. Quand la troupe, alertée, accourt, à demi vêtue, la prison s'est vidée et toute la horde est en fuite vers les collines !

Bronson, dont le ranch est à quelques milles de là, l'entend passer, poursuivie de près par les escadrons. Il s'habille, saute à cheval, se mêle aux poursuivants, non pour combattre mais pour voir ce que vont faire ces êtres fabuleux, plus étonnants que les héros des plus fantastiques légendes, et pour lesquels il éprouve une admiration presque terrifiée.

« Si les guerriers avaient été seuls, dit-il, ils se seraient échappés. Mais ils ne voulaient pas abandonner leurs femmes et préféraient mourir avec elles. Ainsi, près de la moitié des combattants tomba dans le premier demi-mille de cette fuite éperdue. »

On suivit bientôt les autres par une piste de cadavres. Et l'on s'aperçut alors que les femmes prenaient les fusils de ceux qui tombaient et combattaient comme les guerriers ! Cette piste menait à une colline « sur le sommet de laquelle, - continue le témoin qui habite depuis longtemps la contrée, - j'aurais juré que pas même un chamois n'aurait pu grimper ». Cependant, il était garni de combattants qui accueillirent d'une grêle de balles les cavaliers. Ils ripostèrent. Quelques-uns de ceux qui n'avaient pu encore escalader le rocher tombèrent. Parmi les tués se trouva celle qu'on nommait la « Princesse », la plus jeune des filles de Dull Knife. Elle était morte en combattant. Quelques instant avant, Bronson avait reconnu, gisant à terre, le corps du fils du vieux guerrier.

Le combat était impossible à soutenir en pleine nuit. À l'aube, on reprit la poursuite, car les Indiens, par la crête [267] des rochers, avaient pu s'enfuir. Quatre escadrons suivirent les traces des fuyards, qui, malgré leurs cinq jours et six

nuits de jeûne, avaient couru sur une distance de près de 25 kilomètres sans s'arrêter !

Le 12 janvier seulement, après d'extraordinaires épisodes d'héroïsme individuel et de dévouement, malheureusement, trop longs à décrire, on les retrouva, retranchés au pied d'une colline. Ils étaient dans une position presque inexpugnable. Un cavalier qui s'était imprudemment avancé eut son cheval tué. Il battit en retraite, à pied, laissant l'animal mort sur le terrain... Cette fois, les Indiens mangèrent... C'était le septième jour !

Mais, s'ils avaient repris des forces, les malheureux n'avaient plus de munitions. Ils tinrent cependant leurs ennemis en haleine *pendant neuf jours encore*, cernés, s'échappant, encerclés de nouveau, et, de nouveau, forçant les lignes...

Le mardi 21 janvier 1879 vit la fin de cette aventure dont on croirait qu'elle est tout entière l'invention d'une imagination exaltée, si le récit de Bronson n'était officiellement confirmé par les rapports du capitaine Wessels, du lieutenant George H. Dodd, alors frais émoulu de West Point, du capitaine Vroom, son chef, des lieutenants Crawford et Hardie, qui assistèrent au bombardement de la tranchée par un canon de 12 qui envoya 49 obus, de dix autres témoins directs dont on ne peut un instant soupçonner la parole d'officiers et, qui plus est, d'ennemis de ces héros, dont l'histoire appartiendrait à l'immortalité, s'il était resté une nation Cheyenne aux enfants de laquelle on pût faire connaître encore la gloire de leurs aïeux !

Le 21, donc, ce qui restait de la tribu s'était réfugié au fond d'un entonnoir près des falaises de War Bonnet Creek, à 114 milles du Fort Robinson.

On envoya sur la crête de ces collines, des troupes, qui ouvrirent un feu nourri sur la cavité. Quand il eut suffisamment duré, on s'arrêta et on attendit.

Alors, de cette tombe, trois fantômes se levèrent. « Dieu sait, dit Bronson, si ceux-là méritaient d'être appelés des [268] guerriers !... Ces trois hommes, armés, l'un d'un pistolet vide, les deux autres de poignards, chargèrent !

« Trois hommes en chargèrent trois cents !... Ils tombèrent, criblés.

« Et le combat fut fini. »

Quand les troupes s'approchèrent du réduit, ce n'était plus qu'un charnier d'où les soldats tirèrent vingt-deux cadavres et neuf grands blessés.

Dull Knife était parmi ces derniers.

.....

Ce fut alors que le gouvernement de Washington poussa la générosité jusqu'à consentir à ce qu'il demeurât dans la Réserve des Oglalas de Red Cloud, comme il l'avait demandé d'abord.

Nanni-Chadi

[Retour à la table des matières](#)

Les tribus de l'Ouest sont réduites à l'impuissance. Est-ce à dire qu'elles ont, pour toujours renoncé à la lutte ? Nous verrons bientôt que non. Mais pour le moment elles ont besoin de refaire leurs forces, épuisées par ces longs massacres. Et puis, les grands chefs de l'agitation sont momentanément hors d'état de les conduire. Red Cloud s'est définitivement soumis. Sitting Bull est toujours au Canada, Spotted Tail lui-même est lassé de la lutte. Crazy Horse est prisonnier.

Nous les retrouveront bientôt.

Mais dans le temps où se passaient les faits que nous venons de, relater, la révolte ne s'était pas limitée à la région des Plaines. Et nous devons revenir de quelques années en arrière pour retrouver les Apaches que nous avions laissés dans leurs Réserves et qui, eux aussi, ont recommencé à donner du souci aux Américains.

On leur avait envoyé, pour les calmer, le général Crook. Celui-ci était un sincère ami des Indiens. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour les persuader de rester tranquilles, puis pour les y obliger. Il avait même pris leur parti et osé dire au gouvernement qu'ils étaient dans leur [269] droit en réclamant. Mais il n'avait réussi ni d'un côté, ni de l'autre. Et, la révolte s'accroissant, il avait dû obéir en soldat et donner à son tour des ordres pour qu'elle fût réprimée.

C'est ainsi qu'en décembre 1872 il avait dû envoyer contre les Apaches du rio Gila et de la Salt River trois escadrons du 5^e de cavalerie, commandés par le major Brown, afin de réduire à l'impuissance une tribu particulièrement turbulente et qu'un chef nommé Tshunts, commandait.

Cette troupe se sentant poursuivie, s'était réfugiée dans un endroit inaccessible, le flanc d'un « canyon » où s'ouvrait une grotte dans laquelle guerriers, femmes et enfants avaient cherché un abri.

Ils s'y croyaient en sécurité parfaite. Ils avaient compté sans les éclaireurs indiens du régiment, renégats de leur race passés à l'ennemi, qui avaient retrouvé leurs traces sans qu'ils s'en fussent doutés.

Et c'est ainsi que, le 27 décembre, le régiment vint se poster sur une terrasse en saillie du canyon, d'où il découvrit toute la tribu.

Vers le milieu de la journée, tandis que les femmes préparaient tranquillement le repas, une fusillade éclata, tuant six Indiens. Et, avant qu'on eût compris ce qui arrivait, une voix se fit entendre, sommant la tribu de se rendre, sans conditions.

Les Apaches ne répondirent que par un cri de haine, acceptant la lutte sans merci.

Donner l'assaut était impossible. La grotte, creusée dans la paroi verticale, n'avait d'accès que par un étroit chemin fermé d'un rocher. Les Indiens s'y étaient retranchés ; ni du haut, ni du pied de la falaise, ils n'étaient plus visibles.

Le major Brown n'hésite pas. Pour pouvoir atteindre les ennemis par ricochet, il fait ouvrir le feu sur la muraille. Les cris des blessés en prouvent aussitôt le résultat.

Mais les guerriers Apaches ne peuvent consentir à se laisser massacrer sans combattre. Ils se montrent et ripostent.

Lutte furieuse.. Les femmes, à l'abri du rocher, rechargent [270] les armes. Des Américains tombent. Malgré tout, l'avantage est de leur côté.

Brown fait cesser le feu, renouvelle sa sommation, offre la vie sauve aux enfants et aux femmes.

Un silence. Est-ce la trêve ?

Soudain, un chant lamentable se fait entendre.

- Qu'est cela ? demande le chef américain.

Un des guides lui répond :

- C'est leur chant de mort. Cela signifie qu'ils vont combattre maintenant jusqu'au dernier !

Les soldats, émus, écoutent monter de l'abîme l'hymne solennel, dont les paroles nous ont été conservées :

*Père, nous sortons pour mourir !
Eloigne de nos cœurs la crainte,
La crainte qui ne nous étreint pas pour nous-mêmes,
Mais seulement pour ceux qui vont rester après nous !
Père, nous sortons pour mourir !*

Quand la dernière note s'est tue, raconte un témoin, vingt guerriers magnifiques se montrent au-dessus du rempart. Ils se sont placés là pour détourner l'attention, tandis qu'une autre troupe se glisse par l'issue, pour surprendre de flanc les soldats. Mais un des éclaireurs Pimas s'aperçoit de la manœuvre, donne l'alarme. Une contre-attaque rejette les Apaches dans la caverne, non sans faire, de part et d'autre, des blessés et des morts.

Quelques Indiens, cependant, ont réussi à tourner les lignes. Mais ils tombent sur des troupes de réserve dont ils ne soupçonnaient pas la présence, se replient aussitôt. Un seul guerrier dédaigne de fuir, lance héroïquement son cri de guerre.

Vingt balles l'atteignent à la fois, il s'écroule, dit encore le témoin, « comme un mocassin mouillé ».

Le chant de mort s'élève de nouveau, en réponse à une troisième et dernière sommation.

- Cette fois, dit le major Brown, il faut en finir !

Tous les hommes disponibles reprirent la fusillade, mais [271] elle n'était pas assez meurtrière, au gré des assaillants. On eut recours à une autre tactique.

Avec des courroies, des cordes, tous les liens qu'on put trouver, on fit une longue tresse à laquelle on attachait des volontaires, armés de revolvers, qu'on fit descendre, face à la caverne.

L'audacieuse manœuvre réussit. Suspendus au-dessus du gouffre, les soldats fusillaient à bout portant les Indiens qui se montraient. Mais cela n'allait pas encore assez vite, le chef eut une autre idée.

Il fit rouler des rochers au bord de la paroi. Puis, les poussant au-dessus de la caverne, il les fit tomber en avalanche.

Ce fut atroce. Les blocs énormes rebondissaient, entraient comme des boulets dans la grotte, écrasaient tout. Si quelqu'un cherchait à s'échapper, il était fusillé.

Cependant, les Apaches tenaient toujours. On eût dit que les morts ressuscitaient. Les blessés combattaient, couverts de sang, se traînant à peine. Un sorcier, reconnaissable à son costume, s'était découvert, tirait sans répit, d'un tir infailliable ; les balles sifflaient autour de lui sans l'atteindre, comme si une puissance invisible l'avait protégé. Il demeurait debout au milieu du massacre, toujours vainqueur parmi les vaincus, toujours vivant parmi les morts.

La journée s'avancait, la lutte ne s'arrêtait pas. Cependant, les clameurs diminuaient peu à peu, le chant funèbre, qui n'avait pas cessé, n'était plus modulé que par quelques voix affaiblies. Et si les rocs continuaient de s'écrouler, si les balles continuaient de pleuvoir, on pouvait se demander maintenant si toutes ces forces déchaînées n'étaient pas inutiles et si la besogne de carnage n'était pas accomplie.

Brown commanda d'arrêter le feu. Puis, baïonnette au canon, les soldats s'avancèrent.

Mais ce n'est pas à l'assaut qu'ils marchaient, car il n'y avait plus dans la caverne un seul ennemi capable de leur résister.

Lorsqu'on y pénétra, le spectacle glaça d'horreur les plus [272] acharnés. Partout des corps écrasés, mutilés. Plus un seul guerrier n'était vivant. Et quand on songea à faire des prisonniers, on ne trouva, de toute cette tribu, que dix-huit femmes et six petits enfants qui respiraient encore, mais dont pas un seul n'était assez valide pour pouvoir suivre les vainqueurs.

Cet effrayant massacre marqua le commencement de la fin des Apaches. A cette époque, ils étaient encore une vingtaine de milliers dans l'Arizona et le Nou-

veau-Mexique. En 1875, ils sont sept mille au plus, on n'en trouve plus que quelques centaines au recensement de 1890.

Presque tous leurs chefs avaient été tués. Geronimo survécut seul, sans vouloir jamais s'avouer vaincu. « J'ai encore avec moi 289 compagnons d'armes ! » disait-il fièrement. Et comme on l'accusait du meurtre de plus de deux cents hommes : « J'ai encore des ennemis dont je me vengerai ! » répondit-il.

Heureusement pour ceux-ci, il n'eut pas l'occasion d'exécuter sa menace ; il mourut peu après, vaincu par l'adversaire qui vient à bout de tous les hommes : le nombre des années.

La mort de Sitting Bull

[Retour à la table des matières](#)

Des années, à peu près tranquilles, ont passé. Sitting Bull, comme les autres, et à la stupéfaction de tous, a fait sa soumission. Mais, comme il est bien probable que c'est une ruse de sa part, dans le désir qu'il a de revenir parmi les siens, on se méfie et on commence par l'emprisonner. Cependant il se tait et attend son heure.

Et c'est ainsi que nous le retrouvons, en l'année 1890, paisiblement, en apparence, installé dans les Réserves, au camp de Standing Rock.

Il se passe là, à cette époque, des choses étranges. Un bruit court, parmi les tribus, de l'arrivée prochaine d'un messie. Il a paru dans l'extrême Ouest, chez les Paï-Utes du Nevada. Il prêche l'amour universel et, contre cela, les agents du gouvernement n'ont rien à dire. Mais il [273] ajoute que Dieu lui a enseigné une certaine danse qu'il doit donner à son tour à son peuple. Et là les choses ne vont plus si bien.

C'est que cette danse est celle des fantômes, la fameuse « Ghost Dance » qui va porter au plus haut degré l'agitation des Indiens et tout remettre en question.

En quoi donc consiste-t-elle ?

C'étaient surtout les jeunes guerriers et les jeunes filles qui la dansaient. Après les épreuves de la « sweat lodge ²⁵ », les danseurs ou les danseuses s'étourdisaient, s'enivraient de bruit et de mouvement et bientôt, sous l'influence des shamans, entraient en extase et devenaient visionnaires. Ils étaient alors transportés au pays de Wakantanka (le Grand Esprit, Dieu) et y voyaient des choses assez inquiétantes pour les Blancs, car on y prédisait leur ruine. Et comme chacun voulait subir l'épreuve à son tour, un esprit de révolte plus grave que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors se répandait de proche en proche et enflammait les tribus. Si bien que le gouvernement donna l'ordre d'interdire les cérémonies. Mais il avait compté sans les shamans en général, et sans Sitting Bull en particulier.

Celui-ci, visionnaire lui-même, sentit à cette occasion que le moment était venu de sortir de sa longue inaction et de redevenir le lutteur irréductible qu'il avait toujours été.

Sur son appel, c'est un chef, Kicking Bear, qui organise à son propre camp de Standing Rock la tragique fête. Les Indiens s'y rendent en foule. L'orage gronde...

Mais les Blancs l'ont entendu et comprennent.

Alors, ils se concertent, leur décision est vite prise, il faut que Sitting Bull disparaisse définitivement.

Suivons ici pas à pas le récit de Warren K. Moorehead, récit qu'on peut considérer comme le texte officiel des événements dont nous allons avoir à nous occuper.

La nuit du 14 décembre 1890, le major Mac Laughlin, chef de la police indienne, envoie quarante de ses hommes [274] sous la conduite du lieutenant Bull Head au camp de Standing Rock, avec mission d'arrêter Sitting Bull et de le conduire en prison.

Ils partent aussitôt.

Sitting Bull, en compagnie des siens, habitait, un groupé de cases faites de troncs d'arbres, édifiées parmi d'autres, le long de la Grand River.

La plupart des maisons voisines étaient désertes cette nuit-là, parce que les Indiens étaient allés prendre part à la Ghost Dance. Mais, Sitting Bull était chez lui.

²⁵ Étuve, voir plus haut.

La police arrive à la fin de la nuit. Dix cavaliers mettent pied à terre et pénètrent dans la case du chef.

Ils l'y trouvent en compagnie de ses deux femmes et de l'un de ses fils, Crow Foot, âgé de dix-sept ans.

À la vue des soldats, les femmes s'effrayent et pleurent. Sitting Bull, calme, demande ce qu'on lui veut.

Et Bull Head répond :

- Nous venons t'arrêter.

- C'est bien, dit le chef. Je vous suivrai.

Il demande ses plus beaux habits, s'en revêt avec soin. Il demande aussi son meilleur cheval, un étalon gris qu'un policier tient à la porte pendant qu'il s'habille.

Cela a demandé un certain temps. L'aube paraît.

Dans l'intervalle, l'endroit, tout à l'heure désert, s'est peuplé. Les Ghost Dancers sont de retour. Ils entourent la case, agités et excités. Tous ont leurs armes. La police a grand peine à les maintenir pour garder la voie libre

Un groupe sort de la maison. Sitting Bull est au milieu. Bull Head et Shave Head l'encadrent. Derrière lui s'avance, le second sergent, Red Tomahawk.

Le chef marche vers son cheval. A ce moment, son fils, Crow Foot, qui le regarde agir ne peut cacher son étonnement et dit :

« Vous avez déclaré que vous ne vous rendriez jamais à un habit bleu.
Et voici des Indiens en uniforme bleu qui vous entraînent ! »

Le coup a porté.

Sitting Bull regarde les visages qui l'entourent. Ce sont [275] ses fidèles, 160 Ghost Dancers environ qui se seraient jetés au feu sur son ordre. Ils sont menaçants, surexcités.

Se soumettre ? n'est-ce pas consentir à la fin de sa puissance ? D'autre part, il a reçu des nouvelles du camp de Pine Ridge, où l'on n'attend que son signal pour déclencher contre les Blancs la guerre d'extermination.

Le sort en est jeté. Il commande d'attaquer la police.

Immédiatement, des coups de feu éclatent. Le lieutenant Bull Head tombe, mortellement blessé. Le sergent Shave Head est atteint au ventre.

Mais Bull Head a la force de se retourner, tire sur Sitting Bull. Au même moment, Red Tomahawk, qui était derrière le chef, lui décharge son revolver dans la joue droite.

Le lieutenant, le sergent et le guerrier rouge s'écroulent ensemble.

La balle de Red Tomahawk a tué Sitting Bull sur le.. coup !

Alors, un combat furieux s'engage.

Il n'y a plus d'officier pour conduire le détachement de police. Red Tomahawk en prend le commandement et, fait ouvrir le feu.

À travers la fusillade, un des Indiens transfuges, Hawk Man, réussit à se glisser sans recevoir de blessures et s'échappe pour porter la nouvelle au régiment de cavalerie du major Mac Laughlin.

Celui-ci accourt. Bientôt, les Ghost Dancers, en trop petit nombre pour pouvoir résister et profondément démoralisés par la mort de celui qu'ils avaient jusqu'alors considéré comme invulnérable, sont obligés de se replier et s'enfuient dans les bois.

On renonce momentanément à les poursuivre. Dans le camp ensanglanté de Standing Rock, il n'y a plus maintenant qu'à relever les blessés et les morts.

Deux jours plus tard, le 17 décembre 1890, les lieutenants Bull Head et Shave Head, ainsi que les policiers indiens tombés au cours du combat, sont solennellement inhumés dans la terre qu'ils ont rougie de leur sang. Une [276] compagnie du 32^e régiment d'infanterie rend les honneurs militaires. Trois salves sont tirées au-dessus des tombes quand elles sont refermées.

Le même jour, à 500 yards plus au Sud, dans le cimetière militaire du fort Yates, quatre prisonniers creusent une fosse.

Et là, en présence de deux chirurgiens de l'armée, du lieutenant Wood et du major Mac Laughlin à qui nous empruntons le récit de cet événement, le corps de Sitting Bull, roulé dans un linceul de toile et couché entre quatre planches, est enseveli.

Wounded Knee

[Retour à la table des matières](#)

L'émotion qu'a provoquée la mort du chef et de ses compagnons s'est étendue à toutes les tribus.

La plupart des Indiens, et surtout les jeunes guerriers et les jeunes filles, ont pris part à la Gliost Dance. Ils pensent, - peut-être ont-ils raison, - que c'est contre eux que sont engagées les représailles et, qu'après ceux de Standing Rock, leur tour viendra bientôt. Alors, plutôt que de se laisser massacrer sans défense, mieux vaut mourir en combattant ! Les plus ardents, proclament la résistance désespérée et ils essayent d'entraîner avec eux ceux qui hésitent encore.

C'est ainsi que les Oglalas de Red Cloud lèvent à leur tour la hache de guerre et veulent entraîner leur vieux chef avec eux.

Mais celui-ci, une fois pour toutes, a donné sa parole. En outre, il ne lui reste plus aucun espoir.

Il a compris. Il sait que l'anéantissement de la race rouge est décidé, et qu'il est inévitable. Sans doute 8.000 guerriers, prêts au combat, sont encore sous ses ordres. Mais que pourront-ils ? Il se rappelle le sort de ceux qui se sont obstinés dans l'insoumission. Tous les chefs révoltés ont été assassinés les uns après les autres. Peu de temps après la bataille de Big Horn, *Crazy Horse* qui y avait pris part, qui avait en vain cherché la mort dans un suprême [277] combat en s'exposant, avec une superbe audace, aux coups de l'ennemi, avait été fait prisonnier. Et, comme il avait voulu s'échapper, Un des soldats commis à sa garde l'avait abattu. Cinq ans plus tard, le 5 août 1882, près de Rosebud, *Spotted Tail*, devenu chef de toutes les tribus Sioux, soutenant orgueilleusement une lutte inégale, avait été trahi et tué par un Indien soumis, *Crow Dog*. Hier, ç'avait été le tour de Sitting Bull. Demain, ce serait le sien. A quoi bon ? puisque toutes ces morts n'avaient servi de rien pour la cause de la liberté. Ne valait-il pas mieux sauver ceux qui restaient encore en demeurant paisible auprès d'eux et en leur conseillant l'apaisement ?

Mais, ses guerriers lui affirment que cette attitude ne le sauvera pas. S'il ne veut pas combattre, qu'au moins il s'échappe et s'enfuit. Son sacrifice est inutile. Ses fils, ses filles le supplient.

Mais ce vieillard de près de 70 ans, robuste pourtant, encore et étonnamment maître de lui, refuse toujours. Ce lambeau de terre nue dont on veut l'arracher est tout ce qui lui reste de son immense domaine, de la prairie des aïeux où il est toujours le chef... Et sa résolution est si ferme qu'on comprend l'impossibilité de la vaincre par des paroles. Alors on passe aux actes, à la violence même. Red Cloud est enlevé de force par les siens.

Mais les Américains interviennent, le reprennent et, pour le mettre en sûreté, sans doute, ne trouvent rien de mieux que de le jeter en prison.

Pendant ce temps, on essaye d'engager des pourparlers.

Le major Brooke envoie aux Ghost Dancers révoltés deux messagers, indiens transfuges, *American Horse* et *Two Sticks*, pour demander la soumission.

Elle est refusée. Les Indiens, d'ailleurs, attendent des renforts. On sait qu'une horde de combattants est en marche vers le camp de Pine Ridge, point où l'agitation est la plus vive, foyer même de la Ghost Dance.

Contre eux, l'ancien régiment de Custer, le 7^e de cavalerie est mobilisé. On le renforce des troupes d'infanterie du colonel Forsythe.

[278] Ces soldats vont avoir affaire à leurs plus terribles ennemis, *Kicking Bear*, *Short Bull*, *Little Wound*, inspirés mystiques de la Ghost Dance, réunis près de l'agence, non loin d'un établissement de missionnaires français, au lieu dit *Wounded Knee*.

Le 29 décembre, le camp est cerné. Dès avant l'aube, une batterie de mitrailleuses Hotchkiss est mise en position, gardant un angle du secteur que surveille plus loin une ligne de cavalerie.

À 8 heures du matin, les Américains hissent le drapeau blanc, et envoient un parlementaire.

Il apporte aux Indiens l'ordre de rendre toutes leurs armes, quelles qu'elles soient.

Ironie ou semblant d'obéissance, il n'obtient en tout que deux fusils.

On sent qu'une action décisive va s'engager. L'énervement s'accroît. Des cris de femmes et d'enfants s'élèvent. Un sorcier, *Yellow Bird*, avertit les guerriers que, si on les désarme, c'est qu'on veut les massacrer !

Les soldats américains reçoivent à ce moment l'ordre de fouiller les tentes et de prendre toutes les armes qu'ils trouveront.

C'est l'instant décisif.

Yellow Bird s'interpose, ramasse une poignée de sable, la jette en l'air.

Le geste est interprété de part et d'autre comme un signal.

Les mitrailleuses ouvrent le feu. Cinquante guerriers tombent dès la première décharge. Au même instant, leurs compagnons écartent les manteaux et les couvertures dont ils sont drapés, et qui cachaient leurs carabines, leurs couteaux et leurs tomahawks.

Lutte de désespoir. Le colonel Wallace est tué. Beaucoup de ses soldats tombent avec lui. Les Indiens dispersés, combattant isolément, sont peu atteints par la grêle des Hotchkiss. Mais les mitrailleuses n'en continuent pas moins de tirer, à la cadence de 50 coups à la minute, et leurs décharges fauchent les rangs pressés des enfants et, des [279] femmes, réfugiés dans les tentes. En peu de temps, tout ce qui est dans cette zone est massacré. Les tipis s'abattent sur ceux qui ne sont que blessés et qu'on achève aussitôt à coups de revolver.

La fureur des soldats américains n'a plus de bornes. Cependant que la police indienne garde sa tenue dans le combat et ne répond pas aux attaques des femmes qui l'injurient et la lapident, les Réguliers s'enivrent de tuerie, frappent les non-combattants et alors même que ceux-ci fuient de tous côtés, les poursuivent et les égorgent.

« À plus de trois kilomètres du champ de bataille, dit W. Moorehead, le sol était jonché de cadavres de femmes et d'enfants... Les soldats massacraient ceux-ci en criant pendant la poursuite : « Souvenez-vous de Custer ! »

Pendant ce temps, les guerriers combattent toujours, avec une énergie surhumaine. La rage aveugle de leurs adversaires répond à leur résistance sans espoir. Un prêtre français, le père Kraft, de la mission catholique de Pine Ridge, accouru

dès les premières rumeurs de la bataille pour administrer les mourants, est abattu d'un coup de poignard. Il continue son office, au milieu des balles, jus. qu'à ce qu'il perde connaissance. Mais à ce moment son rôle est terminé. Car tous les Indiens à qui il aurait pu apporter la consolation suprême, sont morts !

L'horreur provoquée par cette tuerie s'étendra au loin, Non seulement, l'écho qu'elles en perçoivent fait tressaillir les tribus, mais la majorité des citoyens américains s'en émeut et le monde entier en écoute avec inquiétude la rumeur. Les journaux français de l'époque la commentent. *Le Monde illustré* du 24 janvier 1891 consacre au sanglant événement un article où l'auteur anonyme conclut, parlant des malheureux Indiens :

« ... Leurs tomahawks héroïques ne les empêcheront pas d'être pratiquement éventrés à distance par les Gattling et les Colt, et, dans la clairière où se dressait le poétique [280] campement, le sordide pionnier promènera sa cognée. » Si, par le massacre de Wounded Knee, les Américains avaient voulu inspirer aux Indiens un sentiment de terreur, il faut reconnaître qu'ils y avaient réussi.

Tous les survivants s'étaient réfugiés dans les collines et s'attendaient à être exterminés.

Ils avaient perdu la foi, depuis que Sitting Bull était mort. Ils étaient obligés de reconnaître que les balles des Hotchkiss étaient plus puissantes que les « médecines » de leur shaman.

Sans doute, de l'avis même des Américains, la féroce boucherie de Wounded Knee aurait pu être évitée. En employant la persuasion et surtout la justice, on aurait pu désarmer ces hommes qui ne s'étaient révoltés que pour se défendre. Il n'en est pas moins vrai que le procédé sanglant qui fut employé amena tout de même l'apaisement. Car, après la bataille, contrairement à ce qu'on attendait, aucune tentative de rébellion ne succéda au carnage et la horde décimée enterra la hache de guerre, certaine de ne plus pouvoir la brandir pour reprendre sa liberté..

« Depuis un mois que l'affaire a eu lieu, écrit le docteur Mac Gilliaudy, agent du gouvernement à Pine Ridge, tout est calme. Aucun citoyen n'a,

été tué ou blessé dans le Nebraska ni le Dakota. Aucune propriété n'a été détruite hors de la Réserve. »

Mais, si les Rouges restaient tranquilles, les Blancs n'avaient pas désarmé. Et des atrocités étaient encore commises : entre autres, l'exploit des trois frères Culbertson, le 11 janvier 1891. Ceux-ci avaient attaqué deux Indiens qui voyageaient paisiblement avec leurs enfants et leurs femmes. Ils tuèrent l'un des deux, *Few Tails*, cependant que l'autre, *One Feather*, s'échappait, en sauvant les siens, blessés. Mais la vieille femme de *Few Tails* avait été grièvement atteinte, laissée pour morte. Elle dut se traîner sur une distance de 35 kilomètres, partout imploquant du secours, partout repoussée, menacée de mort.

Cependant les Culbertson ne furent jamais inquiétés, malgré les rapports des enquêteurs. L'officier commandant [281] l'agence de Pine Ridge n'avait pas hésité à écrire : « La détermination, le courage, l'amour dont *One Feather* fit preuve en défendant sa famille, le placent parmi les héros. » Et le colonel Schafer avait déclaré : « Tant que les Indiens seront arrêtés et emprisonnés pour faits de guerre contre des soldats armés, il me semble que les Blancs, assassins d'Indiens paisibles, ne doivent pas échapper au châtement. »

Ce qui n'empêche que, dans le même temps, le général Mills, qui recherchait les meurtriers du lieutenant Casey, frappé dans un combat où le droit était du côté des Indiens, exigeait qu'on les lui livrât sans conditions.

Un vieux chef indigné lui répondit :

« Je refuse ! Si vous amenez ici les Blancs qui ont assassiné *Few Tails*, j'arrêterai moi-même les guerriers qui ont tué le soldat. Devant votre tipi, mes jeunes hommes les fusilleront, mais vos soldats fusilleront les assassins. Ainsi, l'affaire sera réglée ! »

Bien que les crimes ne fussent pas comparables, on renonça à chercher les coupables plutôt que de châtier les assassins.

Quelques semaines après la tuerie de *Wounded Knee*, à l'emplacement même où elle avait eu lieu, était élevé dans la prairie un petit monument à la mémoire des Indiens tombés dans le combat.

Ce monument est debout, aujourd'hui encore. Sur une des faces de la pyramide, on peut lire le nom, en traduction anglaise, des principaux chefs qui succombèrent là ; sur une autre, les mêmes noms en langue sioux.

Mais le souvenir est resté gravé aussi dans la mémoire des hommes. Il y a quelques années encore, celui qui interrogeait les très vieux Indiens demeurés sur le territoire de l'agence recevait inmanquablement cette réponse, dont l'intonation en disait plus que les paroles :

« Nous n'avons pas oublié Wounded Knee ! »

L'agonie

[Retour à la table des matières](#)

On peut dire qu'avec les guerriers tombés à Wounded

Knee, le 29 décembre 1890, sont morts les derniers représentants [282] des héroïques Peaux-Rouges que quatre siècles de conquête ne nous avaient pas encore appris à connaître tels qu'ils étaient réellement.

Sans doute à cette époque, sans doute aujourd'hui encore, quelques-uns sont-ils demeurés vivants. Mais c'est l'Esprit de la nation, ce « Frère Aîné » révélé par leurs mythes, ce principe même de leur Race, que les mitrailleuses de la civilisation ont tué. L'homme est resté, mais son âme est morte. La charrette sanglante qui a emporté du champ de massacre les pauvres corps raidis ramassés dans la neige et dont une atroce photographie a fixé le souvenir, emportait en même temps sur ses planches disjointes quelque chose qu'on n'y voit pas et dont ces cadavres ne sont que le symbole incorporé.

Aussi, pour connaître la fin de l'histoire de ce peuple, nous suffira-t-il également de connaître la fin de l'histoire d'un seul de ces hommes. Elle résume toutes les autres. Elle en est l'image condensée : les dernières années de la vie d'un de leurs plus grands chefs, d'un des plus grands Indiens que les Blancs aient jamais connus, Red Cloud, sont en même temps les dernières de toute sa nation.

C'est à W. Moorehead, encore témoin direct, que nous en empruntons le récit.

Cet auteur visita longuement les Réserves, quand la paix fut rétablie et eut avec le vieux guerrier de fréquents entretiens, qu'il nous a fidèlement rapportés.

Le « Nuage Rouge », à cette époque, était âgé de 87 ans. Il accueillit cordialement l'hôte que le destin lui envoyait, parla avec lui du passé, évoqua de lointains souvenirs.

Puis, revenant mélancoliquement aux heures présentes et désignant la plaine stérile où la Réserve était établie :

- Voyez ce, pays nu, dit-il. Nous n'avons un peu de terre fertile qu'au voisinage du ruisseau et c'est là que nous semons notre blé. Mais tout le reste n'est que désert.

Et comme son interlocuteur ne trouvait rien à répondre à cette vérité, il ajouta :

- Pensez à cela. Pensez que jadis je possédais un sol [283] riche, arrosé, couvert de hautes herbes où le gibier était abondant, une terre si vaste qu'un cheval rapide pouvait à peine la traverser en huit jours ! Et maintenant Washington m'a pris mes terres et je n'ai plus rien à moi.

« Pour chercher un peu de bois, je dois faire une longue marche. Moi qui commandais des milliers de guerriers, maintenant je mendie. Et encore dois-je le faire avec prudence, pour n'être pas mis en prison. »

C'était, nous le répétons, un vieillard de 87 ans, aux yeux presque totalement perdus par le trachome, qui parlait ainsi.

Il acheva bientôt

- Je tousse plus fort chaque hiver et bientôt je m'en irai. Mais ce n'est pas pour cela que mon cœur est lourd... Mon cœur est lourd quand je pense à mon peuple. Qui donc, jeune homme, lui viendra en aide, quand je serai parti ?

Est-il plus émouvant que ces paroles si simples, à travers lesquelles on devine la constante préoccupation du chef, touchant l'avenir de ceux dont il a toujours la garde et le commandement, malgré sa faiblesse et sa pauvreté, où l'on sent aussi son inébranlable confiance en une justice qui, si lente qu'elle soit, finira bien par venir un jour ?...

Mais Red Cloud est mort en 1909.

Et la justice n'est pas encore venue..

Aujourd'hui

[Retour à la table des matières](#)

Combien y a-t-il encore d'Indiens ?

Question à laquelle il est bien difficile de répondre. Sans parler de tous ceux qui ont quitté leur pays, ceux qui y sont restés ne sont pas tous dans les Réserves. Les « cinq nations » Choctaws, Cherokees, Creeks, Seminoles, Chickasaws, - soit cent mille individus - se sont incorporés à l'Union dont ils sont devenus de simples citoyens. Chez les autres tribus, beaucoup ont suivi cet exemple, parlent anglais, envoient leurs enfants à l'école, exercent une profession. Il faut donc s'en tenir, pour une statistique, aux Indiens demeurés dans les Réserves. Aux États-Unis, ils [284] seraient près de 300.000. Il faut leur ajouter les tribus canadiennes et quelques groupes indépendants mal déterminés.

Pour ceux qui ont adopté les coutumes des Blancs, nous en trouvons un grand nombre répartis dans les *homesteads*, propriétés inaliénables, où ils se livrent à la culture et à l'élevage.

Beaucoup aussi appartiennent à l'armée ou à la police, où leurs qualités héréditaires trouvent à s'employer facilement, non seulement pour suivre la piste des malfaiteurs, mais aussi pour se battre. C'est ainsi que d'héroïques descendants de ces chasseurs de Prairie dont nous avons raconté l'histoire sont venus faire la grande guerre sur le front français.

Une profession recherchée par l'Indien est aussi celle de guide pour la chasse. Il y a encore du gros gibier dans les Montagnes Rocheuses ou dans les forêts et le Peau-Rouge met là à profit les instincts de sa race, qu'il n'a pas complètement perdus.

Mais un certain nombre a su s'engager dans des carrières plus lucratives ou plus relevées.

Chose curieuse, c'est moins chez ceux qui sont complètement civilisés que chez les anciens chefs de tribus qu'on rencontre les grands brasseurs d'affaires. Un ancien guerrier comanche, Quannah, qui fut un terrible adversaire des Blancs, est devenu un des plus gros propriétaires éleveurs des Black Hills et a amassé une grosse fortune qu'il eut également l'adresse de conserver.

Le tempérament indien, fin et rusé, n'est d'ailleurs pas incompatible avec l'art de s'enrichir. Un autre chef a gagné près de quatre millions en vendant au Canada des bisons à un taux quatre fois plus élevé qu'il ne l'eût fait aux Etats-Unis. On cite également une jeune fille cheyenne en voie, à l'heure présente de devenir milliardaire ! Il faut ajouter que ce sont là des exceptions.

Quant aux Indiens des Réserves, ils y subsistent précairement dans une existence qui n'est qu'une pâle image de celle de leurs aïeux. Ils s'y révoltent même encore quelquefois [285] et il en est certains qui continuent, de temps à autre, à faire des incursions chez les voisins. Mais ce ne sont là que parodies des grandes guerres de jadis.

Enfin, il est des Indiens qui vivent encore d'une vie presque complètement sauvage, tandis qu'il en est d'autres au contraire qui se sont tout à fait adaptés à nos mœurs. Un certain nombre d'Indiens convertis sont devenus missionnaires à leur tour.

Demain

[Retour à la table des matières](#)

Et, pour conclure, tournons-nous vers l'avenir et tâchons d'y découvrir quelque signe qui nous renseigne sur la destinée de nos sauvages chasseurs.

Bien que leur nombre soit en croissance dans la plupart des Réserves, il semble bien qu'ils soient voués à une prochaine disparition, non pas en tant qu'individus, mais en ce qui concerne leur personnalité. La civilisation moderne est une implacable niveleuse. Les nécessités de l'existence, l'insatiabilité des appétits déchaînés qui s'exaspèrent à mesure qu'ils s'alimentent et se créent sans cesse de nouveaux besoins, font qu'ils finiront par dévorer le monde, afin de se l'assimiler plus complètement. La terre devient trop petite pour l'effort humain, qui la fait

craquer de toutes parts. Les dernières prairies s'ouvrent sous le soc ou se déchirent sous les perforatrices des chercheurs de fer, de charbon, de pétrole ou d'or. Partout, ce qui est créé librement par la nature recule devant l'effort des bâtisseurs, des constructeurs, des exploitants. « Soumets-toi ou disparais ! » telle est la devise des races conquérantes. Et ceux qui ne veulent pas céder sont anéantis.

Cela, c'est l'histoire de demain. Mais demain n'est qu'un instant dans le futur. Après demain, qu'y aura-t-il ?

Aux temps héroïques de la Ghost Dance, les inspirés de l'Esprit répétaient volontiers :

« La Mère Nature est toute-puissante, ayant pour elle l'éternité. Que sont les inventions des hommes, les cités [286] hautaines qu'ils élèvent aux confins du désert, les armes, terribles qu'ils emploient pour assurer et défendre leurs conquêtes ? Rien, qu'un peu de poussière constituée que les grandes forces naturelles tendent à restituer dans sa forme primitive. Désertez, pendant quelques années, la citadelle, abandonnez, pendant quelques mois, le canon ou la mitrailleuse dans la Prairie, et bientôt l'herbe et la ronce auront envahi la pierre, la rouille rongé l'acier dur. Bien des fois, jadis, de vastes solitudes ont été peuplées par des villes puissantes. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines et les ruines elles-mêmes finissent par se confondre avec la terre éternellement vierge. Qu'importent les hommes qui passent ? L'Esprit n'a qu'à souffler sur eux et ils ne seront plus ! Alors, les fils de la Terre reprendront possession de la Terre. Et les temps passés redeviendront les temps nouveaux ! »

La prophétie se réalisera-t-elle ? Qui le sait ? En attendant, les vainqueurs d'un jour commencent à s'apercevoir qu'en prenant tout à leurs victimes, ils n'ont pas, comme ils le croyaient, tout conquis. Ils ont le sentiment que leur progrès, leur civilisation, leur puissance matérielle, leur richesse positive, leur science exacte, ne sont pas toute la science, toute la richesse et toute la puissance du monde. Il y a quelque chose qu'ils n'ont pas d'abord su trouver au fond de leur entreprise, quelque chose qui, comme dans la charrette aux cadavres, ne se voit pas et que les vaincus ont gardé pour eux, le trésor infini de leur spiritualité, dont ni les canons, ni les machines, ni l'or, ne peuvent se rendre maîtres et qui manque aujourd'hui à ceux qui croyaient tout avoir. Ils n'en auraient pas soupçonné l'existence, si, parmi ces hommes nouveaux, ne s'en étaient trouvés qui l'ont découvert, alors qu'il n'était plus. C'est, après avoir montré toute la honte de leur crime, une justice à

rendre aux Américains de constater l'effort considérable, magnifique, généreux, que font aujourd'hui certains d'entre eux, plus nombreux chaque jour, pour étudier le passé, reconstituer l'histoire, comprendre les mœurs, faire revivre en un mot, l'âme de ces peuples à tel point méprisés [287] naguère par eux, par nous, qu'il a fallu qu'un pape ²⁶, élevât la voix pour rappeler aux Maîtres de l'heure que les Indiens étaient des hommes et non des bêtes sauvages ! Mais, à mesure qu'on se rapproche d'eux, ou de leurs fantômes, on constate que les Peaux-Rouges ont eu du monde une notion qui, pour être différente de la nôtre, lui est égale en grandeur. Nous croyions que notre expérience nous avait tout appris. Nous voyons maintenant que le génie de l'Indien lui avait enseigné ce que nos plus grands penseurs commencent à chercher à peine. Et, pour emprunter à un des savants américains ²⁷, justement, dont nous parlions plus haut, la conclusion de ces pages, nous dirons avec lui, :

« ... Maintenant, les vieux temps passent ; l'hypertrophie scientifique qui s'accroît depuis la Renaissance commence à apparaître monstrueuse ; et les hommes cherchent avec empressement une nouvelle vision de leur vie, vision dans laquelle on verra sanctionnées toutes les valeurs idéales, les valeurs esthétiques, morales, et religieuses tout autant que celles de la raison et de la science.

« C'est au moment d'une telle crise de la pensée moderne que je demande au lecteur de réfléchir sur les conceptions des Indiens.

« ... Ce n'est certes pas le moindre des dons que nous aura fait la race indienne si, aux choses matérielles que nous avons reçues d'elle, le maïs, la pomme de terre, le cacao, s'ajoute un dernier don, le don spirituel de l'intuition, qui fera revivre notre sens, depuis longtemps affaibli du symbolisme des choses sensibles et rafraîchira notre entendement de la spiritualité intégrale de cette vie que nous discernons dans le sein d'une Nature maternelle. »

Qu'ajouter à ces paroles ?

²⁶ Paul III.

²⁷ Hartley Burr Alexander, professeur à la Faculté des Arts et Sciences de l'Université du Nebraska : *L'art et la philosophie des Indiens de l'Amérique du Nord* (E. Leroux, éd.).

Pour nous, témoins venus d'une civilisation plus vieille, mais qui avons notre responsabilité dans le meurtre d'un [288] grand peuple, nous ne pouvons que nous associer avec une fraternelle sympathie à cet hommage qu'un fils de la Race conquérante apporte, comme une gerbe de respects, de remords et aussi d'espoirs, sur la tombe où repose la Race exterminée.

[289]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

Appendice

CLASSIFICATION DES TRIBUS par ordre alphabétique.

[Retour à la table des matières](#)

- Voir la carte page 12 -

ABRÉVIATIONS DES NOMS DES FAMILLES

<i>al</i> = Algonquins	<i>Ko</i> = Kolushan.	<i>SHo</i> = Shoshoni.
<i>at</i> = Athapascains.	<i>l</i> = Loucheux.	<i>Sx</i> = Sioux.
<i>c</i> = Caddoain.	<i>lu</i> = Lutuamian.	<i>Ta</i> = Tanoan.
<i>ch</i> = Chinook.	<i>m</i> = Muskogie.	<i>Tn</i> = Tonkawan.
<i>i</i> = Iroquois.	<i>P</i> = Piman.	<i>W</i> = Wakeshan.
<i>K</i> = Kieresain.	<i>Po</i> = Pomo.	<i>Y</i> = Yuman.
<i>Ki</i> = Kiowa.	<i>Sa</i> = Salishes.	<i>Z</i> = Zunian.
<i>Ki</i> = Klinkuit	<i>Sha</i> = Shahaptians.	

(*Tm* = *Taille moyenne*.)

A

Abittibi - *al* - (Ontario). Voir *Algonquin*.

ABNAKI ou *abenaki* - *al* - *Tm* : 1 ni. 71 - (Maine) groupe comprenant : *mic-mac* (N. Écosse), *malecite* (Maine) - *Passamaquoddy* (Maine). *Arosaguntacook-Sokoki* - *Penobscot* (N. Hampshire) - *Nonidgeworki*.

Acoma - *v* - (N.-Mexique Ouest).

Alibamu, - *m* - du groupe *Koasati*.

ALGONKIN - *al* - (Ontario) du groupe sept. de la Famille *al*. comprenant : *Nipissing-Temicasming Abittibi-algonkin*.

Alatena - *al* - (Alaska).

Aondironon - *i* - voir *Neutrals*.

APACHE - *at* - *Tm* : 1 m. 68 - (Arizona et N.-Mex.). Le nom signifie *ennemi* - très forts stratèges et guerriers fameux, ils parlent bien et sont fidèles à la parole donnée - ont appris la culture, leurs femmes font de la vannerie - 1.200 âmes en 1860 environ - *signe* = (violons en bois d'élan), signe d'indien, puis l'index droit frottant le long de l'index gauche aller et retour - réserves act. diverses dans Ariz et N.-Mex. et Oklao.

Apalache - *m* - (Floride aux environs C. S. Blas) les anciens sont peut-être du groupe *Hutchiti* ?

ARAPAHO - *al* - (Colorado) - nom venant peut-être du Pawni *tirahipu* = commerçants - eux-mêmes s'appellent : *Inutraina*. Les Sioux les appellent - *gens des nuages* -, peuple allié des Cheyennes, peuple brave mais accueillant, très religieux (danse du soleil annuelle)

- enterrent leurs morts.

5 divisions :

- 1) *Nakasin'na* (hommes des broussailles) peuple de la *Tribu-mère* ou *Baachimima* (hommes du saule rouge) – *signe* : tribu, mère.
- 2) *Nawené-na* (hommes du sud) - *signe* : frotter l'index contre le nez.
- 3) *Asniména* (Gros-Ventres des Prairies).
- 4) *Basawenéna* (gens qui habitent les bois).
- 5) *Hanahawnepia* (gens des Rochers).

Arenvahronon - *i* - voir Huron.

ARIKARA ou **Rikari** - *c* - (Dakota jusqu'aux sources du petit Missouri) leur nom vient de *ariki* - *corne*, habitude de porter des morceaux d'os de chaque côté de la tête. Habitent des villages, huttes en terre. 1.650 âmes en 1871 - 380 en 1904 - cultivateurs : *signe* : faire semblant d'arracher et grignoter les grains d'un épi.

Arivaipa - *at* -tribu apache - (Ariz et N.-Mex.).

Arosaguntacook - *al* - du groupe *abnaki*.

ASSINIBOIN - *sx* - (Saskatchewan et Dakota N.) nous venant de [290] *y'sin'upwawa* = qui fait sa cuisine sur des pierres - même caractéristique que les Yanktons - camps mieux tenus - très hospitaliers - polygames.

Atakapas - Attacapa groupe S.-O. Louisiane.

Ataronchronon - *i* -voir *Huron*.

Atonthratarown - *al* - voir *Huron*.

Ataina (Gros-Veritres) - *al* - ne pas conf. avec Gros-Ventres *Minetari* (Saskatchewan).

Atiragenratka - *i* - voir *Neutrals*.

Attignaouautan - *i* - voir *Huron*.

Attigdeenongnahac - *i* - voir *Huron*.

Attiwendaronk - *i* = (lac Ontario) ~ *Neutrals* cf.

Awash - *m* - (Texas).

B

Bannock - *sho* - (Idaho et Utah).

Bella Coola - *sa* - (Bella Coola - Col. brit.).

Bersiamite - *al* - du groupe *Montagnais*.

Biloxi - *sx* (Mississippi, le long de la Gulf Coast) du groupe *Biloxi* des Sioux avec les *Ofo*.

Blaireaux - *at* = *tsaltine* (Alberta et C. brit.).

Blood = *sang* - *al* - (Pieds-,Noirs).

Brûlé - *sx* - (voir *Teton*).

C

Caddo - *c* - (Arkansas).

Cahita - *p* = *Yaki* (Mex.).

Castors - *At* - (Alberta du N-O et Col. brit. N. E.) = *Sarsi*.

Catawba - *sx* - (partie cent. Caroline N. et S.) conf. comprenant = *catawba*
[Woccon, Sissipahaw, Ioni cap Fear (?) - Waremnncok (?) - Adshisheer -
Eno - Waxhaw - Sugeree-santée - Waterie (?) - Sewee (?) Tous *éteints*].

Cayuga - *i* - (E. de New York) voir *Iroquois*.

Chactas - *m* - Chotaws c.

Chaunie - *sho* = Schawnie.

Chehalis-sa- (Col. brit.) - groupe.

Cheraw - *sx* - (tous éteints).

CHEROKEE - *i* - (N. Georgie). Tm : 1 m. 67-1 m. 71 E. à 0. réser. act. Oklah. - N.-E.

Chernehnevi - *sho* - (Utah).

CHEYENNE - *al* - du Nord et du Sud - à l'origine : Minnesota. Montana et Wyoming, puis Colorado. Tm : 1 m. 74. - Nom venant de *Sha'ia* : qui parlent une étrange langue ? ou du nom indien de *rouge* ? - agriculteurs et potiers - primitivement villages fixes, émigrèrent vers les Plaines de l'O. et devinrent chasseurs de bisons et campeurs - *signe* : frapper l'index droit sur l'index gauche par saccade : doigts coupés - 1.700 âmes en 1860 environ - ennemis des Sioux - 11 familles différentes. - Réser. act. avec Dakotas.

CHICKASAW - *m* - (Mississippi). Tm : 1 m. 67 - du groupe *choctaws*, peuple guerrier, indépendant et brave - en guerre avec Choctaws - Creeks - Cherokees - Illinois - Kikapoo-Shawnee - Mobiles-Osages et Quapaws - et ennemis des Français - agriculteurs. - réser. act. : Sud Okla. Ardmore.

Chilkat - *k* - (côte Pacifique).

Chinook - *c* - *supérieurs et inférieurs* (E. de Washington).

CHIPPEWA - *al* = *Ojibways* (Minnesota, autour lac Huron, et Saskatchewan) nom venant de *ojibway*-rôtir quelque chose -peuple chasseur et très pêcheur - cultive le maïs - grands guerriers vainqueurs des Fox et des Sioux - alliés des Français -très cruels à l'égard des prisonniers - habitent wigwams en écorce de bouleau - 21 à 23 tribus. On les estimait en 1851 à 28.000 âmes comprenant : *Cree* - *Cree swampy* - *Ottawa* - *Chippewa* - Missisanga - *signe* : *arbre* et *peuple*. - Réserve act. : Minnesota autour des lacs Lesh.

CHIPPEWYAN - *at* - (Saskatchewan).

Chiruhua - *p* - (Arizona).

Chitimachas - groupe de Grand r.

Chiteah - *l* - voir *Loucheux*.

Chiwere - *Sx* - (Nebraska - Iowa - Missouri). 31 groupes sioux comprenant : Iowa, Oto (Nebraska), Missouri.

CHOCTAWS - m - (Mississippi). Tm : 1 m. 70. 4* groupe M. comprenant : *Choctaws*, *Chickasaws*, Acolopissa, [291] Bayagoulu, Chakehimna, Chatot, Chula, Huma, Ibitoupa, Mobile, Mugalashe, Ivaniba, Ofogoula, Tangipohoa, Taposa, Tohome. - Nom de *chato* : plat. - Têtes aplaties, agriculteurs. - Réser. act. : Oklao S. E.

Choyopan - Tn - (Texas).

Cœur d'alène - Sa - = *Skitsoniche* (N. Idaho). Réser. act. : Tekoa. N. Idaho.

Cocopa - y - (Arizona).

Cochiti - v - (Nouveau-Mex. Est).

COMANCHE - Sho - Tm - 1 m. 67 - (Texas), peuple guerrier, chasseur, cavaliers extraordinaires, leur peau est couleur café au lait – *signe* : ondulation du lasso - vivant sous des tipis de peaux. – Réser. act. : Sud O. Oklahoma.

Comox - sa - (Col. brit.).

Conoy - al - (N. E. des E.-U.).

Coquille - at - (côtes Pacifique).

CORBEAUX - Sx - Tm : 1 m. 73 (Montana) : des Montagnes. - Le nom est la traduction du nom indien : absaroke = corbeaux ou peuple des oiseaux - se sont séparés depuis longtemps des Sioux (1776) - ennemis principalement des Siksika et des Dakotas - vivent sous des tipis - chasseurs - ne cultivent rien sauf un peu de tabac - portent de très longs cheveux - les plus orgueilleux Indiens - très superstitieux. - 1834 : 4.500 âmes - 1890 : 2.287 âmes - 1904 : 1.826 âmes - 12 bandes divisées en deux tribus : 1° peuple *corbeau*. 2° Minesetperi - *signe* : signe *Indien* - puis poignée au-dessus du front paume en dehors montrant la manière de se plaquer les cheveux - ou imiter vol des oiseaux. - Réserve act. : Montana à Fort Custer.

Corbeaux (de la rivière) - Sx - (Dakota).

Coukltandewrhonon - i – voir *Neutrals*.

Couteaux-jaunes - At - = *Yellows Knives* (Mackenzie).

Cowichan - sa - (Col. brit.) groupe.

Coyotero - At - (Arizona et N.-Mex.) 2 tribus apaches: *White Mountain* et *Pinal*.

CREE - *cris - al* - Tm. 1 m. 68 - Alberta, Saskatchewan, Manitoba (*Swampy-Crees*) - voir *Chippewa*.

CREEKS - *m - supérieurs* - Tm : 1 m. 73 - (Alabama) voir *Koasati* et *Muskoki* ; ou *inférieurs* (S. Alabama et Géorgie) du groupe *Hitchiti*.

Crows = Corbeaux.

D

Dalisco -*p* - (Arizona).

DAKOTA - *sx* - (Dakota N. et S.)

= Sioux - corruption française de Nadowessioux, nom indien - signifiant *serpent* par métaphore : *ennemi* (nom donné par les Chippewa) - avant d'être refoulés par les blancs, ils habitaient des rives 0. Mississipi depuis l'Arkansas jusqu'aux Rocheuses. - Chassés du Minnesota vers les Plaines, peut-être par les Chippewas. 1° groupe Sioux comprenant : 1° *Mdewakan-ton*, 2° *Wahpekule* (1 et 2 =Santee), 3° *Sisseton*, 4° *Wahpeton*, 5° *Yankton*, 6° *Yanktonais*, 7° *Teton* (cf.), 8° *Assiniboins*. - Réser. act. : de Standing Rock et de Pine Ridge - *signe* : geste de couper la tête avec la main droite à plat.

Delaware - *al* - = *Lenelenape*. - Tm : 1 m. 71 - (Pensylvanie) - en 1820, on en trouve au Texas - confédération divisée en une multitude de petites tribus - redoutables ennemis des Blancs. - 1.700 âmes environ en 1820.

Dené - *at* - voir Etchaottine.

Dené - Peaux de lièvres - *idem*.

Durango - *p* - (Arizona).

Dhegriha - *Sx* - (Nebraska - Missouri - Arkansas - Kansas). 2° groupe Sioux comprenant : *Omaeha*, *Ponca*, *Quapaw*, *Osage*, *Kansa*.

E

Esclaves - *at* = *etchaottine* (Alberta).

Etchaottine - *at* = *Dené, esclaves*, ou *Dené peaux de lièvres* (Alberta N. et Mackenzie).

Ethenelddi - *at* = *mangeurs de caribous*.

F

FOX (Sauk et) - *al* - = *Renards* (Wisconsin).

G

Gabrieleno - *sho* - (Sud Calif.).

Gila -Apache - *at* -tribu apache.

[292] **Gosiute** - *sho* - (Texas, Utah).

GROS-VENTRES 1° *Atsina* - *al* - (Saskatchewan).

2° *Minetari* - *sx* - (Missouri) voir aussi *Arapaho* = 3° tribu.

On confond constamment les deux tribus de races différentes auxquelles les Français ont donné un même nom.

H

Haida - *ko* - (Col. brit.) en deux clans *Hoya* (corbeau) *Got* (aigle).

Haiwal - *Tn* - (Texas).

Hatchukini - *Tn* - (Texas).

Havasupaï - y - (Arizona).

Hidatsa - sx - (Dak. supé.) – 6° groupe sioux comprenant : *Hidatsa* (avec *Minetari*) cf. *Corbeaux*.

Hitchiti - m - groupe m. comprenant : Creeks inf. : (S. Alabama et Géorgie) - Mikasuki (bande Seminole) (anciens Apalaches ?). Floride.

HOPI - sho - = Moqui - Tm : 1 m. 62 - (Arizona) ces tribus Pueblos sont des cultivateurs et des potiers. Ils ont gardé encore un certain caractère et la pratique de leurs danses. - Réserv. act. Arizona Nord.

Huichol - p - (Arizona).

Hunkpapa - Sx - (voir *Teton*).

Hupa - al - Tm. : 1 m. 66 - (Oregon S. et Californie N.).

HURON - i - = *Wyandot*. (Ontario, autour du lac Huron) ils habitent dans des wigwams à écorce de bouleau, ce sont des chasseurs et des guerriers. Amis des Français.

Tribus :

Attignaouanian (peuple ours).

Attigneenongnahoc (peuple de la corde)

- *Ataronchronon*.

Arendahronon (peuple des rochers) –

- [*Alonthratoromon*, peuple de la loutre est *Algonquin*].

Tohontaenrat (peuple du daim) –

- *Tionontati* (peuple du tabac).

Wenrochronon.

I

Illinois - al - (Illinois).

IOWA - Sx - (Iowa).

IROQUOIS - *i* - Tm : 1 m. 73 - (E. de New-York.) tribu de la confédération iroquoise, la tribu comprend : *Mohawk*, *Oneida*, *Onondaga*, *Senèca*, *Cayuga* et en 1726 : *Tuscarora*.

J

Jicarilla- *al* -(*Apache*) (N.-Mex.).

Jimez - (Nouveau-Mexique).

K

Kainah- *al*-(*Pieds-Noirs*) (Alberta).

Kansas - *sx* = **Kaw** - (Kansas) tribu du groupe *Dhegiha*.

Kaskaskia - *al* - (Illinois) du groupe *Miami*.

Kavaïsu - *sho* - (Utah).

Kawia - *sho* - (Sud Calif.).

Kawchodinneh – *al* = lièvres.

Kickapoo - *al* - (Indiana) du groupe *Sauk*.

Kilanapan - *Po* - = Pomo (Californie sud).

KIOWA - *K*- (Texas) - ou indien : *gaigwu* - peuple allié des *Corbeaux* – fit alliance en 1840 avec les *Cheyennes* et *Arapahos*. – Il forma une confédération avec les *Comanches* dans la 1^{ère} partie du XIX^e siècle. – Ils furent, dans les plaines, les combattants les plus terribles contre les blancs.

Kiowa-Apache - *al* - (Oklahoma).

Klamath - *l* - Tm 1 m. 67 - (Oregon à Californie) (réser. act. : sud Oregon).

Klikitat - *sho* - (Idaho - Oregon S. et E. - Et. de Washington).

Klingit - *k* - (Et. de Washington) groupe à part.

Khotana - *at* - (Alaska).

Koloche - *K* - = *Thlingit*.

Koasati- *m* - (Alabama) 3^e groupe *Muskogean* comprenant : village creeks : *Alibamu*, *Wetumtpka*, *Koasati*.

Kutchine - *at* - (*Col. Brit.*).

Kwakiutl - *w* - Tm : 1 m. 63 - (*Col. brit.*).

Kwalhoqua - *al* - (*Et. Washington*).

Kwesh - *Tn* - (*Texas*).

L

Laguna - *v* - (*N.-Mex. ouest*).

Lenelenape - *al* - = *Delaware*.

Lièvres - *at* - (emb. du Mackenzie).

[293] **Lillovet** - *sa* - (0. *Col. brit.*).

Lipan - *at* - (*Sud Tex. et N.-Mex.*).

Longish -*sa* - (*Col. brit.*) groupe.

Loucheux - *l* - (*front. Alaska*) – 1^o *Chilsah* – 2^o *Tangeesatsah* – 3^o *Nathsingh*.

M

Makah - *w* - (*Et. de Washington*).

Malécite - *al* - (*Maine*) du groupe *Abnaki*.

Mandan - *Sx* - (*Dak. sept.*). 5^o groupe sioux formant tribu - qui a progressivement remonté le Missouri. Ils habitent dans des maisons rondes en bois et terre - ils utilisent des canots en peaux - on rencontre chez eux des individus aux cheveux gris et aux yeux clairs.

Mangeurs de caribou - *at* - (*Mackenzie*) = *Ethenelddi*.

Mannahoac - *Sx* - conf. comprenant : *Mannahoac*, Stegaraki, Shackaconia, Tanxitania, Outponea, Tequinateo, Whonkentia, Kassininga.

Maricopa - *y* - Tm : 1 m. 72 - (Arizona).

Mashouten - *al* - (Illinois).

Massachusset - *al* - (Massachusset).

Mdewakanton - *sx* - (Dakota). Santee.

Menomini - *al* - (Wisconsin).

Miami - *al* - groupe (Indiana) = Miami (Indiana) - Piankashaw (Michigan) - Wea - groupe (Illinois) = Peoria- Koskaskia - Cahokia - Tamoroa - Michigamea.

Michigamea - *al* - (Illinois) du groupe *Miami*.

Mic-mac - *al* - Tm : 1 m. 71 - (Nouv.- Ecosse) du groupe *Abnaki*.

Mikasuki - *m* - (Floride) du groupe Hutchiti.

MINETARI - *Sx* - = *Gros-Ventres des Plaines*.

Mingos = *Iroquois* cf.

Missisanga - *al* - (Minnesota) voir *Chippewa*.

Missouris - *Sx* - (Missouri).

Mistassin - *al* - du groupe *Montagnais*.

Modoc - *l* - (Oregon à Californie).

Monaca - *Sx* - de la conf. Monaca avec *Metpontsky* et *Mohemonho*.

Mono - *sho* - (Californie).

MOHAVE - *y* - Tm : 1m. 74 (Arizona).

MOHAWK-i- (Et. de New York). Voir Iroquois.

Mohegan - *al* - (*extr.* N. E. E.-U. atl.).

Mohican - *al* - = **Mahican** (rives du Ht-Hudson, Etat de New York), nom venant de Mahitan = loups, combattants déloyaux et perfides - habitent de longues maisons en bois où ils vivent en commun - 3 clans.

MONTAGNAIS - *al* - (Pr. de Québec) groupe comprenant : Nascapi (Labrador) - Montagnais et Maine (p. Québec) - Mistassin - Bersiamite - Papinacnois

Montauk-*al*-(extr. E.-U. Atl.N.).

Moqui - *sho* = Hopi.

Muskoki - *m* - Quelques Creeks (Alabama Nord), Seminoles (Floride).

N

Nauticoke - *al* - (N. E. des E.-U.).

Narragauset - *al* - (Connecticut).

Nascapi - *al* - (Labrador) du groupe *Montagnais*.

Natchez - *m* - (Mississippi) – 5° groupe *Muskogean*.

Natsingh - *l* - voir *Loucheux*.

NAVAHO - *at* - Tm : 1 m. 68 - (N. Arizona) - tisserands et vanniers - leur vie se rapproche davantage de celle des *Pueblos* que de celle des *Apaches* - *signe* : travail - couverture - rayées. - Réser. act. N. Arizona et N.-Mex.

Nevume - *p* - (Arizona).

Neutrals - *i* - (lac Ontario) = *Attiwendaronk*. 4 tribus : Aondironon, Onquiarahronon, Atirageuratk, Coukhandeenrhonon.

NEZ-PERCÉS -*sha*- Tm : 1 m.69 - (Idaho) - *signe* : avec l'index droit faire semblant de traverser. - Réser. act. : Lewistown, Idaho.

Nilhawai - *Tn* - (Texas).

Ninchopan - *Tn* - (Texas).

Nipissing - *al* - voir *Algonquin*.

Nipmuc – *al* -(côte N.E. Atl. E.-U.).

Nisqualli - *sa* - (Col. brit.) groupe.

Nootka - *W* - (Col. brit.).

Norridgewock - *al* - du groupe *Abnaki*.

Ntlakyapamuk. - *sa* - (S.-O. Col. brit.) = *indien Thompson*.

[294]

O

Occanichi - *Sx* - conf. Tutelo (Caroline N.).

ogiala - *Sx* - (voir *Teton*).

OJIBWAY – *al* = *Chippeway* - des *Plaines* et des *Forêts* – Tm : 1 m. 72 (Minnesota).

Okinagan - *sa* - (Col. brit.).

Omaha - *Sx* - Tm : 1 m. 73 (Nebraska) - nom= *ceux qui vont contre le vent* - du groupe *Dhegiha*, ennemis des *Dakotas* - habitent des buttes en terre ou en écorce, sauf époque chasse aux bisons = tipis. - 1.600 âmes en 1845.

Oneida - *i* - (Et. de New York) - voir *Iroquois*.

Ongniaarahronon - *i* - voir *Neutrals*.

Onondaga - *i* - (Et. de New York) - voir *Iroquois*.

Opata - *p* - (Arizona).

OSAGE - *Sx* - Tm : 1 m. 72 (Sud Missouri - N. E. Arkansas - Oklahoma N. E.) du groupe *Dhegiha* - ennemis des *Caddos* et des *Illinois* - habitent des villages - quelquefois agriculteurs portaient le crâne rasé – *signe* : geste de couper les cheveux. - 4.102 âmes en 1843. - Pahatsi. - Utsehta. - Sant-sukhdhi. - Réser. act. Oklahoma N.

Outagamis = *Foxs*.

Ottawa - *al* - Tm : 1 m. 69 (Ontario) - voir *Chippewa*.

Oto ou **Ottæ** - *Sx* - (Nebraska) de la famille *Chitwere*.

P

Padoucas = *Comanche* cf.

Pahatsi - *sx* - (Missouri) de la tribu *Osage*.

Pakani - *Tn* - (Texas).

Panhalatch - *Tn* - (Texas).

Paloos - *sha* - (Idaho).

PAIUTE - *sho* - Tm : 1 m. 68 - (Utah).

Panamint - *sho* - (Utah).

Papago - *P* - Tm : 1 m. 69 (Arizona).

Passamaquoddy - *al* - (Maine) du groupe *Abnaki*.

Papinachois - *al* - du groupe *Montagnais*.

Paviotso - *sho* - (Nevada).

PAWNI - *c* - Tm : 1 m. 71 -

(Nebraska) nom venant de *pariki* = *corne* (?) habitude de se coller une mèche de cheveux en forme de corne sur la tête. - eux s'appellent *chakiksichahiks* (hommes virils) - habitent des villages, buttes de terre, cultivateurs mais aussi chasseurs de bisons, souvent polygames. - 10.000 en 1838 - 4.500 en 1849 - 3.416 en 1861 - 649 en 1906 – *signe* : homme puis loup.

Peaux de Lièvres - *at* - voir *Etchaottine*.

Pedee - *Sx* - (Tous éteints) comprenant : *Pedee* - *Waccamaw* - *Winyaw* - *Hooks* - *Backhooks*.

Penobscot - *al* - (Maine et N. Hamp.) du groupe *Abnaki*.

Pennacook - *al* - (Massachusset).

Peona - *al* - (Illinois) du groupe *Miami*.

Piankashaw - *al* - (Michigan) du groupe *Miami*.

PIEDS-NOIRS -1° *Siksika (Alberta)* : - *al* - Kaniah ou « *blood* » (Alberta) - Piegan (Montana) guerriers des Plaines à belle allure. 2° *Sihasapa - sx* (voir Teton) - Tm : 1 m. 71- *signe* : Toucher le pied puis quelque chose de noir.
- Réserv. act. : N. Montana et Alberta.

Piegan - *al* - (*Pieds-Noirs*).

Pima - *p* - Tm : 1 m. 70 - (Arizona).

Piro - *Ta* - (Nouv.-Mex.).

Pomlico - *al* - (N. E. des E.-U.).

Pomo - *Po* - (Californie Sud) = Kilanapan.

Ponca - *Sx* - Tm : 1 m. 72 - (Nebraska) du groupe Dhegiha.

POTAWATOMI -*al* - *des Plaines (Illinois) et des Forêts (Wisconsin)*, nom venant de Potawatamunk = peuple du Feu - peuples peu cruels - christianisés de bonne heure - amis des Français - 15 tribus - 1.800 âmes en 1843.

Potomak - *al* - tribu *Powhatan*.

Powhatan - *al* - (Virginie).

PUEBLO - (depuis le N. E. de l'Arizona jusqu'au Rio Pecos et Rio Grande au S. jusqu'au El Paso au N.) ensemble de tribus sédentaires vivant dans des villages (pueblos) de quatre familles *Tanoan*, *Kieresan*, *Zunian*, *Shoshoni* c.f.- peuples agriculteurs, horticulteurs, potiers, quelques [295] bons chasseurs, *signe* : mexicain - travail - couverture - rayée.

Q

Quapaw - *Sx* - (Arkansas) du groupe Dhegiha.

Querechos -*at-* = *Vaqueros* (tribu apache).

R

Ree - tribu Cheyenne Nord.

Rikari - *c* - = *Arikara*.

S

SACK - *al* - ou **Sauk** (Wisconsin) groupe les *Sauk-Fox* (Wisconsin) et Kiekapoo (Indiana).

Sahaptin - *SHa* = Nez-Percés (Idaho).

Salish - *Sa* - Tm : 1 m. 61 - (Et. de Washington - Idaho - O. Montana - S. E. Vancouver).

Samukh - *Tn* - (Texas).

Sang - *al* - Pieds-Noirs, cf.

Sans-arc - *Sx* - (voir *Teton*).

Sante - *Sx* - Tm : 1 m. 72 - (Dakotas) : 1^{re} tribu Mdewakanton ; 2^e tribu : Wahpekute.

Santsukhdhi - *Sx* (Missouri) de la tribu Osage.

Saponi - *Sx* - de la conf. Tutelo (Caroline N.).

Sarsi - *at* = *castors des prairies* - (Alberta).

Saulteux - *al* = **Chippewa** - (Ontario).

Séliche - *Sa* = **Têtes-plates** - (.Montana).

SEMINOLE - *m* - (Floride) - voir aussi *Hitchiti* - *agriculteurs* - vivant dans des huttes.

SENECA - *i* - (Et. de New-York) voir *Iroquois*.

Serrano - *sho* - (S. Californie).

Serpents = *sho* - **Shoshoni** (Idaho, Wyoming).

Shawanèse - Shwanee.

SHAWNI - *al* - (Kentucky). - Réserv. act. : Oklahoma.

SHOSHONI - *sho* - (Idaho, Wyoming) groupe comprenant: 1° *Hopi*, 2° *plateau Shoshonian* avec : a) *ute-cheuwhevi*, b) *Shoshoni-Comanche*, c) *Mono-Paviotso* ; 3° *Shoshoni de Kern-River* ; 4° *Shoshoni sud Californie* avec : a) *Serrano*, b) *Gabrieleno*. - Réserv. act. - Wyoming aux pieds des monts Wind-River - c) *Luiseno-Kawia*- *signe* : Indien, mouton, manger.

Shuswap - *sa* - (Col. brit.).

Sihasapa - *sx* (*Sioux pieds-noirs*, voir *Teton*).

Siksika - *al* - (*Pieds-Noirs*) (Alberta).

Sinaloa - *p* - (Arizona).

SIOUX – *sx* - *Tm* : 1 m. 72 - (voir Dakota) nom général de la famille composée des I. *Dakota*, II. *Dhegiha*, III. *Chiwere*, IV. *Winnebago*, V. *Mandan*, VI. *Hidatsa*, VII. *Biloxi*, VIII. *diffusion orientale* composée des 1. *Monaca*, 2. *Tutelo*, 3. *Manahoac*, 4. *Catawbas*.

Sisseton - *sx* - (Dakota) Sioux du groupe Dakota.

Skitsoniche (Skitswish) - *Sa* = *Cœurs d'alène* - (N. Idaho).

Snake - *sho* - **Serpents**.

Sokoti - *al* - du groupe *Abnaki*.

Sonora - *P* - (Arizona).

Squawnich - *sa* - (Col. brit.) groupe.

T

Tacatecas - *p* - (Arizona).

Talpkweyn - *Tn* - (Texas).

Tamoroa - *al* - (Illinois) du groupe *Miami*.

Tano - *l* - (Nouveau-Mexique).

Tangeesatsah - *l* - voir *Loucheux*.

Tepecano - *p* - (Arizona).

Tepelmane - *p* - (Arizona).

Pepehue - *p* - (Arizona).

TÊTES-PLATES - *sa* - *Tm* : 1 m. 68 - (Est. Wash. - Idaho - Montana) le nom provient de la coutume d'aplatir le crâne des enfants par la forme du berceau. - *Signe* : presser le haut du front avec la paume des mains, puis signe homme.

Temicasming - *al* - voir *Alkonquin*.

Tenino - *sha* - (Idaho).

Teton - *Sx* - (Dakota du Sud) nom venant de *tito n wan* = qui habitent la prairie - chasseurs - guerriers indomptables - cavaliers remarquables - 12.000 âmes en 1842. - Tribus : *a*) Brûlés, *b*) Sans Arcs, *c*) Pieds-Noirs, *d*) Minicoujou, *e*) Oohenompa, [296] *f*) Oglala, *g*) Hunkpapa.

Tewa - *Ta* - (N. Mex.).

Tigua - *Ta* - (N. Mex.).

Thlinchadinne - *at*- Dogribs.

Tillamook - *sa* - (Col. brit.).

Tionowtati - *i* - voir *Attiwendaronk*.

Titskanwatichatak-*m*-(Texas).

THLINGIT ou **Tlingit** - *Ko* = **Koloche** - (Col. brit.). - Auk - Chilkat-Henya - Huma - Hutsmuvu- Kake - Kuiu - Sarryakoan - Sitka - Situkine - Sumdum - tagish - Taku - Tougas - Yakutat (Hlahayik) - *en trois clans* : Yehl (corbeau)- Chak (aigle) - Goch (loup), habitent des maisons de bois avec les mâts-totems - pêcheurs.

Thomson - *sa* (S. O. Col. brit.). - *Atlakypamuk*.

Tonto - *at* - tribu apache.

Tonkawa - *m.* Texas.

Tonto - *y* - (Arizona).

Tsatsanottine - *at* – *couteau jaune* (Mackenzie).

Tsattinee - *at* - = *blaireaux* (Alberta).

Tsimshian - *Ko* – Tm: 1 m. 66 (Col. brit.).

Tunican - (bas Mississippi) groupe.

Tuscarora - *i* - (Caroline du Nord) voir *Iroquois*.

Tutelo - *sx* + (partie cent. Caroline N. et S.) conf. Sioux comprenant : *Tutelo*,
Saponi, *Occaneechi*.

Twana - *sa* - (Col. brit.) groupe.

Tyigh – *sha* (Idaho).

U

Umatilla - *sho* - (Nevada)

Umpque - *at* - (Pacifique)

UTE – *sho* = Yute - Tm 1 m. 66 - (Utah) cultivateurs - vanniers - *signe* : indien -
noir et frotter la figure.

Utsehta - *sx* - (Missouri) de la tribu *Osage*.

V

Vaquèros - *at* - tribu apache - (Ariz. et N.-Mex.) = *Querechos*.

W

Wakasnair - *at* - Nahane, Sekiani, Babine, Caniers, Chilcotin. (Col. brit.).

Walapai - *y* - (Arizona).

Wallawalla - *sha* (Oregon).

Wahepukute - *Sx* - (Dakota) - Santee.

Wahpeton - *Sx* - (Dakota) Tribu du groupe Dakota.

Wampanoag – *al* - (côte N.E. Atl.).

Wappos = **Potowatomi**.

Wappuigger - *al* - (extr. N. E. E.-U. Atl.).

Wea - *al* - du groupe *Miami*.

Wetumpka – *m* - du groupe *Koasati* (Alabama).

WICHITA - *c* - (Fort Siel au N. de Lawton-Oklahoma) leur nom signifierait (?)
les *tatoués* - agriculteurs, habitent des maisons d'herbes - 572 âmes en 1868.

WINNEBAGO – *Sx* - Tm : 1 m. 73. (Wisconsin) 4° groupe Sioux formant une tribu. - Tribu industrielle, hospitalière, amie des Omahas.

WYANDOT - *i* = **Huron**.

Y

Yamassis - *m* - S. Géorgie et Floride.

Yaki - *p* - **Yaqui** = *cahita* (Arizona).

Yakima - *sha* - (S.E. de Washington).

Yankton - *Sx* - (Dakota Sud) tribu du groupe Dakota (terrains de chasse à l'E. du Missouri) habite des tipis de peaux, alliée aux Yanktonais.

Yassous - (Missouri) tribu éteinte.

Yanktonais - *Sx* - (Dakota) tribu du groupe Dakota.

Yuma - *y* - Tm : 1 m. 70 (Arizona) – « fils de la rivière » - peuple pacifique mais brave.

Yute - *sho* = **Ute** (Utah).

Yvapai - y - (Arizona).

Z

Zoo - p - (Arizona).

ZUNI - z - Tm : 1 m. 62 - (N.-Mexique) habitant les pueblos - le style de leur poterie est le plus fin des styles pueblos - cultivateurs. - Réserv. act. : N.-Mex. Zuni River.

[297]

Mœurs et histoire des Peaux-Rouges.

Appendice

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

L'énumération seule de la littérature ayant trait aux peuplades dont nous nous sommes occupés ici exigerait un grand nombre de gros volumes. On comprendra qu'il nous est surtout impossible de citer tous les journaux, revues périodiques, articles scientifiques ou documents auxiliaires, etc., auxquels il nous a fallu avoir recours. Une liste, même incomplète, de ces ouvrages, ne saurait trouver sa place dans un livre des dimensions de celui-ci. Pour s'en faire une idée, le seul *Journal de la Société des Américanistes de Paris* publie lui-même, chaque année, une bibliographie qui occupe plus de cent trente pages, en texte serré, bibliographie qui nous a été souvent d'une grande utilité et à laquelle nous ne pouvons que renvoyer le lecteur.

Nous nous bornerons donc à nommer quelques-uns des principaux ouvrages où nous avons puisé notre documentation, en suivant l'ordre alphabétique par noms d'auteurs ou titres d'ouvrages, lorsque les auteurs sont anonymes ou multiples.

Enfin, nous ne devons pas oublier de compter, parmi les savants qui ont mis à notre disposition de précieux documents, M. le professeur R. Verneau, ex-directeur du Musée du Trocadéro, et son successeur le D^r P. Rivet, qui nous ont si

bienveillamment facilité l'accès et l'étude des riches collections du Musée Ethnographique ; et aussi M. le Conservateur du *Museum of the American Indian* de New-York. (Heye Foundation) et à qui nous adressons ici nos plus sincères remerciements, ainsi qu'à M. le Maréchal Foch, et MM. René Lhopital, Joe Hamman, *artiste-peintre*, et Claude Melançon, des *Canadian National Railways* à Montréal, qui nous ont obligeamment prêté objets et documents, et pour finir nous ne voulons pas oublier un groupe de *Scouts de France* qui nous a aidé à dépouiller, classer ou traduire textes et documents.

American Anthropologist (The) à partir de l'année 1888.

Américanistes (Journal de la Société des), dix-huit volumes.

Anthropologie (L'), périodique, *passim*.

BANCROFT (H. H.), divers ouvrages.

BARBEAU (Marius), Indian Days (Macmillan C° Toronto).

BARRETT (S. M.), Geronimo. The Story of his life.

BARTRAM (W.), Voyage dans les parties Sud de l'Amérique septentrionale.

[298] BEUCHAT (H.), Manuel d'Archéologie américaine. BOURKE (cap. J. H.),
On the border with Crook. BRINTON (D. G.), The American Race.

Bureau of American Ethnology (nombreuses publications).

CALKINS (F. W.), Two Wilderness Voyagers.

CARVER (J.), Travels among the Sioux.

CATLIN (G.), North American Indians.

CRANE (Mrs Lea), Indians of the enchanted desert. CURTIS (Edward), Indian
Days of the Long ago (Worldbook C° N. Y.).

CURTIS (Mrs Nathalie), The Indians Book.

DELLENBAUGH, The North-American of Yesterday.

DENIKER (J.), Les races et les peuples de la terre.

DODGE (col. R. I.), Hunting Grounds of the Great West - Our wild Indians.

DRAKE (S. G.), Drakes Indian Chiefs.

DUCHAUSOIS (R. P.), Aux glaces polaires.

DUGAST, Légendes du Nord-Ouest,

EASTMAN (Ch.), Indian Life. - The Soul of the Indian (Houghton Mufflin C°).

GRIMELL (G. B.), Story of the Indians. - Indians of today. - Pawnees Hero Stories. - Blackfoot lodge Tales, etc.

HADLEY (L. F.), Primary Gestures. - Sign Talk – Indian Sign Talk.

HAINES. - The American Indian (Massinagan C° Chicago).

HARTLEY BURR ALEXANDER, L'art et la philosophie des Indiens de l'Amérique du Nord.

HODGE (F. W.), The Handbook of American Indian.

HOWARD (gén. O.), Famous Indian Chiefs. I have known.

HUMPHREY (S. K.), The Indian dispossessed.

IRVING (W.), Adventure of Captain Bonneville.

JACKSON (Mrs H. Hunt), Century of Dishonor.

JOHNSON (Mrs Pauline), Legends of Vancouver. JOHNSON (W. F.), Sitting Bull, Dakota Chief.

LAFITAU (P.), Mœurs des sauvages américains.

LANGLOIS (L^t-col.), La découverte de l'Amérique par les Normands (Société d'éditions géo., marit. et coloniales).

LEUPP (F. G.), The Indian and his problem.

LIPPS (O. H.), A little story of the Navahos.

LONG (major S. H.), Gesture Signs on Signal of the N. Am. Indians.

MAC LANGHLIN (major), My Friend the Indian.

MALLORY (L^t-col^l G.), Signs language among the N. Am. Indians.

MILLER (J.), Life among the Modocs.

Missions catholiques (les), périodique.

MOOREHEAD (W. K.), The American Indian in the United States. – The Stone Age in North-America.

MORICE (O. M. I.), The great Dené Race. - Disparus et survivants (Winnipeg), etc.

Museum of American Indian (Heye Foundation) : Indian Notes.

NIBLACK. - Coast Indian.

AMELIA PAGET, People of the Plains (Briggs).

[299] Red Man (The), périodique.

RENAUD (E.), nombreuses études dans divers journaux scientifiques français et américains. Conférences, etc.

Reports of the Bureau of Ethnology (Smithsonian Institute), 1878 et la suite.
Abréviation : A. R. of Eth.

RIGGS (S. R.), Dakota-English dictionary.

RIVET (D^r P.), Les origines de l'homme américain. - L'origine du cheval américain. - Les Australiens en Amérique. - Les Melano-Polynésiens et les Australiens en Amérique. - Migrations australiennes en Amérique. - Nom-

breuses études dans l'Anthropologie, le Journal de la Société des Américanistes, etc.

ROUHIER (A.), Le Peyotl.

ROUQUETTE, L'Épopée blanche.

ROUX DE LA ROCHELLE, États-Unis d'Amérique.

JULIAN (H. SALOMON), The book of Indian crafts and indian lore (Harpers and Brothers).

SETON (E. T.), The book of Woodcraft. - Sign Talk.

SCHULTZ. - My life as an Indian.

SIMONIN (L.), Le Far-West américain.

STANDING BEAR CHIEF, My people the Sioux (Houghton Mifflin C°).

TOMKINS (W.), Universal Indian Sign Language.

U. S. War Department, Report of Explorations and surveys (1855 et la suite).

VERNEAU (D^r R.), Les Races humaines. .

WEBER (Rev. A.), The Navahos Indians.

WHEELER (H. W.), Frontier and Pioneer Life.

WISSLER CLARK, The American Indian.

WINNEMUCA (Mrs Sarah), Life among the Pai-Utes.

WOOD (W.), Lives of famous Indian Chiefs, etc... etc...

Fin du texte